

Amédée Achard

LES COUPS D'ÉPÉE DE M. DE LA GUERCHE

(1863)

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

I

CASTOR ET POLLUX

À l'époque où commence ce récit, vers l'an de grâce 16…, il n'était pas, dans toute l'ancienne province de la Marche, d'ennemis plus irréconciliables et tout à la fois d'amis plus intimes que le comte Armand-Louis de la Guerche et son voisin, le marquis Renaud de Chaufontaine. À dix lieues à la ronde, pas un bourgeois et pas un manant qui ne les connussent, pas de hobereau qui ne les eût rencontrés chevauchant de compagnie sur quelque roussin du pays, pas de maraudeur qui ne les eût surpris se livrant de furieuses batailles sur la lisière des bois. Ils fondaient ensemble les plus fameux héros de la mythologie et de l'antiquité. Le comte Armand-Louis et le marquis Renaud étaient à la fois Oreste et Pylade, Étéocle et Polynice. Ils seraient volontiers morts l'un pour l'autre, et ne passaient pas un jour sans se provoquer à d'interminables combats singuliers. Le temps qu'ils n'employaient pas à se rendre de petits services, ils le consacraient à se quereller. On débutait par des paroles affectueuses, on finissait par des coups terribles. Cela durait depuis le temps où M. de la Guerche et M. de Chaufontaine cherchaient des prunelles dans les haies et des noisettes dans les taillis.

La sympathie des deux jeunes gentilshommes provenait de la grande similitude d'âge, de goût, de caractère ; l'antipathie avait pour cause la différence de religion. Le comte Armand était huguenot ; le marquis Renaud bon catholique. Celui-ci se découvrait au nom de feu l'amiral Coligny ; l'autre tenait M. de Guise pour un grand saint. On avait donc six heures par jour pour s'aimer et six pour se haïr. Le reste du temps

appartenait à l'escrime, à la chasse, à l'équitation. On disait de Renaud que personne, dans la province, ne montait aussi bien à cheval, si ce n'est M. de la Guerche ; et d'Armand-Louis, que nul gentilhomme de la contrée ne maniait aussi lestement l'épée, le poignard de merci, la pertuisane et l'arquebuse, si ce n'est M. de Chaufontaine. Le comte traversait une rivière comme un cygne ; le marquis franchissait un ravin comme un chevreuil. Ils luttaient contre les mêmes taureaux : et si l'un ne connaissait pas de barrière qui pût l'arrêter, l'autre ne savait guère de fossés devant lesquels il eût reculé.

Quand on rencontrait le jeune Renaud à cheval, courant dans la campagne, c'est qu'il cherchait Armand-Louis ; quand on voyait le comte tête nue, passant comme un cerf à travers les bruyères, c'est qu'il allait au-devant du marquis. Peu après on les apercevait au bord d'un ruisseau, déjeunant d'un morceau de pain qu'ils arrosaient fraternellement d'un peu d'eau fraîche ; la chose faite, épuisés par la course, ils dormaient côte à côte.

– C'est Nisus et Euryale ! disaient les savants du pays.

Mais si le lendemain on entendait dans une clairière le bruit sourd d'une branche de chêne heurtant un bâton de cornouiller, les bergers du canton savaient que les deux inséparables étaient aux prises.

– C'est Achille et Hector ! reprenait-on.

Et personne ne songeait à intervenir dans la querelle.

Le huguenot et le catholique avaient presque même taille ; tous deux, grands, souples, lestes, vigoureux, tels que le peuvent être deux braves gars élevés dans la pleine liberté des champs, brûlés par le soleil, battus par la pluie, hâlés par le vent, accoutumés à braver la bise et la neige, à coucher sur la dure, à dormir à la belle étoile. L'un, blond, avec des cheveux bouclés à

reflets d'or tombant sur un front de marbre ; l'autre, brun, avec une crinière de cheveux noirs dont les ondes luisantes assombrissaient les yeux sauvages et le teint basané ; M. de la Guerche, pareil à cet Endymion pour lequel une déesse descendit de l'Olympe ; M. de Chaufontaine, tel qu'un peintre de bataille aimerait à représenter le terrible maréchal de Montluc, revêtu de son harnais de guerre. Tout naturellement, Armand-Louis commandait tous les petits protestants du pays ; Renaud avait sous ses ordres les catholiques des dix clochers voisins, et les deux généraux ne manquaient pas une occasion de pousser les deux armées rivales l'une contre l'autre. Leurs qualités diverses se faisaient voir dans ces mêlées : Renaud, prompt à l'attaque, toujours le premier et le plus avant dans la mêlée, impétueux, hardi et loquace comme un héros d'Homère ; Armand-Louis, tenace, inflexible, rapide dans ses évolutions, et n'oubliant jamais, au plus fort du combat, qu'il était capitaine. Il manœuvrait ses jeunes soldats comme de vieilles bandes ; Renaud poussait droit devant lui et se fiait au hasard, qu'il appelait le dieu de la guerre ; mais, s'il comptait plus d'ennemis renversés, la victoire restait presque toujours à Armand-Louis, et le marquis, tout à coup isolé de ses régiments rompus et dispersés, était fait prisonnier sur le champ de bataille.

À quatorze ans, M. de la Guerche lisait dans le texte latin les Commentaires de César, M. de Chaufontaine, à quinze ans, se plongeait avec délices dans les étonnantes aventures de don Galaor et les chevaleresques épopées d'Amadis des Gaules.

M. de Chaufontaine n'avait pas uniquement la prétention de vaincre M. de la Guerche la dague au poing : il voulait encore le convertir. Pour atteindre ce résultat mirifique et arracher ainsi une âme aux griffes maudites du Malin, il se nourrissait par intervalles de lectures pieuses, d'oraisons et de thèses scolastiques dont il retenait au hasard quelques lambeaux. Quelquefois même il apprenait par cœur certains passages qui

lui paraissaient d'une éloquence édifiante, et il les récitait aux arbres du jardin.

Un gros cerisier, dont il pillait dévotement les fruits, était chargé, dans ces occasions solennelles, de représenter Armand-Louis. Renaud l'accablait d'arguments victorieux ; l'arbre ne soufflait mot. Renaud, enchanté, redoublait ; et, la mémoire bourrée de citations, la bouche pleine de cerises, il prenait à témoin de son triomphe les poiriers et les pommiers d'alentour.

– Qu'as-tu à répondre, maudit parpaillot ? s'écriait-il. Quelle hérésie peux-tu opposer à cette dialectique ? Te voilà réduit au silence, vaincu, abîmé ; mais la perversité de ton âme est telle, empoisonnée qu'elle est par le souffle de Calvin, que tu t'obstines dans ton erreur ! Va donc périr dans la géhenne, réprouvé ! ce n'est pas moi qui intercéderai auprès des saints, que tu renies, pour sauver ton âme ! *Vade retro !* Si tu brûles, *in secula seculorum*, ce sera bien fait !

Il déchargeait un coup de bâton sur le tronc du cerisier et partait pour chercher le véritable la Guerche, qu'il poursuivait d'arguments et bombardait de citations avec une véhémence que rien ne lassait.

Le plus plaisant était que, si on eût appris à M. de Chaufontaine que le parpaillot son ennemi avait la fièvre au moment même où il le vouait aux flammes de l'enfer, on l'aurait vu changer de couleur et trembler comme une feuille.

À ces heures charmantes où l'aube s'éveille, il n'était pas rare d'entendre sa voix éclatante au bord d'une clairière devant laquelle il venait d'apercevoir Armand-Louis guettant les lapins.

– Viens çà, parpaillot du diable ; viens çà que je te pulvérise ! s'écriait-il. Viens confesser que tu n'es qu'un mécréant de la pire espèce ; je veux que ton hérésie morde la

poussière, et te faire voir que tu es un misérable damné, prédestiné à la cuisine de l'enfer ! Viens, te dis-je, et que tous les huguenots tes cousins crèvent de dépit en voyant ta confusion !

Dès les premières syllabes de ce petit discours, Armand-Louis s'armait d'une gaule.

Il savait comment finirait l'homélie.

Armand-Louis ne se mêlait pas d'éloquence. Il répondait aux démonstrations du prédicateur imberbe par des sourires ; quelquefois même, au plus beau de son improvisation, il l'interrompait par un sarcasme. Renaud devenait pourpre.

– Ah ! tu railles, coquin ! À moi les armes temporelles ! Elles auront raison de ton impertinence ! disait-il alors.

Et les poings fermés il tombait sur l'auditoire ; mais l'auditoire, qui n'avait pas peur de l'excommunication, ne reculait pas devant le prédicateur.

Nous devons ajouter qu'au bout de cinq ou six ans mêlés de coups et d'oraisons, Armand-Louis n'était pas encore converti.

Dans leurs rencontres de tous les jours, M. de la Guerche ne se montrait pas si prompt aux escarmouches que son adversaire M. de Chaufontaine. On ne le voyait pas non plus éternellement occupé à battre la plaine ou les bois, en quête de perdrix et de lièvres, et cherchant querelle aux petits pâtres qui gardaient les brebis dans les landes. Il ne se montrait pas davantage amoureux de disputes théologiques ou friand d'aventures. Si autrefois, aux premiers temps de son adolescence, il était l'un des premiers à organiser une expédition dans le but glorieux de dépouiller de ses fruits le verger d'un monastère, ou de provoquer en champ clos la jeune population d'un village voisin, maintenant qu'une moustache

naissante commençait à ombrager sa lèvre, on le surprenait errant seul à l'écart au fond des vallées. Quelquefois même il ne suivait pas ses camarades qui, armés de lignes et d'éperviers, livraient bataille aux brochets d'un étang et l'invitaient à partager leurs jeux. Il ne répondait plus avec le même élan aux provocations de Renaud. On l'avait vu déserter les leçons d'escrime d'un maître italien pour s'égarer dans un bois ; et si quelqu'un alors l'eût suivi, peut-être l'aurait-on vu graver deux lettres sur l'écorce fragile d'un bouleau, comme autrefois les bergers de Virgile.

Renaud souriait de pitié. Les petits catholiques se réjouissaient de ne plus avoir affaire au terrible général qui les avait vaincus si souvent ; les petits huguenots pleuraient sur leur capitaine.

– Il sait que le sort du démon terrassé par saint Michel lui est réservé ; il a peur de succomber sous mes coups, disait M. de Chaufontaine, qui prenait de grands airs, et, modestement, se comparait à l'archange.

– Un moine lui aura jeté quelque sortilège, pensait un jeune calviniste naguère promu aux fonctions de lieutenant.

– Il rêve comme un savant !

– Il dort comme un abbé !

Hélas ! s'il rêvait sans cesse, M. de la Guerche, ne dormait plus guère. Le sortilège qui l'avait terrassé, l'archange qui l'avait vaincu, c'était la compagne de ses premiers ans, Mlle Adrienne de Souvigny. On peut presque dire qu'Armand-Louis l'avait toujours connue ; mais il ne la regardait que depuis quelques mois. Et, à présent qu'il la regardait, il ne pouvait se lasser de l'admirer.

II

LA GRANDE-FORTELLE

Depuis un grand nombre d'années déjà, Armand-Louis et Adrienne habitaient, sur les confins de la Marche et du Bourbonnais, un petit castel démantelé par les guerres de religion. Adrienne y était arrivée à une époque où Armand-Louis n'avait guère plus de huit ou dix ans. Mlle de Souvigny n'en avait pas quatre alors. Un vieil écuyer la conduisait. Il y avait déjà quinze jours qu'ils voyageaient de compagnie, l'homme, sur un bon vieux cheval grisonnant, l'enfant, sur une mule fort paresseuse, mais plus maigre encore. On n'allait pas fort vite et l'on s'arrêtait bien avant la nuit, par crainte des malandrins et des coupeurs de bourses. L'écuyer avait été fort aise de rencontrer le château de la Guerche en son chemin, son intention étant de demander conseil à M. de Charnailles, grand-père et tuteur d'Armand-Louis, lequel était un seigneur plein de sagesse et d'expérience.

Mlle de Souvigny était orpheline, et on ne lui savait d'autre protecteur qu'un certain marquis de Pardaillan, qui était son oncle et qui résidait en Suède, où l'on assurait que le vicomte de Souvigny, père d'Adrienne, était mort, laissant une grande fortune. Après un repos de huit jours sous le toit de M. de Charnailles, et force conversations, le vieil écuyer parla tristement de continuer le voyage. On boucla donc les valises et on donna double ration aux chevaux. Adrienne pleura beaucoup à la pensée de quitter un pays où l'on croquait de si belles pommes dans un si beau jardin, et d'abandonner un ami qui façonnait de si beaux jouets avec son couteau. Le soir elle

s'endormit, le visage tout baigné de larmes, dans les bras de son petit cousin ; c'était ainsi qu'elle appelait Armand-Louis, M. de Charnailles et feu M. de Souvigny étant un peu parents.

Le grand-père, ému, regarda l'écuyer qui soupirait.

– Si nous leur donnions encore vingt-quatre heures ? dit-il.

– Le voyage est bien long !

– C'est pour cela : un jour de plus, un jour de moins, qu'est-ce ?

L'écuyer regarda l'enfant qui pleurait encore tout en dormant, et céda.

Le lendemain Adrienne ne manqua pas de se coucher dans les bras de son petit ami, comme si elle eût conscience du doux empire qu'avait son sommeil. M. de Charnailles l'embrassa tendrement sur le front.

– Est-ce pour demain ? dit-il en regardant l'écuyer.

L'écuyer essuya le coin de ses yeux.

– Il le faut ! répondit-il ; la Suède est si loin !

– Qu'importe alors ? Vous n'avez pas promis, j'imagine, que vous arriveriez le 1er octobre à midi, ou le 15 novembre à huit heures ?

– Non certes !

– Alors partez un autre jour.

– Soit ! dit l'écuyer, qui frissonnait à la seule pensée des longues étapes qu'il avait à fournir.

Adrienne fit encore le lendemain ce qu'elle avait fait la veille, elle eut même cette inspiration, en dormant, de jeter ses bras autour du cou d'Armand-Louis. Le pauvre écuyer n'avait pas le cœur assez dur pour séparer une orpheline du seul être qui lui témoignât de l'affection ; à cette époque, d'ailleurs, les voyages étaient fort dangereux, fort incertains : on ne pouvait s'entourer de trop de précautions pour les entreprendre.

Le cheval gris boitait d'une jambe pour le moins ; la mule n'engraissait guère, bien qu'elle employât toutes les heures et toutes ses dents à manger l'avoine et le foin de M. de Charnailles, en honnête bête qui se méfie de l'avenir. On ne sait guère ce que la Suède réservait à l'orpheline ; une halte ne pouvait en rien compromettre ses intérêts. Il fut résolu que l'on resterait encore une semaine au château, après quoi l'on partirait. Le vent eut le bon esprit de souffler bientôt après ; la pluie ne voulut pas être en reste et tomba comme si le bon Dieu l'eût chargée d'inonder la province.

– On ne part pas pour la Suède en temps d'orage, dit le grand-père : attendez jusqu'à la fin du mois.

– J'attendrai, dit le bon écuyer qui chauffait ses vieilles jambes dans la cheminée.

Adrienne lui sauta au cou. La neige succéda à la pluie, les chemins se trouvèrent défoncés ; on n'avait jamais entendu parler de voyageurs quittant le coin du feu pour courir les grandes routes au cœur de l'hiver ; Mlle de Souvigny pouvait s'enrhumer.

– Restons, puisque la Providence le veut, reprit l'honnête écuyer.

Quand vint la saison nouvelle, M. de Charnailles fit observer à son hôte que des bandes de malfaiteurs battaient le pays et qu'il n'était pas prudent d'exposer une personne qui lui était confiée à tous les dangers d'une lointaine expédition. Il fallait attendre que les gens du roi eussent pendu les coquins qui mettaient la contrée au pillage. Certainement alors il serait le premier à brider les chevaux et à donner le signal du départ.

– Vous parlez comme un sage, répliqua l'écuyer, qu'Adrienne regardait de ses yeux les plus caressants.

Ce signal promis, M. de Charnailles se garda bien de le donner. Il était, à tout prendre, le parent de Mlle de Souvigny, il avait donc le droit de veiller sur elle, de la protéger ; elle lui paraissait d'une santé délicate, il fallait lui donner le temps de se fortifier pour supporter le rude climat de la Suède : n'était-elle pas bien dans le château de la Guerche, aimée, choyée, entourée de ces mille tendresses que les vieillards prodiguent aux enfants dans lesquels ils se sentent renaître ? Certes elle n'avait pas le luxe que donne la fortune, un carrosse à sa porte, dix laquais dans son antichambre, des dentelles sur sa robe ! mais elle avait la joie, la santé, le bon air, la belle humeur, et la sagesse enseigne que ce sont des biens dont il faut savoir se contenter. En outre, Adrienne ne quittait plus Armand-Louis, Armand-Louis était son premier mot, Armand-Louis était le dernier : cela attendrissait l'écuyer.

Le temps et M. de Charnailles firent si bien, qu'après avoir dû monter à cheval tous les matins pour gagner à travers l'Allemagne les bords de la mer Baltique, Mlle de Souvigny était encore dans la Marche six ans après. Un soir, l'écuyer qui, par occasions, disait encore : « Nous partirons demain », s'endormit pour ne plus se réveiller.

Au moment de trépasser, il fit approcher Adrienne qui pleurait, et l'embrassant :

– Vous direz à M. de Pardaillan, murmura-t-il, que ce n'est pas ma faute.

Puis se tournant vers M. de Charnailles :

– Je vous la recommande… aimez-la comme votre enfant, dit-il.

Ce furent ses dernières paroles, Mlle de Souvigny déclara qu'elle ne s'en irait plus, et voilà comment une orpheline qui devait rester seulement huit jours au château de la Grande-Fortelle, y demeura jusqu'à quinze ans.

Ce castel de la Grande-Fortelle était un bâtiment délabré, moitié château fort, moitié ferme, dont les murailles chancelantes occupaient le sommet d'un monticule à l'entrée d'un vallon semé d'étangs et de bois. Deux méchantes tours couronnées de créneaux lui donnaient de loin une apparence féodale que démentaient promptement les fossés à demi comblés, les étables adossées contre les remparts, les granges assises sur des débris de voûtes. Une métairie occupait l'emplacement du donjon. Telle quelle cependant, la Grande-Fortelle, dont on ne voyait que des vestiges, aurait encore pu soutenir l'attaque d'une bande de partisans, et bien défendue par une garnison d'hommes déterminés, la repousser.

On n'y voyait, en 162., que M. de Charnailles, son petit-fils Armand-Louis, Mlle de Souvigny, et une douzaine de serviteurs, valets de ferme, palefreniers et laquais. Ce n'était pas un corps d'armée à inspirer de grandes craintes aux maraudeurs qui erraient par troupes dans la campagne, mais un tel respect entourait le châtelain, qu'au premier son de la cloche d'alarme on aurait vu accourir tous les paysans et tous les hobereaux du

voisinage, ceux-là armés de fourches, et ceux-ci d'arquebuses qu'on n'avait point déchargées depuis M. de Mayenne.

Armand-Louis était l'unique rejeton d'une fille bien-aimée dont le mari, M. le comte de la Guerche, était mort au service du roi sans laisser de fortune. Veuve à un âge où quelques-unes de ses compagnes n'étaient point encore mariées, la comtesse s'était réfugiée auprès de son père, M. de Charnailles ; la tristesse l'avait bientôt fait disparaître, comme se dessèche et meurt un jeune épi brûlé par le soleil.

Toute l'affection du vieux châtelain s'était reportée sur le seul héritier de deux maisons qui avaient eu leurs jours de prospérité et d'éclat, mais que les coups de l'adversité renversaient l'une sur l'autre sans leur rien faire perdre de leur fierté.

M. de Charnailles n'avait que de maigres revenus, et quelques pauvres débris d'une splendeur effacée par les discordes civiles, mais il employa toutes ses ressources à donner au jeune Armand-Louis la plus brillante éducation militaire. Il voulut qu'un gentilhomme qui entrait dans la vie avec le poids des deux écussons des la Guerche et des Charnailles à porter, sût tout ce que savaient à cette époque les plus habiles et les plus experts. Lui-même était un homme de savoir, ami des bons livres autant que de l'épée. Il façonna donc à son image l'âme de l'orphelin qui lui était confié, et lui enseigna, plus encore par son exemple que par ses leçons, que tous les biens de la terre ne sont rien en comparaison de l'honneur.

– Si tu peux, à l'heure de la mort, répéter le mot héroïque de François Ier : « Tout est perdu fors l'honneur ! » lui disait-il souvent, que Dieu te bénisse, mon fils, tu n'auras rien perdu.

À seize ans, Armand-Louis supportait toutes les fatigues sans faiblir ; une course de vingt lieues, à toute vitesse, à cheval,

par des chemins affreux, n'était rien pour ce corps de fer ; à pied, il franchissait des distances qui eussent épuisé la patience d'un homme de forces communes ; si la lassitude se faisait sentir après une rude journée de chasse, il s'étendait sur la bruyère, soupait d'une croûte de pain et d'un verre d'eau, et dormait les poings fermés. Au matin, il était frais et dispos comme un oiseau surpris sur une branche par l'aurore. Il regardait en face les plus graves périls, se jetait sans pâlir dans les rivières les plus furieuses, disparaissait hardiment dans les chaumières en flammes, et n'avait point encore rencontré de bête enragée ou de bandit en armes capables de le faire reculer.

M. de Charnailles souriait d'aise en passant sa main ridée sur ce jeune front.

Un matin il surprit son fils tout en sang. Armand-Louis s'était trouvé dans un hameau au moment où une bête endiablée s'était ruée sur les troupeaux qui rentraient du pacage ; armé d'une fourche, il n'avait pas craint de l'attaquer ; l'animal s'était rué sur lui, mais le brave enfant, tout déchiré par les ongles de la bête, n'avait lâché prise qu'après l'avoir tuée. Vainqueur, il tomba lui-même sur le corps palpitant de sa victime.

– Si Dieu te prête vie, tu seras un homme, lui dit le châtelain.

Les armes ne manquaient pas dans la Grande-Fortelle ; on n'avait qu'à choisir le long des murs de la grande salle : c'était un arsenal. Quant aux professeurs, il en passait chaque mois sur la route : officiers de fortune, soldats licenciés, reîtres regagnant leur patrie lointaine, aventuriers qui n'avaient que la cape et l'épée, n'hésitaient pas à demander l'hospitalité à la tombée de la nuit, et en retour du gîte qui leur était offert de bon cœur, ils enseignaient volontiers ce qu'ils savaient dans le maniement des armes. Le soir, devant une large cheminée où flambaient des

tronçons de chênes, ils faisaient des récits de guerre et apprenaient à leur hôte comment un homme de cœur se tire des plus mauvais pas. Pas un étranger qui ne fût frappé de la bonne mine d'Armand-Louis, pas un gentilhomme qui ne fût charmé de sa politesse. Son air franc et résolu prévenait en sa faveur ; ce qu'on voyait après ne démentait pas cette première et bonne impression : c'était l'âme d'un héros dans le cœur d'un adolescent.

M. de Charnailles avait vu les grandes guerres du temps de Henri IV, il avait combattu contre la Ligue et M. de Guise ; il ne manquait pas, comme aiment à le faire les vieillards, d'en raconter les lointains épisodes, et cette histoire glorieuse d'un roi conquérant son trône, l'épée au poing, remplissait d'enthousiasme l'âme fière d'Armand-Louis. Il brûlait de se trouver, lui aussi, mêlé à ces bandes vaillantes qui font triompher le bon droit, et ce fut à cette fin de se bien préparer au métier des armes qu'il enrégimenta plus tard les petits huguenots du pays pour les mener en guerre contre les catholiques commandés par Renaud de Chaufontaine, son voisin.

III

PREMIERS SOUPIRS

Donc étudiant un jour, guerroyant le lendemain, Armand-Louis avait atteint cet âge où le cœur bat plus vite, où une fleur qui s'échappe d'un corsage et qu'on ramasse en rougissant paraît le plus précieux de tous les trésors, où le visage pâlit tout à coup parce qu'on entend la voix d'une jeune fille. On sait qu'Armand-Louis avait regardé Mlle de Souvigny et l'avait trouvée belle ; jusqu'alors il savait seulement qu'elle était bonne. Quand il l'eut vue, il n'osa presque plus la regarder, si ce n'est à la dérobée. Il faisait collection de tous les objets qu'elle perdait, et les serrait dans un coffret dont il portait toujours la clé sur lui. Sa voix tremblait quand il lui parlait. Quand elle appuyait sa tête sur l'épaule du pauvre adolescent, il avait des battements de cœur qui l'étouffaient. Que devint-il quand il entendit Renaud de Chaufontaine s'extasier un matin sur la beauté d'Adrienne qui, en ce moment, traversait d'un pied leste un méchant petit pont jeté sur une rivière ?

– Eh ! eh ! ajouta le catholique en riant, la voilà bientôt bonne à marier !

– Qui ? s'écria Armand-Louis éperdu.

– Eh ! parbleu ! Mlle de Souvigny !

– Adrienne ?

– Oui, Adrienne.

Armand-Louis écumait de colère. Il saisit au vol le prétexte qui lui était offert de chercher querelle à son compagnon.

– Çà ! reprit-il, depuis quand, monsieur le marquis, vous permettez-vous d'appeler Mlle de Souvigny par son nom de baptême ?

– La belle affaire, puisque je le sais !

– C'est déjà trop de le savoir. Mlle de Souvigny n'est Adrienne que pour deux personnes, M. de Charnailles et moi.

– Bon, l'habitude est prise, elle le sera pour un troisième, qui est son voisin s'il n'est pas son parent.

– Apprenez que je ne le souffrirai pas !

– Me gêner pour une parpaillote, allons donc !…

La dernière syllabe expirait dans la gorge de son ami que déjà Armand-Louis attaquait Renaud. La lutte fut longue, opiniâtre, furieuse, interrompue seulement par les exclamations de M. de Chaufontaine. Cependant, brisés, moulus, exténués, ils demeuraient en face l'un de l'autre sans pouvoir se vaincre, Renaud toujours railleur, Armand-Louis exaspéré, mais tous deux hors d'haleine.

– Marier Mlle de Souvigny !… la belle idée ! reprit celui-ci. Connaissez-vous, monsieur le marquis, quelqu'un dans ce pays qui aurait la prétention de l'épouser ?

– Eh ! morbleu ! je connais vingt gentilshommes à qui cette pensée a pu venir ! répliqua M. de Chaufontaine qui souriait.

– Vingt est un chiffre, ce n'est pas un nom !

– Un nom ? eh bien ! d'abord il y a moi.

– Toi !

Le combat recommença, plus long, plus obstiné, plus ardent, bras contre bras, poitrine contre poitrine. Armand-Louis ne pliait pas, Renaud ne reculait guère ; les coups pleuvaient. L'un était pâle comme un mort, l'autre rouge comme le feu.

– Voyez-vous, le gourmand ? s'écriait le marquis toujours prompt à l'épigramme ; parce qu'il a une cousine jolie à croquer !… attrape ça, hérétique du diable !… il ne veut pas qu'on la regarde !… On a des yeux, vilain parpaillot, tu n'auras pas la demoiselle et tu auras les coups. Tiens, calviniste maudit, en voilà deux pour commencer ! Mets-la dans une boîte à coton, ton Adrienne, ça n'empêchera pas quelque bon gentilhomme de ma connaissance de la convertir… gibier d'enfer !

Chaque mot de ce petit discours où les invectives se mêlaient aux louanges produisait sur les nerfs et sur les muscles d'Armand-Louis l'effet d'un coup d'éperon sur un cheval emporté. Il sentait les flots de la haine envahir son cœur. Pour la première fois il éprouvait une envie sérieuse de tuer Renaud.

Les deux athlètes épuisés tombèrent sur l'herbe, Armand-Louis presque assommé, Renaud presque rompu.

– Finissons-en, dit celui-ci brusquement : demain je t'attendrai dans le val au Moulin à la tête de mes amis ; rassemble les tiens, ce sera une bataille comme celle que les Grecs livraient aux Troyens. Je tiens Mlle de Souvigny pour aussi belle que la belle Hélène.

– Faisons mieux : arme-toi d'une cotte de mailles, prends une épée, une hache, un poignard ; j'endosserai une cuirasse, et tel que deux paladins, fer contre fer, demain nous nous exterminerons.

– Soit ! et si je te tue, comme j'en ai l'espoir, je ferai dire vingt messes pour le repos de ton âme… il n'en faudra pas moins pour te tirer de la chaudière !

Le lendemain, les deux chevaliers, armés de pied en cap, sous deux épais manteaux, dague au flanc, casque en tête, se rencontrèrent au petit jour dans la partie la plus déserte du val au Moulin.

– Fais ta prière et confesse-toi, dit Renaud.

– Recommande ton âme à Dieu, répondit Armand-Louis.

Ils se mirent en garde et le fer froissa le fer. Leur force était égale, leur adresse la même. Renaud raillait toujours et accompagnait chacun de ses coups d'une menace ou d'un avertissement. Armand-Louis combattait avec une fureur muette. Bientôt quelques gouttes de sang rougirent leur armure çà et là. Tout à coup, M. de la Guerche porta à son antagoniste un coup si furieux d'estoc que M. de Chaufontaine en eût été traversé si l'arme ne se fût brisée en éclats. Renaud chancelant répondit à cette attaque par un coup de hache désespéré qui frappa en plein le casque du huguenot. Armand-Louis ouvrit les bras, ferma les yeux et tomba lourdement.

– Ah ! mon Dieu ! je l'ai tué ! s'écria Renaud consterné.

Il jeta loin de lui la hache maudite, remplit son casque d'eau et en inonda le visage pâle de son ami. Armand-Louis ne remua pas. Renaud s'agenouilla auprès de lui ; il pleurait.

– Se peut-il que je l’aie frappé !... lui, mon vieux compagnon !... mon meilleur ami ! disait-il tout en arrachant pièce à pièce l’armure du blessé ; exécrable batailleur que je suis, je n’ai donc pas d’entrailles !... Si vraiment il expire, je ne m’en consolerai jamais !... Ah ! mon pauvre Armand-Louis, réponds-moi, parle-moi !... Je suis un animal féroce, c’est vrai ; mais je ne suis pas méchant !... J’aurais volontiers perdu la vie pour sauver ton âme... Que veux-tu que je devienne sans toi ?... Avec qui me disputerai-je ?... Contre qui me battrai-je ?... Veux-tu que je m’assomme ou que je m’étrangle ?... Ordonne, j’obéirai... Te plaît-il que je me fasse moine ?... J’irai faire pénitence au fond d’un cloître jusqu’à la fin de mes jours.

Armand-Louis poussa un profond soupir.

– Sainte Vierge ! il rend l’âme ! s’écria Renaud.

Et les mains jointes, il se mit à sangloter.

– Épouseras-tu toujours Mlle de Souvigny ? murmura Armand-Louis qui ouvrait les yeux.

– Moi, épouser Adrienne ?... non, mille fois non !... Qu’elle soit jolie, charmante, bonne et faite à ravir, que m’importe ? je ne la regarderai plus et, si tu le désires, personne même ne l’épousera jamais, j’en fais le serment !... Et que diable veux-tu que je fasse d’une huguenote, moi qui suis bon catholique ?... As-tu seulement réfléchi à cela, étourdi ?... Donc reviens à la vie et promptement, sinon je me passe l’épée que voici au travers du corps.

Renaud tira son épée du fourreau, et tel qu’autrefois Pyrame sur le corps de Thisbé, il en appuya la pointe sur sa poitrine.

– Eh ! là ! là ! ne te hâte pas de mourir ! reprit M. de la Guerche, je crois que j'en reviendrai !

Et, s'aidant d'une main, il souleva son corps à demi. Renaud lui sauta au cou.

– Je crois que le tranchant de ta hache a porté à faux, poursuivit Armand-Louis ; un instant, j'ai cru que j'étais mort.

– Jour de Dieu ! s'écria Renaud, si jamais je tire l'épée contre un la Guerche, et remarque bien que tu es le dernier du nom, je consens à devenir un abominable parpaillot comme toi !

Il ramena son ami un peu lentement à la Grande-Fortelle ; ils avaient une triste figure l'un et l'autre. Quand Mlle de Souvigny aperçut Armand-Louis, elle pâlit et courut à lui.

– Qu'avez-vous ?… que vous est-il arrivé ? s'écria-t-elle.

Armand-Louis baissa les yeux et avoua qu'il avait failli perdre la vie dans un combat singulier contre M. de Chaufontaine.

– Vous battre encore, et pourquoi ? reprit-elle.

– Parce qu'il vous appelait Adrienne et qu'il assurait que vous étiez en âge d'être bientôt mariée !

Mlle de Souvigny rougit un peu.

– Et que vous fait cela ? ajouta-t-elle.

– Je ne sais pas.

– Ah ! fit Adrienne.

Si la terre s'était entrouverte devant Armand-Louis, il s'y serait précipité tête baissée. Il n'avait pas eu peur devant une hache avide de sang ; le regard d'une petite fille blonde le faisait trembler.

Armand-Louis évita de rencontrer Adrienne jusqu'à la fin du jour. Pendant le dîner il fut silencieux et n'osa lever les yeux sur sa cousine. Il se retira de bonne heure, et le sommeil ne venant pas, il prit un volume dans la bibliothèque de M. de Charnailles, au rayon des romans de chevalerie.

« Renaud assure que c'est fort amusant », pensa-t-il.

C'était l'histoire de Tristan et de la belle Yseult. Bientôt la poitrine d'Armand-Louis se gonfla, son cœur se mit à battre, les pages succédaient aux pages ; tout à coup il ferma le livre :

– Ah ! mon Dieu, je l'aime ! s'écria-t-il.

Le mot qu'il venait de dire fit tressaillir Armand-Louis ; tout effaré, il cacha sa tête entre ses mains, craignant que le son de sa voix n'arrivât jusqu'à Mlle de Souvigny. Le livre ouvert était auprès de lui ; mais qu'avait-il besoin d'y lire à présent ? La nuit s'écoula sans qu'il pût fermer les yeux, dans une longue suite de rêves que le souvenir et le nom d'Adrienne remplissaient. Mais ce secret qu'il venait de découvrir, sa conscience lui faisait un devoir de ne pas le garder. Dès les premières lueurs du jour il descendit au jardin et attendit Mlle de Souvigny, tout ému, palpitant, mais heureux ; il trouvait les couleurs du ciel plus brillantes, le parfum des fleurs plus enivrant, le souffle de la brise plus caressant et plus doux. Bientôt il entendit le pas léger d'Adrienne ; il s'arma de courage, et alla au-devant d'elle.

– Chère cousine, lui dit-il, vous m'avez demandé hier pourquoi la proposition de M. de Chaufontaine m'avait indigné, et je vous ai répondu que je ne le savais pas.

– C'est vrai.

– Je le sais à présent.

– Ah !

– Un hasard m'a fait lire dans mon cœur ; peut-être l'aveu que je vais vous faire excitera-t-il votre courroux… disposez de moi alors : quoi que vous ordonniez, j'obéirai !

Un léger coloris parut sur le front charmant d'Adrienne ; elle cueillit des fleurs d'une main tremblante, et, sans regarder Armand-Louis, elle se mit à les réunir en bouquet.

– Si j'ai voulu tuer M. de Chaufontaine, c'est que je vous aime, poursuivit Armand-Louis tout pâle et tout tremblant. Ma vie était à vous et je l'ignorais ; à présent quelque chose me dit que jusqu'à mon dernier soupir je vous aimerai… Hélas ! je n'y pensais pas, parce que je vivais près de vous, dans l'air que vous respirez… Maintenant que je sais que d'autres peuvent aussi vous voir, vous aimer, rechercher votre main, à présent que je puis vous perdre, une terreur folle s'est emparée de moi. Un mot de M. de Chaufontaine a fait ce miracle.

– M. de Chaufontaine !… ah ! je le déteste ! dit Adrienne.

– Ne le détestez plus ! il ne vous épousera jamais, lui ! mais un autre, un inconnu ! Ah ! puissé-je ne jamais voir ce jour-là !… Vous savez tout, chère cousine ; ai-je besoin d'ajouter que pour vous mériter il n'est rien que je ne fasse ?

Adrienne leva les yeux : une flamme sincère les remplissait ; elle mit sa main dans celle d'Armand-Louis, et d'une voix émue et tendre :

– Mlle de Souvigny s'appellera un jour la comtesse de la Guerche, dit-elle, ou elle ne sera jamais à personne.

– Dieu du ciel ! s'écria M. de la Guerche.

Il ne put pas continuer : Adrienne venait de s'enfuir, laissant entre ses mains le bouquet qu'elle avait cueilli.

Que la campagne lui parut magnifique ce jour-là ! comme il comprenait le sens mystérieux des choses !... Armand-Louis se sentait transformé. Le cœur d'un homme battait en lui ; il entrait dans la vie par la porte radieuse de l'amour.

À cette époque qui devait laisser une trace si profonde dans sa vie, Mlle de Souvigny traversait sa seizième année.

Ce fut alors qu'on vit Armand-Louis errer autour de la Grande-Fortelle et s'enfoncer dans les bois : mais il n'était plus seul, et quand un soupir de joie soulevait sa poitrine, un sourire lui répondait. Avec quelle assiduité ne suivait-il pas les leçons que lui prodiguait la prévoyance de M. de Charnailles ! Il ne voulait rien ignorer de ce qui pouvait l'aider à faire son chemin dans le monde. Son but, son espérance, c'était Adrienne. Pour l'obtenir, pour la mériter, rien ne lui paraissait impossible. Par quel effort aussi, et avec quelle ardeur ne se rendait-il pas expert dans toutes les choses qui poussent un homme plus avant dans le métier des armes !

Cependant M. de Chaufontaine tenait sa promesse ; si terrible que fût son envie de pourfendre un huguenot, il ne provoquait plus M. de la Guerche. Il ne cessa pas toutefois de l'appeler parpaillot, sa théologie militante n'admettant pas de

compromis de ce côté-là ; il est vrai que dans sa bouche ce sobriquet avait un son amical et quelque chose de caressant qui enlevait tout prétexte aux représailles. Le parpaillot se vengea de l'entêtement pieux de Renaud en lui donnant le surnom de ligueur.

– Ligueur ? je m'en vante ! répondit Renaud gaillardement.

IV

OÙ CARQUEFOU FAIT SON ENTRÉE DANS LE MONDE

Jamais on ne vit Montaigu et Capulet, Guelfe et Gibelin, vivre en aussi bonne intelligence ; mais lorsque le Montaigu était las de demeurer en paix, étonné de n'avoir donné ou reçu, après huit jours d'attente, aucun horion, il déclarait la guerre à un certain grand garçon du pays qu'on appelait Carquefou, et les combats recommençaient de plus belle.

Ce Carquefou était à peu près de l'âge de Renaud, qui n'avait guère qu'un an ou deux de plus qu'Armand-Louis. Fils d'un arquebusier qui vivait maigrement de son travail dans un village voisin, il menaçait de devenir grand comme un peuplier, et c'était à sa manière le garçon le plus original qui fût à dix lieues à la ronde. Carquefou faisait profession d'avoir peur de tout.

– Des moutons aussi ? lui demanda un jour Renaud.

– Monsieur le marquis, ils ont des cornes, répondit Carquefou.

Sa maxime était qu'il fallait se méfier de ceci, de cela, et du reste.

– Qui ne s'expose pas se risque encore ! disait-il quelquefois en manière de sentence. Jugez des dangers que courent ceux qui s'exposent !

En conséquence, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, Carquefou se battait comme un tigre.

Jamais on ne vit dans le Maine et l'Anjou, la Marche et le Berry, personnage dont la conduite fût moins d'accord avec les principes ; quand les paroles disaient oui, les actions répliquaient non. Un soir, on le vit partir avec une vieille arquebuse sur le dos et un formidable couteau de chasse au côté, il portait une brebis sur son épaule ; c'était pendant les neiges de l'hiver.

– Eh ! Carquefou, où donc vas-tu en cet équipage ? lui demanda un voisin.

Carquefou entrouvrit sa souquenille et fit voir qu'elle était garnie d'une paire de gros pistolets et d'un large poignard.

– Je fais le commerce des agneaux, et j'ai peur que les béliers ne me croquent ! répondit-il en pressant le pas.

Il avait de ces répliques extravagantes auxquelles on ne comprenait jamais rien. Aussi les malins du village assuraient-ils que ce nom de Carquefou qu'il tenait de son père était trop long des deux tiers ; il fallait supprimer Carque et laisser fou.

Au petit jour, on vit rentrer Carquefou pliant sous le poids de quatre ou cinq loups qu'il avait tués à l'affût. On s'empressa autour de lui.

– Ils ont mangé la brebis, fit-il, mais j'ai leurs peaux ; c'est un petit commerce que nous faisons entre nous : cinq loups pour un mouton ; les blessés ne comptent pas.

On en retrouva deux qui rendaient l'âme dans les bois.

– Allons ! dit Carquefou, les loups ont du bon : en voilà deux qui n'entraient pas dans le marché.

Renaud eut vent de cette extermination de loups.

– Ça, lui dit-il, tu n'as donc pas eu peur ?

– Au contraire, monsieur le marquis : c'est la peur qui m'a fait déguerpir de mon lit. Les hurlements de ces bêtes enragées m'empêchaient de fermer l'œil ; je tremblais au fond de mes couvertures ! C'est pourquoi j'ai pris la résolution de les assassiner pour éviter d'attraper la fièvre.

– Il fallait au moins me prévenir !

– Eh ! monsieur, si j'avais attendu seulement une nuit encore, on m'aurait trouvé mort dans ma chambre ! Les coquins criaient sous mes fenêtres ; la mort dans l'âme, je me suis armé jusqu'aux dents et chargeant un imbécile de mouton sur mes épaules, j'ai cherché un ravin noir propre à me cacher, et je m'y suis blotti en grelottant. Le mouton a eu l'imprudence de bêler ; les bandits à quatre pattes sont arrivés ; c'était à qui donnerait le premier coup de dent : j'ai visé dans le tas. Ah ! monsieur, au moment où j'ai lâché la détente, j'ai fermé les yeux, j'avais mis une poignée de clous et de ferrailles dans l'arquebuse ; la Providence a permis que la charge portât en plein dans le cœur de la bande. Tous les loups hurlaient à la fois ; j'ai cru que mon dernier jour était arrivé. J'ai risqué un œil : il y en avait deux par terre qui se débattaient, un troisième se mordait la queue ; ça m'a donné l'espoir que cet animal était contrarié ; de fait, il avait un gros clou dans le ventre, et ça le dérangeait. Un quatrième, un bon fils celui-là, m'a découvert de mon trou ; il a voulu venger son père qui expirait, et n'a fait qu'un bond jusqu'à moi, je lui ai cassé la tête d'un coup de pistolet : une politesse en vaut une autre, il n'a plus rien dit. Les parents des morts se sont consultés : il y en avait qui opinaient pour la retraite, c'étaient

les miséricordieux et les rassasiés ; d'autres prêchaient pour la bataille ; ces messieurs voulaient manger du chrétien après avoir mangé du mouton. J'ai perdu la tête, et, sortant hors de ma cachette, je suis tombé au beau milieu du conciliabule, le pistolet d'une main, le poignard de l'autre ; une balle conduite par mon saint patron s'est logée dans la cervelle de l'orateur le plus bruyant, et j'ai joué de mon couteau sur le dos des autres. Les méchants ont pris la fuite. Il était temps, je ne tenais plus sur mes jambes... Ah ! vous savez, celui qui avait un clou dans le ventre ? le lâche ! il l'a emporté ; mais il en est mort : Bien dérobé ne profite jamais.

– C'est superbe ! répondit Renaud ; mais comment arranges-tu cette peur qui te dévore ?...

– Dévore est faible, interrompît Carquefou : elle me massacre.

– Massacre, soit ; mais enfin cette peur, comment l'arranges-tu avec cette vaillance qui te fait braver une troupe de loups dans un ravin, au milieu de la nuit, loin de tout secours ?

– C'est fort simple. Quand un péril me menace, ma terreur est si grande que je m'y précipite, la tête en avant, pour ne pas le voir.

– Voilà qui n'est pas logique, mon garçon ; raisonne un peu, s'il te plaît.

– Monsieur le marquis, je ne suis pas philosophe, moi : je suis poltron.

Cela dit, Carquefou n'en démordait plus. Poltron il était, poltron il restait.

– Eh bien ! dit Renaud, je prétends te corriger de ce défaut et te rendre courageux, bon gré mal gré.

– Oh ! que nenni ! répondit Carquefou ; il vous serait plus facile de faire une brebis noire d'un agneau blanc.

– C'est ce qu'on verra.

Et pour n'en pas avoir le démenti, et à défaut d'Armand-Louis, M. de Chaufontaine choisit l'honnête Carquefou pour adversaire intime, quoique bon catholique.

Un mathématicien qui déjeune d'équations et soupe de logarithmes ne pourrait pas calculer le nombre de coups, taloches, gourmades et horions qu'ils échangèrent pendant six mois. Quand ils partaient, l'un suivant l'autre par les clairières, ils s'en allaient blancs, ils revenaient noirs ; Carquefou avait des bras de fer, mais Renaud avait des muscles d'acier. À bout de résistance et d'efforts, le fils de l'arquebusier finissait toujours par plier devant le gentilhomme ; mais il s'entêtait, et, chaque jour vaincu, chaque jour il revenait à la charge.

– Ce n'est pas que je sois brave, répétait-il obstinément, mais puisque vous avez entrepris mon éducation, il faut bien que je vous témoigne ma reconnaissance.

Un soir il faillit se casser les reins en tombant sur un lit de cailloux. Au cri poussé par Carquefou, Renaud, épouvanté, lui tendit la main.

Mais Carquefou était déjà sur ses pieds.

– Monsieur le marquis, je vous adore, dit-il. À présent, ne me tuez plus, je suis à demi corrigé.

Renaud, attendri, embrassa Carquefou.

– Pourquoi n'es-tu pas huguenot ! s'écria-t-il, j'aurais tant de plaisir à te convertir !

On était donc heureux aux environs de la Grande-Fortelle, comme aussi dans l'enceinte du château. Armand-Louis découvrait chaque jour de nouvelles grâces, des charmes plus séduisants à Mlle de Souvigny. Nulle n'avait, à l'entendre, ce sourire aimable, ce regard lumineux, ce mélange de raison et de bonté.

Armand-Louis remerciait Dieu de l'avoir fait grandir dans une maison où tant de jeunesse et de beauté devaient un jour trouver asile. Renaud combattait à armes émoulues contre Carquefou qu'il assommait dévotement et consciencieusement chaque matin ; après quoi il chassait ou pêchait. Le soir, il rendait visite pacifiquement à son ami, qu'il trouvait étudiant ou suivant des yeux Mlle de Souvigny, qui allait et venait dans l'appartement.

– Ah ! la vie est bonne ! disait Armand-Louis.

– Certainement, répondait Renaud.

Et il soupirait.

Alors, il regardait dans l'azur assombri les grands vols d'oiseaux voyageurs qui disparaissaient au loin.

– Qu'on serait heureux de couler son existence dans ces lieux charmants ! reprenait Armand-Louis. Ne te semble-t-il pas qu'il n'y manque rien ?

Un jour Renaud frappa du pied :

– Ah ! s'écria-t-il, il y manque quelque chose !

– Eh ! quoi ?

– Il y manque des aventures !

V

L’HOMME À LA CROIX ROUGE

Sur ces entrefaites, un soir, par un temps de pluie, une troupe de cavaliers frappa à la porte de la Grande-Fortelle en demandant l’hospitalité. M. de Charnailles parut sur le seuil de la maison et donna des ordres pour que les chevaux fussent conduits à l’écurie et les cavaliers dans la grande salle.

Un quart d’heure après, les bêtes avaient de la litière jusqu’au ventre, les étrangers étaient assis autour d’une table qui pliait sous le poids des viandes et des brocs.

Le chef de cette troupe était un beau jeune homme qui paraissait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans ; il portait un costume de velours, sauf le pourpoint qui était en cuir fauve ; la garde de son épée et celle de son poignard, magnifiquement travaillés, faisaient briller l’or et l’argent incrustés dans l’acier. Une chaîne d’or à lourds anneaux pendait sur sa poitrine ; des éperons de métal sonnaient sur ses bottes. Il avait grand air, le regard brillant et hardi, quelque chose d’imposant et de rude dans sa physionomie, le front large, les sourcils mobiles, la bouche expressive et hautaine, une forêt de cheveux bruns. Le français lui semblait familier, mais il le prononçait avec un accent étranger. Ses yeux s’arrêtaient quelquefois sur Mlle de Souvigny et s’en retiraient lentement. Armand-Louis remarqua cette attention muette ; une première fois, il posa son verre sur la table ; la seconde fois, il fronça le sourcil. L’inconnu s’en aperçut. De nouveau il promena son regard altier de la jeune fille au jeune homme et sourit.

Cet étranger déplaisait décidément à M. de la Guerche.

Vers la fin du repas, M. de Charnailles se leva, un verre à la main, plein jusqu'au bord.

– Messieurs, dit-il, je vous souhaite la bienvenue chez moi. Vingt châteaux dans notre beau pays de France vous offriraient une hospitalité plus riche et plus abondante, aucun ne vous la donnerait de meilleur cœur. La maison est à vous. Si vous avez faim, mangez ; si vous avez soif, buvez ; si vous êtes fatigué, reposez-vous. Ce me sera une bonne fortune de vous garder longtemps. Je suis le comte de Charnailles ; j'ai fait la guerre en bon soldat sous le feu roi Henri IV de glorieuse mémoire. Voici Mlle de Souvigny, ma parente.

– Ah ! Mlle de Souvigny ! murmura l'inconnu qui la considéra plus attentivement.

– Et mon petit-fils, le comte Armand-Louis de la Guerche, un gentilhomme qui portera les armes comme son père, mort au service du roi.

M. de Charnailles leva son verre et le vida jusqu'à la dernière goutte.

L'étranger l'avait imité, mais ne répondait pas.

– Si un motif que j'ignore ne vous permet pas de nous révéler votre nom, poursuivit le châtelain, je n'en veux pas moins inscrire votre visite au château de la Grande-Fortelle parmi les jours heureux de ma vie.

L'étranger se leva, et d'un air hautain :

– Cacher mon nom, et pourquoi ? dit-il ; il est de ceux qu'on peut avouer sans crainte, et je n'en sais pas qui puissent le surpasser en bonne renommée et en éclat ! Je m'appelle Godefroy Henri, comte de Pappenheim.

M. de Charnailles s'inclina.

– De cette fameuse maison où la dignité de grand maréchal de l'empire d'Allemagne est héréditaire ? s'écria-t-il.

– Ah ! je vois que vous connaissez les illustres maisons d'Europe ! Le seul représentant des Pappenheim, à présent, c'est moi. Je traverse la France et retourne en Allemagne où la guerre qui s'est rallumée me rappelle.

– Encore la guerre ! s'écria M. de Charnailles.

– Ceux de la religion prétendue réformée lèvent des troupes, engagent des capitaines, fortifient leurs villes et leurs châteaux, rassemblent des armes, et tout cela comme s'il s'agissait de résister aux invasions des Turcs. Les princes révoltés, les princes protestants veulent renverser le trône de mon gracieux maître l'empereur Ferdinand ! Avec l'aide de Dieu et de la sainte Vierge, nous disperserons leurs armées, nous saperons leurs villes fortes, nous tuerons leurs capitaines et nous agrandirons nos domaines aux dépens de ces mécréants !

– Je suis huguenot ! dit M. de Charnailles tranquillement.

Une violente émotion se peignit sur le visage du comte de Pappenheim, et l'on vit apparaître sur son front, à l'angle interne des sourcils, deux glaives en croix, dont les lames pourpres tranchaient sur la pâleur mate de la peau. Cependant, sa bouche allait s'ouvrir pour lancer une menace ou un défi, lorsque son regard rencontra celui d'Adrienne. Soudain un sourire plissa ses lèvres.

– Vous êtes mon hôte, monsieur le comte, un jour Dieu jugera entre nous, dit-il.

Les deux glaives écarlates qui prolongeaient leurs pointes sur son front s'effacèrent lentement. Étonnés, les yeux de M[lle] de Souvigny interrogèrent silencieusement le comte de Pappenheim. Un mouvement d'orgueil enfla ses narines :

– Ah ! oui ! reprit-il, vous avez vu ces deux épées qui croisent leurs lames rouges sur mon front ? c'est le signe de ma race, le signe des Pappenheim ! Dieu a voulu imprimer sur notre front la marque ineffaçable de notre dignité. En Allemagne, quand un soldat voit passer les fils de notre maison, un regard lui dit qui nous sommes. Alors il tremble et se lève.

– Personne ne tremble ici, monsieur le comte ! Celui qui vous parle a vu des connétables, et l'épée des connétables de France vaut celle des maréchaux de l'empire d'Allemagne ; mais si nous ne tremblons pas, chacun de nous vous dira par ma bouche : « Restez, la maison est à vous ; partez, les portes sont ouvertes ! »

Malgré son arrogance, le comte de Pappenheim inclina la tête devant la dignité majestueuse de M. de Charnailles.

Une heure après un page débouclait le ceinturon de l'étranger dans l'appartement d'honneur où le châtelain lui-même l'avait conduit.

– À quelle heure, demain, monsieur le comte, veut-il que j'ordonne à ses gens de préparer les chevaux ? dit le page.

– As-tu vu cette jeune personne qui était assise à table auprès de M. de Charnailles, et qui, le soir, a chanté si

doucement en s'accompagnant au luth ? lui demanda tranquillement le comte de Pappenheim.

– Oui.

– Eh bien ! nous resterons.

L'exclamation que M. de Pappenheim avait laissé échapper au nom de Mlle de Souvigny n'avait pas été perdue pour M. de la Guerche. Le lendemain, il profita d'un instant où il était seul avec le comte allemand dans la salle des armes pour essayer d'avoir le sens de cette exclamation.

– Quand M. le comte de Charnailles vous a présenté hier Mlle de Souvigny, lui dit-il, il m'a semblé que ce nom ne frappait pas votre oreille pour la première fois ; me serais-je trompé ?

– Point.

– Ah !

– Voilà une belle arme, poursuivit le jeune étranger, qui jouissait de l'embarras d'Armand-Louis, et qui, d'une main curieuse, venait d'enlever une dague à une panoplie voisine.

– Très belle, répliqua M. de la Guerche sans regarder rien. Peut-on vous demander où vous avez entendu parler de ma cousine, et par qui ?

– Sans contredit, je ne fais mystère de rien, vous le savez.

Et retournant la dague entre ses doigts :

– J'ai rarement vu travail plus beau, ajouta-t-il, c'est une dague de Milan ?

– Me permettez-vous de vous l'offrir comme un souvenir de votre passage dans ce château ?

– Merci, je n'accepte jamais rien ; j'achète ou je prends, répondit M. de Pappenheim, qui repoussa l'arme dans son fourreau.

Il fit quelques pas dans la galerie, plus hautain qu'un empereur.

M. de la Guerche le suivait des yeux, tout plein d'une sourde irritation ; mais le comte de Pappenheim était chez M. de Charnailles.

La patience rentrait dans les devoirs de l'hospitalité.

– À propos, reprit tout à coup le comte Henri, ne me demandiez-vous pas tout à l'heure en quel lieu et dans quelles circonstances j'avais entendu parler de Mlle de Souvigny ?

– Oui ; mais s'il ne vous plaît pas de parler…

– Eh ! vous savez bien le contraire ! J'ai longtemps voyagé, monsieur. Plus tard, quand vous aurez âge de soldat, peut-être verrez-vous beaucoup de pays : je doute que vous en parcouriez davantage. Or je me suis promené en Suède : c'est un royaume lointain et curieux, un peu livré aux glaces et aux ours. Cependant il s'y rencontre des gentilshommes. L'un d'eux, qui m'a accueilli, s'appelait M. de Pardaillan.

– Ah ! fit Armand-Louis.

– Pardieu ! vous le connaissez peut-être : c'est un Français, un huguenot comme vous.

– Il est un peu de nos parents, mais je ne l'ai jamais vu.

– Tant pis ! Il a dans ses caves les meilleurs vins de France que j'aie jamais bus. C'est M. de Pardaillan qui m'a parlé de M[lle] de Souvigny. Il m'assura qu'il l'attendait depuis quatorze ans.

– Douze, monsieur.

– Douze si vous voulez. Il m'apprit, en outre, que votre cousine avait une grande fortune en Suède ; or c'est une adorable personne, et je comprends qu'on la retienne en France.

Le rouge de la colère monta au visage d'Armand-Louis.

– Monsieur le comte !... s'écria-t-il.

– Qu'est-ce ? répliqua l'Allemand d'un air railleur ; M[lle] de Souvigny ne serait-elle point riche, ainsi que me l'a conté M. de Pardaillan ? N'est-elle point dans ce château, où j'ai quelque souvenance de l'avoir saluée hier ?

M. de la Guerche se mordit les lèvres jusqu'au sang.

– Puisque je n'ai rien dit qui ne soit vrai, ne nous fâchons pas, monsieur, croyez-moi, ajouta l'étranger.

Et reportant ses yeux sur les murs de la galerie :

– Vous avez là une belle collection d'engins de bataille, reprit-il froidement.

« Certainement, pensait Armand-Louis, j'aurai quelque jour l'agrément de tenir ce Pappenheim au bout de mon épée. »

Quand l'heure sonna de se présenter chez M. de Charnailles et Mlle de Souvigny, le comte Henri Godefroy changea subitement de manière et de langage.

Le railleur impertinent fit place au gentilhomme de grande maison. Il fut galant sans affectation et montra qu'il avait voyagé avec fruit. L'italien, l'espagnol ne lui étaient pas moins familiers que l'allemand et le français. Il connaissait, pour avoir été dans leur intimité, presque tous les souverains de l'Europe ; Mlle de Souvigny paraissait l'écouter avec intérêt. Le comte Henri Godefroy mêlait habilement les anecdotes aux récits de ses lointaines pérégrinations. Il était peu d'événements considérables de l'histoire contemporaine sur lesquels il n'eût des renseignements curieux, peu d'hommes importants, capitaines ou ministres, auprès desquels il n'eût vécu. Il en faisait des portraits qui les mettaient en lumière. On devinait bien vite qu'il avait vu les cours et les champs de bataille, et que son intelligence avait largement profité de ces nombreux voyages.

« Ah ! je suis perdu ! pensa Armand-Louis ; que suis-je auprès d'un pareil homme ? »

Lui qui n'avait jamais haï personne, pas même son ennemi Renaud, le ligueur, il exécrait le comte de Pappenheim.

Le gentilhomme allemand était resté un jour à la Grande-Fortelle, il en resta deux, il en resta trois. Chaque matin, il apparaissait comme un astre, vêtu d'habits toujours nouveaux, des étoffes les plus belles, les velours, le brocart d'or et d'argent, le satin, et, parmi ces ajustements de grand prix, des flots de guipure et de dentelles si fines et d'un si merveilleux travail, qu'on n'en voyait pas de pareilles aux plus fières châtelaines de la province. Armand-Louis, qui détestait de plus en plus le comte Godefroy, s'étonnait que les valises d'un voyageur

pussent contenir de si magnifiques vêtements et en si grand nombre.

Quelle piteuse mine ne faisait-il pas avec son pourpoint de drap usé et son manteau de grossière étoffe, auprès de ce grand seigneur, éblouissant, plus brillant qu'une châsse et tout couvert de broderies ! Ce qui augmentait son trouble, et donnait un aliment plus vif à son animadversion, c'était que quelque chose qu'il avait sur lui, une belle arme, des éperons, un ceinturon d'acier, rappelait toujours l'homme de guerre, et ne permettait pas de penser que ce beau jeune homme fût un dameret comme on en voit dans les antichambres des princes.

On avait dit à M. de la Guerche, peut-être l'avait-il lu dans un roman de chevalerie, que les femmes se prennent par les yeux, et cela redoublait son tourment.

Un matin, l'entretien tomba sur l'escrime. On était en ce moment dans la galerie des armes où, en temps de pluie, le vieux seigneur de Charnailles aimait à se promener, comme un soldat blanchi sous le harnais aime à se retrouver au milieu des compagnons de ses jeunes années.

– Vous avisez-vous quelquefois de manier ces joujoux ? dit le comte Godefroy en regardant Armand-Louis.

Sans répondre, celui-ci sauta sur une rapière, et tombant en garde :

– S'il vous plaît de vous en assurer, dit-il, voyez !

M. de Pappenheim prit à la muraille une arme de même taille, en fit ployer la lame, en examina la pointe et le tranchant émoussés.

– Un duel à armes courtoises, j'y consens, répondit-il.

Armand-Louis reprit :

– D'autres épées sont là, aiguës comme des aiguilles, mieux affilées que des couteaux de chasse ; s'il vous convient d'en user, reprit-il, ne vous gênez pas.

Il avait oublié M. de Charnailles, qui se leva.

– Eh ! monsieur de la Guerche, s'écria le châtelain, vous venez de provoquer notre hôte, ce me semble ?

– Oh ! monsieur le comte, ne craignez rien ! répliqua le gentilhomme allemand : du premier duel de M. de la Guerche je ne veux pas faire le dernier !

Une seconde après, le fer croisait le fer. Malgré sa jactance, M. de Pappenheim reconnut dès la première passe qu'il n'avait pas affaire à un adversaire de force médiocre. Deux fois même il faillit être touché. Il fronça le sourcil, et on vit se dessiner en rouge, sur son front pâle, les deux glaives en croix. Alors il se ramassa sur lui-même, serra son jeu, en déploya toutes les ressources savantes, et tout à coup, évitant une attaque avec l'agilité d'une panthère, il fit tomber sa rapière de tout son poids sur le bras d'Armand-Louis.

L'épée de M. de la Guerche échappa de ses mains et roula sur le parquet.

– Pardonnez-moi, dit alors M. de Pappenheim, je craignais de vous fatiguer.

Vaincu, et devant Adrienne, Armand-Louis aurait désiré que la terre s'entrouvrît sous ses pieds ; mais déjà il étendait la main vers la muraille, lorsque M. de Charnailles fit un signe :

– Assez ! dit-il.

Le regard du comte Godefroy croisa le regard d'Armand-Louis ; quelle arrogance orgueilleuse dans l'un, quel désir de vengeance dans l'autre ! Mais déjà M. de Pappenheim se baissait, et ramassant l'épée que la main engourdie de son antagoniste n'avait pas su retenir, il la lui présenta avec toute la grâce d'un raffiné.

– Vous savez tout ce qu'on apprend aux écoles, dit-il ; il vous manque ce qu'on apprend sur les champs de bataille.

– M. le comte de la Guerche, son père, le savait ; Armand-Louis le saura, dit fièrement M. de Charnailles.

– Je le désire et je l'espère, répondit le comte allemand en mesurant de l'œil le cousin de Mlle de Souvigny.

Armand-Louis sortit à pas lents de la galerie. Les battements de son cœur l'étouffaient. Quand il fut dehors, deux larmes tombèrent de ses yeux.

– Comme il la regardait, comme il souriait ! murmura-t-il. Ah ! j'aurai ma revanche quelque jour !

Un pas léger, qui criait sur le sable d'une avenue, le fit tressaillir. Adrienne était devant lui.

– Va, je le hais autant que tu le détestes ! dit-elle.

C'était la première fois que Mlle de Souvigny tutoyait Armand-Louis. L'âme du vaincu se fondit, il prit entre ses mains les petites mains d'Adrienne, et les pressant sur ses lèvres :

– Non, je ne pleure plus ! s'écria-t-il ; et, puisque tu m'aimes, je serai digne de toi !

Mais le cœur d'Armand-Louis était en proie à trop d'agitation pour qu'il pût rester en place. Il savait que Renaud chassait en compagnie de Carquefou ; il le rejoignit au milieu des bruyères.

– Eh ! parpaillot, viens-tu te confesser ? lui cria Renaud du plus loin qu'il le vit.

– Presque, répondit Armand-Louis.

– Alors, j'écoute, poursuivit Carquefou, qui avait de ces familiarités et s'étendit sans façon sur l'herbe.

M. de la Guerche ne cacha rien à son ami de ce qui s'était passé depuis quelques jours au château de la Grande-Fortelle. Renaud s'épanouissait d'aise.

– Et tu dis que l'étranger auquel vous offrez l'hospitalité est fort insolent ? demanda-t-il.

– Insolent comme un reître.

– Et qu'il regarde Mlle de Souvigny ?

– Si ses yeux étaient des tisons, elle serait en flammes !

– Et qu'il a une suite nombreuse ?

– Vingt sacripants, tant écuyers qu'hommes d'armes ou laquais.

– Bravo ! s'écria M. de Chaufontaine qui se frottait les mains.

– Comment ! voilà quelles consolations tu m'offres ? Je te raconte mes chagrins, et tu t'en réjouis !

– Eh oui, morbleu ! Ne l'as-tu pas compris ? Ce qui manquait à notre bonheur, nous l'avons. Ce M. de Pappenheim, ce comte Godefroy, comme tu l'appelles, c'est une aventure à cheval, une aventure armée de pied en cap qui nous arrive bel et bien ! J'en bénis les saints : sainte Estocade surtout, et saint Hercule-coupe-tête, mon patron !

Armand-Louis regarda son ami avec étonnement.

– N'y prends pas garde, poursuivit Renaud : sainte Estocade et saint Hercule-coupe-tête sont des élus que j'ai inventés ces temps derniers pour mes besoins particuliers. Je les invoque du matin au soir : les autres habitants du paradis sont trop pacifiques pour moi.

– À Dieu ne plaise que je contrarie tes dévotions ! Mais en quoi, s'il te plaît, saint Hercule-coupe-tête, ton patron, et sainte Estocade elle-même peuvent-ils me venir en aide ?

Renaud passa son bras sous celui de M. de la Guerche.

– J'ai toujours remarqué, ajouta-t-il, que ton esprit manquait de logique. Il y a l'enchaînement des choses auquel tu ne prends pas garde. Tu dormais à la Grande-Fortelle et tout y dormait, le bonheur poussant au sommeil ; un homme arrive un soir d'orage ; ce n'est qu'un homme, et cependant voilà que tout s'éveille ; on se querelle, on se jalouse, on se déteste, on se bat même ; bref, on s'amuse. Il y a toujours de ces accidents dans la vie. Le diable les a inventés pour en couper la monotonie. Mais quand un voyageur a la mine de celui dont tu m'as fait le portrait, les accidents se compliquent. Comprends-moi bien : riche, étranger, insolent et accompagné d'une bande de coquins tout prêts à dégainer au premier signal, M. de Pappenheim ne

voudra pas quitter la Grande-Fortelle sans emporter un souvenir.

– Quel souvenir ?

– Eh ! parbleu ! Mlle de Souvigny !

– Que dis-tu là ?

– La vérité ; n'est-il pas amoureux ?

– Hélas !

– Alors, c'est clair ; il mettra tout en œuvre pour t'enlever ta cousine.

– Enlever Adrienne ?

– Eh ! oui, puisqu'il l'aime et qu'il te hait ! Son plaisir d'abord et ton chagrin ensuite, c'est tout bénéfice. Et voilà où l'aventure commence.

– Va-t'en au diable avec ton aventure !

– J'irai volontiers, si ça m'amuse, mais je veux d'abord que ton Allemand me montre le chemin. Je ne suis pas comme Carquefou, moi, je suis logique.

En entendant prononcer son nom, Carquefou, qui était couché sur le ventre, se souleva paresseusement sur les deux coudes, planta sa tête entre ses mains et soupira.

– Je vois où tend cette logique, monsieur le marquis, dit-il ; vous flairez une aventure comme un bon limier la piste d'un cerf ; vous vous mêlerez de choses qui ne vous regardent point, vous les embrouillerez à plaisir, vous m'y embrouillerez avec

vous, et voilà les trente bandits de M. le comte Godefroy à nos trousses… j'en ai la moelle des os figée ! Trente bandits, et de l'Allemagne encore !

– Qui t'oblige à me suivre ? reste au logis !

– Que je reste seul ! vous tenez donc à ce que je périsse d'effroi ?… Non, non, monsieur le marquis, je me traînerai sur vos pas, je serai votre ombre, et où iront vos bottes, que sainte Estocade confonde, j'irai !

– Prends garde, il y aura peut-être des coups !

– Eh bien ! monsieur, nous partagerons ; j'ai toujours eu la main généreuse.

Carquefou soupira de nouveau, s'assit sur une souche et, tirant de son bissac une croûte de pain et un râble de lièvre, il se mit à manger d'un air triste.

Armand-Louis venait de poser la main sur l'épaule de Renaud.

– Sérieusement, dit-il, d'un air inquiet, es-tu bien convaincu de ce que tu me dis ?

– Sérieusement, répondit Renaud, qui changea de ton ; j'ai vu passer l'autre jour à la brune ton homme à cheval dans une lande. Je ne savais pas alors d'où il venait et où il allait : une longue plume écarlate pendait de son feutre gris sur sa cotte de peau de buffle, une grande épée à fourreau de fer battait ses éperons, le soleil couchant l'enveloppait de ses rayons ; il avait le poing sur la cuisse, la mine hautaine. Vingt hommes silencieux galopaient derrière lui. Il m'a regardé en passant ; méfie-toi d'un homme qui a ces yeux-là.

– Merci ! dit Armand-Louis qui serra la main de Renaud.

– Maintenant, je suis là ; à l'heure du péril, si le péril vient, où tu seras, je serai.

– Quand je le disais !… murmura Carquefou épouvanté. Et encore, si c'était demain, on n'aurait pas le temps d'avoir peur ! mais non !… il faudra patienter et trépasser d'effroi vingt fois de suite avant de mourir d'un coup de dague !

– Un dernier mot, reprit Renaud d'une voix grave qui ne lui était pas habituelle, ne perds pas de vue l'hôte que la pluie t'a envoyé ; sache exactement ce qu'il fait, aie les yeux ouverts, les oreilles tendues, veille partout, veille toujours. Il est de la race des milans, une heure d'oubli, et il aura disparu comme l'oiseau de proie. Prends garde alors que Mlle de Souvigny ne soit perdue pour toi.

La nuit était venue lorsque Armand-Louis, tout ému encore des paroles de Renaud, aperçut les tours de la Grande-Fortelle ; il était tard, une lumière brillait derrière la fenêtre du comte de Pappenheim. Tandis que M. de la Guerche regardait cette lumière, il lui sembla qu'on marchait non loin de lui sous un couvert de futaies dont les derniers arbres ombrageaient les douves du château. Un mouvement instinctif le fit se jeter derrière le tronc énorme d'un chêne, et il vit passer deux ombres devant lui. Un clair rayon de lune, qui glissait à travers les branches, lui fit reconnaître dans l'un de ces deux muets fantômes l'écuyer particulier du comte ; l'autre était tout enveloppé d'un épais manteau. Seulement on voyait sur ses talons briller la pointe d'une formidable rapière. Bientôt les deux figures silencieuses disparurent ensemble derrière un massif d'arbres.

Armand-Louis n'était pas armé, il n'hésita pas cependant à se jeter sur leurs traces ; mais l'écuyer et l'homme à la rapière

marchaient fort vite. Il les aperçut l'espace d'une seconde sur les bords du fossé. Un son aigu, comme celui qu'on tirerait d'un sifflet, fendit l'air ; une porte basse, cachée au pied d'un vieux mur presque à demi ruiné, s'ouvrit ; un homme parut portant une torche, et les deux ombres s'effacèrent dans l'ouverture flamboyante qui presque aussitôt s'éteignit.

« C'est singulier ! pensa M. de la Guerche, Renaud aurait-il eu le don de prophétie ? »

Et il resta en vedette à l'abri d'un buisson.

VI

CONVERSATIONS À HUIS CLOS

Voici ce qui se passait en ce moment dans la chambre de M. de Pappenheim :

Le comte allemand se promenait seul de long en large. Parfois il s'arrêtait devant la fenêtre et jetait un regard sur la campagne endormie ; parfois aussi ses yeux se portaient sur une pendule de marqueterie qui sonnait les heures dans un coin ; bientôt après il s'approchait d'un escalier tournant dont la vis s'ouvrait dans une pièce voisine, et prêtait l'oreille attentivement.

Armand-Louis ne connaissait pas à son visage cette expression de résolution froide et d'impatience fiévreuse que M. de Pappenheim avait en ce moment. Sa marche n'était jamais ni plus lente ni plus rapide ; quelquefois seulement sa main froissait la garde de son épée ou tordait la longue moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure. Un son vague tout à coup troubla le silence de la chambre. Le comte s'arrêta et regarda du côté de la fenêtre.

– Une chouette dont l'aile a effleuré la vitre ! murmura-t-il, est-ce un mauvais présage ?

Il fronça légèrement les sourcils et ses yeux consultèrent la pendule.

– Dix heures ! reprit-il ; ils devraient être ici. Cet Armand-Louis qu'on n'a pas vu à souper les aurait-il aperçus ?… Bah ! mon écuyer se promène et rencontre un camarade, qu'est-ce ?

En ce moment, la portière qui séparait la chambre de M. de Pappenheim de la pièce où s'ouvrait l'escalier noir, s'écarta et deux hommes parurent devant le comte. C'étaient bien ceux qu'Armand-Louis avait entrevus se glissant sous les futaies.

– Enfin ! dit M. de Pappenheim.

– Voici le capitaine Jacobus, dit l'écuyer.

L'homme qui l'accompagnait laissa tomber son manteau, et le comte Godefroy enveloppa du regard un grand gaillard, large des épaules et vigoureux, dont la mine hardie était rehaussée par de flamboyantes moustaches. Sa main gantée s'appuyait sur le lourd pommeau d'une épée à fourreau de cuir fauve. Une dague était passée dans son ceinturon. M. de Pappenheim parut satisfait de l'examen.

– Tu sais ce que j'attends de toi ? dit-il alors.

– À peu près, répond le capitaine.

– Il s'agit d'une expédition prochaine ; peut-être faudra-t-il enlever une fille, forcer une porte, escalader un mur ; peut-être un étourdi se trouvera-t-il à portée de ton bras ; es-tu prêt ?

– Je le suis toujours.

– D'ailleurs, la chose, pour un homme de guerre, n'a pas plus d'importance que le pillage d'un verger pour un écolier… Un quart d'heure et deux pouces de fer suffiront.

Le capitaine Jacobus campa son poing sur sa hanche, et frisant sa moustache :

– Si la chose a si mince importance, pourquoi le comte de Pappenheim ne la tente-t-il pas en personne ? reprit-il. On ne dérange pas un capitaine pour faire œuvre d'écolier.

– Tu interroges ?… Sache donc qu'il ne plaît pas au maréchal héréditaire de l'empire d'Allemagne de commettre son épée contre quelques valets de ferme commandés par un enfant. Si par aventure un danger se faisait voir, alors j'interviendrai.

– Bon ! vous laissez la besogne aux gens du capitaine, et vous prenez la fille… je comprends !

– Est-ce à dire que tu refuses ?

– Eh ! monsieur le comte, j'ai fait la guerre en Transylvanie avec Bethléem Gabor, en Allemagne avec le comte de Mansfeld, en Pologne avec le roi Sigismond, en Italie avec Piccolomini ; j'en ai vu bien d'autres ! Quand on crie, je n'entends pas ; quand on pleure, je suis aveugle ; quand on résiste, je frappe !

– Bien cela !

– D'ailleurs, j'agis pour le compte d'un magnifique seigneur ; il est du Tyrol, je suis de la Bohême. Qui commande paye, qui paye a le droit d'être obéi.

Le comte sourit, et s'asseyant :

– Je crois, dit-il, que nous finirons par nous entendre.

– C'est une question de chiffres, monseigneur.

– Tu auras cent écus d'or.

Le capitaine s'inclina.

– La main et l'épée sont à vous ! dit-il.

– Combien as-tu d'hommes ?

– Trente aux environs ; s'il le faut, j'en aurai cent ; vingt-quatre heures me suffiront pour les rassembler.

– C'est inutile. Que ta bande reste cachée dans les bois trois jours encore ; mon écuyer t'avertira du moment où il faudra agir ; alors, viens.

– Je viendrai.

M. de Pappenheim réfléchit une minute, les yeux sur le capitaine.

– Il faut tout prévoir, dit-il, on t'a vu causer deux ou trois fois déjà avec mon digne écuyer ; peut-être même, si bien prises que soient vos précautions, un œil indiscret vous a-t-il aperçus au moment où vous traversiez les vieux fossés du château ; il ne convient pas d'éveiller les soupçons… Maître Hans ne te verra plus.

– Qui m'instruira de l'heure où je devrai agir ?

– Un signal. N'y a-t-il pas dans les environs un endroit d'où le regard d'un batteur d'estrade puisse aisément découvrir le château et cette fenêtre ?

– Il y a la butte aux Corbeaux.

– Bon. Tous les jours, à la neuvième heure, ne manque pas de t'y promener à cheval.

– À cheval et à neuf heures, bien.

– Si tu aperçois une lumière, c'est que quelque incident m'oblige à retarder d'un jour ou deux l'exécution de mon projet.

– Bien, et s'il y en a deux ?

– C'est qu'alors j'y renonce.

– Ah ! diable ! Et les cent écus d'or ?... mes hommes ont un appétit formidable et une soif qui m'épouvante.

– Somme promise, somme donnée ; tu auras les cent écus.

– Vous parlez comme le feu roi Salomon, cet empereur des sages.

– Si tu vois trois lumières, donne double pinte à tes hommes et double ration à tes chevaux ; ce sera pour le lendemain. Est-ce convenu ?

– C'est dit.

– Ah ! un mot encore ! je n'aime pas à ébrécher les épées inutilement. Si on fuit, point de coups ; si on se rend, point de flammes !

Le capitaine fit la moue.

– Vous gâtez le métier, monsieur le comte ; en Moravie, nous brûlions les couvents ; dans le Palatinat, les villages ; en Hongrie, les châteaux ; cela réchauffe et égaye le soldat.

– C'est mon caprice d'épargner tout... une fois par hasard, que t'importe ?

– Pour vous, monseigneur, je ferai taire mes scrupules… On ne brûlera rien.

– Et puis, qui sait ? il y a ici un certain gentilhomme vif comme un jeune coq… il a des serviteurs, des amis… s'il tire l'épée, la bataille sera peut-être rude.

– Tant mieux alors !… on pillera !

– Je te charge d'occuper le château et d'en désarmer la garnison ; mes gens escorteront la demoiselle.

– Après que nous l'aurons enlevée ?

– Certainement. Ne faut-il pas que nous protégions l'innocence ?

– Et ensuite ?

– Ensuite, capitaine Jacobus, tu auras permission de boire et de manger tes cent écus d'or. Il faut bien que les hommes de guerre se réjouissent honnêtement.

– Sans doute, et c'est plaisir de vous entendre parler. À présent, n'oublions pas les pauvres morts.

– Que veux-tu dire ?

– Je demande dix écus pour chacun d'eux ; il y a les veuves et les orphelins, monsieur le comte, les veuves surtout qui geignent et vont criant misère… cela m'attendrit !… Et puis un homme mort, c'est un soldat de moins dans ma compagnie.

– Tu auras dix écus par trépassé.

– Monsieur le comte, à ce prix, la compagnie tout entière, sauf moi, est à vous.

M. de Pappenheim salua de la main son interlocuteur, et le capitaine Jacobus se retirait, précédé de l'écuyer qui portait un flambeau, lorsque le rappelant :

– Vous êtes entrés tous deux, je crois, par l'escalier de la courtine, dit le comte, sortez par la porte du guet ; excès de prudence ne nuit pas.

Peu d'instants après, le capitaine Jacobus et l'écuyer avaient disparu dans la spirale sombre de l'escalier à vis.

Cependant, Armand-Louis attendait toujours, et rien ne se montrait au pied du mur en ruine. Mais il lui semblait que deux ombres noires passaient et repassaient incessamment derrière la fenêtre lumineuse du comte. Tout à coup la lumière disparut ; un soupir souleva la poitrine de M. de la Guerche. Il compta mentalement le nombre des marches qui séparaient l'appartement de M. de Pappenheim des bords de la douve à demi comblée, où à toute minute il croyait voir surgir les deux ombres ; après qu'il eut fini il recommença. Rien ne parut.

Sur le flanc de la tour, la fenêtre de M. de Pappenheim, tout à l'heure brillante, était noire.

– C'est étrange ! murmura Armand-Louis.

Il allait sortir de sa cachette lorsqu'il lui sembla distinguer, dans l'épaisseur des futaies, le bruit d'une branche sèche écrasée sous le pied d'un passant ; habitué à vivre dans les bois, sous la clarté mobile des étoiles, ses sens percevaient tous les sons, et tous lui étaient familiers. Il tendit l'oreille ; le même bruit se fit entendre, mais plus loin.

« Ah ! pensa-t-il, les coquins sont sortis par la porte du guet ! »

Armand-Louis partit comme un daim à travers bois ; sa course rapide devait le conduire à l'extrémité du sentier que suivaient les promeneurs nocturnes ; il touchait à la lisière des futaies, lorsque le galop d'un cheval retentit soudain dans la nuit et presque aussitôt un homme passa près de lui, sombre et léger comme un esprit des ténèbres. Le jeune gentilhomme le cherchait encore que déjà il ne le voyait plus. Mais si fugitif qu'eût été cet instant, il lui avait suffi pour reconnaître le mystérieux compagnon de l'écuyer.

Armand-Louis tendit son bras dans la direction que suivait le sombre cavalier.

– Va, cours, précipite ta fuite ! dit-il, si profondément que tu te caches, j'aurai ton secret !

Et d'un pas ferme, il rentra à la Grande-Fortelle.

Le lendemain, Armand-Louis se hâta de chercher M. de Chaufontaine.

– Tu avais raison, dit-il.

Et il lui raconta brièvement ce qui s'était passé la veille.

– Tenons conseil, répondit Renaud, voici que l'aventure que j'appelais de tous mes vœux montre le bout de l'oreille. Ne la laissons pas échapper ! L'ami Carquefou est admis à donner son avis.

Carquefou gémit profondément.

– Je sens une odeur de bois vert, dit-il. Je demande à être enfermé dans un endroit écarté où nul bâton n'ait permission de se montrer.

– Carquefou, mon bon, reprit Renaud, tu connais l'écuyer de messire Pappenheim. Ton concours en cette occurrence nous est précieux. Si tu t'obstinais à nous le refuser, je serais contraint de te le demander avec l'aide d'une branche que je couperai à ton intention sur le tronc de ce jeune bouleau.

– J'entends. Si donc nous devons courir au-devant du danger, courons vite.

– Carquefou, mon ami, tu es un ange.

– Oui, monsieur le marquis, un ange trop maigre. Cet écuyer dont vous me parlez, je le connais, il est porteur d'une grande rapière qui me donne de petits tremblements nerveux quand je la vois. Je me suis attiré les bonnes grâces du maître en lui indiquant un cabaret où l'on boit d'un petit vin d'Anjou qu'il estime fort.

– Honnête écuyer ! Se rend-il quelquefois à ce petit cabaret dont tu lui as dévotement montré le chemin ?

– Quelquefois ? Ne lui faites pas injure ! il y va chaque jour, et deux fois par jour. Le matin, pour rafraîchir ses idées engourdies par le sommeil ; le soir, pour les maintenir en belle humeur.

– Tu pourrais donc nous embusquer, si besoin était, dans le voisinage de ce petit vin d'Anjou pour lequel ton ami l'écuyer a des tendresses de cœur ?

– Messieurs, je n'aurai garde d'y manquer. Le vin dont j'ai goûté appartient à la mère Frisotte, une commère à l'œil encore

vif. J’ai quelque temps soupiré pour elle. Le cabaret est tapi dans l’ombre, au détour d’un chemin creux et à l’angle d’un bois. L’heure est prochaine où maître Hans va causer avec les brocs de la mère Frisotte. S’il vous plaît de me suivre, suivez-moi. Je sais des coins sombres où l’on peut attendre en rêvant. Quand Sa Seigneurie sortira, je réclame la permission de l’interroger le premier, pour me venger de la peur qu’il m’a faite maintes fois en fourbissant sa rapière à mon côté.

– Accordé, répondit Renaud.

Carquefou s’était levé. M. de la Guerche l’imita et l’on se mit en marche. Une heure après, Armand-Louis et Renaud atteignaient le cabaret de la mère Frisotte. Une voix chantait dans l’intérieur.

– Le coquin ! dit Carquefou, il ne m’a pas attendu !

Les deux amis se consultèrent du regard.

– Si, au lieu de nous morfondre à l’attendre ici, nous entrions ? dit Armand-Louis.

– Entrons, répondit Renaud.

– Messieurs, en vertu de nos conventions, je marche le premier, dit Carquefou, et s’il me tue, priez pour moi.

Sur la porte du cabaret, Carquefou trouva la mère Frisotte, une brune avenante et rondelette, qui souriait. Il l’embrassa gaillardement sur les deux joues.

– Ma princesse, dit-il, voici deux jeunes seigneurs qui ont une affaire d’importance à traiter avec maître Hans. Si tu entends un peu de bruit, ne t’inquiète pas, on payera les pots.

– Le jeune marquis de Chaufontaine ! le brave comte de la Guerche ! passez, messieurs, je suis sourde et muette ! répondit la cabaretière.

Carquefou se planta de côté, et caressant son menton d'une main complaisante, il regarda les deux amis d'un air qui semblait dire : « Voilà comment cela se joue ! »

Presque aussitôt il poussa la porte du cabinet où maître Hans, plongé dans la contemplation d'une cruche de grès, méditait sur la supériorité du vin d'Anjou comparé à la bière d'Allemagne. En ce moment, maître Hans méprisait l'orge et le houblon. Carquefou lui frappa sur l'épaule lestement.

– Causons, mon brave, dit-il.

Et soulevant le verre de maître Hans, il le vida d'un trait.

Cependant Armand-Louis et Renaud s'asseyaient aux deux côtés de la table ; l'un posait devant lui une paire de pistolets, l'autre une dague luisante et nue.

Maître Hans devint blême.

– Que veut dire ceci ? s'écria-t-il.

– Hélas ! cela veut dire que ces messieurs ont grand soin de votre santé, magnifique seigneur ! répondit Carquefou, et ils estiment que vous traitez cette précieuse santé avec une négligence qui leur inspire de vives inquiétudes… Ainsi, par exemple, vous vous promenez le soir dans les bois avec des gens de mauvaise mine.

– Moi ! balbutia maître Hans.

– Vous, honnête écuyer. Or l'air est malsain le soir ; de plus, vous entrez dans le château du gentilhomme que voilà par l'escalier de la courtine et en sortez par la porte du guet ; la route est mal tenue, le pied glisse, on y attrape des entorses.

– C'est une méprise, mon ami ; à cette heure avancée de la nuit, j'ai pour coutume de dormir après avoir fait ma prière.

– On vous a reconnu, maître Hans, à telle enseigne que vous portiez un bonnet fourré en peau de renard, le même que voilà sur la table.

La main du pauvre écuyer chercha à faire disparaître sous le banc le malencontreux bonnet.

– Il est trop tard, poursuivit Carquefou ; mais afin de vous éviter quelque chute épouvantable, ces messieurs désirent savoir quel est le personnage qui vous traîne à de si lugubres pèlerinages, et dans quel but vous grimpez avec lui chez M. de Pappenheim.

L'âme de maître Hans était dans une grande perplexité. Si d'un côté il avait sous les yeux une paire de pistolets d'aspect farouche et une dague qui lançait des éclairs sinistres, il savait, d'autre part, que son gracieux maître n'avait pas l'humeur tendre à l'endroit des indiscrets ; le comte Godefroy était homme à fendre la tête à quiconque ouvrait la bouche ; c'était même le plus sûr moyen qu'il eût trouvé, disait-il, pour apprendre à ses serviteurs les mérites du silence. Maître Hans frissonna, mais au milieu de son épouvante une idée lui traversa le cerveau : ne pouvait-on pas commencer par faire montre d'un courage sans pareil, quitte à capituler après si la bravoure ne produisait aucun effet ?

– Et s’il me plaît de me taire, s’écria maître Hans qui mit la main sur la garde de sa rapière de l’air d’un Titan, connaissez-vous ici quelqu’un qui soit de taille à me faire parler ?

– Carquefou ! cria Renaud.

– Monsieur le marquis.

– As-tu un bout de corde dans ta poche ?

– Toujours.

Carquefou étala sur la table deux aunes de bonne corde de chanvre, mince, ronde et bien solide.

– C’est tout neuf, ajouta-t-il.

Maître Hans essaya de tirer sa rapière hors du fourreau, mais la rapière résista à ce dernier effort de sa vaillance aux abois.

– Finissons ! dit Renaud qui lui saisit le bras ; regarde cette corde : si dans trois minutes tu n’as pas commencé ta confession, on te la passera autour du cou, et si dans cinq minutes tu ne l’as pas terminée, je serrerai cette corde si bien et si fort, que tu n’auras plus occasion de boire du petit vin d’Anjou.

– Et si tu parles, cette bourse est à toi ! continua M. de la Guerche en jetant sur la table une honnête petite bourse de soie qui rendit un son clair.

Maître Hans regarda tristement du côté de la cruche : Carquefou la vidait à petits coups ; l’écuyer soupira et porta ses yeux sur la bourse : l’or brillait entre les mailles de soie.

– Une minute ! dit Renaud.

– Ah ! seigneur Dieu ! murmura maître Hans, qui pensait à M. de Pappenheim.

Son regard timide interrogea la fenêtre, elle était fermée ; il tourna les yeux vers la porte, elle était close, et la mère Frisotte chantait dans la pièce voisine.

– Deux minutes ! répéta Armand-Louis.

– Jésus, Marie ! si mon maître apprend quelque chose, je suis un homme mort ! s'écria l'écuyer, qui porta la main à son front, où il croyait sentir le froid de l'acier.

– Tu auras vingt pistoles et le droit d'aller te faire pendre ailleurs, ajouta Renaud.

Maître Hans essaya de se relever et retomba sur son escabeau.

– Trois minutes ! cria Carquefou.

Il saisit la corde et l'enroula autour d'une poutre qui faisait saillie sur le plafond.

– Messieurs, je parlerai ! murmura maître Hans éperdu.

– Brave homme ! je savais bien que tu finirais par te rendre à la force de nos raisonnements ! reprit Carquefou qui s'appliqua néanmoins à faire un nœud coulant.

Maître Hans, saisi de vertige à la vue de cette corde et de ce nœud qui se balançaient à la hauteur de son cou, prit la parole subitement et ne la quitta qu'après avoir tout raconté, sa visite au capitaine Jacobus, leur entrevue avec le comte Pappenheim,

les résolutions arrêtées pendant le conseil nocturne qui les avait réunis, et enfin sa sortie prudente du château ; lancé dans la voie des aveux et aiguillonné par la terreur, il n'omit rien.

– Ah ! le capitaine Jacobus ?… dit Armand-Louis ; n'est-ce point ce grand drôle à moustaches rousses qui demeure à l'auberge des « Trois-Pintes », sur la route de Guéret, et où une douzaine de sacripants qu'il appelle des soldats rôdent autour de lui ? Ne dit-il pas qu'il les conduit à l'armée que monsieur le cardinal réunit contre les Espagnols ?

– Oui, d'honnêtes soldats qui entendent la messe tous les dimanches.

– Et qui volent tous les jours.

– Monsieur, il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on raconte.

– Nous parlerons au capitaine Jacobus, dit Renaud. Tu dis donc qu'il a planté sa tente à l'auberge des « Trois-Pintes » ?

– Depuis une semaine à peu près ; sa troupe était fatiguée.

– N'a-t-il pas, comme toi, quelque bonne habitude dont on puisse user pour le mettre à l'abri des tentations ?

– Oh ! le capitaine ne boit guère !

– C'est un vice, murmura Carquefou.

– Mais il a le cœur tendre, et tous les soirs, quand il n'est pas en affaires, il dirige sa course vers une petite maison dont la porte rouge s'ouvre à une demi-lieue de l'auberge. Là roucoule une colombe…

– Je la connais ! dit Carquefou ; c'est une autre mère Frisotte, une mère Frisotte blonde, qui s'appelle Euphrasie.

– Le capitaine Jacobus en est énamouré, reprit maître Hans, il ne dormirait pas tranquille s'il ne l'avait pas vue.

– Alors il est à nous ! dit Renaud.

Armand-Louis se leva :

– Maître Hans, reprit-il, vous voilà libre ; mais si le comte de Pappenheim sait un mot, un seul mot de notre entretien, aussi vrai que je suis un la Guerche, je vous fais sauter la cervelle avec la balle de ce pistolet.

– Eh ! monsieur, ce ne serait pas la peine ; s'il se doutait seulement de ce que j'ai dit, mon maître m'étranglerait.

L'écuyer fit un effort et parvint à se mettre sur ses jambes.

– À présent, mes bons messieurs, ajouta-t-il, m'est-il permis de regagner mon logis ?

– Va, si tu veux suivre un conseil, ne t'aventure plus du côté de l'auberge des « Trois-Pintes ».

M. de Chaufontaine n'avait pas achevé de parler que déjà maître Hans ouvrait la porte et se glissait dehors.

– Au capitaine Jacobus à présent, dit Armand-Louis.

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Carquefou.

– Vous plaît-il donc aussi que nous courions à la mort ? dit-il en s'adressant au marquis.

– Je crois même que nous avons perdu un peu de temps, répondit Renaud.

– Je vous prends à témoin que je n'ai plus une goutte de sang dans les veines, repartit Carquefou. Maintenant, suivez-moi : je connais un chemin de traverse qui mène en droite ligne à la maison rouge de madame Euphrasie.

La nuit était tout à fait noire quand les trois compagnons parvinrent devant une maison dont toutes les fenêtres étaient closes. Carquefou appliqua son oreille contre les fentes d'un volet par lesquelles filtrait un rayon de lumière.

– On chuchote et on rit, dit-il à voix basse.

Cela fait, il appuya son œil contre un petit trou qui permettait de voir ce qui se passait dans l'intérieur.

– La nappe est mise, reprit-il ; le loup est dans la bergerie.

La route que le capitaine Jacobus avait suivie pour arriver de l'auberge des « Trois-Pintes » à la maison rouge passait entre deux bordures de chênes épais ; Carquefou y conduisit les deux amis et s'assit sur l'herbe, les jambes dans un fossé.

– Si le capitaine est à cheval, il nous échappera, dit Armand-Louis.

– Je connais madame Euphrasie, répondit Carquefou, c'est une personne emmitouflée et discrète ; ses coiffes blanches sont toujours pudiquement baissées… le galop d'un cheval la trahirait ; le capitaine est venu à pied.

– Cet imbécile a réponse à tout, s'écria Renaud.

– Hélas ! monsieur le marquis, on est bête, mais on regarde ! Maintenant, laissez-moi recommander mon âme à Dieu… La rapière du capitaine est moins longue peut-être que celle de maître Hans, mais le bras qui la tient est plus solide ; il y aura des trous dans ma peau avant qu'il soit une heure… pauvre chère peau !

Quelques nuages blancs et cotonneux passaient devant la lune ; mais la clarté pâle qu'elle versait sur la route permettait de voir au loin. Les arbres dormaient ; aucun vent, aucun bruit. Une chouette chanta dans la nuit.

– Si nous nous en allions ? dit Carquefou.

– Le vin est tiré, il faut le boire, répliqua Renaud.

– Eh ! messieurs, chacun sait que je ne bois pas !

– Hypocrite ! murmura Armand-Louis.

La porte rouge de la maison isolée s'ouvrit, et un jet de lumière en sortit, inondant la route tout à coup. Deux ombres dessinaient leur silhouette noire dans cet encadrement de feu ; l'une d'elles jeta un regard autour de la maison, et ramena les pans d'un manteau autour de ses épaules, en ayant grand soin de laisser le bras droit libre. Puis la porte se referma, la lumière s'éteignit, et tout s'effaça dans la nuit.

Presque aussitôt on entendit les pas d'un homme sur le chemin.

– Le voilà, murmura Carquefou.

Le capitaine appuyait vigoureusement le talon de ses bottes et chantait.

– Entendez-vous ? reprit Carquefou : une voix de stentor, un pied d'Hercule… Messieurs, je m'évanouis !

Carquefou se laissa choir, et, rampant sur le sol, il attacha solidement au tronc d'un chêne, sur le côté droit de la route, un bout de corde dont il fixa l'autre extrémité aux souches d'un bouleau, sur la gauche. La corde, celle-là même dont la vue avait si fort épouvanté maître Hans, s'élevait à six pouces de terre ; la ligne blanche qu'elle traçait dans l'ombre se confondait avec la poussière du chemin.

Le capitaine Jacobus venait de s'engager dans le bois ; soit prudence habituelle, soit qu'il eût entendu un léger bruit, il s'arrêta dès les premiers pas, et sonda d'un long regard la profondeur à demi voilée de la route.

– Sainte Estocade, protège-nous ! murmura Renaud.

Sainte Estocade exauça-t-elle le vœu du gentilhomme ou le capitaine n'aperçut-il rien qui confirmât cette alarme subite ? Toujours est-il que de nouveau il allongea le pas. Une ou deux minutes l'amenèrent par le travers de la corde. Carquefou retint son souffle. Le capitaine, qui marchait alors fort vite, se prit la jambe dans la corde et s'abattit sur le chemin.

Une imprécation terrible s'échappa de ses lèvres, mais, avant qu'il eût pu se relever, une main leste avait tiré du fourneau cette rapière dont la pensée attristait Carquefou.

Debout, le capitaine jeta les yeux autour de lui : trois hommes, l'épée nue à la main, lui barraient le passage ; il porta la main à son côté.

– Ne cherchez pas, lui dit Carquefou, j'ai pris soin de vous débarrasser de ce fer trop pointu : rien n'est plus dangereux pour un homme qui tombe.

– Ah ! un guet-apens ! dit le capitaine qui se croisa les bras sur la poitrine.

– Monsieur, une explication seulement, reprit Renaud froidement.

– Et vous vous mettez trois contre un pour la demander ?… Si vous êtes des gentilshommes, je vous plains ; si vous êtes des bandits, que vous faut-il ?

M. de la Guerche s'approcha :

– Il y a dans un château voisin un vieillard, une jeune fille, dix pauvres serviteurs. Un homme, au mépris de l'hospitalité, a conçu le projet d'enlever la jeune fille confiée à la garde du vieillard, et le capitaine Jacobus n'a pas craint de mettre sa troupe au service de cette mauvaise cause ; on lui a promis cent écus d'or pour ce crime, est-ce une œuvre de gentilhomme ?

Le capitaine poussa un cri de rage et, tirant une dague de sa ceinture :

– Tu as oublié que j'avais cette arme encore, meurs donc ! s'écria-t-il.

Et d'un bond de chat-tigre il s'élança sur Armand-Louis ; mais le jeune homme évita son attaque et, glissant sous le bras du capitaine, il le saisit à la gorge avec une telle force et un élan si rapide que, la face bleue et les yeux injectés de sang, son ennemi tomba lourdement par terre.

Sans perdre une seconde, Carquefou lui lia les pieds et les mains.

– Misérables ! s'écria le capitaine qui revenait à lui et se débattait vivement dans la poudre du chemin.

– Monsieur, dit Renaud, il ne faut pas en vouloir à mon ami ; c'est un parpaillot qui a appris toute espèce de ruses dans le commerce des petites gens. Au fond, son idée est pleine de mansuétude, et telle qu'un pieux catholique serait heureux de l'avoir conçue. Il veut vous mettre à l'abri de la tentation en vous procurant une retraite où vous aurez tout loisir de réfléchir aux vanités de ce monde. Ne vous préoccupez donc point des lumières qui peuvent briller à la fenêtre de M. de Pappenheim, M. de la Guerche que voilà se charge de souffler dessus ; je l'y aiderai.

Le capitaine tendit ses muscles à les briser, les cordes ne cédèrent pas.

– Je comprends ce qui excite votre colère, poursuivit Renaud ; mais considérez que si d'un côté vous perdez cent écus d'or, et c'est une somme ronde, de l'autre vous couriez le risque de perdre la vie : il y a compensation.

Le capitaine Jacobus devint calme tout à coup.

– Comment vous appelez-vous, monsieur ? dit-il alors.

– Le marquis Renaud de Chaufontaine.

– Je m'en souviendrai.

– Je l'espère.

Cependant Carquefou venait de tailler quelques fortes branches et de les ajuster en civière. On étendit le capitaine sur ce lit improvisé.

– Où allons-nous à présent ? dit Carquefou.

– Chez moi, répondit Renaud ; je désire que le capitaine Jacobus voie mes traits à la lumière du soleil pour qu'il ne les oublie jamais.

Deux jours après cette expédition, M. de Charnailles apprit à son hôte, le comte Godefroy, qu'il était appelé à passer la journée du lendemain hors de la Grande-Fortelle pour une affaire d'importance.

– Je partirai cette nuit, si vous le permettez ; M. de la Guerche me remplacera, dit-il.

M. de Pappenheim échangea un regard d'intelligence avec maître Hans.

– Ne vous gênez pas, monsieur le comte, bientôt moi-même je vous ferai mes adieux, dit-il.

Peu d'heures après, trois lumières brillaient à la fenêtre du gentilhomme allemand.

« Allons, c'est pour demain ! » pensa Armand-Louis, qui était en sentinelle aux environs.

Depuis que le capitaine Jacobus avait été ramassé sur le chemin de la maison rouge, Carquefou avait pris ses quartiers à la Grande-Fortelle pour être en mesure de prévenir Renaud en temps utile de ce qui se passait chez le huguenot. Il y avait toujours pour les cas pressés un cheval sellé et bridé dans l'écurie.

– Cours ventre à terre, et que Renaud soit ici au point du jour ! dit Armand-Louis.

Carquefou mit le pied à l'étrier, et poussant le cheval de la houssine et de l'éperon :

– Toutes ces émotions abrégeront mes jours ! dit-il.

VII

À BON CHAT, BON RAT

Depuis que M. de Pappenheim avait arrêté son plan d'attaque avec le capitaine Jacobus, il faisait voir autour d'Adrienne une grâce plus alerte et plus vive. L'or coulait de ses mains sur la valetaille. Cette magnificence éblouissait les laquais.

« Ma garnison est en déroute ! » pensait Armand-Louis.

Mais, pas plus que Renaud, il ne perdait son temps : l'un haranguait les catholiques, l'autre réunissait les huguenots autrefois groupés autour d'eux. Les deux chefs n'avaient rien perdu de leur ascendant sur leurs anciennes cohortes, et leur éloquence, excitée cette fois par l'imminence et l'imprévu du danger, réveillait le courage dans tous ces jeunes cœurs. Ils choisirent les plus déterminés, leur distribuèrent des armes prises dans les deux châteaux, et les prévinrent en peu de mots qu'ils auraient affaire à un Allemand qui voulait traiter les Français en peuple conquis.

À ces derniers mots, tous ces fils de Gaulois, habitués aux batailles dès leurs jeunes ans, poussèrent de formidables clameurs.

– Le sang coulera peut-être, ajouta Renaud, que ceux qui ont peur s'en aillent.

Personne ne bougea.

Après le départ de M. de Charnailles, qui avait emmené, pour lui faire escorte, trois de ses plus braves serviteurs, et tandis que les étoiles brillaient encore au ciel, Armand-Louis gratta doucement à la porte de la chambre où dormait Mlle de Souvigny.

Une camériste lui ouvrit tout effarée.

Armand-Louis s'approcha respectueusement de l'alcôve devant laquelle pendaient de grands rideaux de serge blanche.

– Mon, Dieu ! est-ce vous, Armand ? demanda une voix timide dont les notes argentines faisaient battre le cœur de M. de la Guerche.

– Oui, c'est moi, répondit le jeune homme qui promenait ses regards autour de cette chambre virginale où reposait ce qu'il aimait le plus au monde. Il aurait voulu en embrasser les meubles, les tentures et jusqu'aux moindres objets qui appartenaient à Adrienne et que sa main effleurait tous les jours.

– Qu'y a-t-il donc ? reprit la voix amie de Mlle de Souvigny.

Ces quelques mots rappelèrent M. de la Guerche à lui.

– Si vous avez confiance en moi, dit-il, pour l'amour de Dieu, levez-vous et suivez-moi.

– Grand Dieu ! le château brûle ! cria la camériste.

– Non, mais il brûlera peut-être dans une heure ; plus un mot à présent.

M[lle] de Souvigny savait que M. de la Guerche ne faisait rien à la légère. Elle s'habilla à la hâte sans parler, bien sûre que quelque chose de grave se passait.

Armand-Louis la conduisit dans la chambre étroite d'une tourelle dont la lourde porte était défendue par quatre hommes armés d'arquebuses et d'épées.

– Vous vous ferez tuer s'il le faut, dit Armand-Louis.

– Tous ! répondit celui d'entre eux qui paraissait le chef de la petite bande.

L'aube se faisait. Armand-Louis sortit du château.

Un bruit sourd, comme celui que ferait une troupe en marche, troublait le silence limpide. Bientôt des groupes d'hommes parurent sur la lisière des bois. Renaud était à leur tête. Armand-Louis en compta plus de cent.

Une joie folle brillait dans les yeux de M. de Chaufontaine.

– Les violons sont-ils prêts ? demanda-t-il à M. de la Guerche.

– Ils s'apprêtent, répondit Armand-Louis qui avait entendu une rumeur du côté des écuries où couchaient les cavaliers de M. de Pappenheim.

– *Ora pro nobis* ! murmura Carquefou qui aiguisait une épée sur la manche de son pourpoint.

Armand-Louis disposa sa petite armée dans les meilleures positions. Aucun être humain ne pouvait sortir du château sans essuyer le feu de cinquante mousquets. Un tacticien n'eût pas mieux fait.

Aux premières clartés du matin, M. de Pappenheim parut en costume de bataille, l'épée au flanc, le poignard à la ceinture, la cuirasse sur le dos. Maître Hans était auprès de lui en grand équipage de guerre, mais un peu pâle.

Le comte porta un sifflet d'argent à ses lèvres et en tira un son aigu.

Les portes des écuries s'ouvrirent et cinquante hommes à cheval en sortirent. Tous se rangèrent silencieusement dans la cour.

– Cinquante ! murmura Armand-Louis, qui ne croyait pas en avoir plus de vingt à combattre.

Il était clair que M. de Pappenheim avait recruté sa bande de trente coquins de bonne volonté, et que ces trente bandits s'étaient glissés un à un, la nuit, dans l'enceinte de la Grande-Fortelle. Les proportions étaient changées. Le comte allemand démasquait ses forces. Si les gens du capitaine Jacobus se présentaient, avertis par quelque message secret, le succès de la lutte pouvait être incertain. Armand-Louis résolut d'en précipiter le moment.

Il quitta donc le poste d'observation où il se trouvait et se rapprocha des cavaliers. Tous avaient le pistolet aux fontes, le sabre au fourreau.

À sa vue, M. de Pappenheim fronça le sourcil.

– Déjà debout ! lui dit tranquillement Armand-Louis, monsieur le comte va donc en chasse aujourd'hui ?

– Oui, répondit l'Allemand avec un singulier sourire, je vais courir une biche et j'attends mes piqueurs.

Il fit quelques pas vers la grande porte du château et regarda dans la campagne baignée d'une lumière blondissante.

Armand-Louis le suivit.

– Si vos piqueurs, comme je l'imagine, reprit-il froidement sont commandés par le capitaine Jacobus, ne les attendez pas.

M. de Pappenheim pâlit et regarda M. de la Guerche. Maître Hans tremblait de tous ses membres et cherchait à s'effacer derrière son maître.

– Vous connaissez donc le capitaine Jacobus ? demanda le comte Godefroy.

– Un peu, et je crois même que ses compagnons ont perdu leur chef, continua Armand-Louis.

– Ah !

– Je l'ai rencontré l'autre soir, et depuis lors il n'a plus eu occasion de voir les lumières que Votre Seigneurie allume sur sa fenêtre.

Renaud qui venait de se glisser jusqu'à la porte, n'y tint plus.

– C'est si vrai, dit-il, que ce brave capitaine est mon hôte ; il habite une chambre fort propre où il contemple le ciel à travers dix barreaux de fer.

M. de Pappenheim mordit ses moustaches, la colère qui le travaillait éclata.

– Maître Hans, cria-t-il, saisissez ce jeune coq et jetez-le sur la croupe de mon cheval !

– Maître Hans !… jamais il n'osera !… je le connais ! s'écria Renaud en éclatant de rire. Maître Hans se souvient trop bien du cabaret de la mère Frisotte !

– Ah ! c'est donc toi ! reprit le comte Godefroy qui comprit tout.

Et de son poing fermé il assena un coup si terrible sur le front du pauvre écuyer que maître Hans, lâchant la bride de son cheval, tomba lourdement la face contre terre.

– Premier grêlon ! murmura Carquefou, qui se grattait la tête derrière Renaud.

– À présent, c'est donc la guerre ! reprit M. de Pappenheim en relevant le front.

Et, prompt comme la foudre, il tira l'épée.

Ses cinquante cavaliers l'imitèrent.

– La guerre donc ! répondit Armand-Louis.

Au signal qu'il donna en s'armant de l'épée, dix hommes parurent sur le mur qui lui faisait face, puis dix autres sur la poterne, puis d'autres encore derrière les vieux créneaux, à toutes les portes, à chaque fenêtre ; ce n'était partout que pertuisanes, lances, arquebuses, haches d'armes, un cercle de tubes noirs et de lames blanches.

M. de Pappenheim fit le tour des bâtiments d'un seul regard. Un sourd murmure dont il comprit la signification sortait du milieu de sa troupe.

– Bien joué ! monsieur, dit-il, tandis que sa main tourmentait la garde de son épée.

– Monsieur le comte, répondit M. de la Guerche, il serait bon, je crois, de renoncer à votre chasse pour aujourd'hui… et de regagner l'Allemagne demain. À ces conditions, je puis me taire et vous laisser libre.

– Est-ce un ordre, monsieur ? je ne suis pas vaincu, cependant !

– C'est un conseil ; le sang n'a pas coulé, donc vous êtes mon hôte encore, l'hôte de M. de Charnailles et de Mlle de Souvigny.

M. de Pappenheim promenait toujours ses regards autour de lui comme un sanglier qui, traqué par une meute, cherche une issue. Partout des mousquets, partout des fers de lances, partout des visages impassibles et résolus. Au loin dans la plaine, rien, ni l'éclair d'un casque, ni la poussière que soulève le galop d'un cheval. Près de lui, cinquante hommes dont un instinct secret, mais sûr, lui disait que le courage vacillait. Armand-Louis vit l'ombre de l'hésitation sur son visage. Il fit un pas et, baissant la pointe de son épée :

– La partie, d'ailleurs, n'est pas égale, croyez-moi, reprit-il ; je puis perdre la vie ici, vous y laisseriez l'honneur.

À son tour, M. de Chaufontaine s'avança :

– Maintenant, s'il vous plaît d'en découdre, frappez ! la France entière saura ce qu'a fait le comte de Pappenheim, maréchal héréditaire de l'empire d'Allemagne !

Cela dit, Renaud brandit son épée et attendit.

M. de Pappenheim changea de visage ; un instant sa main se leva comme pour donner le signal du combat, mais un cercle de fer entourait ses cavaliers, et la bataille était perdue d'avance. Repoussant donc son épée dans le fourreau et soulevant son feutre, qui laissa voir les deux lames rouges croisées sur son front livide :

– Monsieur le comte, dit-il, demain je partirai pour l'Allemagne.

– Alors, monsieur, nous allons déjeuner, dit Renaud tristement.

VIII

MILANS ET FAUCONS EN VOYAGE

Vingt-quatre heures après cette scène, qui pouvait avoir des conséquences si terribles, le comte Godefroy quittait le château de la Grande-Fortelle.

Sur le pas de la porte, il se tourna vers Armand-Louis :

– J’ai idée que nous nous reverrons, monsieur le comte, dit-il avec un accent tout particulier.

– Monsieur le maréchal, je le désire, répondit M. de la Guerche.

Mlle de Souvigny, qui respirait plus à l’aise depuis que M. de Pappenheim avait fixé le moment de son départ, accompagna le gentilhomme jusqu’à la porte du château. Elle se reprochait presque les préventions qu’elle avait eues contre lui, ne sachant rien des événements de la veille.

Le comte Godefroy ôta son feutre pour la saluer :

– Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, mademoiselle, dit-il.

Son regard glissa de côté et rencontra celui de M. de la Guerche.

Baisant alors la main nue d'Adrienne, il se redressa d'un air superbe sur la selle, remit son feutre, piqua des deux et disparut dans un tourbillon de poussière.

– À présent, je puis dormir, dit Carquefou.

« Une bonne occasion perdue ! » pensa Renaud qui caressait le pommeau de son épée.

Il attendit encore deux fois vingt-quatre heures, envoya Carquefou en éclaireur pour s'assurer que M. de Pappenheim avait quitté la contrée, soupira en apprenant qu'il pouvait être tranquille de ce côté, entra chez le capitaine Jacobus.

– Monsieur, vous êtes libre, lui dit-il d'un air poli.

Le prisonnier sauta sur ses pieds :

– Libre ! répéta-t-il, libre enfin !

– Sans doute ! votre tentateur, le diable allemand est parti. Il ne vous induira plus à mal.

Le capitaine boucla son ceinturon.

– Monsieur le marquis, je vais de ce pas à mon logis, reprit-il, et vous comprenez certainement ce que cela veut dire ?

– Si c'est pour rendre tout simplement visite à l'auberge des « Trois Pintes », vous la trouverez certainement à la place où vous l'avez laissée, personne ne l'ayant démolie ; quant aux oiseaux de nuit qui la peuplaient, si vous avez à leur parler, renoncez-y, ils se sont envolés.

– Partis, mes reîtres, mes lansquenets, mes hommes d'armes !

– L’un suivant l’autre ! Quand les hiboux ne trouvent plus ni rats ni souris dans un bois, ils prennent la volée ; ainsi ont fait vos gens. Les plus fidèles, et c’est un soin dont il faudra les remercier, ont même emporté vos nippes et vos chevaux pour que rien ne tombât entre les mains des coupeurs de bourses.

Le capitaine frappa du pied avec colère.

– Les bandits ! murmura-t-il.

– Ce sont des hommes d’ordre, et l’économie est une vertu qu’il faut honorer. D’ailleurs, votre longue absence leur a fait croire que vous aviez pris le froc ; j’en ai vu trois qui pleuraient. Pardonnez-leur.

Le capitaine Jacobus jetait des regards terribles par la lucarne, comme s’il eût cherché dans la campagne l’ombre de ses perfides soldats.

Une idée parut tout à coup le saisir, et, le visage illuminé d’une joie subite :

– Allons ! dit-il, ce n’est pas à l’auberge des « Trois-Pintes » que j’irai ! Je sais d’autres nids vers lesquels je puis m’abattre !

Renaud lui toucha la manche du bout du doigt :

– Ah ! un mot encore, dit-il ; la maison rouge est vide. Votre lieutenant, un joli garçon, ma foi, s’y est arrêté un matin, et madame Euphrasie, qui ne pouvait pas se consoler de votre absence, l’a suivi pour pleurer éternellement votre trépas.

– Et rien, rien pour me venger ! s’écria le capitaine hors de lui.

– Je vous demande pardon, monsieur, il y a là-bas un cheval tout harnaché que je vous prie d'accepter en souvenir des heures que vous avez passées chez moi. Vos armes sont accrochées au portemanteau. Mais je vous dois un avertissement. Le capitaine de la maréchaussée de Guéret a eu vent de diverses peccadilles dont les méchantes langues vous accusent. On ne croit pas que vous ayez fantaisie de rejoindre l'armée de monsieur le cardinal. Donc il a mis ses hommes en campagne. Une étourderie vous perdrait… Gagnez au pied !

Sans répondre, le capitaine Jacobus, qui ne se sentait pas franc du collier, descendit dans la cour à grandes enjambées. Un vigoureux courtaud l'attendait ; l'épée, la dague, les pistolets pendaient le long de la selle. L'aventurier sauta sur le dos de l'animal, et s'éloignant au galop, sans desserrer les dents, il fit de la main un geste menaçant à l'adresse de Renaud.

Renaud salua jusqu'à terre.

À quelque temps de là, un matin, Renaud, qui s'ennuyait, n'ayant plus personne à massacrer, s'en alla trouver M. de la Guerche. Il avait tout à la fois l'air triste et le regard joyeux.

– Tu vois un homme qui est depuis quinze jours en train de mourir, dit-il ; or, comme il m'a semblé que j'étais encore trop jeune pour faire le voyage de l'autre monde, j'ai pris le parti héroïque de guérir. C'est pourquoi je pars. Embrasse-moi donc, et si ton prophète Calvin a un bon Dieu, prie-le de m'avoir en Sa sainte garde.

– Et où vas-tu ? demanda Armand-Louis, tout surpris de cet exorde.

– Je ne sais pas.

M. de la Guerche serra la main de Renaud.

– Tu as raison, dit-il en riant, il faut voir le médecin au plus vite, tu as la fièvre.

– Tu railles, mécréant ! Sache donc que la soif des aventures me dévore. La province où nous tuons des lapins me semble mesquine. Je veux battre le pays à la manière de ces héros qui remplissaient autrefois le monde du bruit de leurs exploits. Je sais bien, hélas ! qu'il n'y a plus de géants grands comme des clochers, de dragons vomissant le feu par leurs narines, de tarasques armées d'écailles et de griffes, et c'est là une preuve de la décadence de ce pauvre vieil univers ; mais j'espère rencontrer çà et là quelques malandrins qui me fourniront l'occasion de dégainer un peu. Je me suis en conséquence muni d'armes et de provisions ; j'ai un cheval de bataille, un écuyer et quelques bonnes pistoles qu'une âme charitable m'a fournies en retour d'une douzaine d'arpents de prés dont je lui ai fait abandon, et, tel que jadis les chevaliers errants, j'ai abandonné mon castel à cette fin de voir le monde et de convertir les huguenots.

– C'est moi qui suis l'écuyer, dit Carquefou, qui s'était glissé tout doucement auprès des deux amis.

– Toi, s'écria Armand-Louis.

– Monsieur, on ne meurt qu'une fois !

– Viens-tu avec nous ? poursuivit Renaud, qui posa la main sur le bras de son ami.

Armand-Louis jeta un regard du côté de la chambre qu'habitait Adrienne.

– Je comprends ! ajouta l'aventurier d'un air de commisération, Cupidon a forgé des chaînes autour de ton cœur… Tel, autrefois, Énée s'oubliait auprès de Didon… Reste donc au colombier, tourtereau ! Carquefou et moi allons moissonner des lauriers.

Renaud de Chaufontaine était un de ces hommes, on l'a pu voir, qui font sérieusement les plus grandes folies. Deux jours après cet entretien, il était en selle, la botte à la jambe, la rapière au flanc, le manteau sur l'épaule, suivi de Carquefou, et promettant à son ami, à l'heure des adieux, de le nommer grand sénéchal, s'il devenait roi.

Avant de partir, l'honnête Carquefou versa cependant quelques menues monnaies dans la main du curé de la paroisse, avec prière de faire dire deux fois l'an une messe pour le repos de son âme.

Le départ de Renaud affligea M. de la Guerche, mais la province lui semblait encore assez peuplée, Adrienne y demeurant. Il ne voulait perdre aucun des jours qu'il pouvait vivre auprès d'elle : quelque chose lui disait qu'il n'aurait pas longtemps à jouir de ce repos enchanté. Les guerres de religion, étouffées un temps, semblaient de l'Allemagne en feu devoir gagner le royaume de France.

Un gentilhomme de son nom pouvait-il longtemps garder son épée au fourreau, quand de toutes parts la noblesse courait aux armes ?

Un jour, et lorsqu'on n'avait pas encore reçu de nouvelles de M. de Chaufontaine parti déjà depuis trois mois, un cavalier qui paraissait avoir fourni une longue traite arriva au château de la Grande-Fortelle. On en voyait souvent dans cette demeure hospitalière ; pourquoi l'arrivée de celui-ci parut-elle d'un fâcheux présage à Armand-Louis ? Un trouble qu'il ne

s'expliquait pas l'agitait ; pendant la nuit, il ne ferma pas les yeux. Pourquoi ce cavalier avait-il subitement demandé M. de Charnailles ? Pourquoi au débotté s'était-il enfermé avec lui ?

Le jour trouva M. de la Guerche debout ; une heure après, le châtelain le fit appeler auprès de lui.

M. de Charnailles était dans sa chambre, grave, sérieux. Devant lui, sur une table, on voyait une lettre ouverte, et près de cette lettre, une autre scellée d'un cachet de cire rouge à ses armes.

– M. de Pardaillan m'a écrit, dit-il ; un homme est venu tout exprès de Suède pour me dire que ce seigneur attend sa nièce, Mlle de Souvigny, et qu'il la désire.

Armand-Louis devint tout pâle.

– Ah ! mes pressentiments ! murmura-t-il.

– La place d'Adrienne est en effet auprès de ce gentilhomme, ajouta M. de Charnailles. À la veille de prendre les armes pour me jeter dans La Rochelle avec ceux de ma religion, j'accepte cette séparation comme un bienfait de la Providence. Mlle de Souvigny ne subira pas les horreurs d'une guerre dont nul ne peut prévoir la fin.

Le désespoir avait fait chanceler M. de la Guerche ; comme un jeune arbre qui cède un instant sous l'effort de la tempête et ploie, puis se redresse, il se releva.

– Ma place est auprès de vous, mon père, dit-il.

– Bien, mon enfant ; je n'attendais pas moins de ton cœur, mais ta vraie place est auprès de Mlle de Souvigny.

– Grand Dieu ! près d'elle ?

– Oui, mon fils ! et c'est parce que tu l'aimes que je te la confie.

– Quoi ! vous savez…

– Croyez-vous, monsieur le comte, que rien de ce qui touche à l'honneur de ma maison me soit inconnu ? Mlle de Souvigny habitait sous mon toit ; mais je n'ignorais pas quels principes d'honneur vous animent ; sans crainte je vous ai laissé près d'elle qui vous aime aussi. Donc vous lui servirez de guide et de défenseur dans ce long voyage qu'elle va entreprendre. Cet homme qui est entré hier à la Grande-Fortelle est malade, hors d'état de subir de nouvelles fatigues. Vous êtes jeune, et, pour l'amour d'elle, vous irez jusqu'au bout. Monsieur de la Guerche, je remets Mlle de Souvigny, notre parente, à votre garde. Vous la ramènerez à M. de Pardaillan, et lui direz comment elle a vécu à notre foyer. Votre devoir accompli, souvenez-vous que vous êtes gentilhomme. Mlle de Souvigny est riche et vous êtes pauvre : M. de Pardaillan seul a le droit de disposer de sa main.

– Je le sais, mon père.

– Maintenant, allez faire vos préparatifs de départ ; demain vous quitterez la Grande-Fortelle.

– Vous l'ordonnez, monsieur ?

– Oui, il le faut.

Le dernier repas du soir fut silencieux. Chacun des trois convives avait le cœur gros. M. de Charnailles était vieux ; il allait se battre ; savait-on bien si on le reverrait jamais ? Lui seul, entre ses deux enfants, il était ferme comme un homme

qui a traversé trop de tempêtes pour se laisser renverser par un orage. Au moment de se séparer pour dormir une dernière nuit sous le même toit, il fit mettre à genoux Armand-Louis et Adrienne, et levant les mains au Ciel, d'une voix haute :

– Dieu d'Abraham et de Jacob, Dieu tout-puissant, dit-il, Tu vois ces deux êtres chéris, ces deux enfants de mon cœur. Que Ton saint nom les protège ! qu'ils soient bénis !

Le lendemain, il veilla lui-même aux préparatifs du départ. Un laquais qui avait grandi dans la maison, et en qui il avait toute confiance, fut chargé de prendre trois bons chevaux dans les écuries et de les harnacher solidement. Le plus doux devait être pour Mlle de Souvigny, le plus robuste pour Dominique, qui devait porter une lourde valise en croupe et un mousquet à l'arçon de la selle. Le laquais s'acquitta de ce soin avec intelligence et en homme que la pensée des lointaines expéditions n'effraye pas. Tranquille de ce côté, M. de Charnailles arma son fils d'une épée et de pistolets qu'il avait choisis parmi les meilleurs de la galerie, glissa dans sa poche une lourde bourse pleine d'or et l'embrassa tendrement. Pour la première fois une larme glissa sur sa joue ridée.

– J'ai vu partir le père, j'ai vu partir la mère, je vois partir l'enfant ! dit-il.

Adrienne pleurait, suspendue à son cou.

– Si vous vouliez, dit-elle, nous ne partirions pas. Je suis heureuse ici ; je me suis habituée à vous regarder comme un père ; je ne connais pas M. de Pardaillan. La Suède est bien loin ! Il vous parle, dans sa lettre, d'une fortune qui m'attend ; que m'importe ! Laissez-moi près de vous. Croyez-vous que la guerre me fasse peur ? Je suis d'un sang à tout braver pour la bonne cause. Qui vous aimera si nous partons ? Qui m'aimera là-bas ?…

Un sanglot brisa la voix de la jeune fille.

M. de Charnailles pressa Adrienne sur son cœur.

– Non ! non ! reprit-il, c'est impossible ! Ah ! si vous étiez pauvre, alors peut-être vous garderais-je malgré l'autorité d'un parent qui a sur vous plus de droits que moi ; mais, riche, l'honneur de mon nom le défend.

– Que votre volonté soit faite ! dit alors Adrienne qui laissa tomber ses bras.

Quand ils furent à cheval, M. de Charnailles saisit la main d'Armand-Louis.

– Tu entres dans la vie aujourd'hui, reprit-il ; qu'elle te soit plus douce et plus heureuse qu'à moi !

Puis lui montrant d'un geste la Grande-Fortelle, où tant de jours paisibles s'étaient écoulés, et dont les murailles grises semblaient le regarder :

– Considère le toit qui t'a vu naître, dit-il ; puisses-tu y rentrer quelque jour ; mais, si tu y rentres, que ce soit la tête haute et le cœur fier, comme un soldat qui a fait son devoir.

Une dernière fois, il serra Adrienne entre ses bras ; puis lui-même d'une main forte poussant la porte aux deux larges battants :

– Allez ! dit-il.

Quelques minutes après, M. de la Guerche, Adrienne et Dominique disparaissaient tous trois à l'angle du chemin. M. de Charnailles tombait à genoux.

– Dieu du Ciel, sois avec eux ! dit-il.

Et lui-même, suivi de ses serviteurs les plus résolus, il partit le soir pour La Rochelle.

Comme un nid désert, la Grande-Fortelle resta muette.

Quelque temps, Armand-Louis et Adrienne chevauchèrent silencieusement l'un près de l'autre. Les pas de leurs chevaux qui les éloignaient du coin de terre où leur adolescence avait eu de si belles heures, résonnaient dans leur cœur. Ils virent s'effacer un à un les champs qu'ils avaient parcourus, les bois, les étangs, les chaumières qu'ils connaissaient, les hameaux et les villages si souvent traversés au temps des courses heureuses, les ruisseaux passés à gué, les vallons, les collines qui paraissaient si vastes quand on était petit ; puis le paysage changea d'aspect : d'autres horizons s'ouvrirent auxquels on était moins habitué ; puis des visages inconnus apparurent le long du chemin ; puis on reçut et on rendit moins de saluts ; la route fit un coude, une rivière fut franchie sur un pont de pierre ; on fit quelques pas encore, et, quand Armand-Louis et Adrienne regardèrent autour d'eux, ni l'arbre, ni la maison, ni le passant, rien ne leur était plus familier.

L'inconnu, avec tous ses mystères, s'ouvrait devant eux.

En ce moment, et comme une tristesse profonde se glissait dans le cœur de Mlle de Souvigny, un sentiment de fierté exalta l'âme de M. de la Guerche. Il était seul maintenant à protéger sa compagne ; elle était sous sa garde ; il répondait de sa vie, de son honneur. Avait-il jamais espéré une mission si haute ? N'était-ce pas comme une récompense avant d'avoir surmonté aucun obstacle ? Le souvenir de M. de Pappenheim lui traversa l'esprit.

– Qu’il vienne, à présent, dit-il à voix haute, l’épée ne s’échappera plus de mon bras.

Adrienne l’entendit et devina quelle pensée l’animait.

Elle lui tendit la main en souriant.

– Gardez bien votre épée, je garderai bien mon cœur, dit-elle.

Un peu avant la couchée, et comme ils sortaient d’un large pan de forêt, une voix enrouée retentit au loin. Il semblait à M. de la Guerche qu’on prononçait son nom. Deux fois le même son frappa son oreille.

– Dieu me pardonne, dit-il, si je ne savais pas que mon ami Renaud est au fond de quelque province lointaine, je croirais reconnaître sa voix.

Il se retourna cependant et aperçut, au bout du chemin, deux tourbillons de poussière qui roulaient comme si le vent les eût poussés vers lui.

Dominique retint la bride de son cheval.

– Quand on a cinq cents lieues à faire, on peut perdre cinq minutes, dit-il.

Adrienne posa la main en abat-jour sur ses yeux pour voir plus loin.

Le nom d’Armand-Louis, jeté à l’espace par une voix brisée, fendit l’air.

– Mais c’est lui ! s’écria Mlle de Souvigny.

– Quoi ! Renaud ? dit M. de la Guerche.

Deux cavaliers lancés à fond de train sortirent à demi du nuage de poussière qui les enveloppait.

– Eh ! oui, c'est bien M. de Chaufontaine ! reprit Adrienne.

– Et Carquefou ! s'écria M. de la Guerche.

Et ils s'élancèrent l'un et l'autre au-devant du ligueur.

– T'arrêteras-tu enfin, parpaillot du diable ? cria Renaud hors d'haleine. Voilà dix heures que je cours après toi ! J'ai crevé trois chevaux, et celui que je monte est à moitié fourbu.

Un élan le porta à côté d'Armand-Louis. Carquefou galopait dans son ombre.

– Tu prends bien ton temps pour partir, poursuivit Renaud ; tu t'en vas spirituellement le jour où j'arrive ! Je sors de la Grande-Fortelle, où j'avais l'intention de te rendre visite… On se bat un peu partout.

– Hélas ! interrompit Carquefou.

– C'est une fête ! on n'entend que fusillades et cliquetis d'épées ! Sainte Estocade, ma patronne, est en liesse. J'ai pris ma part de ces réjouissances ; mais l'égoïsme n'est point mon fait : j'ai voulu t'en faire le récit pour savoir si tu avais le désir de mordre au gâteau. J'échange une demi-douzaine de coups avec un parti d'Espagnols, et je tombe, toujours courant, à la Grande-Fortelle. On m'apprend que tu es en route. Un la Guerche par monts et par vaux sans un Chaufontaine ! Eh ! malheureux, que deviendrait ton âme, si un bon chrétien n'était pas là pour la sauver au moment décisif ? Je me suis remis en selle ; Carquefou gémissait…

– J'en avais le droit, soupira l'écuyer : cent cinquante lieues sans débrider !

– Or çà, lui dis-je, il s'agit de poursuivre mon ami le parpaillot, qui bat les champs en compagnie de M[lle] de Souvigny. Il paraît qu'ils sont fort loin… Poussons tout droit, et nous finirons par les atteindre. J'ai galamment orné ce petit discours d'un coup d'éperon, et voilà comment nous t'avons rattrapé.

– Par hasard, ton intention est-elle d'aller avec nous jusqu'en Suède ?

– Me serais-je dérangé s'il se fût agi de faire cent misérables lieues ? M'est avis qu'on a mis flamberge au vent un peu partout. Donc, je veux voir du pays. Les Suédois, chez qui tu vas, ont donné dans l'hérésie de la réformation ; je les convertirai. Carquefou, qui est un grand convertisseur, m'y aidera. En avant !

– Monsieur le marquis, si c'est votre fantaisie de me faire subir le martyre dans les pays froids, j'y veux faire bonne contenance : or j'ai grand faim, et un homme à jeun n'est point propre à l'héroïsme.

– Carquefou est un sage, répondit Renaud, je me rappelle à présent que c'est à peine si nous avons déjeuné.

– Après quoi nous n'avons pas dîné.

– Donc il convient de souper beaucoup et longtemps, dit Armand-Louis.

Carquefou, dont les regards interrogeaient l'horizon, poussa un grand cri.

– Une hôtellerie ! dit-il, voyez là-bas cette fumée au bout de ce toit pointu, et cette enseigne qui pend le long d'une tringle de fer ! Je sens une odeur de rôti.

– Je sais, dit Dominique ; du temps que M. de Charnailles battait le pays à la poursuite des cerfs et des sangliers, j'ai quelquefois tourné la broche devant le feu du « Canard d'Or »… on y mange fort bien.

– Comment, coquin, tu le savais et tu ne parlais pas ! s'écria Carquefou. Au galop, messieurs !… mademoiselle, au galop !

Bientôt après, une table bien dressée, devant un feu clair, donnait aux voyageurs l'hospitalité plantureuse d'un dindonneau flanqué de deux poulardes choisies par Carquefou parmi les hôtes les plus gras de la basse-cour.

– Ah ! disait-il, quoique martyr, à défaut du paradis, j'accepterais volontiers un logement à l'hôtel du « Canard d'Or » !

IX

OÙ L'ON VOIT QUE LES HÔTELLERIES SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

La présence de Renaud et de Carquefou, dont l'humeur bizarre et gaie plaisait à Mlle de Souvigny, la remit en joie. C'était en outre un surcroît de protection. Armand-Louis ne serait plus seul à braver les dangers du long voyage qu'ils allaient entreprendre. Ils étaient en outre jeunes tous les quatre, libres, avec l'espace devant eux. On quitta donc l'hôtellerie du « Canard d'Or » le rire aux lèvres. La France fut traversée sans coup férir, et déjà M. de Chaufontaine s'attristait d'un tel excès de monotonie ; Carquefou même avouait qu'il n'avait presque plus peur, et souhaitait à demi un petit brigand qui fît diversion, lorsqu'en arrivant en Flandre ils tombèrent dans une auberge où campait un gentilhomme espagnol avec lequel ils avaient fait commerce d'amitié depuis une heure et qui paraissait un personnage plein d'honneur et de civilité.

C'était un cavalier doux, qui parlait d'une voix mielleuse, le chapeau à la main, et tout confit en sourires béats. De sa main droite, il jouait quelquefois avec un chapelet à grains d'or et d'ébène. Armand-Louis et Renaud, après une longue route, avaient rencontré ce personnage à quelque distance d'un gros bourg, sur le chemin de Malines. Ils étaient couverts de poussière et paraissaient las. Le cavalier, qui venait d'apercevoir Adrienne et l'avait examinée en dessous, s'approcha de M. de la Guerche d'un air poli :

– Votre Seigneurie paraît étrangère à ce pays, dit-il, et vous cherchez, j'imagine, un gîte où cette dame ait faculté de se reposer.

– Je l'avoue, répondit Armand-Louis, la chaleur a été accablante aujourd'hui, nos chevaux sont rendus. Y a-t-il loin encore d'ici à Malines ?

– Faites mieux ! daignez me suivre jusqu'à ce bourg dont on voit le clocher là-bas, derrière ce rideau de saules ; j'y connais une hôtellerie à l'enseigne de la « Croix de Malte » dont le maître est un honnête chrétien qui n'écorche point trop les voyageurs que la divine providence lui envoie… Ma piété me donne quelque crédit sur cet homme, qui est un notable de Bergheim.

« Voilà un cavalier qui s'exprime en bons termes ; il me plaît », pensa M. de Chaufontaine.

– Daignerez-vous m'y suivre ? reprit l'homme au chapelet.

– Volontiers, répondit Armand-Louis.

Carquefou se glissa du côté de l'inconnu qui montrait tant de bienveillance.

– Au point de vue de la réfection, cette hôtellerie de la « Croix de Malte » pratique-t-elle honnêtement les lois de l'hospitalité ? demanda-t-il.

– L'Église nous défend de nous occuper de ces misères, mais ceux qui trouvent quelque plaisir dans les délices de la chair estiment que la cuisine où je vous mène est abondante et délicate.

– Je suis un pauvre pécheur, pardonnez mon indiscrétion, répliqua Carquefou qui déjà reniflait l'odeur du festin.

Renaud poussa son cheval auprès d'Armand-Louis.

– Ne va pas t'aviser de dire à ce saint personnage que tu es de la vache à Colas, abominable parpaillot, dit-il, on t'aspergerait d'eau bénite, et nous perdrions un gîte qui me paraît aimable.

On arriva en vue de l'hôtellerie. La croix blanche de l'ordre de Malte dessinait ses huit pointes sur une large enseigne. Le cavalier ôta son chapeau dont la plume balaya le sol, et sautant de selle, il présenta le poing à Mlle de Souvigny.

– Vous êtes presque chez moi, dit-il.

Et se découvrant de nouveau :

– Je m'appelle don Gaspard d'Albacète y Buitrago, reprit-il.

La table fut dressée sous un frais couvert dans le jardin. Carquefou avait déjà rendu visite aux fourneaux qu'il trouvait convenablement garnis. Armand-Louis pria leur guide de partager leur menu.

– Bien qu'il soit dans mes principes de vivre simplement, j'y dérogerai, puisqu'il vous est agréable de m'avoir en votre compagnie, dit l'Espagnol.

En s'asseyant, il se signa.

– Monsieur, c'est vendredi ! s'écria Renaud, tout à coup, nous voyageons et avons le droit de manquer aux règles de l'abstinence ; mais vous, seigneur ?

– J'ai une dispense du Saint-Père. Il a daigné me l'accorder pour ces sortes d'occasions, et en récompense de quelques œuvres pies qu'il m'a été permis d'accomplir.

« C'est un Père de l'Église en habit de gentilhomme ! » pensa de nouveau M. de Chaufontaine.

– Holà, Péters, ici ! cria le Père de l'Église.

On vit accourir un valet chétif et maigre, pâle et contrefait, qui tremblait de tous ses membres.

– Tu vois ces jeunes seigneurs, méchant drôle, reprit don Gaspard, ils sont de mes amis ; si tu ne les sers pas avec zèle et politesse, je te couperai les oreilles et je te les ferai manger en grillades… À présent, file, coquin !

Une assiette jetée sur le dos de Péters qui prit la fuite appuya cette recommandation.

« Eh ! eh ! voilà un saint homme qui a la main leste », pensa M. de la Guerche.

– Si l'on n'inspirait pas une terreur salutaire à ces malfaiteurs, ils ne respecteraient pas les honnêtes gens ! poursuivit don Gaspard qui s'assit galamment à côté de Mlle de Souvigny.

Pendant le repas, qui fut arrosé de vins exquis, le cavalier se montra galant et empressé pour Adrienne, beau causeur et fort homme du monde. Il raconta mille histoires où sa modestie ne brillait pas, bien qu'il se déclarât le plus humble des serviteurs de Dieu, vida lestement son verre, étala sur la table une main fine noyée dans des flots de dentelles et ornée de joyaux qui jetaient mille feux ; il en avait, disait-il, des coffrets pleins, et ne les portait que pour avoir l'occasion de les offrir

aux personnes qui tenaient à ces colifichets ; au dessert, il s'oublia quelque peu, et tirant une bague de son doigt, il voulut la passer à celui de Mlle de Souvigny.

– Merci, dit Adrienne en écartant le bijou.

– Gardez vos pierreries, ajouta M. de la Guerche d'un ton un peu sec.

– Sacrebleu ! ce n'est pourtant qu'un rubis de mille pistoles ! et foi de capitaine, cette babiole ferait mieux sur cette main blanche que sur la rude main de don Gaspard d'Albacète y Buitrago !

– C'est un élu qui jure ! grommela Renaud en sourdine.

– Un élu qui arrive du Pérou ! murmura Carquefou.

M. de la Guerche, un peu surpris, échangea un regard avec Adrienne.

Bientôt après, il passa dans sa chambre, moins tranquille alors qu'il ne l'était en arrivant dans la salle du festin ; il commençait à concevoir quelque doute sur la sainteté d'un cavalier qui portait de si beaux rubis à son doigt et les offrait si lestement. La nuit cependant se passa sans accident. Les deux amis avaient résolu de partir dans la journée ; mais vers midi, don Gaspard les pria avec les plus vives instances d'accepter à souper. Armand-Louis regarda Renaud qui regarda Armand-Louis. Pouvait-on honnêtement rejeter l'invitation d'un homme qui s'était montré si plein d'obligeance et de piété ? M. de la Guerche se rappelait encore bien l'épisode du rubis. Mais quand le sage pèche sept fois par jour, un capitaine était-il bien coupable s'il avait une minute d'inadvertance ? Le regard de Carquefou plaidait d'ailleurs pour don Gaspard.

– Permettez-moi de vous demander le sacrifice d'un jour, reprit le gentilhomme espagnol, je veux boire à l'heureuse issue de votre voyage et faire partager la bonne fortune que j'ai eue de rencontrer de si dignes seigneurs à un cavalier de mes amis non moins brave que pieux.

La crainte d'offenser le capitaine décida M. de la Guerche.

Il fut résolu qu'on resterait jusqu'au lendemain à l'hôtellerie de la « Croix de Malte ». Don Gaspard se confondit en remerciements ; et bientôt après un grand mouvement de servantes et de marmitons, portant force plats et force bouteilles, remplit d'aise le cœur faible de Carquefou. Péters marchait à leur tête.

– Crois-moi, disait Carquefou à Dominique, quand la Providence place sur le sentier de la vie un bon souper arrosé de bons vins, c'est se montrer impie que de repousser de tels bienfaits.

À l'heure convenue, don Gaspard arriva accompagné de ce pieux ami dont il faisait, disait-il, un grand cas.

– Le seigneur Mathéus Orlscopp est un Machabée pour la vaillance, dit-il, mais c'est en même temps un de ces hommes de guerre que les saints se réjouissent de protéger à cause de leurs vertus.

Le seigneur dont on faisait un si magnifique éloge avait un grand visage maigre et jaune, de longs bras, de longues mains, un habit tout noir, une épée et un poignard à manches de fer, le regard presque toujours baissé, et sous un nez crochu une bouche mince à lèvres pâles. De quelque côté qu'on le regardât, il semblait qu'on ne le voyait jamais que de profil.

« C'est un anachorète qui vit de racines », pensa Renaud.

Et il lui versa une large rasade de vin du Rhin pour le réconforter.

L'anachorète vida le verre d'un seul trait.

Le seigneur Mathéus ne souffla mot pendant le repas, mangea comme un colosse et but comme un Titan. Renaud, mis en gaieté, le félicita sur son appétit qui ne le cédait point à sa soif.

– Monsieur, dit le seigneur Mathéus, j'ai l'estomac fort délabré : la nourriture est pour moi une œuvre de contrition.

– Ma foi, monsieur, ma piété s'accommoderait fort de ce délabrement ! répondit Renaud émerveillé.

Don Gaspard, au contraire, trempait à peine ses lèvres dans la liqueur dorée de la Champagne et des coteaux du Rhin ; il était tout miel et tout sucre, et ne haussait le ton que pour donner des ordres à Péters, auquel il adressait force gourmades entre deux madrigaux ; à chaque mot le petit valet baissait la tête comme un mouton mordu par un loup.

Adrienne regarda ce pauvre hère ; Péters avait un visage honnête et triste ; mais pendant qu'elle l'observait, il lui fit un signe des yeux, et, s'approchant à pas furtifs, il chercha à lui parler.

Don Gaspard saisit un tabouret et le lança dans les jambes de Péters qui poussa un cri.

– Le maladroit aurait sali votre robe si je ne l'avais pas averti ! dit l'Espagnol.

Cependant Carquefou mettait à l'écart force volaille et force pâtés, sans négliger les bouteilles à demi pleines.

– La maxime est sage qui nous enseigne qu'au temps des prospérités, il faut prévoir les mauvais jours, disait-il à Dominique.

Dominique admirait le seigneur Mathéus, et s'étonnait que tant de victuailles pussent trouver place dans le corps d'un homme.

– Mais tandis que de nombreux valets chargeaient la table de mets délicats incessamment renouvelés, le capitaine espagnol tournait parfois des yeux langoureux du côté de Mlle de Souvigny. Jamais dentelles plus riches n'avaient caressé ses poignets, jamais bijoux plus éclatants n'avaient mêlé leurs feux sur ses doigts effilés ; il en faisait nonchalamment étinceler les facettes aux clartés des bougies.

– À propos, seigneur Mathéus Orlscopp, que me disiez-vous donc tout à l'heure ? s'écria-t-il d'un air nonchalant, les chevaux de ces seigneurs français sont-ils vraiment malades ?

– Malades ? répéta Armand-Louis.

– Hélas ! oui, répondit Mathéus gravement ; ce matin, après la messe, je suis entré dans leur écurie pour voir si l'hôtelier les soignait convenablement, et il est bon que vous sachiez, messieurs, qu'après mon prochain, ce que j'aime le plus au monde, c'est le cheval. J'ai le regret de vous dire que vos montures m'ont paru dans un triste état et incapables de remuer les jambes… j'en ai le cœur navré !

Renaud courut à l'écurie impétueusement : les chevaux gisaient sur la paille, l'œil éteint, les flancs agités.

– Diable ! fit-il.

– La Providence nous envoie quelquefois de ces épreuves, dit le seigneur Mathéus qui l'avait suivi ; il faut se résigner à sa sainte volonté ; d'ailleurs, l'hôtellerie n'est pas mauvaise.

– Ah ! seigneur, je n'ai ni votre pauvre santé, ni votre vertu ! dit Renaud.

Cet incident contrista les voyageurs ; on ne pouvait plus songer à partir le lendemain.

– Pour moi, j'en suis ravi ! dit don Gaspard ; j'aurai la bonne fortune de vous revoir.

Il décocha une œillade du côté d'Adrienne et sortit avec le seigneur Mathéus qui n'épargnait pas les révérences.

– Je n'aime pas ce don Gaspard ! dit Mlle de Souvigny ; quant à son compagnon à la figure jaune et au pourpoint noir, il me fait l'effet d'une vipère.

– Langage de parpaillotte ! s'écria Renaud. Si de tels hommes rencontraient l'ombre de Calvin, ils la convertiraient : voilà ce qui vous offusque.

Carquefou, qu'on n'avait point vu à l'heure où l'on passait les vins d'Espagne et les gâteaux, entra sur la pointe des pieds, ferma prudemment la porte, regarda autour de lui et mit un doigt sur ses lèvres. Tout à l'heure rouge comme la crête d'un coq, il était devenu pâle comme l'aile d'une mouette.

Dominique le suivait d'un air consterné ; l'un et l'autre regardaient derrière eux comme s'ils avaient peur d'être pourchassés par une légion de diables.

– Qu’est-ce donc ? demanda M. de la Guerche.

– M’est avis qu’il faut déguerpir d’ici, répondit Carquefou. Le capitaine don Gaspard d’Albacète y Buitrago m’a tout l’air d’être de la famille du capitaine Jacobus.

– Hein ? fit Renaud.

– Monsieur le marquis, parlons bas. Cette hôtellerie fourmille de coquins, c’est peut-être pour cela qu’on y fait une chère si délicate. De légers indices m’avaient donné l’éveil ; tandis qu’on versait les vins du Rhin, don Gaspard ne buvait pas assez et vous poussait à rire. Je rôdais donc du côté des communs, au fond d’une cour intérieure où personne de vous n’a mis le pied. Douze sacripants faisaient bombance autour d’une table : quelles mines ! quels profils ! Dominique, que j’avais invité à me suivre, vous le dira.

Dominique leva les yeux et les bras vers le ciel.

– Mais Dominique est un garçon avisé qui sait prendre la fuite à propos, reprit Carquefou. Glacé par la terreur, qui est ma compagne éternelle, immobile et livide, je sentais mon sang se figer dans mes veines. « Approche ! me cria le chef de la bande, bois-moi ça ! » Là-dessus il m’offre un broc. On m’a toujours enseigné qu’il ne faut pas molester les gens, surtout quand on n’a pas pour soi la supériorité du nombre. « Bois donc ! tu es à ces voyageurs que mon maître a rencontrés sur la route de Malines ? » reprend cet homme. J’ai répondu honnêtement par un signe de tête affirmatif. « Nous sommes, nous, à don Gaspard d’Albacète, un capitaine qui n’a pas son pareil pour les coups de main, si ce n’est peut-être son lieutenant, le digne Mathéus Orlscopp. » Ce petit discours a produit sur mes jambes l’effet d’un gros coup de bâton, mes genoux se dérobaient sous moi. Les coquins n’ont pas tardé à m’accabler de questions. La Providence a eu la délicatesse de me douer d’une figure si

niaise, que ça me donne l'occasion de paraître encore plus bête que je ne suis ; j'ai répondu de manière à contenter mes sacripants, si bien que l'un d'eux m'a proposé de m'enrôler dans la bande ; j'ai objecté mon innocence ; ils ont insisté, et, pour mon coup d'essai, je dois escamoter vos épées et les remplacer par des lattes de fer-blanc… j'ai presque promis.

– Comment, drôle !

– Eh ! monsieur le marquis, on sait de par le monde que je ne suis pas un héros ! Mes douze nouveaux amis ont huit ou dix compagnons encore qui battent les environs ; ils m'ont fait entendre que le capitaine se proposait d'offrir sa main à une jeune Française arrivée tout récemment à l'hôtellerie de la « Croix de Malte ». La noce se fera sans curé, et le seigneur Mathéus servira de témoin, m'a dit le chef, un grand rouge que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois.

Adrienne se pressa contre Armand-Louis.

– Donc à cheval et jouons de l'éperon. Nous sommes quatre en tout, en comptant Dominique, et ils sont une vingtaine, sans compter ceux qu'on ne voit pas.

– Eh ! corne de bœuf ! nos chevaux sont quasi morts sur la litière ! cria Renaud.

– Ah ! le bandit ! c'est un tour de Mathéus Orlscopp ! reprit Carquefou ; ce matin, je l'ai vu se glisser dans l'écurie ; et ce soir il y est retourné comme une couleuvre qui se faufile vers un nid.

– C'est clair, il a administré quelque drogue à ces pauvres bêtes !

Armand-Louis et Renaud se regardèrent.

– Et moi qui prenais don Gaspard pour un ermite déguisé en capitaine ! moi qui, la conscience en peine, voulais me confesser au père Mathéus Orlscopp ! s'écria Renaud qui frappa du poing sur la table.

– Eh bien ! reprit-il après un instant de réflexion, formons un bataillon carré, tombons sur ces coquins qui ne sont pas sur leurs gardes, emparons-nous de leurs chevaux, et ouvrons-nous un passage, l'épée au poing.

– Monsieur le marquis, je m'évanouirais pour sûr avant d'être au bas de l'escalier, s'écria Carquefou. Laissez là, je vous prie, votre patronne sainte Estocade ; oubliez, s'il se peut, saint Hercule-coupe-tête, et invoquons sainte Prudence ; c'est une personne que je crois de bon conseil.

En ce moment le clocher du bourg sonna huit heures ; Carquefou se frappa le front et se mit à marcher fort vite dans la salle.

– La terreur échauffe mon cerveau, dit-il, permettez-moi de me nommer capitaine à mon tour ; quand il faudra se battre, je donnerai ma démission. C'est l'heure où mes douze malandrins font collation pour se préparer à bien dormir… je suis au courant de leurs petites habitudes. Je cours de ce pas chez un armurier où j'achète deux rapières ; je les porte à mes gens et leur dis que ce sont vos épées que j'ai empruntées pour leur être agréable. Naturellement on m'invite à trinquer. Chemin faisant, j'ai obtenu chez un apothicaire borgne un paquet de poudre narcotique ou de médecine infernale ; je jette le tout dans les cruches au goulot desquelles ces messieurs étanchent leur soif. Ces cruches vides, je me faufile dans l'écurie du capitaine don Gaspard et du pieux seigneur Mathéus.

– En as-tu la clé ? demanda Renaud.

– Non certes ! Mais si sot qu'on soit, on saura bien en ouvrir la porte. Avez-vous remarqué un certain pauvre diable pour lequel don Gaspard tient toujours en réserve une provision d'injures et de horions ?

– Péters ? dit Adrienne.

– Oui, madame, ou je me trompe fort, ou Péters doit détester don Gaspard de toute son âme. C'est donc un auxiliaire. Le bossu m'a déjà fait voir l'écurie en me désignant du doigt les meilleurs chevaux, comme s'il m'engageait à les prendre. Ah ! les beaux genêts d'Espagne ! un homme est toujours là qui les garde ; s'il est doux, il m'aide à les brider ; s'il est d'un caractère irascible, je lui introduirai dans la gorge un argument d'acier long de six pouces, tranchant et pointu à l'avenant. Je réponds après de sa discrétion.

– Très bien ! s'écria Renaud.

– Très bien, sans doute ! mais nous ? dit Armand-Louis.

– Attendez ! Pendant ce temps, vous invitez le capitaine et son acolyte à grignoter quelques fruits arrosés de liqueurs fines. Mlle de Souvigny voudra bien jouer du luth et chanter : ils seront tout oreilles. Quand j'aurai tout parachevé, je sifflerai sous la fenêtre : ce sera alors à vous d'user d'éloquence pour engager vos convives à ne point gêner le départ.

– Mon éloquence est là, répondit Renaud en frappant avec force sur la garde de son épée.

– À présent, prêtez-moi Dominique, reprit Carquefou.

– Hé ! Dominique ! cria Armand-Louis, vous êtes aux ordres de Carquefou, armez-vous seulement.

– Eh ! camarade, je veux être franc avec toi, poursuivit Carquefou, on te cassera peut-être un peu.

Dominique était un garçon résolu, à qui la fréquentation de Carquefou avait enseigné la philosophie.

– Nous sommes tous mortels ! dit-il simplement.

– Alors, passe le premier, poursuivit Carquefou.

Et ils sortirent précipitamment.

Quelques minutes après, un valet de l'hôtellerie, dépêché par Renaud, introduisait le capitaine don Gaspard et le lieutenant Mathéus dans la salle où peu d'heures auparavant on avait soupé.

– Quelle aventure nous vaut cette aimable surprise ? dit don Gaspard en apercevant des corbeilles de fruits et des flacons sur une table.

– Le désir de passer quelques instants de plus avec des gentilshommes tels que vous, répondit Armand-Louis.

Don Gaspard sourit de l'air d'un chat qui voit folâtrer une souris dans le voisinage de ses griffes.

– J'étais en prière, ajouta le sinistre Mathéus ; le Seigneur me pardonnera d'avoir fait passer la politesse avant la piété.

Renaud lui présenta un siège.

– Seigneur Mathéus, vous m'inspirez une telle sympathie, dit-il, que je prétends vous laisser un souvenir de mon passage à la « Croix de Malte », tenez, cette dague, peut-être : voyez, la lame en est damasquinée.

Mathéus Ortscopp tendit la main.

– Donnez, dit-il.

– Oh ! pas encore, répondit Renaud qui repoussa la lame dans le fourreau ; à l'heure de nos adieux seulement.

Fidèle au programme arrangé par Carquefou, Armand-Louis pria Mlle de Souvigny de chanter en s'accompagnant du luth.

Pâle d'émotion et comptant les minutes, Adrienne prit un luth et chanta ; elle croyait à toute seconde entendre le coup de sifflet qu'elle espérait et redoutait. Le capitaine Gaspard la couvait des yeux ; pendant qu'elle chantait, il vidait coup sur coup de petits verres pleins jusqu'au bord des liqueurs les plus fines. Mathéus, toujours lugubre, l'imitait consciencieusement, en ayant soin de doubler la dose.

– Ah ! si l'empereur d'Allemagne vous entendait, vous seriez impératrice ! s'écria don Gaspard au moment où Adrienne cessait de chanter.

– Vous êtes un homme de goût, dit Renaud ; si nous ne partions bientôt, vous auriez le régal d'entendre assez souvent cette musique.

Neuf coups sonnèrent à l'horloge du village. Don Gaspard regarda Mathéus.

– Ah ! vous partez ! dit-il, et Mlle de Souvigny part avec vous ?

– Sans doute.

– Exposer une si charmante personne aux fatigues d'un voyage !… Ah ! fi ! je n'en crois rien !

Ce n'était déjà plus le même homme, ni le même langage, ni le même ton ; le regard était hardi, le sourire dédaigneux, le geste provocateur.

– Mon noble ami a raison, poursuivit Mathéus qui fit voler un flacon par la fenêtre après l'avoir vidé ; il est de ces imprudences que des gentilshommes de bonne maison ne permettent pas.

« L'heure est venue », pensa Renaud.

Le seigneur Mathéus se leva, étendit ses bras et secoua ses jambes comme un chat-tigre qui entre en chasse. Les verres de liqueur avaient glissé sur lui comme de l'eau sur une toile cirée.

– Faut-il agir ? reprit-il, et faire voir à ces nobles étrangers quelles gens nous sommes ?

Une horloge voisine répéta les neuf coups qui venaient de tinter.

Don Gaspard jeta un regard insolent sur Adrienne :

– Ma belle enfant, ces Français sont fous de faire courir les routes à tant d'attraits, je vous prends sous ma protection ; demain vous serez doña Adrienne d'Albacète y Buitrago !

Cependant, le coup de sifflet de Carquefou ne se faisait pas entendre.

Armand-Louis, qui venait de se lever, se plaça devant Mlle de Souvigny.

– Çà, mon maître, à qui croyez-vous parler ? dit-il.

Don Gaspard ne remua pas.

– Pas de bruit, jeune homme, dit-il, je parle à des étourdis ! Le moment est venu de s'expliquer franchement, puisque vous n'avez rien su deviner. Le comte de Pappenheim a su le jour de votre départ et le chemin que vous preniez…

– Ah ! le comte de Pappenheim !

– J'ai servi sous ses ordres. Il vous a fait suivre, et ce n'est pas le hasard qui m'a conduit au-devant de vous. Je vous ai dit alors que vous étiez chez moi, vous y êtes ; mais M. le comte de Pappenheim, un magnifique seigneur, messieurs, a trop parlé. Mlle de Souvigny est d'un sang noble, elle est belle, et de plus le pan de sa robe ne serait pas assez ample pour contenir les ducats d'or qui lui seront remis en dot ; donc M. le comte de Pappenheim ne touchera pas à un cheveu de sa tête. Elle est à moi, et je la garde pour moi !

– Misérable ! s'écria Armand-Louis qui mit l'épée à la main.

Renaud se dirigea vers la porte, en poussa le verrou et serra la clé dans sa poche.

Le seigneur Mathéus haussa les épaules, se rapprocha de la table et choisit méthodiquement un nouveau flacon.

– Ne faisons pas le méchant, reprit don Gaspard, qui, cette fois, se leva : je suis bon prince, moi, et ne désire point la mort du pécheur. Avant d'engager l'affaire, comptons bien : vous êtes deux, nous sommes vingt ; ne luttez pas, ce serait inutile et bête. Laissez-moi la fille, videz vos bourses, j'en aurai besoin pour la cérémonie, jetez vos épées et retournez chez vous… À ces

conditions, je vous épargne ; sinon, vous sortirez d'ici plus froids que le marbre et un peu troués.

Le coup de sifflet promis par Carquefou ne se faisait pas entendre encore.

« Comme il tarde ! » pensait Renaud.

Don Gaspard tortilla sa moustache.

– Vous êtes des enfants, ajouta-t-il ; un de mes hommes va passer par cette fenêtre, un autre enfoncera bientôt cette porte ; comment voulez-vous que Mlle de Souvigny n'ait pas l'obligeance de les suivre ? Vingt autres encore sont là-bas, prêts à nous donner main-forte. La résistance serait ridicule !

– Extravagante ! murmura le seigneur Mathéus.

En ce moment, on entendit sous la fenêtre crier le gravier légèrement. Quelqu'un marchait le long du mur.

Dans le corridor, un pas sourd faisait gémir le plancher.

– Entendez-vous ? dit don Gaspard.

Et du doigt il montra la vitre, derrière laquelle une ombre se mouvait, et la porte qu'une main invisible ébranlait.

Presque au même instant, un bruit sourd, comme celui d'un corps qui tombe lourdement, résonna dans la nuit, la vitre se brisa en éclats, et Carquefou parut sur l'appui de la fenêtre.

– Eh ! il était temps ! s'écria-t-il en brandissant en l'air un poignard rouge de sang, voilà un coquin qui ne me fera plus peur !

Il n'avait pas fini qu'un râle d'agonie se fit entendre du côté du corridor, et la porte fut ébranlée par le choc d'un corps qui glissa sur le carreau. Renaud s'élança d'un bond et l'ouvrit. Au même instant, Dominique sauta dans la chambre, une dague à la main, par-dessus le cadavre d'un soldat couché sur le seuil.

– Bien frappé, ami Dominique ! cria Carquefou.

Don Gaspard pâlit. Le seigneur Mathéus devint blême.

– Trahison ! s'écria le capitaine qui voulut s'élancer dehors.

Armand-Louis lui barra le passage.

– Trop tard ! dit-il.

– Monsieur, dit alors Renaud à Mathéus, votre ami, don Gaspard d'Albacète y Buitrago, a prétendu tout à l'heure que quelqu'un sortirait d'ici froid comme le marbre et un peu troué, j'ai idée que ce sera vous.

Carquefou et Dominique gardaient la fenêtre et la porte, l'épée au poing. Aucune autre issue. Don Gaspard et le seigneur Mathéus dégainèrent.

– À nous les reîtres ! crièrent-ils.

– Frappez toujours ! les reîtres dorment ! répondit Carquefou.

X

FLAMBERGE AU VENT

Adrienne s'était jetée à genoux dans un coin de la salle où l'on voyait une image de la Vierge. Dans l'exaltation de sa terreur, elle oubliait qu'elle était protestante, et priait de toute son âme la sainte mère de Dieu.

Cependant le combat venait de commencer des deux côtés de la chambre, avec Dominique et Carquefou pour témoins. Armand-Louis tenait tête au capitaine don Gaspard, Renaud au seigneur Mathéus Orlscopp.

Bien convaincu que toute fuite était impossible, et sûr à présent que quelque ruse infernale ne permettait pas à ses cavaliers de lui prêter secours, don Gaspard ne comptait plus que sur son épée. La question était pour lui de savoir s'il aurait affaire à M. de la Guerche seul : un contre un, la partie lui paraissait au moins égale ; mais un reste de fierté, qui tressaillait encore dans cette âme avilie, lui défendait d'en faire la demande.

Moins scrupuleux, le seigneur Mathéus s'en chargea. Rompant d'un pas et faisant ployer la lame de sa grande rapière prise entre ses deux mains :

– Est-ce un duel ou un assassinat ? dit il en s'adressant à Renaud.

– Carquefou, pas un mot, pas un geste, et si je meurs, ne me venge pas ! cria le loyal jeune homme.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Mathéus, il saisit son épée de la main droite et glissa la main gauche sous son pourpoint.

Une seconde après, Renaud tombait en garde ; mais au moment où les deux fers s'engageaient, Mathéus, évitant la rencontre, tourna un pistolet contre son adversaire et fit feu.

– Meurs donc ! s'écria-t-il.

Renaud avait vu le mouvement de Mathéus, si prompt qu'il eût été, et sautant de côté, il entendit siffler à son oreille la balle qui alla se perdre dans le mur.

– Ah ! bandit ! s'écria-t-il.

Bondissant alors avec la souplesse et la rapidité d'un chat sauvage, il saisit au corps Mathéus, et lui plongeant dans la gorge son poignard tout entier :

– Je te l'avais promise, cette arme, la voilà ! dit-il.

Mathéus ouvrit les bras, la rapière échappa de sa main et il tomba sur le carreau. Un léger frisson parcourut son corps et il resta immobile.

– J'ai fait justice !… Maintenant, à toi, la Guerche ! cria Renaud.

De l'autre côté de la salle, le combat était acharné, silencieux, terrible. Don Gaspard faisait voir qu'il avait une longue habitude des armes, aucune feinte ne lui était inconnue. Un instant la jeunesse d'Armand-Louis, dont le teint clair et

fleuri n'annonçait pas plus de vingt ans, lui avait fait croire qu'il viendrait aisément à bout d'un pareil adversaire ; dès les premières passes, il changea d'opinion. Agile et ferme était la main, prompt et sûr le coup d'œil ; le fer visait au cœur, et il avait pour y pénétrer un bras d'une souplesse et d'une vigueur incroyables. Le capitaine Gaspard d'Albacète y Buitrago essaya de toutes les ruses, mêlant aux ressources du jeu espagnol les surprises de l'escrime italienne, mais rien n'ébranlait le sang-froid d'Armand-Louis, et partout le fer rencontrait le fer.

On entendait la double respiration des deux lutteurs, respiration haletante, saccadée, pleine de sourdes exclamations. Les yeux lançaient des flammes. Armand-Louis avait la pâleur d'un cadavre, les lèvres relevées et blanches ; on voyait ses dents briller d'un sourire haineux. Jamais Renaud ne l'avait vu ainsi. La sueur perlait sur le front de Carquefou. Il souleva sa dague à demi et interrogea M. de Chaufontaine du regard. Renaud secoua la tête.

– Tant pis ! murmura Carquefou en enfonçant la dague dans son fourreau.

Cependant le bras de don Gaspard commençait à se fatiguer, il tenta une dernière attaque et se découvrit ; l'épée d'Armand-Louis partit comme si elle eût été poussée par un ressort d'acier et disparut tout entière dans la poitrine du capitaine.

Un jet de sang vermeil rougit les mains de M. de la Guerche. Livide, l'œil hagard, le capitaine chancela, ses genoux plièrent et il tomba la face contre terre. Deux fois ses mains battirent le carreau, deux fois il essaya de relever le front, puis il ne remua plus.

– Mort ! dit froidement Renaud.

Armand-Louis frissonna de la tête aux pieds. C'était la première fois que sa main faisait couler le sang, le premier homme qu'il tuait. Immobile, il regardait le corps du capitaine étendu sans vie à ses pieds. À sa colère succédait un sentiment profond de tristesse. Renaud lui frappa sur l'épaule.

– Il a vécu comme un bandit, il meurt comme un soldat ! C'est plus qu'il ne méritait, dit-il.

– Ah ! c'est pour vous ! s'écria M. de la Guerche, qui souleva Adrienne chancelante dans ses bras.

– C'est toujours pour quelqu'un ou pour quelque chose ! répondit Renaud ; donc, plus de regrets !

– En route à présent ! cria Carquefou.

Adrienne, effarée, se suspendit au bras d'Armand-Louis et ferma les yeux pour franchir la salle où coulaient deux ruisseaux de sang.

Des chevaux tout sellés attendaient au bas de la fenêtre. Péters, qui les avait tenus pendant l'entrée de Carquefou, ouvrit la porte de l'hôtellerie. Derrière eux, dans une cour voisine, on entendait un bruit confus de voix et des cris d'imprécations ; déjà des coups de poing retentissaient contre les ais de la porte.

– Les reîtres sont en révolte ! dit Péters.

– Ta main, mon brave ! dit Carquefou, qui tendit la sienne au valet.

Puis enfonçant les éperons dans les flancs de sa monture :

– Maintenant, au galop ! reprit-il.

– Que Dieu vous garde ! cria le pauvre Péters.

Et, comme un tourbillon, le groupe des cinq cavaliers roula sur la route.

Derrière eux, le tumulte des cris et des imprécations redoublait.

Après qu'ils eurent franchi cinq ou six lieues avec la vitesse d'un vent d'orage, rassurés par le silence du chemin dont rien derrière eux ne troublait la solitude, sur le conseil de Carquefou lui-même, ils ralentirent leur allure.

– Ce n'est pas que je sois tranquille, dit-il ; mais il faut donner à nos chevaux le temps de souffler.

Il enleva son chapeau et s'en servit comme d'un éventail.

– Si nous en revenons, reprit-il, j'en ferai une maladie.

– Çà, lui dit Renaud, explique-nous un peu comment tu as fait pour nous débarrasser de la visite de la garnison et te procurer ces bons genêts qui piaffent encore sous nous malgré la course furieuse qu'ils viennent de fournir ?

– Monsieur le marquis, je n'en sais rien, mais cependant je vais vous en faire le récit. Il vous souvient que j'étais parti avec Dominique pour faire emplette de deux épées chez un armurier, et provision de médecine chez un apothicaire ?

– Oui.

– Les épées furent promptement achetées ; quant au narcotique, je l'obtins à l'aide d'un écu d'or qui tomba sur le comptoir de l'apothicaire, et d'une lame d'acier qui brilla à deux pouces de son visage. Ce digne homme se rendit à l'évidence, de

ce double raisonnement, et vida ses drogues dans un petit sac de toile dont je m'étais muni par précaution. En deux bonds je regagnai l'hôtellerie. Les coquins à qui j'avais affaire achevaient quelques brocs. Vous rappelez-vous ce pauvre diable que don Gaspard malmenait et à qui le seigneur Mathéus distribuait plus de coups de pied que de pistoles ?

– Péters ?

– Précisément ! c'était un garçon, vous le savez, sur lequel je comptais. Celui-là, me disais-je, sera volontiers mon allié. Je l'avisai. « Vous n'aimez pas beaucoup, lui dis-je, un certain capitaine qui a la fourrure d'un chat et les ongles d'un loup ? » Il leva les yeux au ciel. « Bon ! alors, vous rendriez peut-être service, l'occasion aidant, à des voyageurs qu'il veut mordre ? » Péters me serra la main si violemment que je pensai tout net que le pauvre garçon nous était acquis. Je le priai de nous débarrasser d'abord de notre hôtelier, un vilain gris pommelé, que vous avez peut-être remarqué, et qui m'avait tout l'air de marcher à la suite de don Gaspard comme un enfant de chœur sur les pas d'un chapelain.

– Tu es un héros, ami Carquefou, et tu resteras héros, bon gré mal gré.

– Monsieur, je ne sais pas si c'est l'habitude des héros, mais moi je grelottais en me livrant à ces diverses expéditions. Le bon Péters ayant accepté, il imagina en route de demander à son patron, et à la requête de don Gaspard, disait-il, deux bouteilles d'un certain vin d'Alicante que l'hôte tient au plus profond de sa cave, dans un caveau dont seul il a la clé. Au nom de don Gaspard, l'hôte y court ; Péters le suit, et tout doucettement il fait retomber la trappe sur la tête du vieux coquin. La chose faite, il revient vers moi. J'étais alors auprès de mes sacripants. Je leur présente mes deux épées ; ils m'embrassent, et, pour fêter ma bienvenue, je leur offre deux

cruches de vin dans lesquelles ma drogue infusait et que Péters m'apporte d'un air naïf. Ah ! je ne craignais pas que leur soif fût épuisée ! Ils ont bu comme s'ils eussent traversé un désert ! La moitié s'endort, un quart ronfle, le reste chancelle. Nous vidons la place, et, pour assurer leur sommeil contre les indiscrets, nous barricadons la porte… Monsieur, il faut savoir se mettre en garde contre les importuns.

– Et Dominique ?

– Tandis que je travaillais dans la cour, Dominique, guidé par le même Péters, travaillait dans l'écurie où il choisissait les plus beaux chevaux, les meilleurs, et se hâtait de les harnacher. Dominique est un homme d'ordre. Pour n'être point dérangé dans son travail, il avait eu soin d'étrangler proprement un factionnaire qui rôdait dans les environs. Péters l'avait prévenu que cet homme, qui jouait beaucoup et perdait souvent, avait le caractère mal fait.

– Tout allait bien jusque-là !

– Oui, monsieur ; tout allait assez bien ; mais rien n'est parfait en ce bas monde. Mes reîtres, que j'avais laissés tranquilles comme de petits anges, n'avaient malheureusement pas tous collé leurs lèvres aux goulots de mes cruches avec le même soin et la même activité. Les plus gourmands avaient presque tout pris. Les autres, qui avaient encore soif, se réveillaient et se fâchaient déjà.

– De là ce vacarme que nous avons entendu ?

– Justement. « Dépêchons, dis-je à Dominique, on va casser la vaisselle. » Péters prend les chevaux en main et nous suit. Vingt pas plus loin, nous remarquons deux fantômes qui se tenaient cois, l'un sous la fenêtre, l'autre devant la porte de la salle dans laquelle vous devisiez. « Voilà des indiscrets », dis-je

à Dominique. Le factionnaire que vous savez l'avait mis en goût. Il touche sa dague du bout du doigt. L'effroi me gagne, et, pour ne pas assister à de si terribles exécutions : « Charge-toi de celui de la porte, lui dis-je ; moi, je vais dire un mot à celui de la fenêtre. » Deux minutes après, les coquins n'avaient garde de souffler mot. Péters gardait toujours les chevaux.

– Voilà un palefrenier que je regretterai toute ma vie, dit Renaud.

– Quant au reste, vous savez comment les choses se sont passées, ajouta Carquefou ; je dois dire cependant, et pour clore mon récit, que si vous ne vous étiez pas hâtés de tuer, vous le seigneur Mathéus, et M. de la Guerche l'honnête don Gaspard, j'allais tomber en syncope.

– Pauvre agneau ! s'écria Renaud.

XI

COURSE AU CLOCHER

Au petit jour, les fugitifs avaient atteint un hameau perdu dans la campagne. Ils s'y arrêtèrent. Malgré leur vaillance, les chevaux étaient rendus. La route semblait déserte. On résolut de se reposer en cet endroit jusqu'au soir. Le capitaine don Gaspard et le seigneur Mathéus morts, quelle apparence y avait-il qu'on les poursuivît ?

Au moment où la nuit se faisait, Carquefou, qui rôdait toujours à l'entrée du hameau, vit accourir un cavalier qui galopait sur un bidet de poste. Il sauta sur une borne pour le mieux voir.

– Eh ! ventre mahom ! se dit-il, c'est Péters !

Le bidet, tout écumant, s'arrêta devant lui.

– Eh ! vite ! en selle ! cria Péters, les reîtres sont après vous !

Carquefou et Dominique sanglèrent les selles sur les dos des genêts rafraîchis par la provende et le repos.

Renaud, Armand-Louis et Adrienne furent prêts en un instant.

– Partez ! dit Péters : les voilà !

– Veux-tu venir ? je t'enrôle, lui dit Renaud.

Les yeux du pauvre Péters se remplirent de larmes.

– Eh ! monsieur, que pourriez-vous faire de moi ? ne suis-je pas faible et tout tordu ? dit-il avec un regard d'une indicible tristesse.

Les cinq fugitifs sautèrent en selle.

Le nuage qui roulait s'approchait rapidement ; tout à coup, du milieu de la poussière jaillit un éclair : trois ou quatre balles égratignèrent le sol autour d'eux. Péters poussa un cri :

– Ah ! mon Dieu ! c'est fait de moi ! dit-il.

Un coup de feu l'avait atteint au milieu de la poitrine. Il se coucha au pied d'un mur. Les ombres de la mort s'étendirent sur son visage.

Armand-Louis voulut mettre pied à terre ; Péters l'arrêta d'un geste.

– Peut-on faire quelque chose pour toi ? dit M. de la Guerche ému.

Péters secoua la tête :

– Ils ont trop bien visé, murmura-t-il d'une voix défaillante ; seulement, si je n'ai pas été inutile à votre salut, pensez quelquefois au pauvre bossu.

– Meurs en paix ! je te vengerai ! lui dit Renaud dont les yeux étaient humides.

En quelques bonds, les fugitifs eurent atteint l'extrémité du hameau. Les reîtres passèrent devant Péters expirant et s'élancèrent à leur poursuite.

Renaud restait un peu en arrière, maintenant son cheval à quelques pas de son ami. Quelquefois il retournait la tête pour voir quelle distance le séparait encore des cavaliers.

– Ils ne sont que sept ou huit ! S'il n'y avait pas Mlle de Souvigny, quelle mêlée ! murmura-t-il.

Et il allait de moins en moins vite, élargissant toujours davantage l'espace entre M. de la Guerche et lui.

Carquefou allait du même pas.

– Si je ne perds qu'une jambe ou deux, ce ne sera rien ! dit le valet.

La lune qui venait de se lever éclairait la route.

Tout à coup, M. de Chaufontaine saisit le bras de Carquefou :

– Regarde ! dit-il.

Et d'un doigt rigide, il lui montrait une forme noire qui semblait grandir sur le chemin.

– Quoi donc ? demanda Carquefou.

– Là-bas, ce cavalier qui court avec la vitesse du vent… il atteint cette longue ligne de peupliers… il la dépasse.

– Oui, je l'aperçois… Dieu ! qu'il est grand !

– Ah ! si je n’avais pas tué le seigneur Mathéus, je croirais que l’homme noir qui galope là-bas c’est lui !

Carquefou devint tout blanc :

– Si ce n’est pas lui, c’est son spectre ! s’écria-t-il.

L’homme noir fit quelques bonds encore, puis son cheval qui râlait s’abattit. Il voulut se relever et retomba. Celui qui le montait le piqua de son épée. Une imprécation terrible s’échappa de ses lèvres. Deux cavaliers passèrent devant lui.

– Adieu, fantôme ! cria Carquefou rassuré.

Mieux montés, Armand-Louis, Adrienne et Dominique avaient alors une grande avance. Les reîtres étaient dispersés comme une compagnie de perdrix : ceux-là très loin, ceux-ci plus près, d’autres autour du cavalier dont le cheval venait de s’abattre.

– Te souviens-tu de la vieille légende d’Horace et des trois Curiaces ? dit Renaud à Carquefou.

– Vaguement.

– Eh bien ! pour ton plaisir particulier, je vais la mettre immédiatement en action ; malheureusement, je ne puis t’offrir que deux Curiaces.

Ayant ainsi parlé, Renaud tourna bride subitement, fondit sur le premier reître qui le poursuivait et lui cassa la tête d’un coup de pistolet. Le second voulut fuir, mais son cheval était hors d’haleine. D’un choc violent, Renaud le fit rouler par terre, puis sautant sur le cavalier et la pointe du poignard à sa gorge :

– Tu auras la vie sauve si tu parles.

– Que voulez-vous savoir ? dit le reître qui respirait à peine.

– Comment s'appelle cet homme noir qui se démène là-bas sur la route ?

Le reître tourna la tête à demi.

– Celui qui frappe la terre du pied, une épée nue à la main ?

– Oui.

– C'est notre lieutenant, le seigneur Mathéus Orlscopp.

– Mathéus ! Je ne l'ai donc pas tué ?

– Ah ! c'était vous ? reprit le cavalier que Renaud venait de lâcher. Le coup était bien appliqué ; mais notre lieutenant porte toujours une casaque de peau de buffle sous son pourpoint ; l'arme a seulement déchiré les côtes ; étourdi par le choc, il a fait le mort.

– Ah ! le serpent !

– Vous m'avez épargné ; un avis, à présent : ne tombez plus entre les mains du seigneur Mathéus. Vous êtes accusé de meurtre et d'assassinat ; vous seriez pendu avant d'être jugé.

– Merci.

Péters était vengé ; Renaud savait ce qu'il désirait savoir ; Carquefou ne demandait qu'à fuir. Ils pressèrent l'allure des genêts et rejoignirent Armand-Louis.

– Ce pays est malsain pour nous, dit Renaud.

– Et le seigneur Mathéus Orlscopp ressuscité est à nos trousses, ajouta Carquefou.

Adrienne pâlit à ce nom.

– Madame, rassurez-vous, reprit Renaud ; je lui ai promis mon poignard tout entier, il l'aura.

Les fugitifs continuèrent leur route jusqu'au soir sans être inquiétés. Mais si on ne les poursuivait plus, rien encore n'était sauvé. Avant le jour, le seigneur Mathéus ne pouvait-il pas se procurer des chevaux frais et lancer dans toutes les directions des agents chargés de les arrêter ? Renaud et Armand-Louis n'étaient plus en France. Les terres de Flandre étaient soumises à l'empereur d'Allemagne ; le nom et l'autorité du grand maréchal de l'empire y étaient reconnus. Il fallait éviter de tomber aux griffes de la justice. Les cinq cavaliers changèrent trois ou quatre fois de chemin, marchèrent jusqu'au jour et arrivèrent enfin sous les murs d'une grande ville que couronnait la flèche d'une cathédrale.

Les portes venaient de s'ouvrir ; une foule de paysans et de maraîchers, poussant devant eux des ânes, des charrettes, des chevaux chargés de légumes encombraient la route et s'enfonçaient sous de larges portes ouvertes au milieu de formidables remparts.

– Entrons avec eux, dit Carquefou, nous saurons où nous sommes. Et puis j'ai toujours pensé qu'on se cachait plus aisément dans une foule que dans un désert. En rase campagne, je ne vois pas un arbre que je ne le prenne pour un estafier.

– Entrons ! répondit Armand-Louis.

M. de la Guerche regardait sans cesse à la dérobée Mlle de Souvigny qui affectait une contenance calme. Se pouvait-il qu'elle fût arrachée de ses bras, et, qu'à peine hors du royaume de France, des mains ennemies l'entraînassent loin de lui ? Certainement on ne la ravirait pas avant qu'il ne fût mort ; mais après ?

Renaud lui poussa le coude et du doigt montra silencieusement, au-dessus de la porte, un large écusson sur lequel on voyait, taillées en relief dans la pierre, deux fortes mains ouvertes et coupées. Ils étaient à Anvers.

– Vite au port ! dit Armand-Louis.

Une ruelle les conduisit aux bords de l'Escaut ; un grand nombre de barques et de navires couvraient le fleuve. D'autres le montaient ou le descendaient. On ne voyait partout, sur les quais, que futailles, caisses et ballots. Un homme écrivait sur ses genoux, à l'ombre d'une baraque.

Armand-Louis l'aborda poliment et lui demanda s'il ne connaissait pas un bâtiment prêt à mettre à la voile pour la Suède.

– Il en est parti un hier pour Stockholm, répondit cet homme.

– Hier, c'est trop tôt, dit Carquefou.

– En voilà encore un qui partira pour Torneo dans un mois.

– Dans un mois, c'est trop tard, dit Renaud.

Information prise, on acquit la certitude qu'aucun navire ne partirait pour les pays du Nord avant huit jours.

Renaud proposa de quitter la ville, de pousser aussi loin du côté de la Hollande que leurs chevaux leur permettraient d'aller, de les remplacer par les premiers qu'on trouverait à acheter chemin faisant, et de courir ainsi jusqu'à Rotterdam.

Armand-Louis tourna les yeux vers Adrienne.

Elle fit un effort pour se lever, pâlit et retomba sur son siège. La fièvre, ces longues courses qu'on venait de fournir, les scènes terribles auxquelles elle venait d'assister l'avaient épuisée.

– Abandonnez-moi…, dit-elle ; je suis votre danger… votre péril. Quand je serai seule, je trouverai bien une maison où quelque âme charitable m'accueillera.

Elle n'avait pas achevé que M. de la Guerche était à ses pieds, l'angoisse dans les yeux, la prière à la bouche.

Quant à M. de Chaufontaine, il se promenait d'un air furieux, le chapeau rabattu sur les sourcils.

– Vous abandonner, madame ! s'écria-t-il, que dirait feu le marquis de Chaufontaine mon père, qui est mort l'épée au poing ? De telles propositions se font-elles à des gens de cœur ?

Adrienne tendit ses mains à tous deux.

– Eh bien ! dit-elle les yeux mouillés de larmes, restons ensemble. Où vous irez, j'irai ; où vous tomberez, je tomberai.

– Le plus simple, d'ailleurs, est de nous cacher où il y a le plus de monde, dit Carquefou. Nous sommes dans un quartier qui ressemble à une fourmilière, restons-y. M'est avis seulement qu'il serait sage de changer de vêtements. Autre plumage, autre oiseau.

– Et de chercher un logement par la même occasion, ajouta Renaud. Je ne sais rien de plus mauvais que de coucher à la belle étoile, surtout quand il pleut.

On fit choix, dans une ruelle écartée, d'une auberge qui avait deux sorties. Dominique et Carquefou, qui s'étaient chargés de trouver des vêtements, revinrent dans la soirée avec un paquet formidable sur leurs épaules.

– Les habits dans lesquels j'ai mes bras et mes jambes glissés, dit Carquefou, ont une odeur de prison qui me donne le cauchemar. Les vôtres, messieurs, sentent le cachot. Faisons peau neuve.

Quand les fugitifs reparurent sur le quai, on les aurait pris pour des officiers wallons tout récemment échappés de l'armée de Tilly. Carquefou se carrait dans un manteau de drap gris à bordure écarlate et prenait des airs de capitan.

XII

LE « BON SAMARITAIN »

Pendant deux jours, les quatre cavaliers et leur compagne vécurent sans encombre.

Aucun visage patibulaire ne rôdait dans les environs. Chacun d'eux à son tour allait sur le quai s'informer du mouvement des navires ; les autres veillaient autour d'Adrienne.

Chaque matin et chaque soir, on voyait quelques vaisseaux hisser les voiles, mais celui-là levait l'ancre pour le Portugal, un autre partait pour l'Italie, un troisième s'en allait en Amérique. Aucun ne songeait à partir pour la Suède, ou le Danemark, ou la Norvège.

– Le commerce est mort, disait Carquefou.

Armand-Louis comptait les heures. Toutes les fois qu'il entendait le carillon de la cathédrale, il lui semblait que les cloches sonnaient l'heure de leur arrestation. Il pensait alors à la Grande-Fortelle. Pourquoi en avait-il laissé partir M. le comte de Pappenheim ?

Renaud ne doutait pas que les reîtres du seigneur Mathéus Orlscopp n'eussent perdu leurs traces. Mais peut-être affectait-il dans son langage plus de confiance qu'il n'en avait au fond du cœur.

– Quand ils auront assez longtemps cherché, ils se lasseront, disait-il.

Et trois fois par jour il proposait de partir pour la Hollande.

– Monsieur le marquis, n'oublions pas qu'il y a une frontière, répondait l'imperturbable Carquefou.

Il y avait, parmi les habitués de l'auberge dans laquelle ils couchaient, un homme de soixante ans, encore vert, quoique tout blanc, qui se levait gravement et saluait Adrienne toutes les fois qu'elle passait devant lui. Puis il la suivait des yeux. Un jour qu'elle le regardait, fatiguée de son attention :

– J'avais une fille qui avait votre visage et votre voix, dit le vieillard. Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a ôtée : que Son saint nom soit béni.

– Une fille ? répéta Adrienne émue.

– J'en avais deux, pareilles à deux agneaux sans tache, semblables à deux fleurs nées le même jour sur la même tige. Dieu, dans Sa miséricorde, m'en a laissé une ; mais le bien qu'on a ne console pas du bien qu'on a perdu. Je vous ai vue et j'ai pleuré en pensant à Madeleine. Le Seigneur vous donne de longs jours !

Et, ayant ainsi parlé, le vieillard s'éloigna.

– Voilà un huguenot que j'entreprendrais de convertir si j'en avais le temps, dit Renaud attendri.

L'hôte lui apprit que ce calviniste était un capitaine dont le vaisseau était à l'ancre dans le port.

Le soir du quatrième jour, Carquefou rentra l'oreille basse. Il prit à part Renaud :

– Monsieur le marquis, dit-il, j'ai coudoyé un homme, tout à l'heure, qui ressemble furieusement à l'un des reîtres que j'avais mis sous clé dans la cour de la « Croix de Malte ».

– Diable ! ils sont donc sur la piste ? dit Renaud.

– J'en ai peur, répondit Carquefou.

Armand-Louis parut devant eux.

– Chut ! fit Renaud.

– Si tu as quelque mauvaise nouvelle, tu peux parler, dit M. de la Guerche ; si tu n'en as pas, viens avec moi.

Il pressa le pas et entraîna Renaud sur la place de Meir. Un homme, précédé d'un trompette et vêtu d'une dalmatique aux armes de la ville, s'était arrêté au milieu de la place ; une grande foule de peuple l'entourait.

– Écoute, et ramène un pan de ton manteau sur ton visage, reprit Armand-Louis.

L'homme à la dalmatique déploya une pancarte, la trompette sonna, et la foule fit silence.

– Au nom de Sa Seigneurie sérénissime le gouverneur des Flandres, faisons savoir aux habitants de la bonne ville d'Anvers que le capitaine don Gaspard d'Albacète y Buitrago, noble officier au service de Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, a été traîtreusement assassiné par deux Français assistés de leurs laquais, dans une auberge du bourg de Bergheim. En conséquence, avons ordonné et ordonnons aux bourgmestres,

échevins et loyaux habitants de la bonne ville d'Anvers, de courir sus et d'arrêter en tous lieux, pour être jugés et pendus comme il convient, lesdits Français et leurs laquais, dont voici les noms et signalement…

– Eh ! eh ! voici qui m'intéresse vivement ! murmura Renaud.

L'homme à la dalmatique acheva la lecture de sa pancarte ; Renaud n'en perdit pas une syllabe.

– Et cinquante écus d'or sont promis à quiconque s'emparera des assassins, morts ou vifs ! ajouta le héraut.

– Le signalement n'est pas mal fait, mais la somme me paraît maigre pour des gens de notre espèce, reprit M. de Chaufontaine ; cinquante écus d'or !… ah ! fi ! je m'en plaindrai à Son Altesse le gouverneur.

Au moment où ils tournaient l'angle de la place pour descendre vers le port, Armand-Louis saisit brusquement Renaud par le bras.

– À genoux ! lui dit-il.

La clochette qui précède le Saint-Sacrement sonnait.

– Toi, à genoux devant le viatique ! murmura Renaud prosterné.

Mais du doigt Armand-Louis indiquait à Renaud un homme noir qui descendait la rue, le front nu, faisant le signe de la croix.

Mathéus Orlscopp !

Et déjà la dague brillait aux mains de Renaud, mais Armand-Louis le retenait cloué par terre.

– Sommes-nous seuls ? pense à Mlle de Souvigny ! dit-il.

L'homme noir disparut, et les deux frères d'armes reprirent silencieusement le chemin de l'hôtellerie. Cette fois, ils avaient vu le danger face à face et sous sa forme la plus terrible. Carquefou, qu'ils rencontrèrent en ce moment, frissonna au nom de Mathéus.

– Faisons comme le lièvre, dit-il, quittons le gîte.

Il fut résolu que Dominique monterait la garde à la porte de l'hôtellerie, tandis que Carquefou ferait une dernière visite au port pour s'assurer qu'aucun navire ne mettait à la voile pour la mer Baltique. Armand-Louis se chargea de prévenir Adrienne. Quant à Renaud, qui nourrissait encore l'espoir de rencontrer le seigneur Mathéus dans un coin sombre, il avait besoin, disait-il, de s'abandonner à quelque méditation.

Une main sur la garde de son épée, l'autre sur le pommeau de son poignard, il se demandait déjà s'il ne ferait pas bien de retourner sur la place du Meir, lorsqu'un homme enveloppé d'un grand manteau, le feutre sur les yeux, passa à côté de M. de Chaufontaine et le heurta du coude. Au moment où celui ci se retournait, l'homme au manteau releva son feutre et Renaud stupéfait reconnut le reître qu'il avait jeté par terre et tenu sous son genou sur la route d'Anvers.

– Je vous dois la vie, service pour service, lui dit le cavalier ; vos traces ont été retrouvées, la ville est remplie d'agents qui vous guettent : partez au plus vite. Adieu.

D'un coup de poing, le reître enfonça son feutre sur son front et disparut dans une ruelle voisine.

Armand-Louis sortait de l'auberge au même instant. En deux secondes, Renaud le mit au courant de ce court soliloque.

– Reste auprès d'Adrienne, dit M. de la Guerche ; je vais battre un peu la ville et tout préparer pour notre départ. Je ne sais pas encore comment nous quitterons Anvers, mais bien certainement nous n'y resterons pas un jour de plus.

Il rendit tout d'abord visite aux genets d'Espagne, que par surcroît de précaution il avait placés dans une autre auberge, les vendit et acheta cinq chevaux d'une robe tout à fait différente. En se divisant en deux groupes et en confiant Mlle de Souvigny à la fille de leur hôtesse qui, tous les jours, passait la matinée dans une ferme aux portes d'Anvers, on pouvait peut-être s'éloigner sans coup férir. Ce plan offrait encore dans son ensemble des incertitudes, et avait, en outre, l'inconvénient de leur faire braver cette frontière que Carquefou redoutait, comme autrefois le prudent Ulysse l'île de Polyphème. Il n'en trouvait pas cependant de meilleur.

Comme il revenait, l'œil et l'oreille au guet, il aperçut, au milieu d'un groupe de désœuvrés, le vieillard à cheveux blancs qui, tous les jours, à l'auberge voisine du port, saluait Adrienne. Une femme pleurait à ses pieds. Auprès d'eux, des ouvriers chargeaient des ustensiles et des meubles sur une charrette.

– Femme, disait le vieillard, ne me remerciez pas ; allez et rentrez chez vous, j'ai fait ce que j'ai fait au nom de Celui qui a dit : « Aimez votre prochain comme vous-même. »

Le vieillard s'éloigna. Armand-Louis n'ignorait pas, on le sait, qu'il était capitaine de vaisseau. Une idée subite lui traversa l'esprit, et, sans plus réfléchir, il l'accosta.

– Nous adorons tous deux le Dieu d'Israël, qui a envoyé son Fils sur la terre pour que nos péchés nous soient remis, dit-il ; un grand péril me menace et menace celle qui vous rappelle votre enfant ; puis-je vous dire : Frère, j'ai besoin de vous ?

– Parlez, répondit le marin.

M. de la Guerche se nomma et nomma Mlle de Souvigny.

– Ah ! dit le marin, n'ai-je pas lu votre nom sur une pancarte collée aux murs de l'Hôtel de Ville ? Votre tête n'est-elle pas mise à prix ?

– Elle est mise à prix, parce que j'ai défendu ma vie, défendu mon honneur de gentilhomme.

Armand-Louis raconta au capitaine ce qui s'était passé à l'hôtellerie de la « Croix de Malte », sans omettre aucun détail. On les traquait, lui et ses compagnons, comme des bêtes fauves ; la terre était peut-être fermée pour eux, mais à coup sûr dangereuse ; le côté de la mer était libre encore.

– Une femme m'a été confiée, dit-il en finissant ; m'aiderez-vous à la sauver ?

– Il ne sera pas dit que vous avez invoqué en vain le Dieu de mes pères, répondit le calviniste ; mon navire devait mettre à la voile demain, à la haute marée, pour Hambourg. Pour vous, je pousserai jusqu'en Norvège, d'où il vous sera facile de gagner la Suède. Soyez prêts à la première heure du jour. Mon vaisseau est au milieu du fleuve ; vous le reconnaîtrez à la bande blanche qui lui fait une ceinture.

– Son nom ?

– Le *Bon Samaritain* ; moi, je m'appelle Abraham Cabeliau.

Armand-Louis s'empara de la main du vieux calviniste.

– Abraham Cabeliau, je me souviendrai de ce que vous faites aujourd'hui pour moi ; vous et les vôtres vous m'êtes sacrés ! dit-il.

– Je n'ai plus qu'une fille au monde, répondit Abraham, Dieu a permis que l'enfant de mes entrailles eût largement de quoi vivre. Si vous croyez me devoir quelque chose, rendez-le en souvenir de moi à ceux qui vers vous tendront les mains.

Armand-Louis regagna l'auberge à grands pas, et fit part à ses compagnons du résultat de sa rencontre avec le capitaine Abraham Cabeliau. Les préparatifs du départ ne furent pas longs. Carquefou se chargea de vendre les chevaux tout neufs que M. de la Guerche venait d'acheter.

– Sans les essayer ? dit Renaud.

Au fond du cœur, M. de Chaufontaine regrettait de ne pas s'acquitter envers le seigneur Mathéus Orlscopp.

– En somme, je manque à ma parole, disait-il ; ce n'est pas bien.

La seule chose qui le consolait un peu, c'était la pensée qu'il aurait pendant le voyage tout le loisir de catéchiser Abraham Cabeliau et de l'amener à abjurer ses erreurs.

– Ce serait dommage, disait-il, qu'une si bonne âme devînt la proie de Satan !

Carquefou jurait ses grands dieux qu'aussitôt qu'il serait arrivé en Suède il renoncerait aux voyages. Sa raison était qu'il y avait trop de don Gaspard d'Albacète, trop de capitaines Jacobus et trop de Mathéus Orlscopp sur les grand-routes. Dominique témoignait de son contentement par son silence.

Avant le jour on quitta l'auberge et on prit par le plus court pour gagner les bords de l'Escaut. Carquefou, qui ne cessait pas de regarder à droite et d'écouter à gauche, n'était point satisfait d'un bruit de pas qu'il entendait vaguement derrière eux.

– Laisse, c'est un matelot qui cogne les murs, dit Renaud.

– Ivre ou non, ce matelot me donne la chair de poule, répondit Carquefou.

Un brouillard épais enveloppait le fleuve, les quais, les maisons, les navires. Des ombres confuses se mouvaient dans cette brume. On entendait le clapotis de l'eau contre les rives et le froissement des barques les unes contre les autres ; la marée montait rapidement.

Un fantôme passa tout près de Renaud, et sans se découvrir :

– Hâtez-vous, dit-il, le seigneur Mathéus n'est pas loin.

Et le fantôme s'enfonça dans la nuée grise qui flottait autour d'eux.

Les fugitifs avaient entendu l'avertissement donné à Renaud. Ils regardèrent de tous côtés. Le brouillard qui les protégeait enveloppait le fleuve de ses voiles flottantes. Cependant l'œil de Carquefou saisit une forme vague qui se balançait sur l'eau presque à leurs pieds.

Il se pencha en avant :

– Un bateau ! cria-t-il.

Et il en saisit la corde pour l'attirer sur la plage.

Mlle de Souvigny prit place la première, puis tous s'élancèrent ; un effort de Renaud qui venait d'entrer dans la vase mit la barque à flot ; il coupa l'amarre d'un coup de dague et s'empara du gouvernail.

– Ferme à présent ! dit-il.

Armand-Louis, Dominique et Carquefou avaient saisi les avirons, et courbés sur les vagues, ils imprimèrent au léger bateau un élan rapide.

– Enfin ! murmura M. de la Guerche.

La brise souffla tout à coup et entrouvrit le brouillard comme un rideau.

Un homme noir qui marchait au bord du fleuve leva les yeux au bruit des rames qui battaient le fleuve, et les aperçut fendant l'onde. D'un bond il sauta dans un bateau voisin de celui que Carquefou avait aperçu.

– À moi ! s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Dix hommes sortirent de la brume de tous côtés. Dix autres encore accoururent, s'échappant des ruelles voisines.

Le seigneur Mathéus leur montra du geste le canot qui fuyait.

– Cent pistoles, si vous rattrapez ces bandits ! cria-t-il.

Dix paires d'avirons tombèrent dans l'eau et firent jaillir l'écume jusqu'à son feutre. Le fleuve s'ouvrit devant la proue de l'esquif, tandis que deux soldats, le mousquet au poing, debout à l'arrière, attendaient pour faire feu le signal de Mathéus.

– Couchez-vous ! cria Armand-Louis à Mlle de Souvigny qui, d'un œil brillant, mesurait le sillage des deux bateaux.

– Et pourquoi ? répondit-elle fièrement.

– Parce que si vous perdiez un cheveu de votre tête, deux gentilshommes français seraient déshonorés ! dit Renaud.

Adrienne se coucha au fond du bateau. À présent les balles pouvaient siffler.

Penchés sur les rames, Armand-Louis, Carquefou et Dominique faisaient voler le léger esquif ; Renaud, qui tenait toujours la barre du gouvernail, cherchait sur la surface grise de l'Escaut si le navire à la ceinture blanche ne surgissait pas du milieu des ombres.

Deux détonations se firent entendre, et deux balles tombèrent mortes à quelques toises du canot.

– Les lâches ! dit Renaud sans tourner la tête, ils savent que nous n'avons que des pistolets !

La distance maintenue entre les deux bateaux par le premier élan ne diminuait pas ; si le seigneur Mathéus avait pour lui le nombre des bras et n'épargnait ni les menaces ni les promesses, en revanche les fugitifs avaient pour eux l'amour, le dévouement, la pensée du devoir. Leurs mains ne se lassaient pas.

– Et le *Bon Samaritain*, le vois-tu ? demanda Armand-Louis.

– Je vois le brouillard, je vois le fleuve, mais je ne vois pas le navire, répondit Renaud.

– Nage encore ! reprit M. de la Guerche.

Deux nouveaux coups de fusil retentirent presque aussitôt ; les balles, cette fois, égratignèrent l'eau à quelques pouces du bord.

« Hum ! pensa Renaud, ils gagnent de vitesse ! »

Un rayon de soleil glissa sur la surface du fleuve et, comme une flèche d'or, illumina la masse profonde du brouillard qui s'envolait.

Mlle de Souvigny se souleva à demi et se mit à genoux.

– S'il te plaît, Seigneur, de nous abandonner, dit-elle, fais du moins que je ne tombe pas vivante aux mains de ce misérable !

Renaud chercha autour d'eux.

– Rien encore ! dit-il.

Cependant sous l'effort de la brise de mer qui accourait du large, le voile de vapeur se déchira, l'Escaut parut tout étincelant et, dans la clarté brillante du matin, on vit un navire que le courant et la marée descendante avaient la veille fait chasser sur ses ancres.

– La ceinture blanche ! cria Renaud.

Une balle fit sauter un morceau de bois sous sa main.

– Eh ! ils approchent ! murmura-t-il.

Il aperçut au fond du canot une paire de rames, l'ajusta sur les tolets et imprima un élan plus vif au canot.

Une angoisse fiévreuse se peignit sur le visage d'Armand-Louis. Ses yeux ne quittaient plus Adrienne. La sueur ruisselait sur le front de Carquefou et de Dominique ; leur poitrine haletait.

Adrienne s'assit, et du doigt montra le pan de sa robe tout mouillé.

L'eau montait sous les pieds des rameurs.

– Ah ! les coquins ! s'écria Renaud qui jeta ses rames. Une balle avait traversé le bordage du frêle canot au-dessous de la ligne de flottaison.

– Ramez toujours ! dit Renaud, je vais aveugler la voie d'eau.

Un peu de drap autour d'une cheville répara l'avarie, mais la distance qui séparait le bateau du seigneur Mathéus du canot des fugitifs s'était raccourcie. Deux balles partirent ; l'une passa en sifflant au-dessus de leur tête, l'autre brisa l'une des rames que tenait Carquefou.

– Cette fois, monsieur, ai-je le droit d'avoir peur ? dit Carquefou.

Déjà Renaud avait repris sa place au rang des rameurs.

Le *Bon Samaritain* grandissait à vue d'œil. On distinguait déjà les moindres parties du gréement ; le navire avait mis en panne. Quelques matelots groupés le long des bastingages suivaient avidement la lutte de vitesse engagée entre les deux bateaux. Un homme debout sur le château d'arrière portait une longue-vue à son œil.

– Eh ! oui, c'est nous ! s'écria Renaud.

Le canot nageait déjà dans les eaux du *Bon Samaritain*. Tout à coup on entendit le porte-voix du commandant, le drapeau fut arboré à la poupe du navire, et presque aussitôt un nuage de vapeur blanche enveloppa les flancs du *Bon Samaritain*. Le retentissement d'un coup de canon passa sur la surface du fleuve, un grand jet d'eau indiqua la place où le boulet venait de tomber, et le bateau du seigneur Mathéus, tout couvert d'écume, s'arrêta.

Carquefou jeta son chapeau en l'air.

– Fer contre plomb ! chacun son tour, messieurs les coquins ! cria-t-il.

Armand-Louis n'avait plus de souffle. Dominique râlait ; mais leur esquif toucha les flancs du *Bon Samaritain* : une échelle de corde tomba du pont.

La première, Adrienne y posa le pied. Le capitaine calviniste la reçut le chapeau à la main.

– Vous êtes chez le roi Gustave-Adolphe, madame, ne tremblez plus ! dit-il.

Adrienne s'agenouilla sur le pont et joignit les mains.

– Dieu de miséricorde, soyez béni ! dit-elle.

Comme un capitaine à l'heure d'un naufrage, Armand-Louis voulut que les hommes de l'équipage passassent avant lui. Dominique et Carquefou parurent ensemble sur l'échelle.

Mathéus Orlscopp n'était plus qu'à une courte distance du navire suédois. Debout, il voyait s'échapper ceux qu'il avait eu un instant l'espoir de saisir. Mille sentiments terribles le tourmentaient, et, entre tous, la colère et l'humiliation étaient les plus forts. Tout à coup il s'arma d'un mousquet, et, faisant signe à quelques-uns de ses soldats de l'imiter.

– Feu ! dit-il.

Sept ou huit balles sifflèrent en même temps.

Mais les coups avaient été dirigés sur l'échelle où Mathéus croyait reconnaître Armand-Louis et Renaud. Le chapeau de Carquefou fut emporté ; mais, tandis qu'il étendait le bras pour le rattraper, Dominique, atteint d'une balle en plein corps, lâchait la corde et roulait aux pieds de M. de la Guerche.

Armand-Louis posa la main sur la poitrine de son serviteur. Le cœur ne battait plus. Abraham Cabeliau se découvrit :

– Il est mort en faisant son devoir ! Dieu ait son âme ! dit-il.

Mais déjà le calviniste avait fait place au commandant. D'une main ferme Abraham Cabeliau venait de tourner du côté de l'agresseur la gueule d'un canon qu'il pointait lui-même. La mèche toucha la poudre, le coup partit. Carquefou, qui pleurait près du corps de Dominique, souleva la tête. Mieux dirigé cette fois, le boulet atteignit en plein bois la barque du seigneur Mathéus.

Un homme poussa un grand cri, et le bateau où l'eau s'engouffrait disparut subitement dans un tourbillon d'écume.

Quinze têtes pareilles à des points noirs, et trente bras parurent sur la surface houleuse de l'Escaut.

– Faut-il envoyer un paquet de mitraille à ces maudits ? demanda un matelot qui caressait la gueule du canon.

– Ils n'ont plus d'armes, c'est assez, répondit Abraham.

La main passée dans un hauban, Renaud cherchait des yeux dans la foule des nageurs ; deux ou trois, embarrassés dans leurs armes et les vêtements tout imbibés d'eau, disparurent de la surface du fleuve. D'autres fendaient les flots, aiguillonnés par la terreur, ou s'accrochaient aux débris épars du bateau. Parmi eux le regard de M. de Chaufontaine reconnut le visage pâle et maigre du seigneur Mathéus, dont les grands bras coupaient l'eau à temps réguliers. Renaud sauta sur un mousquet et le mit en joue. En ce moment, le seigneur Mathéus prit pied sur le sable et se redressa.

– Non, dit Renaud, il est sans défense.

Et son bras loyal releva le mousquet.

Mathéus Orlscopp venait de se retourner, et, levant sa main menaçante :

– Au revoir ! dit-il.

Bientôt après, il s'effaçait derrière les saules et les roseaux du rivage.

– Une bonne occasion perdue ! murmura Carquefou.

Le corps de Dominique, enveloppé d'un pan de voile dans laquelle on avait noué un boulet, fut confié à la mer ; le *Bon Samaritain* se couvrit de voiles, le vent les gonfla, et il descendit le fleuve au milieu d'un flot d'écume.

Trois semaines après il jetait l'ancre dans un port de la Norvège.

– Dieu a béni notre voyage ! dit Abraham. Allez où le Seigneur vous envoie.

Cependant le capitaine Abraham Cabeliau n'était pas encore converti.

– C'est dommage, dit Renaud ; j'espère toutefois que saint Pierre fera une exception pour ce parpaillot, et lui ouvrira quelque porte secrète du paradis.

XIII

LES DEUX COUSINES

M. le marquis de Pardaillan, vers lequel la fortune poussait Adrienne, habitait un vaste château non loin de Gothembourg. C'était un homme qui, quoique jeune encore, avait tous les cheveux blancs, avec un air singulier d'autorité mêlé de raillerie. Il avait à un haut degré l'habitude du commandement, et n'aimait pas à ce qu'on lui tînt tête. Établi en Suède depuis un grand nombre d'années, il occupait dans la vaillante armée qui venait si glorieusement de pousser la guerre en Pologne, un rang considérable qu'il devait bien plus à son mérite qu'à son nom et à l'éclat de sa fortune. Des infirmités, gagnées au service du roi dans une campagne longue et difficile, le forçaient de renoncer au métier des armes. Il se consolait d'un repos vers lequel ses goûts ne le portaient pas, par le faste de sa vie. Mlle de Pardaillan, sa fille, l'aidait à faire les honneurs d'un château ouvert à quiconque avait de la naissance ou un grade dans les troupes du roi Gustave-Adolphe.

Le marquis de Pardaillan ouvrit ses bras à Mlle de Souvigny, qui s'y jeta ; mais au même instant il lui présenta une jeune personne qui se tenait timidement debout derrière lui.

– Ma fille, Diane de Pardaillan, dit-il, aimez-la comme une sœur.

Diane jeta ses bras autour du cou d'Adrienne :

– Le voulez-vous ? dit-elle d'une voix douce.

M. de Chaufontaine, ébloui, sentit quelque chose qu'il ne connaissait pas s'agiter dans son cœur :

– À présent, je crois aux séraphins ! murmura-t-il sans perdre Mlle de Pardaillan des yeux.

Mais, au lieu de l'accueil cordial auquel il se croyait quelque droit, M. de la Guerche fut surpris de l'air de hauteur avec lequel son parent le reçut. Bien loin de lui tendre la main, il lui laissa seul gravir les marches du perron.

– Voici bien longtemps déjà que j'attendais Mlle de Souvigny ma nièce, dit-il le sourcil froncé et les lèvres légèrement relevées des coins.

Armand-Louis comprit la portée de ces mots ; ils l'atteignirent au cœur. Ainsi finissait cette odyssée qui, malgré les périls encourus, avait laissé dans son cœur une trace lumineuse. N'était-il pas alors et à toute heure auprès d'Adrienne ? ne lui semblait-elle pas à lui et comme enchaînée à sa vie par des liens indestructibles ? À présent, le rêve avait fini, l'heure triste du réveil venait de sonner. Si Mlle de Souvigny était sauvée, n'était-elle pas en même temps perdue pour lui ? Combien de pensées cruelles ne lui traversèrent pas l'esprit en ce moment ? Comme un homme qui vient tout à coup de quitter une oasis et s'enfonce dans les sables arides du désert, Armand-Louis ne voyait plus qu'un vide sombre et sans limites autour de lui.

M. de Pardaillan se méprit sur la cause de son silence et de la pâleur qui se répandait subitement sur le visage de M. de la Guerche.

– Vous ne répondez pas, monsieur ? reprit-il d'un air de hauteur.

Mais déjà Armand-Louis s'était remis.

– Monsieur le marquis, dit-il, vous avez peut-être vu M. le comte de Pappenheim ?

– Je ne l'ai pas vu, mais il m'a écrit, répliqua M. de Pardaillan un peu surpris.

– Alors rien ne m'étonne plus ; je n'imiterai pas M. le grand maréchal de l'empire ; seulement je dirai : « Je m'appelle le comte Armand-Louis de la Guerche, et quiconque osera prétendre que mon noble et honoré grand-père, M. le comte de Charnailles, et moi n'avons pas eu pour notre parente Mlle de Souvigny tous les égards qu'elle mérite, celui-là en a menti. »

M. de Pardaillan regarda M. de la Guerche, qui ne baissa pas la paupière.

– Et moi Renaud de Chaufontaine, marquis de Chaufontaine, ajouta Renaud, je dirai comme Armand-Louis et jetterai mon gant à quiconque soutiendra le contraire.

Le marquis de Pardaillan se connaissait en physionomie.

– Entrez, beau cousin, entrez, monsieur, reprit-il gracieusement.

Armand-Louis, pas plus que Renaud, ne songea à repousser l'hospitalité du marquis, mais les pièces d'or que M. de Charnailles avait remises à M. de la Guerche, celles dont la bourse de Renaud était pleine au départ avaient été semées en route en grand nombre, il n'en restait plus guère au fond de leur poche, et la vie allait grand train au château de Saint-Wast. Ce n'était plus comme à la Grande-Fortelle, où les parties

d'hombre les plus désastreuses ne coûtaient pas plus d'un petit écu. De plus, M. de Pardaillan, qui avait la main prodigue, ne croyait pas, ainsi qu'un grand nombre de personnes riches, que d'autres eussent parfois besoin de ce qu'il avait, lui, à profusion. Souvent le soir, en sentant sous ses doigts la doublure de ses hauts-de-chausses, Armand-Louis pensait qu'il faudrait peut-être un jour regagner la France. La mer n'était pas couverte de *Bons Samaritains* toujours prêts à recevoir à leur bord les voyageurs dans l'embarras. Le retour pouvait être pénible.

Cependant là n'était pas la cause des plus gros soucis de M. de la Guerche. Il voyait bien encore Adrienne, et Adrienne n'était pas changée à son égard, mais il la voyait moins souvent et moins librement. À la table de M. de Pardaillan, couverte des mets les plus abondants, et les plus délicats, il n'était pas assis à côté d'elle ; combien alors il regrettait l'hôtellerie du « Canard d'or », voire même celle de la « Croix de Malte », où il avait vu la mort de si près ; il protégeait alors Mlle de Souvigny, et le sourire de l'aimable fille illuminait tout.

En outre, il n'était plus seul auprès d'elle. Saint-Wast était bien certainement le château le plus fréquenté qui se pût voir à vingt lieues à la ronde. C'était chaque jour visites nouvelles, gens d'épée et gens de robe, magistrats, gouverneurs, généraux ; le torrent ne s'écoulait jamais. Parmi ces visiteurs, quelques-uns faisaient au château d'assez longs séjours, et tous n'avaient pas, tant s'en faut, les cheveux blancs de M. de Pardaillan. On en voyait qui regardaient Mlle de Souvigny plus longtemps qu'il n'est besoin pour saluer une personne qu'on ne connaît pas ; d'autres ne se gênaient guère pour déclarer hautement qu'elle était tout à fait charmante et digne de faire l'admiration de Stockholm.

L'un de ces indiscrets complimenta même M. de Pardaillan.

– Vous aviez une perle, dit-il en faisant allusion à Diane, à présent vous en avez deux.

Armand-Louis, cette fois, daigna regarder Mlle de Pardaillan. Elle lui parut ce qu'elle était en effet, la plus aimable et la plus accomplie des femmes qu'il eût encore vues, si on en excepte Adrienne ; un petit nez fin, des yeux d'un bleu sombre, expressifs, clairs, lumineux, tout à fait parlants ; une bouche qui n'avait pas besoin de s'ouvrir pour être éloquente, le cou d'une déesse, des cheveux dorés par un rayon de soleil et plus abondants que les longs rameaux d'un saule, la taille souple, tous les mouvements harmonieux. Gaie, et laissant voir les deux fossettes roses de ses joues, c'était une de ces nymphes que les poètes font sourire dans leurs églogues ; sérieuse, c'était une princesse.

– Mais elle est charmante, adorable !… c'est une fée ! dit-il.

– Est-ce d'aujourd'hui seulement que tu t'en aperçois ? dit Renaud avec un gros soupir.

– Alors pourquoi s'occupe-t-on de Mlle de Souvigny ? s'écria Armand-Louis, qui de grand cœur aurait souhaité que la terre entière n'eût d'yeux que pour Mlle de Pardaillan.

Les mille sentiments confus et cuisants qu'il avait éprouvés lors de la visite de M. de Pappenheim à la Grande-Fortelle, il les éprouvait de nouveau, mais plus âpres, plus amers, plus irritants. Chaque jour il avait des velléités impatientes de couper la gorge à quelqu'un ; un matin il voulait tuer un gentilhomme de la Finlande que Mlle de Souvigny avait écouté. Le lendemain, il brûlait du désir de provoquer un seigneur poméranien avec qui elle avait dansé. Ordinairement il souhaitait que le château prît feu pour avoir l'occasion d'enlever Adrienne et de disparaître avec elle.

Quand d'aventure il causait avec un seigneur de passage chez M. de Pardaillan, Armand-Louis ne manquait pas de lui vanter les charmes, la figure, l'esprit de Diane. Rien n'était comparable à cette ravissante personne. C'était une grâce indicible et des yeux à n'en pas trouver de plus beaux. On lui perçait le cœur quand on lui répondait :

– C'est vrai ; mais sa cousine, Mlle de Souvigny, n'est pas moins séduisante.

– À qui le dites-vous ? pensait alors le pauvre Armand-Louis.

M. de Chaufontaine, on le sait, n'avait pas tardé non plus à remarquer de quels avantages la nature s'était plu à orner Mlle de Pardaillan. Il n'en pouvait détacher ses yeux et gémissait.

– Se peut-il, disait-il quelquefois, que de tels cheveux, de si belles dents, des mains si charmantes, un front si pur, une bouche si semblable à la rose, soient le partage d'une huguenote, car c'est une huguenote comme ta cousine Adrienne, mon cher parpaillot ! Je te demande un peu à quoi pensent les saints du paradis quand ils permettent de pareilles choses ?

Puis il soupirait :

– Ah ! mon pauvre bon Dieu ! reprenait-il d'un air lugubre, il y a tant de bonnes catholiques laides auxquelles tu ne penses pas !

Un soir, il entra dans la chambre de M. de la Guerche d'un air lugubre.

– Les neuvaines et les cierges n'y peuvent rien, dit-il ; il faut donc que je me confesse. Je suis tombé dans les pièges du

Malin : je suis amoureux d'une abominable huguenote, jolie comme les amours, belle comme une madone.

– Toi, mon pauvre ligueur ? dit Armand-Louis qui savait tout.

– Moi-même ! Mon âme est en proie au démon ; mais, dussé-je en mourir, je l'exorciserai. Sainte Estocade ma patronne m'a suggéré une idée que je veux mettre à profit sans plus tarder.

– Voyons l'idée.

– Tu as compris que j'aimais follement Mlle de Pardaillan. Quelle confusion pour mon âme !

– L'étrange eût été que tu ne l'eusses point remarquée.

– Parle pour toi, réprouvé ! Eh bien ! je veux incontinent m'habituer à en adorer une autre. Ce sera ma pénitence.

– Ah ! voilà ce que te conseille sainte Estocade ? Saint Hercule-coupe-tête a-t-il poussé la complaisance jusqu'à te faire voir le remède ? C'est ton patron aussi, je crois ?

– Tu te moques, vilain hérétique ; mais saint Hercule-coupe-tête a fait ce que l'effroyable Calvin, ton ami, n'aurait pu faire. Le remède est ici.

– Dans ce château ?

– À Saint-Wast : c'est une jeune dame qu'on dit veuve.

– La baronne d'Igomer ?

– Elle-même. La baronne a vingt-cinq ans ; c'est auprès d'elle que je veux faire pénitence.

– La pénitence est jolie.

– Tant mieux, le châtiment en sera plus complet.

Armand-Louis ne comprenait pas bien comment la beauté de la baronne d'Igomer rendrait la punition de Renaud plus radicale. Tandis qu'il cherchait la solution de ce problème, M. de Chaufontaine versait un flacon d'eau de senteur sur ses mains, ses cheveux, son mouchoir, ses vêtements, et partait pour faire pénitence auprès de la jeune veuve.

Il y avait en ce moment, au château de Saint-Wast, un jeune seigneur originaire du Brabant, contre lequel Armand-Louis se sentait animé d'un mouvement de haine tout particulier. On disait ce jeune seigneur engagé dans l'armée que l'empereur Ferdinand avait placée sous le commandement du fameux et invincible comte de Tilly.

Le baron Jean de Werth rappelait le comte de Pappenheim par l'audace, la morgue, la magnificence ; il faisait voir en outre une jactance et une intempérance de langage qui semblaient étranges chez un homme d'une bravoure proclamée par cent témoins et dix blessures.

Jean de Werth avait le regard hautain et la parole caustique, et, dans le visage, une expression d'astuce mélangée de violence qui était singulièrement insupportable à M. de la Guerche. Ses manières, empreintes d'insolence et d'ostentation, laissaient percer les traces d'une brutalité que l'habitude des Cours lui faisait mal dissimuler. S'il jetait un ducat d'or à un palefrenier qui ajustait les rênes d'un cheval, il lui appliquait presque aussitôt un terrible coup de houssine à la moindre apparence de lenteur ou de négligence. Si une jeune fille,

servante ou jardinière, à laquelle il venait d'adresser un mot de galanterie, faisait mine de s'enfuir, il la saisissait par le bras ou la taille avec une telle rudesse que la marque de ses doigts restait dans les chairs meurtries.

On voyait donc réunies, chez le seigneur Jean de Werth, la superbe des templiers, la vantardise d'un officier de fortune, l'humeur fougueuse et farouche d'un flibustier ; avec cela de l'impertinence et de l'esprit. Ce qui faisait qu'Armand-Louis avait pris garde à cet ensemble de qualités bonnes ou mauvaises, c'est que le baron Jean de Werth avait remarqué Mlle de Souvigny.

M. de Chaufontaine, de son côté, assurait qu'il s'occupait de Mlle de Pardaillan.

– Que j'aurais de plaisir à lui couper la figure en quatre ! disait Armand-Louis.

– Avec quelle joie ne lui planterais-je pas mon épée au travers du corps ! répliquait Renaud.

Le plus triste était qu'ils faisaient l'un et l'autre une pauvre figure auprès du seigneur brabançon. Comment lutter contre un homme habile à prodiguer les sérénades et remplissant le château de surprises fastueuses qui faisaient crier la valetaille ! L'animosité des gentilshommes français, dont Jean de Werth paraissait avoir le sentiment, l'excitait à rendre plus excessives ses prodigalités.

Les poches du baron rappelaient le tonneau des Danaïdes, à cette différence près que si la cuve mythologique ne pouvait pas se remplir, les poches de Jean de Werth ne pouvaient pas se vider.

On jouait quelquefois grand jeu, on le sait, au château de Saint-Wast. Jean de Werth, qui semblait avoir découvert quelque part une mine d'or dont il exploitait les trésors à son profit, perdait ou gagnait comme si les pistoles et les ducats eussent été pour lui pareils à des grains de sable ou à de petits cailloux. Un soir la partie s'engagea entre lui et un gentilhomme norvégien. M. de Chaufontaine, qui était auprès de la table, faisait intérieurement des vœux pour le Norvégien. C'était la seule chose que la prudence lui permît de risquer.

– Vous ne pariez pas, monsieur le marquis ? dit Jean de Werth en tournant la tête à demi vers Renaud.

Celui-ci, dont les mains tourmentaient les mailles d'une bourse assez plate, y puisa sans répondre deux pièces d'or qu'il jeta sur le tapis.

La prudence vaincue, les deux pièces d'or furent perdues en deux secondes.

– Mettez-vous là, peut-être serez-vous plus heureux, dit le baron qui lui montrait un siège à l'autre bout de la table.

Renaud s'assit. Armand-Louis, qui depuis quelques jours mettait son imagination à la torture à cette seule fin d'inventer mille prétextes pour ne pas jouer, le regarda d'un air effaré.

Mais Renaud battait les cartes d'un air d'assurance. On aurait dit qu'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Quelque temps la fortune lui fut favorable. L'or à chaque coup passait de la poche de Jean de Werth dans la sienne. Cette chance et l'entrain de Renaud donnaient fort à penser à M. de la Guerche. Son ami le ligueur lui faisait l'effet d'un capitaine d'aventure menant une poignée d'hommes à la bataille contre une armée.

« L’escarmouche est jolie, pensait-il, la bataille sera désastreuse ! »

Et il multipliait les signes de détresse pour engager son ami à quelque modération. Renaud mettait une habileté non moins têtue à ne pas s’en apercevoir.

Jean de Werth riait et tirait sans cesse de nouveaux ducats tout reluisants d’une longue bourse de soie qui semblait n’avoir point de fond.

Tout à coup, la chance tourna. Il fallait un as de cœur, Renaud amena un sept de pique. Les pièces d’or que Renaud avait mises en prison dans sa poche retournèrent en foule chez l’ennemi.

– Peut-être feriez-vous bien de battre en retraite, dit le baron d’un air railleur.

– Battre en retraite, allons donc ! répliqua Renaud.

Il tint bon et fit donner ses réserves. En un clin d’œil elles furent enlevées.

– Mon cher de la Guerche, passe-moi ta bourse ! cria Renaud d’un air délibéré.

Armand-Louis leva sur le ligueur des yeux tout pleins d’angoisse.

– Ma bourse ? dit-il.

– Parbleu ! celle que tu as glissée dans ton haut-de-chausses ce matin !

Dans ces sortes d'occasions, Renaud avait une mémoire implacable.

– Elle est bien petite, murmura M. de la Guerche, qui songeait au lendemain.

– Donne toujours.

Armand-Louis glissa la main dans sa poche.

– Voilà ! dit-il en tirant sa bourse des profondeurs les plus secrètes de son haut-de-chausses.

C'était une honnête bourse en cuir d'Espagne, solide et ronde ; elle était de taille à contenir un héritage, mais sa mollesse indiquait qu'on y avait pratiqué de trop fréquentes saignées.

– Eh ! voilà un noble galion ! dit le baron en ricanant ; il est fâcheux qu'il ait souffert tant d'avaries !

Renaud ouvrit la bourse et y plongea la main. Quelques maigres ducats tintèrent sous ses doigts.

La bataille s'engagea de nouveau. Mais que pouvaient faire de telles recrues contre des troupes aguerries et nombreuses ? Leur défense fut héroïque, mais, au bout de quelques minutes, la bourse de cuir d'Espagne gisait à plat sur le coin de la table. Renaud la souleva ; elle ne rendait plus aucun son. La bourse était morte au champ d'honneur. Jean de Werth appuya ses deux coudes sur la table.

– Vous plaît-il de continuer ? dit-il ; j'accepte la bourse pour cent pistoles.

Renaud allait résolument la pousser sur le tapis ; un regard sérieux de M. de la Guerche l'arrêta.

– Non, plus aujourd'hui ! dit M. de Chaufontaine qui se leva.

Une ou deux heures après, quand ils furent rentrés chez eux, Armand-Louis vida jusqu'au fond sa valise ; après quoi, n'y trouvant rien, il interrogea Renaud du regard.

– Eh ! parbleu ! répondit Renaud, ma valise est trop honnête pour ne pas ressembler à la tienne ; le maudit baron m'a tout pris !

– Ainsi il ne reste rien ?

– Rien.

– Et nous sommes en Suède !

– C'est bien plus drôle ! répliqua M. de Chaufontaine.

Et tous deux partirent d'un éclat de rire.

Pour expliquer cette gaieté, il convient de dire que ce jour-là personne n'avait dansé avec Adrienne, et que Renaud, après avoir longtemps regardé autour de lui, avait ramassé et glissé furtivement dans son sein une fleur tombée du corsage de Mlle de Pardaillan. Armand-Louis ouvrit la fenêtre toute grande, le rossignol chantait dans les arbres. Le son d'un luth, plus doux encore, se fit entendre.

– Je reconnais ces soupirs harmonieux, dit Renaud ; j'en ai entendu de pareils à l'hôtellerie de la « Croix de Malte ».

Armand-Louis rougit.

– Eh ! eh ! tu as remis ton manteau, reprit M. de Chaufontaine.

– Oui, balbutia Armand-Louis qui, furtivement, se glissait vers la porte.

Le refrain d'une chanson se mêlait au chant du rossignol et soupirait dans la nuit.

– Hélas ! ce n'est pas Mlle de Pardaillan qui chante ! murmura Renaud.

Il agrafa lestement sa cape sur ses épaules et se trouva près de la porte en même temps que son ami.

– Tu sors donc aussi ? dit Armand-Louis qui s'arrêta.

– Coquin ! ne faut-il pas que je guérisse ? s'écria Renaud d'un air où le désespoir se mariait à une envie folle de rire.

– Ah ! la baronne d'Igomer ?

– Hélas ! mon pauvre parpaillot, elle a pitié de mon martyre, elle consent à m'entendre…

– Ce soir ?

– À l'instant… Diane était si jolie aujourd'hui ! je me suis jeté aux genoux de la baronne… Indignée, elle m'a repoussé en jurant qu'elle serait à son balcon vers minuit.

– Voilà donc pourquoi tu perds mon argent sans sourciller ?

– Plains-moi !… Il faut à tout prix que j'oublie Mlle de Pardaillan.

– Vivant, je n'oublierai jamais Mlle de Souvigny ; mort, je ne cesserai pas de l'aimer ! s'écria M. de la Guerche.

Ils sortirent sans bruit du château, et chacun tira de son côté.

Le luth soupirait toujours ; une lumière brillait timidement au balcon de la baronne d'Igomer.

Tandis que les deux jeunes gens s'abandonnaient à ces charmants entretiens, musique enchantée de la jeunesse en sa fleur, douces conversations qui semblent toujours nouvelles et qui varient si peu, un laquais, à l'autre extrémité du château, introduisait Jean de Werth dans l'appartement de M. de Pardaillan.

Ce n'était plus le même homme au sourire sardonique, au geste violent, à la voix âpre. Il avait l'attitude fière d'un homme de guerre ou d'un ambassadeur. On voyait sur la table devant laquelle il se tenait debout, une lettre ouverte, timbrée d'un sceau de cire rouge ; M. de Pardaillan, auquel il la montrait du doigt, la relisait.

– Vous le voyez, dit Jean de Werth, vous savez ce qui m'amène en Suède ; il n'est pas nécessaire d'appuyer, j'imagine, sur l'importance de la mission qui m'a été confiée par Sa Majesté l'empereur d'Allemagne.

– Non certes ! s'écria le marquis.

– Alors, puis-je espérer que ces papiers dont vous avez pris connaissance seront présentés à Sa Majesté le roi Gustave-Adolphe votre maître ?

– Ils le seront certainement, quoique, à vrai dire, je ne fonde pas un grand espoir sur le résultat de ces propositions.

– Quoi ! une alliance secrète entre les deux États ? La faculté pour la Suède de s'agrandir du côté de la Pologne et de la Russie ; au besoin même, la possibilité de réunir sous la même couronne les provinces du Danemark ? N'est-ce point une offre qui soit de nature à séduire l'esprit guerrier de votre roi ?

– Gustave-Adolphe appartient, vous le savez, à la religion réformée, et l'empereur Ferdinand est serviteur du pape.

– Entre nous, et maintenant que nous sommes seuls, est-ce bien sérieux ? Protestant, je le veux bien, mais Gustave-Adolphe est prince et ambitieux avant tout !

M. de Pardaillan secoua la tête.

– Vous vous trompez, monsieur le baron, reprit-il d'un air de fierté ; Gustave-Adolphe, avant toutes choses, est suédois.

– Ne chicanons pas sur les mots, ambitieux ou suédois, c'est tout un, poursuivit Jean de Werth. Puisque les propositions que je suis chargé de lui transmettre ont pour conséquence immédiate l'agrandissement de la Suède…

– Nous ne nous entendons pas. Le roi maître est suédois et protestant ; il ne sépare pas la pensée de la religion de celle de son royaume.

Jean de Werth sourit.

– Croyez-vous que l'empereur Ferdinand, que je sers, oublie un jour qu'il est bon catholique ? Je le suis aussi, par la morbleu ! mais si j'ai quelque avantage à me lier avec un

protestant, je le fais sans hésiter ; son salut n'est point mon affaire.

– À la cour de Stockholm, la foi passe avant l'intérêt politique.

Le baron réprima un geste d'impatience.

– Enfin, reprit-il, il est urgent que je sache quelle réponse je dois apporter à Vienne. C'est pourquoi je désire que le roi Gustave-Adolphe soit informé de ma présence en Suède. Si je me suis dès l'abord adressé à vous, c'est que je savais quelle place vous teniez dans les Conseils du roi. Je craignais, en outre, que ma présence à la Cour ne réveillât mille hostilités en donnant l'éveil sur l'objet de ma visite.

– Vous avez eu raison, votre présence pourrait tout perdre.

– Mais puisque mon séjour à Saint-Wast n'amène pas de solution, eh bien ! je partirai à tout hasard.

– Gardez-vous-en bien ! Dans l'état où sont les affaires d'Europe, votre arrivée auprès du roi produirait l'effet d'une bombe au milieu d'un amas de poudre. Pourquoi ne pas envoyer tout de suite le comte de Tilly ou Son Excellence le duc de Friedland avec le héraut de l'empire ? Vous ou lui, c'est tout un.

La comparaison flattait Jean de Werth.

– Alors, dit-il d'un ton radouci, que ne parlez-vous vous-même ? Volontiers je remets le soin de cette négociation à votre habileté.

– Oubliez-vous qu'il y a ici Mlle de Souvigny et Mlle de Pardaillan ?… Puis-je les abandonner ? Je ne suis pas seul à Saint-Wast !

– C’est vrai ; il y a M. de la Guerche et M. de Chaufontaine.

– Et vous.

– Ah ! vous pensez qu’un Flamand tel que moi n’est pas moins redoutable que ces deux Français… je vous remercie. Mais là n’est pas la question, j’ai encore huit jours à vous donner : si rien alors n’est décidé, au risque de tout compromettre, j’irai chez le roi.

– Il faudrait, et cela vaudrait cent fois mieux, trouver un homme sûr qu’on chargerait de porter ce message à Gothembourg. On s’assurerait de sa discrétion en ne lui disant rien.

– C’est un moyen dont j’ai maintes fois éprouvé l’efficacité.

– Si cet homme sûr était en même temps loyal, incorruptible, intelligent, actif, je n’hésiterais pas à lui confier les papiers que voici, sa présence auprès de Gustave-Adolphe n’exciterait aucun soupçon, s’il était inconnu surtout.

– Mais cet homme, vous l’avez dans la main.

– Qui ?

– M. de la Guerche.

– Armand-Louis ? et vous croyez qu’il acceptera ?

– Si vous lui parlez de ce voyage comme d’un service à vous rendre, il n’hésitera pas.

– Eh ! eh ! vous avez peut-être là une bonne idée.

– Excellente, monsieur le marquis. Ainsi, c'est entendu, demain vous parlerez à M. de la Guerche.

– Demain.

– Et le même jour il partira ?

– Diable, faut-il encore lui laisser le temps de se retourner !

– Ce n'est pas la peine ; les bonnes idées sont comme les fruits mûrs, il faut les cueillir et les croquer sur-le-champ.

Jean de Werth fit deux pas vers la porte ; arrivé là, il se retourna.

– Quant aux choses qui nous concernent personnellement, dit-il, rien n'est changé, n'est-ce pas ?

– Rien.

– Quelle que soit même la résolution du roi !

– Le roi peut tout dans son royaume ; dans cette maison, je suis le maître.

M. de Pardaillan ne manqua pas, le lendemain, de parler à M. de la Guerche, comme il l'avait promis au baron. Quitter un château où Jean de Werth étalait sa magnificence aux yeux d'Adrienne, n'était pas une fête pour Armand-Louis ; mais le moyen, quand on est jeune et bien portant, de refuser un petit voyage qui rend service au tuteur de la personne qu'on aime ?

– Je suis à vos ordres, dit M. de la Guerche à M. de Pardaillan.

– Il ne s'agit, en somme, que d'une promenade, répliqua le marquis, le roi est dans son château, près de Gothembourg. Le pli que je vous chargerai de porter renferme des papiers de la plus haute importance : j'y joins une lettre. Je ne puis confier le tout qu'à un gentilhomme. Vous remettrez la lettre et les papiers aux mains du roi, ou à celle du capitaine de service, si le roi était en affaires.

– Après quoi j'attendrai !

– Voilà tout.

– Longtemps ?

– Je ne le pense pas ; le roi Gustave-Adolphe est expéditif.

– Ah ! tant mieux ! s'écria M. de la Guerche.

– Maintenant, si vous partiez ce soir, vous me feriez grand plaisir.

M. de la Guerche soupira ; mais avant tout il ne fallait pas mécontenter un homme sous la dépendance de qui vivait Mlle de Souvigny.

– Je partirai ! dit-il avec effort.

M. de Pardaillan lui serra affectueusement la main ; mais, comme son hôte se retirait, Armand-Louis le retint, et, avec un sourire :

– On m'a conté, dit-il, l'histoire d'un philosophe d'autrefois qu'un roi de Paphlagonie voulait envoyer en ambassade chez un prince voisin, roi du Pont ou de Phrygie. Le philosophe prit son bâton, et le remettant à un écuyer : « Porte-le à l'écurie, dit-il, et quand le bâton sera devenu gros comme un cheval, avec deux

jambes à chaque bout, tu me le ramèneras ; alors je partirai. » Vous plaît-il, monsieur le marquis, que j'envoie ma canne à votre écuyer ?

M. de Pardaillan sourit à son tour.

– Mon meilleur cheval est à votre disposition, dit-il, et comme on peut manquer de quelque chose quand on a voyagé comme vous l'avez fait, je me charge de tout.

Armand-Louis informa Renaud de son prochain départ.

– Se bat-on où tu vas ? demanda Renaud d'un air d'envie.

– Non, on parle.

– Alors, je reste.

– Je comprends… Tu as vu mademoiselle Diane, ce matin.

– Ah ! mon ami, qu'elle était charmante ! Si je n'obtiens pas de la baronne d'Igomer de grimper à son balcon, je suis perdu !

– Ce soir encore !

– Ce soir, demain, toujours ! oh ! je ne veux rien épargner pour mon salut ! Et je ne sais que la baronne qui puisse rompre le charme.

– Bonne pénitence, alors !

– Ami, bon voyage, je prierai pour toi !

XIV

LA PETITE MAISON BLANCHE

Peu de temps après son départ de Saint-Wast, Armand-Louis était installé dans une auberge, non loin de Gothembourg, entre la ville et la résidence du roi. Il se présenta chez Gustave-Adolphe le matin même de son arrivée. Gustave-Adolphe était occupé. Armand-Louis, qui n'avait rien oublié des recommandations de M. de Pardaillan, demanda à parler au capitaine de service.

Un beau et grand jeune homme parut. Tirant de sa poche un grand pli scellé d'un cachet de cire vierge aux armes du marquis de Pardaillan, Armand-Louis le remit aux mains du capitaine.

– C'est de la part de M. le marquis de Pardaillan, dit-il ; et M. de Pardaillan attend une réponse.

– Si Sa Majesté le roi m'ordonne de porter cette réponse, où et à qui devrai-je m'adresser ?

– Je suis descendu à l'auberge du « Saumon couronné », et vous demanderez M. le comte de la Guerche.

Les deux jeunes gens échangèrent un salut et se séparèrent.

En attendant la réponse du roi, Armand-Louis, qui n'avait rien à faire, se promenait dans les environs. Il les trouvait charmants, avec quelque chose d'étrange que n'avaient point les

paysages de la Grande-Fortelle. Cependant il lui semblait que ces paysages manquaient de lumière. Cette lumière, c'était Adrienne, à laquelle il pensait toujours. Que faisait-elle ? À quoi songeait-elle ? Jean de Werth, l'exécré Jean de Werth, était-il auprès d'elle ? Quelle clarté tout à coup, et quelle grâce dans ce coin de terre inconnu, si subitement Mlle de Souvigny s'y fût rencontrée !

Ainsi rêvant, Armand-Louis allait du rivage que battait la mer infatigable, aux bois voisins que le vent secouait. Les murmures du flot et les murmures des sapins berçaient son rêve. Il y avait non loin de la côte, tournée vers le midi, une maison de modeste apparence, mais gracieuse, à laquelle de beaux arbres faisaient une ceinture. Des plantes grimpantes en tapissaient la façade qui riait au soleil, toute blanche sous un rideau vert ; quelque chose s'exhalait de cette maison qui plaisait à Armand-Louis. Il la regardait longtemps chaque jour. Il pensait que la vie auprès d'Adrienne y serait belle.

Deux ou trois fois, et tandis qu'il était couché au pied d'un jeune chêne, il vit passer derrière des massifs d'arbustes une ombre légère qui glissait sur le gazon. Que n'était-ce Adrienne ! Les sons d'une voix argentine arrivaient parfois à son oreille.

Un page aurait pu croire qu'une jeune fée habitait la maison blanche. Mais Armand-Louis n'avait plus l'âge heureux d'un page. Il pensait donc qu'une femme, qui avait des raisons pour rester inconnue, y cachait son bonheur comme dans un nid.

Un soir, il vit apparaître sur le rivage un cavalier dont le cheval tout écumant faisait voler le sable. Le cheval et le cavalier atteignirent en quelques bonds une haie qui tournait autour de la maison solitaire, et la franchirent d'un seul élan.

– Oh ! oh ! fit M. de la Guerche.

Le même cavalier monté sur le même cheval parut le lendemain à la même heure. La haie du jardin ne leur sembla pas plus difficile à franchir.

– Toute inconnue suppose un inconnu ! murmura M. de la Guerche.

Un matin Armand-Louis à qui le souvenir d'Adrienne mêlé à celui de Jean de Werth ne laissait pas beaucoup de sommeil, entendit tout à coup sur la plage le galop d'un cheval.

Par désœuvrement il se mit à sa fenêtre.

Il reconnut le cheval à sa robe noire et le cavalier à son manteau blanc ; mais, au lieu d'arriver du côté de la ville, ils s'éloignaient rapidement de la maison solitaire.

– Tel Jupiter, quand il rendait visite aux mortels, disparaissait aux premiers feux du jour ! murmura Armand-Louis.

Quand le cavalier passa auprès de M. de la Guerche, un pli de son manteau blanc s'écarta. Armand-Louis aperçut comme dans un éclair le visage d'un beau jeune homme tout animé d'une expression martiale. Il le salua. Le jeune cavalier le regarda un peu surpris, lui rendit son salut avec courtoisie et précipita sa course.

– Quel regard ! deux jets de flamme ! dit Armand-Louis.

Cependant la réponse du roi n'arrivait pas. Lorsque M. de la Guerche se présentait au château de Gustave-Adolphe, le capitaine de service lui disait invariablement que Sa Majesté était en affaires.

– Les papiers que vous avez apportés sont dans son cabinet sur sa table. Attendez, reprenait-il.

Armand-Louis attendait encore.

Un soir, à l'heure de sa promenade accoutumée, il aperçut trois hommes enveloppés de grands manteaux qui se glissaient le long de la haie dont les fleurs et le feuillage fermaient le jardin de la petite maison blanche ; bientôt après ils se blottirent dans le petit bois voisin de la maison.

« Si mon ami Renaud était ici, il dirait qu'il flaire une aventure, pensa Armand-Louis. »

Le cavalier monté sur le cheval noir parut peu d'instants après, franchit la haie et s'enfonça dans le jardin.

Les trois hommes sortirent de leur cachette et s'éloignèrent à grands pas.

« Ce sont des coupeurs de bourses, ils ont eu peur, pensa de nouveau Armand-Louis, » qui regagna lentement l'auberge du « Saumon couronné ».

Si M. de la Guerche avait suivi ces trois inconnus, peut-être eût-il changé d'opinion ; il les aurait vus s'arrêter dans un cabaret de vilaine apparence, au fond d'une crique, et s'enfermer dans un cabinet qui n'avait qu'une fenêtre sur la mer.

Le plus grand des trois déboucla son ceinturon, et frappant du poing en avalant un verre d'eau-de-vie :

– Affaire manquée ! dit-il ; mais j'ai reçu la somme, et un honnête homme n'a que sa parole.

– Des scrupules ! murmura son voisin, un vilain maigre qui avait des moustaches en croc.

– Imbécile ! Si je réussis, le duc m'a promis cinq cents écus d'or.

– Cinq cents !…

– Rubis sur l'ongle !

– Voilà des raisons, et je comprends maintenant que vous teniez votre parole.

– Alors, nous attendrons ? dit le troisième qui avait le nez camard et les yeux de travers.

– Le gîte n'est pas mauvais, répondit le plus grand, nous y dormirons ; une nuit est bientôt passée quand on a de l'eau-de-vie et du jambon. Si le duc ne nous a rien fait dire, demain à pareille heure nous retournerons à notre poste. Gotlieb amènera les chevaux auprès du bois, Pétrus conduira la voiture. Et s'il plaît au grand saint mon patron, nous gagnerons les cinq cents écus d'or !

Le maître du cabaret apporta du jambon fumé, trois brocs, de la chandelle, et ferma la fenêtre.

Une sympathie qu'il ne raisonnait pas attachait M. de la Guerche au beau jeune homme qui galopait sur le cheval noir. Poussé par un instinct secret, il voulut voir, le lendemain, si les coupeurs de bourses hanteraient de nouveau le petit bois.

À la même heure que la veille, il les aperçut se glissant le long des arbres ; le bout de leurs rapières soulevait le bord de leurs manteaux. Presque au même instant, un homme qu'il

n'avait pas encore remarqué s'arrêta sur la lisière du bois, conduisant trois chevaux de mains, sellés et bridés.

– Voilà qui prend figure, dit Armand-Louis ; quel malheur que Renaud ne soit pas ici !

Armand-Louis eut la pensée de faire le tour du jardin. Près d'une porte qui s'ouvrait sournoisement entre deux épais buissons, dans un chemin creux, il rencontra une voiture attelée de deux vigoureux chevaux, deux laquais sans livrée aux portières, un cocher sur le siège.

– Oh ! oh ! fit-il, cela m'étonnerait bien si on n'avait quelque projet contre l'inconnue de la maison blanche. Pareille chose a failli arriver à Mlle de Souvigny !

Ce souvenir le détermina à ne pas quitter la place sans avoir vu la fin de l'aventure. Mais d'abord il s'assura que l'épée jouait aisément dans le fourreau, le poignard et les pistolets dans la ceinture.

La nuit était venue, nuit claire et limpide à laquelle des milliers d'étoiles prêtaient leurs clartés. Le disque aminci de la lune courbait son croissant dans le ciel.

En observant mieux dans la transparence de la nuit les personnages auprès desquels le hasard venait de le pousser, Armand-Louis s'imagina qu'il les avait déjà rencontrés quelque part. Malheureusement sa mémoire ne lui fournissait aucun détail précis. Était-ce à la Grande-Fortelle avec les cavaliers de M. de Pappenheim ? en Flandre avec les coupe-jarrets de don Gaspard et du seigneur Mathéus ? Il eût été fort en peine de le dire, mais ce premier soupçon l'affermit dans sa volonté de rester jusqu'au bout.

Au moment où M. de la Guerche cherchait un endroit d'où il pût tout observer sans être aperçu, il entendit le galop d'un cheval ; un cavalier lancé à toute bride passa devant lui, s'enfonça dans le bois et disparut comme un fantôme. Il avait la même taille et le même cheval noir que M. de la Guerche avait déjà vu plusieurs fois. Une voix intérieure lui cria cependant que ce n'était pas le même cavalier, quelque chose l'en avertissait, ce sentiment indéfinissable peut-être, qui fait reconnaître au sauvage le pas d'un ennemi au milieu de mille autres pas confondus dans une prairie.

Cinq minutes après, le cavalier reparut, jeta un regard rapide dans l'ombre, sauta par-dessus la haie et entra dans le jardin.

Armand-Louis se glissa hors de sa cachette et rampa dans la direction qu'avait prise le cavalier ; comme il approchait de l'endroit où le cheval s'était enlevé, un objet brillant qu'un rayon de la lune faisait étinceler dans l'herbe arrêta son regard ; c'était une chaîne d'or d'un merveilleux travail, à laquelle était suspendu un poignard de merci. L'un des chaînons était cassé.

Armand-Louis ramassa le bijou et le glissa dans sa poche.

« Bon ! un homme de Cour ! pensa-t-il. »

Un bruit confus de pas lui rappela qu'il n'était pas seul en sentinelle, et se couchant dans l'ombre de la haie, il gagna en rampant un endroit couvert.

Là il se mit à réfléchir. Il était clair que s'il se portait franchement à la rencontre des trois hommes qui venaient de quitter leur retraite, une bataille, dans laquelle il pouvait n'être pas le plus fort, s'ensuivrait nécessairement. Il fallait donc recourir à la ruse. Si vraiment les individus qui rôdaient autour du jardin en voulaient à la liberté de celle qui en paraissait la

maîtresse, la voiture qui attendait dans le chemin creux lui était destinée. C'était donc de ce côté-là qu'il fallait se diriger.

Quand il y parvint, le carrosse n'avait pas changé de place. L'un des laquais, debout sur le revers du chemin, regardait dans la direction du jardin.

– Eh bien ? demanda le cocher.

– Rien encore, répondit le laquais.

Armand-Louis pensa qu'il ne s'était pas trompé.

Essayant alors sur son doigt le fil de sa dague et s'entourant de sa cape comme d'un bouclier, M. de la Guerche sortit résolument du bois dont il venait de suivre la lisière.

– Est-ce toi, Conrad ? lui cria le cocher.

Armand-Louis pressa le pas et s'approcha de la voiture.

– Je suis un gentilhomme et me suis égaré, répondit Armand-Louis ; ne pourriez-vous pas m'indiquer le chemin de Gothembourg ?

– Gentilhomme ou non, camarade, passez votre chemin ! répliqua le cocher.

M. de la Guerche appuya tranquillement sa main gauche sur la croupe d'un cheval de manière à dissimuler les mouvements de sa main droite occupée à trancher les traits.

– Je parle poliment, répondez poliment, continua-t-il.

– Hein ? si je cassais la tête à ce raisonneur ? reprit le cocher qui tira un pistolet de dessous sa souquenille.

– Paix ! répondit le laquais qui était près de la portière, tu sais bien qu'on nous a recommandé de ne faire aucun bruit !… Eh ! l'ami ! vous demandez le chemin de Gothembourg ?

Armand-Louis se hâta de passer de l'autre côté, de manière à serrer la croupe du second cheval.

– Et comme une indication vaut une récompense, je paye, dit-il.

Le laquais se baissa pour ramasser le rixdaler qu'Armand-Louis venait de lui jeter ; mais, si prompt que fût son mouvement, il permit à M. de la Guerche de couper les traits du côté gauche, comme il avait déjà coupé ceux du côté droit.

– Traversez le bois, suivez le sentier que vous rencontrerez, le chemin de Gothembourg est au bout, dit le laquais.

– Merci, vous savez répondre, vous, répliqua M. de la Guerche qui fit mine de s'enfoncer dans le bois.

Mais au bout de trois ou quatre minutes il revint sur ses pas et se blottit derrière le tronc d'un sapin.

De l'endroit où il se trouvait, et par une échappée, on distinguait la porte pratiquée dans la haie et prise entre deux buissons. Deux hommes à cheval s'y tenaient immobiles.

Tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et un cavalier, suivi de deux valets qui emportaient une femme entre leurs bras, parut à l'entrée du chemin creux ; ce n'était pas celui qu'Armand-Louis avait vu tout à l'heure sur un cheval noir.

– Vite au carrosse ! cria ce cavalier.

Les deux valets pressèrent le pas ; un laquais ouvrit la portière, son camarade abattit le marchepied.

– À moi ! cria la femme qui se débattait.

Armand-Louis sauta sur la route.

Cependant les deux valets avaient réussi à pousser la femme dans la voiture ; déjà l'un d'eux, pour étouffer ses cris, roulait un voile autour de son visage.

– À moi ! cria-t-elle encore.

Et sa voix expira dans les plis du voile.

Deux laquais à cheval prirent la tête du cortège, un autre se plaça près du carrosse, à gauche ; le cavalier qui paraissait leur chef prit la droite.

– Fouette, cocher, et au galop ! cria-t-il.

Le fouet tomba sur la croupe des chevaux, qui partirent ; mais, retenus par leurs colliers seulement, ils imprimèrent une secousse au carrosse, qui ne remua pas, et s'arrêtèrent court.

– Tonnerre ! cria le cocher, on a coupé les traits !

Armand-Louis s'approcha, l'épée nue à la main ; son autre main, cachée sous le manteau, tenait un pistolet.

– Une femme est là qui a crié ; que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix haute.

– Arrière ! répondit l'un des cavaliers qui poussa son cheval contre M. de la Guerche.

– Mon ami, jouons franc jeu, répliqua le huguenot qui mit son épée sous le nez du cheval.

Un coup de pistolet lui répondit ; mais la balle, mal ajustée, se perdit dans le talus du chemin.

– Tu l'as voulu ! dit Armand-Louis.

Il leva son arme et fit feu ; l'homme tomba.

Son camarade fondit sur M. de la Guerche, mais évitant le choc par un saut rapide, Armand-Louis d'un coup d'épée enfoncée en plein corps, fit rouler son ennemi par terre.

– Au troisième à présent ! reprit-il froidement.

Mais déjà le troisième était sur lui, l'épée haute. La lumière de la lune éclairait en plein sa taille puissante et sa barbe rouge.

– Le capitaine Jacobus ! s'écria M. de la Guerche.

À son tour le capitaine Jacobus l'avait reconnu.

– Encore toi ! dit-il ; ah ! maudit ! cette fois, tu payeras pour deux !

– Prends garde ! nos rencontres ne te portent pas bonheur, beau capitaine !

– À moi, les autres ! hurla le capitaine Jacobus, qui se jeta sur M. de la Guerche.

Les deux valets qui étaient restés près du carrosse accoururent et lâchèrent deux coups de mousqueton ; l'une des balles perça le chapeau d'Armand-Louis, l'autre déchira son pourpoint.

– Maladroits ! dit M. de la Guerche.

Et il riposta par un coup de pistolet qui jeta sur le carreau le plus proche des assaillants.

Mais il avait encore deux ennemis à combattre, et deux ennemis secourus par le cocher, ce qui faisait trois hommes déterminés. Il s'établit solidement dans un angle du chemin, et sûr au moins qu'on ne pouvait pas l'attaquer par-derrière, il présenta bientôt au capitaine Jacobus et à ses acolytes son épée nue et son bras gauche roulé dans les plis de son manteau.

On n'entendit bientôt plus que le froissement du fer ; quelquefois une sourde imprécation annonçait que la pointe d'une épée avait déchiré un lambeau de chair ; le combat recommençait alors plus âpre et plus ardent ; la rapière de M. de la Guerche traçait un cercle flamboyant autour de lui, mais quelle que fût son adresse à parer les triples coups qui lui étaient portés il n'espérait pas sortir vainqueur de cette lutte. Déjà son bras se ressentait des efforts qu'il faisait pour résister à des attaques multipliées ; des gouttes de sang tachetaient çà et là l'étoffe de son pourpoint.

– Ferme ! poussez ! cria le capitaine ; à moi, Pétrus !

Le capitaine ne pensait plus aux cinq cents écus d'or, la seule pensée de la vengeance l'occupait.

Pétrus, qui s'employait à réparer les traits coupés par Armand-Louis, quitta le carrosse ; mais au moment même où il tirait sa rapière de la gaine, il vit apparaître un homme à cheval sur le sentier qui longeait la haie.

– Le cavalier noir !... Sauve qui peut !... cria-t-il.

Et grimpant le talus, il s’enfonça dans le bois à toutes jambes.

Il y eut une minute d’hésitation parmi les assaillants ; Armand-Louis en profita ; une attaque aussi prompte que la foudre le débarrassa d’un laquais qui s’abattit sur l’herbe, la gorge ouverte ; le cocher, inquiet, recula.

– À moi ! à moi ! cria tout à coup la prisonnière qui venait de sauter à bas du carrosse et courait sur la route.

Une voix lui répondit dans l’ombre.

– Tonnerre ! le comte de Wasaborg ! exclama sourdement le capitaine Jacobus.

Il hésita une seconde, mais cette victoire qu’il n’avait pas obtenue tout à l’heure, pouvait-il l’espérer à présent qu’il était seul ?

Son cheval était près de là ; d’une main furieuse il le saisit à la crinière et s’élança sur son dos.

– Au revoir donc ! dit-il.

Et il partit à fond de train, suivi du cocher qui galopait lourdement sur un des chevaux du carrosse.

Armand-Louis se sentait trop las pour les poursuivre.

– Ah ! pauvre Renaud, où étais-tu ? disait-il en essuyant son épée dans des touffes de bruyère.

XV

UNE FAUVETTE DANS UN NID

En ce moment le cavalier noir que M. de la Guerche avait aperçu si souvent passant au galop sur la route, arrivait sur le lieu du combat.

– Où es-tu, Marguerite, où es-tu ? dit-il.

Une femme tout enveloppée de voiles blancs et à demi couchée sur la route lui tendit les bras.

Le comte Wasaborg sauta de selle et la souleva.

– Tu n'as rien, tu n'es pas blessée au moins ? parle, rassure-moi ! s'écria-t-il.

Et il couvrait ses mains, ses bras, son front de baisers.

– Non ! non ! je suis sauvée, je t'aime ! répondit Marguerite qui fondit en larmes et cacha son visage rayonnant entre les bras du jeune homme.

Un autre cavalier auquel Armand-Louis n'avait pas pris garde d'abord parut à l'ouverture du chemin creux. Il en parcourut l'étendue d'un long regard : à la vue des cadavres tombés sous les coups de M. de la Guerche, il frissonna.

– Y sont-ils tous ? demanda-t-il d'une voix émue en s'approchant du vainqueur.

– Ma foi, non ! j'ai fait ce que j'ai pu, répondit Armand-Louis, mais le chef m'a échappé, il galope là-bas.

– Là-bas ? Oh ! je l'atteindrai ! s'écria le nouveau venu.

Et, sans répondre à la voix du comte de Wasaborg qui l'appelait, il piqua des deux.

– Le duc est fou ! reprit l'homme au cheval noir.

S'approchant alors d'Armand-Louis avec une aisance et une dignité que celui-ci n'avait encore vues à personne, il lui tendit la main.

– La confiance seule, monsieur, dit-il, peut reconnaître de tels services. Vous êtes fatigué sans doute, blessé peut-être, suivez-nous dans une maison où jusqu'à présent nul autre que moi n'a pénétré.

Armand-Louis suivit son guide qui se dirigeait vers la maison blanche. On traversa le jardin plein d'arbres et de silence. Çà et là quelques arbustes brisés, des vases renversés, des fleurs arrachées de leurs tiges indiquaient le passage des ravisseurs. Celle que le comte de Wasaborg avait appelée Marguerite frissonnait à cette vue qui lui rappelait à quels dangers elle venait d'échapper grâce à l'intervention d'un étranger. Autant que la pâle clarté de la lune lui permettait de reconnaître les objets, il semblait à Armand-Louis que les arbustes meurtris et les fleurs qu'il foulait aux pieds n'appartenaient pas au climat de la Suède. La porte qui donnait sur le perron était encore ouverte ; Armand-Louis et son guide pénétrèrent dans une pièce ronde tendue en mousseline des Indes et en satin de Chine. Les meubles en étaient d'une rare élégance et aussi précieux par la matière que par le travail. Deux bougies de cire parfumée éclairaient cette chambre toute

remplie de mille objets ravis aux pays les plus lointains : coffrets d'ébène et d'argent, vases du Japon, miroirs de Venise, toutes les élégances mariées à tous les luxes. M. de la Guerche promena autour de lui un regard émerveillé. Un roi n'eût pas choisi une retraite plus charmante pour sa favorite ; mais, quand il reporta ce regard sur la reine de ce séjour enchanté, il ne lui parut pas que cette élégance et ce luxe fussent exagérés. Telle il n'eût pas rêvé la divinité de ce temple : pâle dans sa robe aux longs plis flottants, elle était comme une apparition blonde au milieu d'un nuage blanc.

– Vous comprenez maintenant que je l'aime plus que la vie, dit le comte de Wasaborg, qui surprit Armand-Louis dans son extase. Et sans vous je l'aurais perdue, peut-être ! Votre main, monsieur !

Celle qu'Armand-Louis avait tirée des griffes du capitaine Jacobus leva les yeux sur lui, deux yeux bleus et doux, pareils à des pervenches lumineuses.

– Votre nom, monsieur, dit-elle, pour qu'il soit béni dans le cœur de Marguerite Cabeliau.

– Cabeliau ! Marguerite Cabeliau ! s'écria Armand-Louis, la surprise peinte sur le visage.

– Ce nom, ce n'est pas la première fois que vous l'entendez ? demanda Marguerite.

M. de la Guerche éprouvait un certain embarras à répondre. Pourquoi ce mystère, si Marguerite était la femme du comte de Wasaborg ? Quelque chose lui disait qu'il était en présence d'une de ces positions que mille événements peuvent expliquer, mais qu'à coup sûr la morale austère du vieux capitaine calviniste condamnait.

Quelle pureté, quelle innocence cependant sur le visage de Marguerite !

– Ce n'est pas, en effet, la première fois que ce nom de Cabeliau frappe mon oreille, dit enfin Armand-Louis. J'ai fait le voyage d'Anvers en Norvège sur un navire dont le capitaine s'appelait Abraham.

– C'était mon père.

– Il m'a parlé de sa fille et m'a sauvé la vie.

Le front de Marguerite se couvrit de rougeur.

– Ah ! reprit-elle en baissant la tête, les nobles actions et lui suivent le même sentier !

Sa poitrine s'était gonflée ; on voyait, au tremblement de ses lèvres, quelle émotion l'agitait. Une pâleur mortelle, succédant au coloris le plus vif, s'étendait sur son visage.

– Marguerite ! s'écria le comte de Wasaborg.

– Dieu n'a pas étendu Sa main sur la fille d'Abraham Cabeliau, dit alors Marguerite d'une voix triste ; mais l'homme que mon père a sauvé sera chez elle comme chez lui. Vous êtes sans doute le comte Armand-Louis de la Guerche ?

Armand-Louis s'inclina.

– Monsieur de la Guerche ? dit à son tour le comte de Wasaborg avec un vif sentiment de surprise.

– Vous me connaissez ?

– Non, pas moi, reprit M. de Wasaborg en hésitant un peu ; mais un capitaine des gardes du roi, qui a eu l'occasion de vous voir plusieurs fois, m'a parlé de vous. Vous êtes chargé d'une mission, je crois ?

– Oui, comme le cheval qui porte le ministre est chargé du gouvernement : on m'a dit de porter des papiers, je les ai portés ; on m'a prié d'attendre, j'ai attendu.

– Et à présent ?

– J'attends encore.

– Et vous ne savez rien de ce que renferme le pli que vous avez fait remettre au château royal de Gothembourg ?

– Rien.

Cette réponse sembla jeter le comte de Wasaborg dans un courant de réflexions nouvelles. Son visage changea d'expression ; une sorte de méditation grave y laissa son empreinte.

Marguerite, la tête dans sa main et le coude sur un oreiller, était perdue dans des rêveries dont l'ombre passait sur son front pâli. Un grand silence se fit.

Abandonné à lui-même, M. de la Guerche promena ses yeux autour de lui ; malgré leurs qualités olympiques, les héros sont quelquefois des hommes. À présent qu'il n'avait plus à combattre le capitaine Jacobus, l'estomac d'Armand-Louis lui rappelait, par de vigoureux tiraillements, qu'il appartenait à la terre. Bientôt ses yeux furent ramenés vers un guéridon que, dès son entrée, il avait considéré avec une sorte de tendresse, la tendresse du renard pour les raisins de la fable. Ce guéridon était chargé de pâtisseries, de corbeilles de fruits et de flacons

au ventre pansu. À bout de patience, M. de la Guerche consulta son voisin du regard en passant deux doigts sur ses moustaches.

– Je vois là, dit-il, des flacons pleins d'un vin d'Espagne doré et des corbeilles qui plient sous le poids des fruits ; si à ce menu gracieux on ajoutait quelque bonne langue fumée et deux ou trois tranches d'un jambon appétissant qu'on entremêlerait de conserves, on pourrait s'asseoir dix minutes autour de cette table hospitalière. L'auberge du « Saumon couronné », où j'ai pris gîte, est un endroit où l'on ne jeûne guère ; l'air est vif dans ce pays, et je viens de me livrer à un exercice qui a singulièrement aiguisé mon appétit.

– Eh ! que ne parliez-vous plus tôt ? dit gaiement le gentilhomme suédois.

Marguerite frappa des mains. Une négresse svelte et silencieuse parut à la porte.

– Aurore, dit Marguerite, apporte-nous à souper.

L'air d'étonnement d'Armand-Louis ne pouvait pas échapper au comte de Wasaborg.

– Vous êtes maître de notre secret, dit-il alors. Ce que vous avez vu dans la maison blanche, oubliez-le ; souvenez-vous seulement qu'il y a dans cette maison deux êtres dont la reconnaissance vous est acquise.

Aurore reparut, portant dans des plats de porcelaine de Chine des friandises et des viandes froides. Elle en couvrit le guéridon, dressa le couvert et disparut.

– Ma foi ! dit Armand-Louis en s'asseyant, je vais savoir si je rêve ou si je dors !

Il attaqua vigoureusement un jambon rose, et l'arrosa d'un vin de Xérès velouté, et se tournant vers son hôte :

– Parbleu ! dit-il, entre nous la reconnaissance n'a que faire ! Cet homme de bien qu'on appelle Abraham Cabeliau m'a sauvé la vie, j'ai été assez heureux pour sauver celle de sa fille : mais bien que la dette contractée envers lui ne me paraisse pas acquittée, pour des raisons qui me sont particulières, je vais cependant vous prier de me rendre un service signalé.

– Parlez, dit Marguerite, et tout ce que le comte de Wasaborg pourra faire pour vous, il le fera.

– Madame, poursuivit Armand-Louis, j'ai quelque part, à trente ou quarante lieues d'ici, une Marguerite qui s'appelle Adrienne. Les jours loin d'elle ont la pesanteur d'une année. Si M. le comte de Wasaborg, qui connaît le capitaine des gardes de Sa Majesté, pouvait l'engager à rappeler au roi Gustave-Adolphe qu'un pauvre gentilhomme français attend une réponse depuis six semaines dans une auberge où, pour compagne, il a la solitude, je ne l'oublierais pas dans mes prières.

– Ce que vous souhaitez sera fait, répondit le comte de Wasaborg. Je puis, comme le capitaine des gardes, approcher le roi. Demain, vous aurez sa réponse.

Armand-Louis porta son verre plein à ses lèvres ; mais, au moment où il buvait à la santé du gentilhomme suédois, un quatrième personnage entra en scène.

Dans ce nouveau venu, Armand-Louis reconnut le cavalier qui s'était jeté à la poursuite du capitaine Jacobus. Le comte de Wasaborg se leva :

– Mon cher Albert, un gentilhomme français à qui je dois tout, dit-il vivement.

– Eh bien ! monsieur, demanda M. de la Guerche auquel l'étranger adressait un léger salut, avez-vous atteint le fugitif ?

– Non, pardieu !… j'ai couru jusqu'à un carrefour où plusieurs routes se croisaient… personne n'était là pour me renseigner sur celle qu'il avait choisie…

– Et vous avez perdu les traces du capitaine Jacobus !

L'expression d'un vif mécontentement se peignait sur le visage de celui que le comte de Wasaborg venait de saluer du nom d'Albert, mais sans relever le mot de M. de la Guerche :

– Oui, je les ai perdues, dit-il froidement.

Un instant les deux interlocuteurs arrêtèrent leurs regards l'un sur l'autre ; autant l'air du visage et le sourire du comte de Wasaborg plaisaient à M. de la Guerche par le mélange de franchise et de courage qu'on y voyait, autant les traits du nouveau venu lui inspirèrent d'éloignement. Il avait pourtant tout à fait la mine d'un gentilhomme de bonne maison. Était-ce le regard ? était-ce le sourire ? était-ce le pli de la bouche ? Ce n'était ni ceci, ni cela ; ce n'était rien et c'était tout.

Le comte de Wasaborg, qui regardait par la fenêtre silencieusement comme un homme qui demande à la nuit l'explication d'un mystère, se tourna vivement.

– Le capitaine Jacobus ! quel est cet homme, et comment le connaissez-vous ? dit-il, en s'adressant à M. de la Guerche.

Armand-Louis raconta dans quelles circonstances il l'avait rencontré.

– Ah ! un enlèvement encore ! reprit le comte suédois. C'est donc la profession de ce capitaine ?… mais on peut croire qu'il n'agit pas pour lui… Pour le compte de qui cette fois a-t-il pénétré comme un bandit dans cet asile ? qui peut-on soupçonner ? Le savez-vous, monsieur le duc ?

– Non, dit Albert.

Les yeux de Marguerite et du duc Albert se rencontrèrent. Un nuage assombrit la physionomie du gentilhomme, et, vaincu dans cette lutte muette, il baissa le regard.

– Et vous, Marguerite, vous ne devinez rien, vous ne savez rien ? ajouta le comte de Wasaborg.

Le regard de Marguerite poursuivit le duc :

– Rien, dit elle ensuite, cependant je chercherai.

Le duc Albert respira profondément et s'assit. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Marguerite n'avait plus la même expression de joie calme et de confiance heureuse que M. de la Guerche lui avait vue quelque temps. Elle était devenue sérieuse ; sa main, qui tout à l'heure pressait la main du comte de Wasaborg, l'avait abandonnée. Elle s'était levée, et s'approchant de M. de la Guerche :

– Dieu vous garde, monsieur, dit-elle d'une voix douce et les yeux humides, je ne sais s'il est dans ma destinée de vous revoir jamais… embrassez-moi donc comme un frère embrasse sa sœur… je veux emporter quelque chose de vous.

Elle inclina ses lèvres sur le front d'Armand-Louis. Saisi tout à coup d'un sentiment indéfinissable de respect et

d'attendrissement, il lui rendit son chaste baiser, et Marguerite disparut derrière les longs plis flottants d'une portière.

Albert était devenu plus pâle qu'un mort.

Une heure après cette scène, Armand-Louis, de retour dans sa chambre de l'auberge du « Saumon couronné », se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve. Il se jeta sur son lit en y pensant et s'endormit les poings fermés.

Vers midi, un garçon de l'auberge entra chez lui, son bonnet à la main, courbant l'échine et saluant à chaque pas.

– Un courrier à la livrée du roi est à la porte ; voici ce qu'il m'a remis pour Votre Seigneurie, dit-il.

Le valet s'inclina de nouveau jusqu'à terre et présenta à M. de la Guerche un coffret lié par un cordon auquel pendait une petite clé.

Armand-Louis, s'étant frotté les yeux, ouvrit le coffret.

Il y trouva d'abord une bague en or montée en rubis, à laquelle était attaché un papier portant ces mots sans signature :

Merci encore. Si jamais vous avez besoin d'un ami, présentez-vous hardiment au palais du roi et montrez cette bague au capitaine des gardes : quelqu'un qui n'oublie rien vous recevra.

– Parbleu ! murmura M. de la Guerche, le comte de Wasaborg est quelque grand seigneur de la Cour… qui sait ! le capitaine des gardes lui-même.

Et il passa la bague à son doigt.

« Cela me servira toujours à être cornette dans un régiment suédois, pensa-t-il. »

Sous la bague et le papier il y avait un pli à l'adresse de M. de Pardaillan et scellé aux armes royales.

« Allons ! pensa M. de la Guerehe, le comte de Wasaborg est un homme de parole. »

Le garçon d'auberge, son bonnet à la main, le regardait toujours.

– Sa Seigneurie n'a rien à faire dire au courrier ? dit-il.

– Dis-lui que je pars, offre-lui une bouteille de vin du Rhin, s'il en reste dans la cave du « Saumon couronné », et videz-en deux à ma santé.

Le soleil était encore haut sur l'horizon, que déjà Armand-Louis galopait sur la route de Saint-Wast, la joie dans le cœur. En passant, il envoya un sourire et un regard à la maison blanche qu'on entrevoyait vaguement à travers les arbres du jardin.

– Adieu, Marguerite, et vive Adrienne ! dit-il.

Et, lâchant la bride de son cheval qui hennit, il disparut dans un flot de poussière.

Quelques minutes après, il n'apercevait plus les clochers de Gothembourg.

XVI

LE COUP DE FOUDRE

Cependant Carquefou vivait plantureusement dans le château de Saint-Wast qu'il appelait une noble et magnifique demeure. Il en admirait l'architecture imposante, et jurait ses grands dieux que, parmi les châteaux de sa connaissance, aucun n'avait de cuisines si larges et si béantes, ni si bien fournies.

– Monsieur, disait-il à Renaud, c'est pitié de voir une maison si pleine de choses excellentes aux mains de tels mécréants !

Quelquefois le matin, à jeun, il soupirait ; le soir, après un souper délectable, il versait dans son verre des larmes d'attendrissement.

– Monsieur, reprenait-il alors, il est clair que de pareilles bénédictions de la Providence ne peuvent pas durer éternellement ; que sommes-nous pour les mériter ? de pauvres pécheurs enraciné dans le vice !

– Parle pour toi ! répondait Renaud.

– Tel maître, tel valet, a dit le sage ; la logique ne permet donc pas que je me sépare de vous. Un matin nous nous réveillerons dans quelque abominable taudis tout semé d'embûches, l'estomac creux, la poche vide. Il faut prier, monsieur, et se réconforter en attendant les jours d'épreuves.

Renaud suivait les conseils de l'honnête Carquefou. La présence de Diane, celle aussi de la baronne d'Igomer, l'aidaient à ne pas trop souffrir de l'absence d'Armand-Louis. Il soupirait quand il voyait l'une, et souriait quand il regardait l'autre, et les pénitences ne chômaient pas.

Un matin, Armand-Louis entra comme un coup de tonnerre dans la cour du château. Quel pressentiment avait conduit Adrienne à sa fenêtre ? M. de la Guerche vit une main petite et blanche derrière le rideau, puis un profil fin et joyeux… Tous les jours qu'il avait passés loin de Mlle de Souvigny furent oubliés.

Il monta quatre à quatre le grand escalier du château, faisant sonner ses éperons sur les marches, et poussa la porte du cabinet de M. de Pardaillan.

– Eh ! eh ! monsieur le marquis, dit-il en riant, deux commissions comme celle-là, et j'aurai cent ans !

À la vue du sceau royal, M. de Pardaillan tressaillit :

– Est-ce le roi Gustave-Adolphe en personne qui vous a remis ce pli ? dit-il.

– Non, monsieur le marquis.

– Son capitaine des gardes, alors ?

– Pas davantage.

– Et connaissez-vous le contenu de ces dépêches ?

– Je n'en connais ni un mot ni une syllabe.

M. de Pardaillan frappa sur un timbre. Un laquais parut :

– Priez M. le baron Jean de Werth de monter chez moi, reprit-il.

– Est ce tout ? demanda Armand-Louis.

– Tout.

– C’est plaisir de courir pour vous, monsieur le marquis, vous ne vous ruinez pas en compliments.

M. de Pardaillan saisit la main du gentilhomme :

– Ne m’en veuillez pas ! reprit-il ; dans ce pli, il y a la ruine ou le salut de la moitié du monde… Dieu veuille avoir inspiré le roi !

On entendit le pas de Jean de Werth, M. de Pardaillan montra à M. de la Guerche une porte pratiquée dans l’angle de son cabinet :

– Vous m’excuserez, n’est-ce pas ? reprit-il.

– Les affaires du roi ne sont pas les miennes, s’empressa de répondre le voyageur.

Et Armand-Louis, que le salut du monde occupait moins que le souvenir d’Adrienne, sortit là-dessus, laissant M. de Pardaillan seul avec le baron.

– Vous le voyez, dit alors le vieillard à Jean de Werth, en lui montrant la dépêche que M. de la Guerche venait de remettre entre ses mains, le sceau est intact : je n’ai voulu ouvrir ce pli qu’en votre présence. Déchirez vous-même l’enveloppe.

Jean de Werth prit la dépêche et en rompit le sceau. M. de Pardaillan déploya la feuille de papier. Son cœur battait. Tout à coup, l'expression d'une joie inexprimable se peignit dans tous ses traits.

– Voyez, lisez ! dit-il avec un élan qu'il ne sut pas maîtriser.

La dépêche ne contenait que ces deux mots : *Non, jamais !*

Et plus bas, de la même écriture : *Moi le roi.*

Et plus bas encore, le nom de Gustave-Adolphe.

Un sceau de cire vierge, aux armes de la maison royale, accompagnait la signature du roi.

Jean de Werth froissa le papier entre ses mains.

– C'est donc la guerre ! s'écria-t-il.

Puis, frappant du pied :

– Ah ! reprit-il, avec lui, nous étions les maîtres de l'Europe !

M. de Pardaillan ne voulut pas répondre, mais il pensait que la Suède, avec ses seules armes, pourrait bien devenir la maîtresse de l'Allemagne.

Tandis que cette scène se passait dans le cabinet de M. de Pardaillan, M. de la Guerche cherchait Adrienne ; Adrienne le cherchait aussi.

Quand Mlle de Souvigny l'aperçut, elle lui prit les mains et l'entraîna dans un endroit écarté du jardin. Armand-Louis ne pouvait pas parler. Adrienne avait les yeux humides et brillants.

Quand ils furent bien seuls, au fond d'un bosquet, elle s'arrêta, et, soupirant :

– Enfin ! dit-elle.

Des larmes jaillirent de ses yeux et baignèrent son visage qui rayonnait d'une expression de joie anxieuse et troublée.

– Qu'avez-vous ? s'écria M. de la Guerche tout ému à la vue de ces pleurs.

– Je ne sais, mais je suis tremblante jusqu'au fond de l'âme, inquiète, agitée... Ah ! j'avais besoin de vous voir !... Quelque chose se passe ici qui m'effraye... quoi ? je l'ignore, mais tout me fait peur... il y a un malheur autour de nous.

– Un malheur ? répéta Armand-Louis.

– Vous savez si je suis prompte à m'alarmer ; je croyais qu'un danger encouru par vous pouvait seul remplir mon âme de ce trouble qui la tourmente ; eh bien ! vous voilà, je sais qu'aucun péril ne vous menace, et la terreur me gagne.

Armand-Louis passa son bras sous la taille de Mlle de Souvigny qui chancelait.

– Est-ce le baron Jean de Werth ? dit-il tout à coup.

– Ah ! taisez-vous !... Il y a quelques jours, nous causions, M. de Pardaillan était là ; j'achevais de broder un nœud de rubans ; le baron Jean de Werth parlait de guerre et de combats ; ma pensée était près de vous. Il me disait quels périls entourent un soldat, il me disait que bientôt il allait partir, que peut-être il ne reviendrait plus, mais qu'il se sentirait plus hardi contre la mort et mieux protégé si une main amie lui donnait un nœud de rubans pareil à celui que je brodais.

– Et vous lui avez donné celui auquel votre main a touché, Adrienne ?

– Il l'a pris du moins, et je le lui ai laissé. Ah ! je vous jure qu'alors je pensais à vous, je voyais votre tête menacée par le fer qui étincelle, par le plomb qui vole… et ma main défaillante n'a pas su protéger ce morceau de soie. Me pardonnez-vous, Armand ?

– Adrienne, m'aimez-vous toujours ?

– Si je vous aime !… Dieu du ciel, il le demande ! Vous voyez, je vous dis bien tout… Allez, j'ai assez pleuré ! Mais depuis l'heure où ce nœud de rubans a passé de mes mains dans les siennes, le baron me regarde avec une expression que je ne lui avais pas vue encore. Vous souvient-il de M. de Pappenheim ? c'est le même sourire, le même regard.

Armand-Louis allait répondre ; la voix de Renaud l'appela.

– Un pli qui arrive de France à ton adresse, mon pauvre parpaillot ; si la dépêche te dérange déchire-la en mille morceaux. J'ai remarqué que les lettres sont une mauvaise affaire ; écrites par des amis, ce sont des coups d'escopettes dirigés contre notre argent, et nos tristes bourses n'ont pas besoin de ces saignées pour être à sec ; signées par les grands parents, elles sont pleines d'homélies et d'objurgations non moins compendieuses que désagréables.

Mais déjà Armand-Louis avait ouvert la dépêche qui arrivait de France.

– Lisez, dit-il à Mlle de Souvigny, et lisez haut.

Adrienne jeta les yeux sur le papier ; dès les premiers mots elle pâlit.

À M. le comte de la Guerche.

Mon fils bien-aimé,

Sachez que le dernier boulevard de la religion réformée en France, La Rochelle, est cerné par de nombreuses troupes amenées de tous les coins du royaume par M. le cardinal de Richelieu. Si Dieu ne prend pas en pitié ses serviteurs, nous succomberons sous le nombre, mais nous mourrons en braves gens, l'épée au poing, en confessant notre foi. Si Mlle de Souvigny, ma fille d'adoption, est seule et abandonnée de son oncle, vous vous devez à elle tout entier. Adieu, alors. Si elle a reçu chez M. de Pardaillan l'hospitalité qui lui est due, consultez votre cœur, il vous dira où est la vraie place de l'honneur. Au revoir, alors. Que Dieu vous garde, mon fils, et répande sur vous Ses bénédictions.

Le marquis

Hercule-Armand de CHARNAILLES.

Adrienne leva son front pâle. La mort était dans ses yeux, mais d'un accent résolu, et prenant la main de celui qu'elle aimait :

– Armand-Louis, dit-elle, vous devez partir !

– Je partirai, répondit M. de la Guerche.

– Eh mordieu ! je vous suivrai ! s'écria Renaud.

– Toi ! reprit Armand-Louis, je croyais qu'une chaîne te retenait ici ?…

Une ombre de tristesse se répandit sur le visage de M. de Chaufontaine.

– À toi l'ami de mon enfance, le compagnon de ma jeunesse, je dirai tout. Oui, j'aime, et du plus profond de mon cœur, j'aime, comme je n'aurais jamais cru le fils de mon père capable d'aimer. Ah ! ce sera peut-être pour toute la vie ! mais je m'appelle le marquis de Chaufontaine, et si j'ai laissé une à une les pierres de mon château à toutes les broussailles du chemin, on ne m'accusera jamais de chercher une héritière pour rendre à mon blason son éclat perdu ! Je porte une hermine dans mon écu… ma renommée restera sans tache comme elle. À présent, je suis jeune, j'ai mon épée ! vienne la fortune, et pas une autre femme que Diane de Pardaillan ne s'appellera la marquise de Chaufontaine.

– Ah ! déjà vous la méritez ! s'écria Mlle de Souvigny.

Ils reprirent silencieusement le chemin du château. Armand-Louis monta chez M. de Pardaillan ; Adrienne, rentrée dans sa chambre, tomba tout en pleurs à genoux ; Renaud se mit à la recherche de Carquefou. Il pensait moins alors à la baronne d'Igomer qu'à sainte Estocade sa protectrice.

M. de Pardaillan approuva le projet d'Armand-Louis avec un empressement singulier. Il mit sa bourse, ses chevaux, sa maison à la disposition de son hôte, et le complimenta vivement de sa noble résolution.

« Voilà qui est bizarre, pensa Armand-Louis ; je comprends qu'il m'approuve, mais pourquoi cette joie ? »

Cette réflexion ne l'empêcha pas de choisir un excellent cheval dans les écuries du marquis. Il y trouva Carquefou qui gémissait.

– Je l'avais toujours dit, monsieur, cela ne pouvait pas durer ! s'écria le pauvre garçon ; c'était ici le vrai pays de Cocagne, nous allons rentrer dans le royaume des coups, des horions et du jeûne !

Le dîner qui finit la journée fut triste. Diane avait les yeux rouges d'une personne qui a pleuré. La baronne d'Igomer était songeuse avec une nuance de mécontentement ; les ailes de ses petites narines mobiles passaient du rose au blanc. Adrienne était comme la statue de la tristesse et de la résignation. Renaud ne parlait pas. C'était la plus grande preuve de chagrin qu'il pût donner. Seul le baron Jean de Werth se montrait plein d'entrain et de feu.

Quand on fut passé dans la pièce voisine, M. de Pardaillan s'approcha de M. de la Guerche.

– Lorsque vous serez auprès de M. de Charnailles, dit-il, assurez-le que Mlle de Souvigny, fussé-je mort, ne sera pas seule dans la vie. Voici M. le baron Jean de Werth, son fiancé.

La foudre tombant aux pieds d'Armand-Louis et d'Adrienne les auraient moins terrifiés.

– Son fiancé ! s'écria M. de la Guerche.

– Si bon vous semble, monsieur le comte, répliqua Jean de Werth avec hauteur.

Adrienne se leva.

– J'ai idée cependant, dit-elle les yeux tout étincelants de fierté, que je suis pour quelque chose là-dedans ?

– Assurément, madame.

– Alors, avant même de vous adresser à M. de Pardaillan, à qui mon père m'a léguée, je le sais, peut-être auriez-vous dû vous informer si j'avais votre recherche pour agréable. C'est m'offenser singulièrement de disposer, ainsi que vous le faites, d'une main que je ne vous ai pas donnée. Si c'est par de tels moyens que vous croyez arriver à mon cœur, je vous dirai que vous vous trompez étrangement. Au surplus, et puisque vous m'y contraignez, un mot coupera court à tout ceci : Sachez, monsieur, que j'aime M. le comte de la Guerche.

– Ah ! malheureuse, ma parole est engagée ! s'écria M. de Pardaillan.

– Et je la tiens pour bonne, reprit Jean de Werth, donc, je la garde.

Armand-Louis allait répliquer, Adrienne passa devant lui, et s'adressant au baron :

– Ah ! vous le prenez ainsi ! poursuivit-elle, sachez donc que rien au monde ne me fera renoncer à celui que j'ai librement choisi, que si je ne suis pas fille à me marier sans le consentement de celui qui représente mon père ici-bas, du moins il n'est pas de rigueur et pas de contrainte qui me fassent céder !

– Il y a le temps, madame… et ce maître invincible brise toutes les résistances.

Mlle de Souvigny eut un mouvement d'indignation.

– Et vous êtes gentilhomme ! s'écria-t-elle.

– Madame, je suis Jean de Werth ; je vous aime, donc je vous aurai.

Le baron s'inclina profondément et sortit.

Armand-Louis, la main sur le pommeau de son épée, tremblait de colère. Il allait s'élancer ; M. de Pardaillan le retint.

– Pas chez moi ; c'est mon hôte ! dit-il.

– Voilà encore un homme de l'espèce des loups et des sangliers, avec qui je voudrais bien me voir face à face ! murmura Renaud.

M. de Pardaillan frappa du pied.

– Ah ! dit-il, pourquoi m'a-t-il sauvé la vie ?

Le marquis leur raconta alors que pendant la guerre engagée par le roi Christian de Danemark contre l'Allemagne, renversé de son cheval à la bataille de Lutter, il allait périr sous les coups d'un cavalier croate, lorsque Jean de Werth, qui s'initiait au métier des armes, le tira d'affaire en s'exposant lui-même. Le baron ne voulut rien accepter pour sa rançon, et, dans l'élan de sa reconnaissance, M. de Pardaillan jura alors qu'il lui accorderait la première chose que son sauveur lui demanderait.

– Je me nommai et mis ma main dans la sienne, ajouta M. de Pardaillan. « Soit ! » me répondit Jean de Werth, et le jour même j'étais libre.

Depuis ce jour, les hasards de la guerre les avaient séparés ; Jean de Werth, le catholique, avait pris parti pour l'empereur ; M. de Pardaillan, protestant et Français d'origine, était resté fidèle au drapeau du roi de Suède ; une affaire avait plus tard ramené Jean de Werth en Suède ; fort du passé, c'était à M. de Pardaillan qu'il avait demandé l'hospitalité et son appui

dans la conduite d'une affaire délicate. C'est alors que le baron avait vu Mlle de Souvigny.

– Huit jours après il me rappelait la promesse faite il y a longtemps sur un champ de bataille arrosé de mon sang. Que pouvais-je répondre ? s'écria le marquis.

Il fit quelques pas dans la pièce, en proie à la plus violente agitation.

– Ah ! que n'avez-vous parlé plus tôt ? reprit-il. Que n'avez-vous parlé dès le moment de votre arrivée !

– Eh ! le pouvais-je ? s'écria M. de la Guerche. Rappelez-vous de quel air vous m'avez reçu. Mlle de Souvigny est riche, je suis pauvre, et, avant de me connaître, déjà vous me teniez en suspicion. Pour un empire alors ma bouche ne se serait pas ouverte.

– Ah ! ne m'accusez pas. Je ne vous connaissais point alors, et je savais seulement par une lettre de M. de Pappenheim que Mlle de Souvigny était, depuis de longues années, et sans motif apparent, retenue au château de la Grande-Fortelle, chez M. de Charnailles.

– Vous voyez donc bien que je devais me taire ! Mais déjà ma résolution est prise, et si un jour mon épée me faisait conquérir une large place au soleil, alors je serais venu vous dire : « J'aime Adrienne, je suis digne d'elle, voulez-vous me la donner pour femme ? »

Renaud serra vigoureusement la main d'Armand-Louis.

– Espère, ami, dit-il ; Jean de Werth ne s'appelle pas Achille, et il n'est pas invulnérable.

– Espère aussi, puisqu'il t'aime, murmura Diane à l'oreille de Mlle de Souvigny qu'elle serrait dans ses bras.

Pourquoi ce mot, prononcé d'une voix si douce et si timide que seule l'oreille d'une femme pouvait en saisir les syllabes, fit-il froncer le sourcil à la baronne d'Igomer ? Pourquoi, tandis qu'elle regardait Renaud à la dérobée, vit-on se dessiner, comme mille légers serpents, des fibrilles rouges sur le frais incarnat de ses joues ? n'était-ce pas que Renaud avait les yeux tournés du côté de Diane en ce moment ?

XVII

UN SERPENT SOUS L'HERBE

Si nous voulons avoir la clé de ces petits mystères, il nous faudra entrer, peu d'instants après, dans une chambre toute parée de fleurs, et qu'illumine doucement la clarté d'une lampe cachée sous un arbuste odoriférant. La fenêtre est ouverte ; un vent léger se joue dans les plis soyeux des rideaux qu'il gonfle comme un voile. Aucun bruit dehors, si ce n'est le murmure des feuilles. Mme la baronne Thécla d'Igomer, en déshabillé de nuit, est couchée dans un grand fauteuil, l'un de ses bras nus pend négligemment le long de son corps alangui, oubliant d'agiter l'éventail qu'elle a pris d'une main négligente ; l'autre soutient sa tête. Elle songe ; mais le pli de sa lèvre est accusé ; la pointe interne de ses sourcils se touche ; l'œil est sombre ; il a les reflets métalliques de la mer frappée par un éclair. Par moments, sa poitrine s'enfle et des rougeurs subites passent sur son visage. Immobile et muette, elle est pleine de menaces et d'orages. La baronne est petite et mignonne ; le tissu léger de sa robe laisse voir la rondeur nacrée de ses épaules, la blancheur laiteuse de ses bras, la souplesse harmonieuse de sa taille. Quelle courbe élégante dans tout son corps, quelle grâce dans l'attitude ! Mais le sourire n'éclaire pas sa bouche et son visage, empreints alors d'un caractère singulier d'audace et de sombre résolution.

Un bruit furtif a glissé sous le balcon ; un pas crie dans le sentier ; la baronne n'a pas remué, mais un frisson a parcouru ses joues qui deviennent blanches tout à coup. Les rideaux s'agitent sous une main impétueuse qui les écarte ; Renaud a

posé le pied dans la chambre. Le regard de Mme d'Igomer se lève.

– Eh ! quelle rêverie ! s'écria Renaud ; on vous prendrait, ma charmante, pour la belle Alcmène attendant Jupiter.

Le doigt de Mme d'Igomer montra à Renaud un tabouret près du fauteuil qu'elle occupait, et d'une voix âpre :

– Monsieur de Chaufontaine, vous ne m'aimez pas ! dit-elle.

– Quelle folie ! s'écria Renaud.

– Vous ne m'aimez pas, vous dis-je ! Ah ! je l'ai bien vu aujourd'hui !

– Aujourd'hui, dites-vous ? qu'ai-je donc fait aujourd'hui ? Ingrate, j'ai passé deux heures à rimer un sonnet que je vous destinais ; mais Phœbus m'a tenu rigueur ; je n'ai pas accroché plus de quatre vers ; les voici.

– Laissez, reprit la baronne avec une sorte d'impétuosité farouche, vous riez et vous partez !

Renaud tressaillit.

– Eh ! n'hésitez pas !… j'ai tout compris.

– Eh bien ! oui, je pars ! répondit Renaud, qui prit sa résolution tout d'un coup.

Un frisson parcourut le corps de la baronne :

– Ah ! c'est donc vrai ; vous me quittez ?

– Pourquoi mentirais-je ?

Renaud posa un genou sur le tabouret et chercha à prendre la main de Mme d'Igomer.

– D'ailleurs, reprit-il d'une voix caressante et en portant à ses lèvres la petite main glacée qu'il tenait entre les siennes, ce n'est pas moi qui vous quitte, c'est mon corps ; mon âme reste ici.

– Ici, cela est bien possible ! répondit la baronne qui jeta sur Renaud un regard rempli d'un tel feu, qu'il n'en put soutenir l'éclat ; mais laissons toute vaine parole. Vous dites que vous m'aimez ; pourquoi, si vous m'aimiez, partiriez-vous ? Pourquoi me faire cet affront et cette douleur ? Qui vous y force ? Répondez franchement, sans détour, comme un homme répond à un homme. Pourquoi ?

Renaud se redressa.

– La guerre a éclaté en France entre ceux de ma religion et les calvinistes, dit-il ; je suis gentilhomme et catholique, je vais rejoindre l'armée du roi.

– Et moi ?

– Vous ?

– Tenez, Renaud, je vais vous dire les choses comme je les pense. Cette heure peut décider de ma vie tout entière. Vous savez si je vous aime ! Hélas ! mes yeux, ma rougeur, mon trouble vous l'avaient dit avant que ma bouche eût parlé. Mais vous ne savez pas quelle flamme cet amour a allumée dans mon cœur ! Il me faut le vôtre sans partage, sinon… Ah ! je ne réponds plus du feu qui brûle dans mon sang ! il peut me précipiter aux plus terribles entreprises. Il faut que j'aime ou

que je haïsse ! Voulez-vous me donner cette preuve que véritablement vous m'aimez ? Eh bien ! restez ! je suis la baronne d'Igomer, une des premières femmes de la Suède par le rang et la fortune. Avant vous, je n'ai rien aimé. Je suis veuve, restez et prenez ma main.

– Votre mari, moi ?

– Et pourquoi non ? Je suis d'un rang à porter la couronne de marquise !

– Je le sais, et mes aïeux me remercieraient d'ajouter votre blason à ceux qui chargent notre écu, mais l'honneur me fait une loi de partir, et voudrais-je vous exposer à prendre le deuil en même temps que la robe de mariée ?… Si je restais enchaîné par vous, que diraient mes frères d'armes ?

– Eh bien ! partez ! mais alors que je vous suive, et que dans ce camp où vous brûlez de combattre, ce soit avec moi, avec la marquise de Chaufontaine, votre femme, que vous entriez !

Renaud tressaillit. Il avait prévu des larmes, une explosion de colère ; mais cette proposition nette et franche, il n'y avait pas pensé.

– Vous hésitez ! poursuivit la baronne.

– C'est impossible ! dit enfin M. de Chaufontaine qui pensait à Diane.

– Ah ! vous voyez bien que vous ne m'aimez pas ! Celle que vous aimez, c'est Diane de Pardaillan ; mais, prenez garde !

Renaud, qui jusqu'alors s'était efforcé de garder une attitude calme et même souriante, devint tout d'un coup sérieux.

– Voici peut-être trois paroles de trop, ma chère Thécla, dit-il.

– Et pourquoi ne parlerais-je pas ? Dites, n'en ai-je pas le droit ? Il s'agit de vous, il s'agit de moi, et je me tairais ? Oh non ! j'irai jusqu'au bout. Me direz-vous à moi que vous n'aimez pas Diane ? Ah ! j'ai voulu douter, j'ai voulu fermer les yeux à l'effrayante vérité ! mais c'est vous qui avez pris soin de me les ouvrir. De quels regards ne la suivez-vous pas quand elle passe ! quel rayonnement dans tous vos traits quand elle vous parle ! Ah ! je ne le vois jamais cet éclair de bonheur quand vous êtes près de moi ! Tenez, ce soir encore, pendant ce triste repas qui nous réunissait à la même table, et pour la dernière fois peut-être, alors que je ne voyais que vous, quels yeux, quel sourire cherchiez-vous ? Et vous croyez que cette humiliation je la subirai, que cet oubli je vous le pardonnerai, et que sans combats je laisserai maîtresse de votre vie et de votre cœur cette rivale que je déteste ? Oh ! ne me croyez pas insensée ou lâche à ce point ! Non ! vous ne me connaissez pas tout entière, Renaud !

M. de Chaufontaine se leva, et d'une voix ferme et polie :

– Est-ce une menace, madame la baronne ? dit-il.

Mais Thécla, subitement, lui jeta les bras autour du cou par un de ces mouvements vifs et passionnés dont les femmes ont le secret.

– Par pitié, ne pars pas ! reste ! ce que tu voudras je le voudrai. Veux-tu que nous quittions la Suède ? je te suivrai ; j'irai en Espagne, en Italie, partout où tu me diras d'aller avec

toi, près de toi. Ah ! tout mon être t'appartient autant que je la hais, cette Diane !

Renaud dénoua les bras de Mme d'Igomer, et d'une voix dont il sut mal dissimuler la tristesse :

– Et pourquoi donc la haïssez-vous tant, puisque je pars et que peut-être je ne la reverrai plus ? dit-il.

L'angoisse de la mort passa dans les veines de Thécla.

– Et c'est à elle que vous pensez ? Partez donc, s'écria-t-elle, partez ! et que maudit soit le jour où je vous ai rencontré, le jour où votre bouche menteuse m'a donné le premier baiser ! Courez en France, et priez Dieu que jamais Il ne vous ramène sur mon chemin ! Quelque chose de bon était là que vous pouviez vivifier ; maintenant que vous avez déchiré ce cœur, il n'en sortira plus que du fiel et du venin. Adieu !

Renaud n'avait jamais vu Mme d'Igomer avec cette redoutable physionomie que les sentiments les plus terribles et les plus violents bouleversaient. C'était un autre visage, c'était une autre voix. Il commençait à croire qu'il avait eu tort de s'adresser à Thécla pour faire pénitence ; mais il n'était pas homme à subir les coups de l'orage sans riposter ; comme autrefois le Parthe de l'histoire, il rendait trait pour trait. Saluant donc Mme d'Igomer avec un mélange de politesse et d'ironie :

– Contre les hommes, j'ai mon épée, dit-il ; contre les femmes, l'oubli.

D'un geste impérieux, Mme d'Igomer lui montra cette fenêtre où si souvent elle lui avait fait un collier de ses bras.

Renaud s'inclina comme un ambassadeur qui prend congé d'une souveraine, puis, la tête haute, il passa sur le balcon.

– Ô Diane ! murmura-t-il.

Mme d'Igomer écouta immobile et muette, la main sur son cœur, les lèvres frémissantes, le bruit des pas de Renaud qui s'éloignait dans la nuit. Quand le dernier son eut expiré dans l'air silencieux, sa poitrine embrasée se gonfla :

– Oh ! oui, je me vengerai ! dit-elle.

Ce n'était pas la même scène qui se passait sous les fenêtres de Mlle de Souvigny à cette heure sombre de la nuit. Les mains unies comme les âmes, Adrienne et Armand-Louis échangeaient un dernier adieu. Vingt fois M. de la Guerche l'avait quittée, vingt fois il était revenu.

– Je n'ai pas peur maintenant, bien que je sache quel péril me menace, dit-elle. Certes, je ne serai jamais la femme de Jean de Werth, jamais ! le mot qui doit m'enchaîner pour la vie, nulle autre oreille que la vôtre ne l'entendra, je vous le jure. Partez donc en paix. Celle qui vous aime est de celles qui n'aiment qu'une fois.

Armand-Louis appuya ses lèvres sur la main d'Adrienne.

– Si je ne reviens pas, priez pour moi, dit-il.

Adrienne tira une bague de son doigt et la passant au doigt de M. de la Guerche :

– Vivante, je suis à vous, reprit-elle ; morte, je ne serai à personne.

Armand-Louis l'attira sur son cœur, leurs lèvres s'unirent, et sous le ciel étoilé ils prirent Dieu à témoin de l'éternité de leur amour.

Le lendemain, vers midi, Armand-Louis et Renaud, suivis de Carquefou, étaient à cheval dans la cour du château. C'était l'heure du départ. Devant eux la campagne s'étendait toute baignée de l'éclatante lumière du jour. M. de Pardaillan, ému, serra la main aux deux amis qu'il perdait. Le baron Jean de Werth parut en habits magnifiques. Un nœud de rubans brodés de fils d'or était fixé à la garde de son épée. Sa main dégantée en caressait les franges avec une sorte d'affectation.

M. de la Guerche passa devant lui.

– À vous le ruban, à moi le cœur, dit-il.

– À vous le cœur, à moi la main, répondit le baron.

M. de la Guerche réprima un geste de colère, et, faisant un effort suprême sur lui-même :

– Écoutez, monsieur le baron, reprit-il, vous avez entendu ce que hier Mlle de Souvigny a dit à M. de Pardaillan. Je l'aime plus que la vie. Renoncez noblement à vos prétentions sur elle, et jusqu'à ma dernière heure, jusqu'à mon dernier souffle, le dévouement d'un gentilhomme qui n'a jamais menti à sa parole vous sera acquis.

Un sourire de dédain plissa les lèvres du baron.

– Monsieur le comte, dit-il, je préfère la dame au gentilhomme. Regardez cette dragonne brodée de la main même de Mlle de Souvigny ; aussi longtemps qu'elle sera là, au pommeau de cette épée, je ne renoncerai pas plus à elle que je ne rendrai sa parole à M. de Pardaillan.

M. de la Guerche se redressa sur sa selle.

– Alors, monsieur, aussi vrai que je m'appelle Armand-Louis de la Guerche, je vous l'arracherai, s'écria-t-il.

Il poussa son cheval et franchit la porte d'un élan terrible.

Comme il tournait avec Renaud l'angle du château, quelques roses unies par un bout du ruban tombèrent au pied de M. de Chaufontaine. Celui-ci les ramassa lestement. Une main blanche, pareille à un flocon de neige, se montra au coin d'une fenêtre, fit un signe et disparut.

– Et ce n'est pas la fenêtre de Mme d'Igomer ! dit Armand-Louis.

– Bonté du Ciel ! ce dernier malheur me manquait ! dit Renaud, ivre de joie.

– Reste donc, reprit M. de la Guerche, le bonheur est là.

– Que je reste ? Et que veux-tu que je devienne si elle m'aime, moi qui n'ai pas la couronne de France à lui offrir ? Non ! non ! tu connais mes principes… une épée d'or ou rien.

Il soupira, et glissa les fleurs et le ruban sous son pourpoint. Puis se redressant, et de l'air d'un homme qui a délibéré en lui-même :

– Ma foi, tant pis ! dit-il encore, puisque tu vas défendre La Rochelle, moi je vais m'emparer de cette ville hérétique ; j'en ferai cadeau à M. le cardinal de Richelieu, et, en retour, il me donnera bien un régiment que je mettrai aux pieds de Mlle de Pardaillan.

– Amen ! dit Carquefou tristement.

Une heure après, les tours du château de Saint-Wast s'effaçaient derrière un rideau de sapins.

XVIII

LA ROCHELLE

Quelques mois se sont écoulés ; attaquée du côté de terre, bloquée du côté de la mer par une jetée et par une flotte, séparée du monde par les forces imposantes que le cardinal de Richelieu a réunies autour de ses murailles croulantes, La Rochelle est arrivée à cette heure fatale où la garnison, affamée et décimée, défend bien plus son honneur que la ville assiégée. Armand-Louis et Renaud se sont séparés à Dunkerque. Avant de courir à de nouvelles aventures, qui peuvent les faire se rencontrer sur des champs de bataille, épée contre épée, ils se sont embrassés.

– N'épargne pas plus les catholiques que je n'épargnerai les huguenots, dit Renaud à son frère d'armes.

Et tandis que l'un, déguisé en colporteur, la balle sur la croupe du cheval, cherchait une route écartée qui lui permît de pénétrer dans la place investie, l'autre, au grand jour, le front haut, la rapière au flanc prenait le plus court, en compagnie de Carquefou, pour se rendre au camp du cardinal.

Tous deux avaient réussi. Passant comme une flèche au travers des balles, le cheval d'Armand-Louis l'a porté jusqu'aux portes de la ville, qui se sont ouvertes et refermées sur le cavalier. À la première rencontre, Renaud est rentré sous sa tente, l'épée rouge. Il avait payé sa bienvenue.

À la vue de son bien-aimé fils, M. de Charnailles, blessé, dévoré par la fièvre et l'insomnie, a trouvé la force de le serrer dans ses bras et de pleurer.

– Je mourrai content, lui dit-il, je sais maintenant que tu es digne du sang dont tu sors.

Rien de plus terrible et de plus navrant que l'aspect de La Rochelle. Les boulets et les bombes du cardinal y ont opéré de larges trouées ; des pans de murs sont battus ; des maisons, renversées de fond en comble, fument, à demi rongées par un reste d'incendie ; les églises, toutes portes ouvertes, sont à toute heure remplies d'une foule silencieuse de femmes et d'enfants, qui prient à genoux parmi les décombres. Les hommes sont aux remparts. À toute minute, un projectile passe en sifflant, heurte un toit, crève un mur, perce une tour et soulève, en tombant, un nuage de poussière. Chaque mur chancelle ; les brèches s'élargissent, le travail d'une nuit suffit à peine à réparer les désastres d'une heure. Les morts s'amoncellent. On n'espère plus le salut, on cherche l'occasion de bien tomber. La cité tout entière est en deuil.

Dans le camp ennemi, abondamment pourvu de toutes choses, le cardinal attend l'heure désirée qui, en lui livrant La Rochelle, lui permettra de porter tous ses efforts sur l'Europe, et de frapper la maison d'Autriche. Il calcule combien de jours le séparent encore de ce moment décisif. Il presse le travail des ingénieurs, il active l'ardeur des soldats. Souvent, il contemple la ville dont les derniers canons grondent encore. Son regard s'assombrit :

– Que de braves gens qui tombent là dedans ! dit-il ; mais je vaincrai la ville rebelle, dussé-je n'en pas laisser pierre sur pierre ! Il faut que la France soit une et forte dans la main du roi !

Et les batteries qu'il visite après, vomissent le fer et le feu.

Un matin, M. de la Guerche entre chez M. de Charnailles, qui parfois se traîne jusqu'à un bastion pour mettre lui-même le feu à quelque coulevrine. C'est l'âme qui soutient la vie et lui commande de durer ; le corps est épuisé. À la vue de son petit-fils, hâve, le regard enflammé, noir de poudre, le vieux gentilhomme se soulève sur son lit :

– Eh bien ? dit-il.

– Tout est perdu ! répond Armand-Louis.

M. de Charnailles regarde le ciel :

– Seigneur ! Seigneur ! que Ta volonté soit faite ! s'écrie-t-il.

Puis, assurant son regard, et d'une voix ferme :

– À présent, va-t-on se rendre ? reprend-il.

– Non ; il y a encore des canons en état de tirer, des bras en état de frapper.

– Alors pourquoi se désespérer ? Dieu, qui a sauvé Son peuple dans le désert, ne peut-Il pas tirer La Rochelle de l'abîme ?

– Un messager est entré cette nuit dans la ville ; tout secours est impossible ; la flotte anglaise, lasse de tenir la mer inutilement, regagne ses ports ; nous restons seuls.

– Quelqu'un parle-t-il de capituler ?

– Personne ; chacun est à son poste ; mais si c'est assez pour tous de bien mourir, pour moi je veux faire plus.

– Parle.

– Je viens vous demander votre bénédiction. Dans une heure, je serai dans le camp de l'ennemi. Il se peut que je n'en revienne pas.

M. de Charnailles embrassa Armand-Louis.

– As-tu pensé à Mlle de Souvigny ? lui dit-il.

– Il n'est pas de minute où je n'entende son nom dans mon cœur, répondit Armand-Louis, mais elle sait que la voix de l'honneur est écoutée la première. Si je ne dois jamais la revoir, je veux qu'elle sache que j'étais digne d'elle.

– Très bien, mon fils ; à présent, explique-toi.

– Nous sommes ici cinquante gentilshommes qui avons fait serment de renverser la batterie qui bat la porte de Cogne. C'est un adieu que nous voulons faire au cardinal, une visite que veulent lui rendre des soldats qui n'auront plus bientôt d'autre patrie qu'un tombeau ou qu'une épée. Hier, cette batterie redoutable a été armée de ses dernières bombardes ; c'est par là qu'on veut ouvrir la brèche destinée au passage du roi… Ce soir, cette batterie ne sera plus qu'un monceau de décombres. Alors nous aurons payé notre dette ; l'honneur sera sauf.

– Voilà pour la mort ; mais pour le succès ?

– Nous sommes cinquante, je vous l'ai dit. À cette troupe déterminée se joindront deux cents piquiers et hommes d'armes qui nous suivront jusqu'au bout. Un émissaire qui a pénétré dans le camp cette nuit nous a fait connaître que le cardinal doit

visiter aujourd'hui même de nouveaux travaux de sape entrepris à l'autre extrémité du camp, du côté du fort Saint-Louis. On ne nous croit plus en état de rien tenter hors de nos murs, mais on n'a pas compté sur le secours du désespoir. Le fort Beaulieu, qui fait face à la porte de Cogne, est insuffisamment armé ; la garnison, qui compte sur notre épuisement, dort la moitié du jour ou s'éparpille en maraude. À midi, nous fondons sur la batterie que cette garnison est appelée à protéger ; elle sera mal gardée ; nous passons sur le corps de ceux qui la défendent ; et, si nous pouvons pénétrer jusqu'à la tente autour de laquelle se promène si souvent la robe rouge de M. de Richelieu, nos implacables ennemis connaîtront ce que peut amonceler de ruines une poignée d'hommes résolus à tout braver.

M. de Charnailles joignit ses mains sur le front d'Armand-Louis :

– Que Dieu t'assiste ! mon fils, sois béni ! dit-il.

Les choses se firent comme M. de la Guerche l'avait annoncé. Un peu avant midi, les cinquante gentilshommes et les deux cents hommes de pied se réunirent derrière la contrescarpe qui défendait les approches de la porte de Cogne. Chacun des cavaliers prit un homme en croupe. Au dernier coup de midi, la poterne cachée dans un angle du bastion s'ouvrit et la troupe sortit comme une avalanche. Avant que les sentinelles eussent déchargé leurs mousquets, la distance qui séparait la porte de la batterie catholique fut à moitié franchie. Quelques canonniers, réveillés en sursaut, mirent le feu aux pièces ; mais, pointées contre le mur, elles envoyèrent leurs boulets par-dessus les premiers rangs. Quelques hommes tombèrent cependant, mais Armand-Louis et vingt cavaliers sautèrent dans les batteries avant que les pièces fussent rechargées, et firent main basse sur les canonnières.

– En avant ! cria-t-il aux piquiers qui montaient par toutes les ouvertures.

– En avant ! répondirent deux cents voix exaltées par la fièvre du triomphe.

– Moi, je reste, dit un vieux soldat.

Et, prenant une pioche, il se mit à creuser la terre au pied de l'épaulement.

C'était un piquier qui, pris de terreur, peu de jours auparavant, avait abandonné son poste. Depuis lors, on n'avait pas vu visage plus sombre dans La Rochelle.

Armand-Louis le regarda d'un air de mépris.

– À ta guise. Tu compteras ceux qui reviendront, dit-il.

Le visage du piquier devint blême.

– Que ceux qui reviendront m'oublient ! dit-il.

Et il frappa la terre à coups redoublés.

Comme un torrent vainqueur d'une digue, le flot des assaillants se précipita sur les lignes de l'armée royale.

Mais là, il y avait déjà des bandes rassemblées à la hâte, qui portaient l'épée et le mousquet.

Les premières, rompues par la violence du choc, se replièrent sur d'autres, et la mêlée devint terrible.

Cependant, les décharges de la mousqueterie, succédant tout à coup aux détonations de l'artillerie, venaient d'attirer

l'attention du cardinal. Il quitta la partie des lignes qu'il visitait et regarda du côté de la batterie qui battait en brèche la porte de Cogne. Elle était alors au pouvoir des huguenots.

La première pensée du cardinal fut que les assiégeants avaient reçu des renforts par un côté de ses lignes ouvertes et qu'ils reprenaient l'offensive. Mais aucune troupe ne sortait de la ville ; devant lui, il n'y avait qu'une poignée de combattants.

– Eh ! c'est une surprise ! Les loups ont encore des dents ! murmura-t-il.

Il fit un signe à deux officiers qui partirent au galop ; mais déjà pressés de toutes parts et assaillis coup sur coup par des régiments frais, les huguenots, qui un instant avaient été maîtres du fort Beaulieu, battaient en retraite.

Une poignée d'entre eux rentra dans la batterie.

Le piquier abandonné tout à l'heure par M. de la Guerehe avait jeté sa pioche et poussé dans l'excavation creusée en grande hâte contre l'épaulement trois barils de poudre sur lesquels il avait entassé des madriers, des débris d'affûts, des amas de pierres ; tout auprès, on voyait sur le sol une traînée de cendres noires. Le vieux soldat, accroupi à côté de cette mine improvisée, tenait à la main une mèche de canon tout allumée.

Après chaque retour offensif, la vaillante troupe conduite par Armand-Louis se rapprochait de plus en plus du piquier. Chaque homme était couvert de sang, mais beaucoup n'avaient pu revenir jusque-là.

– Aux pièces ! cria la voix retentissante d'Armand-Louis.

Cinquante soldats coururent aux canons de M. de Richelieu, les tournèrent vers l'armée royale, glissèrent

dans les gueules béantes les gargousses et les paquets de mitrailles, pointèrent et attendirent.

Au moment où les troupes royales, ébranlées un instant par une attaque furieuse d'Armand-Louis et de ses cavaliers, revenaient à la charge, M. de la Guerche et sa bande fidèle s'écartèrent.

– Feu ! dit-il.

Un jet de flammes enveloppa la batterie, qui disparut dans un nuage de fumée.

– La retraite à présent ! cria M. de la Guerche.

Et chaque homme valide franchit l'épaulement.

– Viens-tu, Jean Gautier ? demanda Armand-Louis au piquier immobile auprès de son trou noir.

Mais le vieux soldat secoua la tête.

– Non ! dit-il, si la retraite n'était pas couverte, vous péririez tous ! Entendez-vous ces cris et la voix des chefs qui rallient les catholiques ? Vous direz à ceux qui m'ont vu fuir comment je suis mort.

Armand-Louis comprit tout.

– Ah ! pauvre Jean Gautier, qu'ai-je dit ? s'écria-t-il.

Mais Jean Gautier lui montra du doigt La Rochelle.

– Courez ! il faut que ma tache à moi soit effacée ! Votre main seulement.

– Saute en croupe, et partons ! s'écria M. de la Guerche qui, tout ému, lui donna l'accolade fraternelle.

Mais déjà à travers le voile flottant de la fumée on voyait se dessiner les colonnes d'attaque.

D'un geste énergique, Jean Gautier repoussa le cavalier qu'il venait d'embrasser, et se blottit derrière un affût, la mèche fumante à son côté.

– Adieu ! cria-t-il.

Armand-Louis franchit d'un bond le fossé de la batterie et rejoignit les huguenots.

– Chapeau bas ! messieurs, dit-il aux gentilshommes qui se pressaient autour de lui, un martyr s'est dévoué !

En ce moment, les troupes royales montaient à l'assaut de la batterie. Bientôt un essaim d'officiers, l'épée haute, en couronna les travaux démantelés.

– Ah ! qu'ils sont loin ! dit l'un deux, qui cherchait les huguenots du regard.

– Ne nous ont-ils pas donné l'exemple de ce qu'il fallait faire ? À vos pièces, canonniers, cria un capitaine d'une voix furieuse, et pointez bas !

Les canons, saisis par une centaine de bras vigoureux, tournèrent de nouveau sur leurs affûts.

Armand-Louis, tête nue, en arrière de tous les siens, s'était arrêté. Il regardait du côté de la batterie. Au loin, sur le front de bandière du camp, le cardinal de Richelieu entouré de ses gardes accourait. Tout à coup un homme se leva sur la crête de

l'épaulement. On vit tournoyer autour de sa tête une mèche allumée.

– Vive la religion et mort aux catholiques ! cria-t-il.

Et une explosion formidable fit tout disparaître dans un tourbillon de fumée et d'éclairs. La terre trembla sous les pieds des chevaux, et quelques débris tombèrent auprès de M. de la Guerche.

– Dieu ait son âme ! il a vécu ! dit-il.

Derrière lui, et plus près de la porte de Cogne, ceux qui restaient de sa troupe contemplaient l'effrayante horreur de ce spectacle.

– Eh ! eh ! dit un jeune officier dont le cheval blanc d'écume s'arrêtait alors près du cardinal, j'arrive à temps du moins pour voir le bouquet !

– Ah ! vous voilà, monsieur de Chaufontaine, répondit M. de Richelieu, il y a dans ce bouquet dix belles pièces de canons de bronze sans compter des bombardes et cinq cents hommes de bonnes troupes… mais fallût-il y perdre mes derniers mousquetaires et mes dernières coulevrines, j'aurai la ville !

La nuée sombre qui s'élevait au-dessus de la batterie, moitié poussière et moitié fumée, s'ouvrait alors sous le souffle du vent ; partout sur le sol des débris informes, des canons renversés, des murailles abattues, et, au milieu de ces ruines toutes fumantes, des cadavres rompus, noircis, calcinés. La batterie était comme un gouffre d'où sortaient mille gémissements.

M. de la Guerche n'avait pas bougé. Le cardinal le montra de la main à Renaud.

– Vous, monsieur, qui avez, m'a-t-on dit, des connaissances dans La Rochelle, pourriez-vous me dire le nom de ce cavalier que l'on voit là-bas ? C'était le même, ce me semble, qui conduisait l'attaque tout à l'heure…

Déjà M. de Chaufontaine avait mis la main en abat-jour au-dessus des yeux pour mieux voir.

– Dieu me pardonne ! voilà qui serait plaisant ! s'écria-t-il tout à coup.

– Qu'est-ce donc ?

– Eh ! Carquefou, ici ! cria de nouveau M. de Chaufontaine qui n'entendait plus. Regarde là-bas, derrière ce brouillard qui sent le roussi, ne vois-tu pas un cavalier en feutre gris, monté sur un cheval noir ? Si ce n'est lui, c'est un parpaillot qui a pris sa figure ! Je reconnais le cheval, un cheval suédois, monseigneur ! mais regarde donc, imbécile, et réponds au lieu d'écarquiller tes yeux ! Ah ! le coquin !… Votre Éminence saura que j'ai dans la place un ennemi qui m'a roué de plus de coups que je n'ai de cheveux en tête, je les lui ai rendus au centuple, mais il s'obstine à n'en pas mourir ; si c'est lui… mais, parbleu, j'aurais plus tôt fait d'aller voir si je ne me trompe pas !

Et, piquant des deux, Renaud eut bientôt laissé derrière lui l'escorte du cardinal et la batterie. Carquefou galopait à ses trousses.

– Monsieur le marquis, disait le valet en courant, sainte Estocade va nous jouer quelque tour de sa façon ! la peau me cuit.

Chemin faisant, Renaud, qui ne pensait pas plus à La Rochelle et à la porte de Cogne que si les remparts de l'une eussent été en pain d'épice et les canons de l'autre en sucre d'orge, rencontra un gentilhomme huguenot qui voulait se donner le passe-temps d'un combat singulier.

– Hors d'ici ! cria Renaud, je n'ai pas de temps à perdre ! Et, attaquant son ennemi par le flanc, il jeta le cheval sur le cavalier.

Un autre vint.

– Eh ! marauds ! est-ce donc un jeu d'écolier ? reprit M. de Chaufontaine.

Et cette fois, d'un revers de son épée, il précipita le cavalier sous le cheval.

Armand-Louis, qui assistait de loin à ce spectacle comme à un tournoi, fit sentir l'éperon à sa monture.

Renaud, que la colère commençait à gagner, courut sur lui l'épée haute.

– Viens çà que je te coupe en quatre, cria-t-il. Viens, toi qui fais une marmelade des fidèles sujets de Sa Majesté Très-Chrétienne et mets en compote ses canons !

Mais lorsqu'il vit M. de la Guerche face à face, il jeta son épée et l'enveloppa de ses bras.

– Mordieu ! qu'il fait bon de s'embrasser après un aussi long temps ! dit-il.

Et il le serra contre sa poitrine à l'étouffer deux ou trois fois de suite.

– Cher parpaillot que Dieu confonde, je suis content de toi, reprit-il sans donner à M. de la Guerche le temps de répondre ; tout compte fait, j'ai bien tué vingt-sept huguenots depuis Dunkerque ; mais j'ai l'idée que tu t'es rattrapé aujourd'hui sur mes bons amis les catholiques.

Carquefou saluait de loin M. de la Guerche.

– Approche donc, maroufle ! cria Renaud. Viens voir comment est faite une ville qu'on va prendre d'assaut !

– Je viens, monsieur, je viens, mais c'est à la condition que les canons que j'aperçois là-bas ne se mêleront pas à la conversation, répondit Carquefou qui prit le trot. Si cependant ils veulent tirer, nous avons des amis là-bas qui semblent posés tout exprès pour servir de cible.

Renaud s'appuya sur le pommeau de la selle comme un homme qui veut prolonger l'entretien.

– Laisse tirer, reprit-il, ce sont vétilles que tout cela !

Et frappant de la main sur l'épaule d'Armand-Louis :

– Que ne donnerais-je pas, ajouta-t-il, pour que Mlle de Pardaillan et Mlle de Souvigny fussent là en place de M. le cardinal et de son ombre le père Joseph ! Elles verraient comment se conduisent deux bons gentilshommes. Embrasse-moi encore !

– Volontiers, répondit M. de la Guerche, qui trouva enfin l'occasion de placer un mot, et à présent, ami, quand nous reverrons-nous ?

Renaud montra la ville du bout de son épée, et changeant de ton :

– Tout est donc perdu là dedans ?

– Tout.

Renaud étouffa un soupir.

– On donnera peut-être l'assaut demain, reprit-il ; si tu n'en sors pas, que veux-tu que je dise à Adrienne ?

– Que j'ai fait mon devoir jusqu'au bout et que ma dernière pensée a été pour elle.

Renaud serra silencieusement la main d'Armand-Louis.

– Allons ! dit-il, si l'on donne l'assaut, j'y monterai l'épée au fourreau.

Ils échangèrent une dernière accolade, et l'un des cavaliers poussa du côté de la ville, tandis que l'autre galopait vers le camp. Tous deux avaient les yeux humides et le cœur gros.

Un quart d'heure après, M. de Chaufontaine rejoignait le cardinal.

– C'était bien lui, dit-il, mon ami, M. le comte de la Guerche, le plus brave soldat qui ait jamais tenu une épée ou manié un cheval.

– C'est pourquoi vous l'avez si gaillardement embrassé ? dit un mousquetaire.

M. de Chaufontaine regarda fièrement le gentilhomme.

– Si le cœur vous en dit, monsieur, M. de la Guerche est encore au pied du glacis, reprit-il, en quelques minutes vous pouvez avoir le plaisir de causer avec lui.

Une troupe nombreuse d'officiers s'ébranla.

Le canon de la place se fit entendre.

– Pas encore, messieurs, dit le cardinal qui étendit le bras, l'heure n'est pas venue.

On se tut. Son Éminence ne souriait plus. Le ministre tourna lentement la tête autour de lui.

– Le capitaine qui commandait la batterie est-il là ? demanda-t-il.

– M. d'Albret est mort, répondit un cornette.

– Il a bien fait ; vous, messieurs, s'il vous arrive de commettre une étourderie, imitez-le ; vous m'épargnerez la peine de faire décapiter le coupable.

Carquefou frissonna dans sa peau.

– Dieu ! qu'il fait bon de n'être pas capitaine ! murmura-t-il.

Un moment après, on n'entendait plus dans la batterie que le bruit des pioches. Le ministre avait ordonné que le dégât fût réparé avant la nuit.

Deux jours après, les troupes royales entraient dans La Rochelle, qui s'était rendue à bout de vivres et de munitions. Au milieu du silence morne des rues, auquel succédait par intervalles le tumulte des régiments cherchant leur quartier, un

officier courait par la ville escorté d'un grand cavalier qui regardait partout d'un air curieux.

Ni les soldats pliant sous le poids du butin, ni l'attitude désespérée des vaincus, ni la marche des canons roulant parmi les décombres ne les pouvaient distraire : M. de Chaufontaine et Carquefou étaient en quête d'Armand-Louis.

– Penses-tu qu'il soit tué ? disait Renaud dont le visage commençait à s'obscurcir.

– Monsieur, c'est possible, répondait timidement Carquefou.

Ce qui ne l'empêchait pas d'arrêter les passants pour les interroger. Mais l'un lui montrait les ruines, et l'autre lui indiquait du doigt les larges fosses fraîchement remuées, et tous lui répondaient :

– Cherchez !

– Mordieu ! nous ne faisons que cela depuis trois heures ! s'écriait Renaud.

Cependant, un petit bonhomme à la mine éveillée et triste, qui, depuis un instant, se glissait le long des murailles, suivant les cavaliers, s'approcha furtivement de Renaud, et le tirant par le bas de son manteau :

– Vous ne voudriez pas faire du mal à un brave soldat qui s'est toujours bien conduit ? dit-il.

– Moi, du mal ?... à qui ? répliqua Renaud.

– À M. de la Guerche.

– Tu le connais ?

L'enfant fit un signe de tête.

– Eh ! par la mordieu ! je suis son meilleur ami, aussi bon catholique qu'il est enragé huguenot ! Si tu sais où il est, conduis-moi vers lui sans plus tarder : il y aura un écu d'or pour toi.

– Gardez l'écu et suivez-moi.

L'enfant s'enfonça d'un pas rapide dans une ruelle et arriva, au bout de quelques minutes, dans un couloir obscur qu'il enfila. Au bout de ce couloir, il y avait une porte, et derrière cette porte, que l'enfant poussa, une chambre au milieu de laquelle un cercueil reposait sur deux escabeaux. La planche n'était pas clouée, et la tête livide et nue de M. de Charnailles se montrait au bord du drap.

Deux hommes étaient debout aux deux côtés de la bière : l'un était Armand-Louis, l'autre un ministre protestant ; le ministre lisait un passage de l'Évangile.

Armand-Louis leva ses yeux tout brillants de larmes : du doigt il montra à M. de Chaufontaine une tache de sang qui rougissait le linceul à la place où le drap blanc touchait le cœur de M. de Charnailles.

– Et ils ne mourront point, dit le ministre, parce qu'ils sont morts dans le Seigneur !

– Dieu Le recevra dans sa miséricorde, c'était un homme de bien et de grand courage ! dit Renaud qui se découvrit et se signa.

Deux soldats entrèrent, dépouillés de leurs armes, mais portant encore la casaque militaire ; Armand-Louis baisa le mort au front, cloua la planche, et d'un pas ferme suivit le cercueil que les deux soldats emportaient.

M. de Chaufontaine avait le cœur serré, Carquefou ne respirait plus ; tous deux marchaient derrière Armand-Louis.

L'humble cortège pénétra dans un petit jardin au milieu duquel une fosse était ouverte ; le cercueil y fut descendu. Armand-Louis resta debout, les pieds dans la terre humide ; le ministre prit une pelletée de cette terre et la jeta sur le cercueil qui rendit un son sourd.

Renaud fléchit le genou, et Carquefou qui pleurait joignit les mains.

– Que la poudre retourne à la poudre ! dit le ministre. Puis, levant les yeux au ciel :

– Celui-là fut un juste, reprit-il, reçois-le, Seigneur, dans Ta lumière, et qu'il soit assis à Ta droite dans l'éternité !

Les deux soldats prirent chacun une pelle et la fosse fut bientôt comblée.

Armand-Louis cacha sa tête entre ses mains et se mit à sangloter.

– Vous ne lui ferez pas de mal ? répéta l'enfant qui passa à côté de Renaud ; sans lui, ma mère n'aurait pas eu de pain.

Quand le ministre se fut retiré, Armand-Louis s'assit sur le tronc d'un gros poirier brisé par une bombe.

– À présent, que veux-tu ? dit-il à M. de Chaufontaine.

– Ah ! c'était un vaillant homme de guerre ! murmura Renaud dont les regards ne pouvaient se détacher de la fosse, un cœur droit, une main fidèle et généreuse !... Si saint Pierre ne lui ouvre pas toute grande la porte du paradis, par sainte Estocade ma patronne, je lui dirai qu'il a tort et que ce n'est pas agir en bon chrétien.

– Dieu m'accorde une pareille mort ! répondit Armand-Louis.

– Hum ! fit Carquefou qui tressaillit.

Il y eut un instant de silence, puis Renaud, se secouant comme un soldat qui rentre, après une heure donnée aux larmes, dans les réalités de l'existence, saisit la main de son ami.

– Çà ! reprit-il, les morts sont morts ; je m'adresse aux vivants. Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu, généralissime des armées du roi, veut te voir.

– Moi ? dit Armand-Louis qui releva la tête.

– Toi en personne, et nul autre. Je lui ai conté ton histoire, et il m'a dépêché vers Ta Seigneurie en ambassadeur. Ainsi, hâtons-nous.

– Et tu veux que j'aille chez le cardinal, noir de poudre, couvert encore du sang de ses soldats ?

– Viens, te dis-je. Son Éminence n'a pas de préjugés.

Armand-Louis regarda la fosse où dormait M. de Charnailles.

– Adieu donc ! Ce que tu as été, je tâcherai de l'être, dit-il.

Et secouant la poussière de ses pieds :

– Sais-tu ce qu'il peut avoir à me dire, le cardinal, généralissime des armées du roi ? reprit-il.

– Non.

– Marche ; je te suis.

Le cardinal était logé dans un hôtel, çà et là lézardé par le passage de quelques boulets, mais encore habitable. Un peuple d'officiers, de pages, de mousquetaires, de serviteurs allait et venait dans les cours. M. de Chaufontaine remit son nom et celui de M. de la Guerche au mousquetaire de service à la porte de Son Éminence.

Un instant après, un secrétaire parut dans la pièce où les deux amis attendaient, et appela M. de la Guerche.

Renaud frappa sur l'épaule d'Armand-Louis.

– Si le ministre te nomme roi de France et de Navarre, lui dit-il, nomme-moi capitaine des chasses.

Une porte s'ouvrit, et M. de la Guerche entra chez le ministre.

Il le trouva signant des dépêches sur lesquelles un secrétaire apposait le sceau du roi.

– Monsieur, je suis à vous, dit le cardinal à M. de la Guerche.

Et du doigt il lui montra un siège.

Armand-Louis s'assit.

Le cardinal expédia quatre ou cinq dépêches ; puis, congédiant le secrétaire d'un geste, il se tourna vers le huguenot qui examinait attentivement l'homme devant lequel toute la France était inclinée.

– Monsieur, reprit le cardinal, je sais qui vous êtes, d'où vous venez et ce que vous avez fait.

– Alors, je suis tranquille, monseigneur.

– Voilà un mot qui prouve que vous ne l'étiez pas en venant ici.

– C'est vrai, j'étais parmi vos ennemis, et vous êtes vainqueur. En dernier lieu, j'ai fait périr cinq cents hommes des troupes que Votre Éminence commandait ; peut-être ai-je pensé qu'elle voudrait faire un exemple en condamnant à mort, non pas celui d'entre nous qui a le mieux défendu La Rochelle, chacun parmi les nôtres ayant fait son devoir, mais celui que le hasard a mis le plus en évidence ces jours-ci. Quand j'ai suivi M. de Chaufontaine, le sacrifice de ma vie était fait.

– Vous vous trompez, monsieur. Vous avez agi en vaillant soldat, et le prince devant qui vos boulevards se sont écroulés s'appelle Louis le Juste ; mais à présent que La Rochelle est terrassée, il n'y a plus en France ni catholiques ni huguenots : il n'y a, vivants et debout, que des serviteurs du roi. Voulez-vous prendre du service dans ma compagnie de mousquetaires ? Un de vos boulets m'a privé d'un capitaine presque aussi brave que vous. Vous plaît-il de ramasser son épée ?

– Merci, monseigneur ; vous vous vengez en homme de guerre.

– En homme d'Église, monsieur.

– Soit, mais en vous assurant de ma reconnaissance, et elle ne passera pas, je vous le jure...

– Je le sais.

– J'ai le regret d'ajouter que je ne puis malheureusement pas accepter.

– Ah !

– Je quitte la France.

– Et vous allez en Suède, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pourquoi ?

M. de la Guerche rougit.

– Vous venez de répondre sans parler. Ah ! jeunesse du cœur, reprit le cardinal en souriant, quelle citadelle est plus forte que toi ? Je n'entreprendrai pas de vaincre votre résistance, monsieur. Un capitaine dont le bras serait en France et le cœur en Suède ferait un mauvais soldat. Partez donc ; mais je veux tout d'abord vous donner une preuve de l'estime en laquelle je vous tiens ; vous plaît-il de vous charger d'une lettre pour le service du roi ?

– Ordonnez.

Le cardinal se plaça devant une table, écrivit quelques lignes, les signa, scella le pli, et, le remettant à M. de la Guerche :

– Vous m'en répondez sur votre honneur de gentilhomme, dit-il ; vivant, vous présenterez ce pli au roi Gustave-Adolphe, à lui-même, et à nul autre, fût-ce le chancelier Oxenstiern ; mort, cette lettre périra avec vous.

– Je vous le jure.

– Allez à présent, monsieur ; et si jamais la fortune vous trahit en ces lointaines contrées, rappelez-vous qu'il y aura toujours, en France et pour vous, une place à l'armée, une charge à la Cour.

Armand-Louis se leva : il avait devant lui le grand ministre, l'homme d'État dont l'Europe connaissait le vaste génie et redoutait les profondes combinaisons. Il s'inclina respectueusement, serra le pli sous son pourpoint et sortit.

– Eh bien ! lui demanda Renaud, es-tu roi ?

– Pas encore, répondit Armand-Louis en riant.

– Et en attendant, qu'a-t-on fait de toi ?

– Rien ; je reste ce que j'étais, un voyageur.

– Tu pars ! Pour Vienne, pour Madrid, pour La Haye ? Parle donc, tu me tiens sur le gril ?

– Mon pauvre ligueur, je retourne en Suède.

– Incorrigible ! murmura Renaud, dont l'enthousiasme disparut.

Puis soupirant :

– Tu verras certainement Diane, c'est-à-dire Mlle de Pardaillan, reprit-il ; essaye de savoir si elle se souvient, par aventure, d'un gentilhomme du nom de Renaud.

– Que ne viens-tu t'en assurer toi-même ? J'imagine que Mlle de Pardaillan aura quelque plaisir à te répondre.

– Le crois-tu ?

– J'en suis sûr.

Renaud soupira plus fort.

– Ah ! c'est impossible ! continua-t-il. Puis-je m'exposer à l'humiliation d'un refus ? Elle a des ducats à remuer à poignées, des forêts à chauffer une ville, des châteaux à loger une armée, des pierreries à éblouir un conclave ; et moi, je n'ai que la cape et l'épée, et, en sus, Carquefou ; en tout, rien.

– Merci, murmura Carquefou.

– Et la terre de Chaufontaine avec ses étangs, ses bois, ses prés, ses moulins, n'est-ce point quelque chose ? poursuivit M. de la Guerche.

– Ah ! parpaillot, tu railles ! Les Juifs ne peuvent plus rien prêter sur la bicoque, les étangs sont à sec, les bois ont été coupés et mis en fagots, les prés sont tondus et plus chauves que la tête d'un moine, les moulins n'ont plus ni blé ni meules ! Non, te dis-je, il faut que je fasse pénitence aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. La sagesse le veut, la résignation m'y condamne… Plaise à Dieu que j'y trouve la guérison !

– Tu as donc trouvé une autre Mme d'Igomer ?

– Hélas ! oui, Thécla s'appelle à présent Clotilde, Clotilde de Mireval ; elle est brune, elle a des yeux noirs, elle a vingt ans… Ah ! je suis bien malheureux !

Renaud passa un mouchoir sur ses yeux.

– Donc, reprit-il, tu mettras mon cœur aux pieds de Diane et tu lui diras qu'un pauvre chevalier se meurt d'amour pour elle sur la terre d'exil.

– Et dans le château de Mireval ?

– Traître ! Si malheureux qu'on soit, ne faut-il pas toujours qu'on demeure quelque part ? Embrasse-moi et que Dieu te conduise. Si Clotilde ne me guérit pas, dans quinze jours, je galope après toi.

Armand-Louis quitta La Rochelle dans la nuit.

XIX

LES HASARDS D'UN VOYAGE PAR TERRE ET PAR MER

Il reprit donc de nouveau cette route de l'exil qu'il avait parcourue déjà ; mais il était seul cette fois ; et qu'ils étaient loin ces jours où, entre la femme la plus aimée et l'ami le plus fidèle, il saluait d'un gai sourire le soleil levant ! La voix joyeuse de Renaud n'éclatait plus à son oreille ; le regard brillant de Mlle de Souvigny ne cherchait plus ses yeux. Carquefou, suivi du pauvre Dominique, n'interrogeait plus l'horizon pour voir s'il ne découvrirait pas, au fond de la plaine ou derrière un rideau de saules, la fumée hospitalière d'une hôtellerie. Maintenant, M. de la Guerche connaissait les hasards de la vie, il avait fait l'épreuve de ses périls, et si la vaillance de son cœur n'en était pas ébranlée, il n'avait plus du moins cette première fleur de l'illusion qui est comme la parure aimable de l'espérance en son printemps.

Derrière lui, un cercueil et les fumées d'une ville en deuil ; devant lui, M. de Pappenheim et Jean de Werth, deux ennemis implacables. La poitrine d'Armand-Louis se gonfla, et, donnant en esprit un dernier regard aux remparts vaincus de La Rochelle, du même coup il frappa la garde de son épée et piqua le flanc de son cheval.

– À la grâce de Dieu ! dit-il, tandis que son cheval dévorait l'espace ; j'ai pour moi Adrienne et mon épée, rien n'est perdu !

Armand-Louis ne voulut pas traverser la Flandre et la Belgique pour ne rien donner au hasard : il prit par la Bretagne et la Normandie, atteignit Dieppe et s'embarqua sur un navire hollandais qui faisait voile pour la Suède. Jusqu'alors le voyage s'était fait sans encombre, nulle rencontre fâcheuse, nulle menace ; il en fut de même pendant la plus longue partie de la navigation. Le navire hollandais n'allait pas vite, mais il offrait des flancs robustes aux assauts de la mer. Le capitaine était un homme tranquille, silencieux, grisonnant, et qui paraissait connaître à fond tous les secrets de son état. Par certains côtés de son caractère méthodique et froid, David Johan rappelait Abraham Cabeliau. Comme celui-ci, il professait la religion calviniste. Déjà on comptait les lieues qui séparaient la proue du vaisseau des côtes de la Suède, lorsqu'une voile se fit voir à l'horizon, grossissant à vue d'œil. Le capitaine s'approcha du pilote, lui parla bas, et le navire hollandais changea d'allure ; mais la voile qu'on voyait blanchir au déclin du soleil couchant s'approcha au lieu de s'éloigner : c'était évidemment une voile suspecte.

La nuit venait. Il fallait en profiter pour échapper aux poursuites du navire inconnu. Sur l'ordre du capitaine, le hollandais se couvrit de toile et fendit l'eau peut-être un peu plus rapidement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Armand-Louis vint se mettre à côté du capitaine.

– La mer n'est donc pas bonne par ici ? dit-il.

– La mer n'est sûre nulle part, répondit le capitaine qui avait toujours les yeux sur les voiles acharnées à flotter dans son sillage.

– Quel ennemi craignez-vous donc dans ces parages ? reprit M. de la Guerche.

– J’en crains beaucoup et j’en crains d’autres encore.

– Ah !

– Il y a les Anglais, les Espagnols, ceux des villes hanséatiques, les Portugais aussi ; il y a surtout les Danois.

– La Hollande n’est-elle pas en paix avec ces divers peuples ?

Un sourire amer plissa les lèvres du capitaine.

– Monsieur, vous avez la barbe blonde, reprit-il ; si vous aviez comme moi la barbe grise, vous sauriez qu’il n’y a de paix en ce moment sur aucun point de globe. Il y a les guerres de religion et les guerres d’ambition qui arment tout le monde contre tout le monde ; quand les prétextes manquent, on se bat pour se battre. En mer, on se bat pour prendre.

Et après un nouveau coup d’œil jeté sur l’horizon :

– Nous vivons dans un temps de perdition où l’esprit du mal semble s’être emparé de toutes les âmes, poursuivit David Johan.

– Si bien que cette voile, qu’elle soit anglaise ou danoise, ne vous inspire qu’une médiocre confiance ?

– Elle ne m’en inspire aucune. Remarquez, monsieur, qu’en vous faisant tout à l’heure la nomenclature des ennemis que nous avons à redouter, j’ai omis de vous parler des inconnus.

– Les inconnus aussi ?

– Ce sont les plus dangereux.

– Ah diable !

– Et les plus nombreux !

Armand-Louis regarda le navire suspect. Tout à l'heure, semblable à un flocon de neige, il était alors pareil à un cygne qui fend l'onde.

– C'est un fin voilier, reprit d'un air flegmatique le capitaine hollandais. Si l'ombre ne s'épaississait pas à vue d'œil, il nous aurait atteints avant une heure.

– Que ferait-il alors ?

– Ce que font tous ses confrères les écumeurs de mer ; il hisserait un pavillon quelconque, la couleur n'y fait rien, et nous enverrait un coup de canon, un premier, ce qui, dans le langage du métier, signifie qu'il faut mettre en panne.

– Si on ne l'écoute pas ?

– Il recommence.

– Si on répond ?

– Il se fâche.

– Et si l'on s'arrête ?

– Il envoie une chaloupe à bord avec bon nombre de coquins armés jusqu'aux dents : ils ont des yeux de lynx et des griffes de chat, et tout ce qu'ils trouvent, ils le prennent.

– Bon ! voilà le navire dépouillé du pont à la cale. Après ?

– Ils lui envoient deux boulets dans la coque, à fleur d'eau, et le navire va dormir au fond de la mer.

– Tout peuplé ?

– À moins qu'une partie de l'équipage ne soit morte en combattant, et que l'autre, pervertie par le mauvais exemple, ne s'enrôle sous les drapeaux sanglants des pirates.

– Si bien que, quoi qu'on fasse, on est perdu ?

– Toujours… à moins qu'on ne soit le plus fort.

– Et cela arrive-t-il quelquefois ?

– Jamais.

– Merci.

Le capitaine alluma sa pipe. La nuit était venue. On ne distinguait presque plus la voile ennemie ; elle blanchissait quelquefois au-dessus des flots comme l'aile d'une mouette, puis s'effaçait. Bientôt on ne vit plus rien.

Tout en fumant, le capitaine donna ordre d'arrimer fortement quatre caronades qu'il avait à bord et de les charger ; après quoi, de nouveau, il fit changer d'allure au bâtiment.

– Savez-vous nager ? reprit-il alors en s'adressant à M. de la Guerche.

– Oui ; pourquoi ?

– C'est que vous aurez peut-être demain à jouer des jambes et des bras. Voici ce qui va se passer. Si au point du jour le pirate, et son entêtement à nous poursuivre me démontre que je

ne commets point de péché de médisance en l'appelant ainsi, a disparu dans la haute mer, je gagne à tire-d'aile le port le plus voisin, et je n'y penserai plus que pour remercier le Seigneur qui nous aura tirés des mains des Philistins.

– Si, au contraire, il navigue encore dans nos eaux ?

– Alors le dialogue de la poudre commence. J'ai porté l'épée autrefois, ce qui fait que la pensée de me rendre m'est antipathique.

– J'approuve fort cette antipathie.

– En conséquence, je réponds avec mes caronades ! mais je réponds en fuyant, et nous voilà entre le feu et l'eau.

– Si le feu ne nous tue pas, l'eau nous engloutit.

– Précisément. C'est pourquoi je vous demandais tout à l'heure si vous saviez nager… Bonne nuit et priez Dieu.

Dix minutes après, David Johan dormait comme un juste.

Au petit jour, il grimpa sur le pont, où M. de la Guerche le rejoignit aussitôt. Une brume épaisse les enveloppait. On ne distinguait pas même l'écume qui frissonnait autour du navire.

– Est-ce bon, est-ce mauvais ? Nous le saurons quand brillera le soleil ! dit le capitaine. Le bon, c'est que le pirate peut passer à dix brasses de nous sans nous voir ; le mauvais, c'est que nous pouvons, sans nous en douter, tomber sur un récif.

– Voilà un voyage qui finit bien ! dit Armand-Louis.

– La vie est un pèlerinage, répondit David Johan gravement. Si on a rempli son devoir honnêtement, le pèlerinage finit toujours bien.

Le hollandais ne marchait plus que sous ses basses voiles ; à toute minute, on jetait la sonde. Un coup de vent se leva, déchira le brouillard, et le soleil illumina l'espace. Tous les regards consultèrent l'Océan où l'écume bouillonnait.

De grandes voiles blanches parurent au-dessus de l'horizon ; le pirate était à une portée de canon du hollandais. David Johan regarda Armand-Louis et lui montrant une ligne sombre au loin, au-dessus des vagues :

– C'est la côte, dit-il, si nous y touchons, nagez ferme ; si nous n'y arrivons pas, recommandez votre âme à Dieu.

La poursuite recommença. Le pirate gagnait sensiblement de vitesse, mais la côte s'élevait à vue d'oeil, et déjà l'on pouvait distinguer les sinuosités du rivage.

Un pavillon flotta tout à coup au sommet du mât du pirate, un nuage blanc l'enveloppa tout entier, et presque aussitôt un boulet traversa la voilure du fugitif.

– Il veut causer, reprit David Johan : voici le signal.

Il pointa lui-même une caronade, visa longtemps et fit feu.

– Touché ! cria le capitaine.

Une vergue cassée et un lambeau de voile pendaient à bord du corsaire, et un homme atteint par le projectile roulait dans la mer.

– Ah ! si j'avais seulement dix bonnes coulevrines ! poursuivit David Johan.

Le pirate venait de virer de bord, et une pluie de fer tomba sur le hollandais, brisant et broyant tout, les mâts, les vergues, les haubans, les bastingages. Trois ou quatre hommes se débattaient sur le pont dans des flots de sang.

– Feu partout ! et droit sur la côte ! cria le calviniste.

Les quatre caronades jetèrent quatre boulets dans le corps du pirate, et le hollandais, poussé par le vent, porta vers la terre.

Le flot déferlait à une courte distance sur une ligne de brisants toute blanche d'écume. Déjà on pouvait entendre le ressac de la mer tout agitée autour des récifs.

D'un geste énergique, le capitaine montra à M. de la Guerche le corsaire et la côte.

– Voici le feu, voici l'eau ! dit-il. Si Dieu n'étend pas Sa main, priez !

Les boulets poursuivaient toujours le hollandais, hachant la voilure et le gréement et faisant voler en éclats les bordages. Quelques paquets de mitraille tombèrent à bord. Les caronades rendaient coup pour coup ; et le hollandais fuyait toujours.

En ce moment, la ligne noire des récifs n'était plus qu'à quelques encablures du vaisseau ; la houle, à chaque élan du flot, les couvrait puis les découvrait, laissant à nu leurs menaçantes dentelures. Tout l'équipage comprenait alors l'intention du capitaine ; pas un homme ne murmura.

– À genoux ! cria David Johan d'une voix tonnante.

Tout le monde se mit à genoux sur le pont.

– Voici la mort qui vient ! invoquons Dieu ! reprit-il.

Toutes les têtes s'inclinèrent ; une volée de fer passa et emporta, avec mille débris de chanvre et de bois, quelques hommes mutilés.

David Johan découvrit sa tête grise.

– Quelqu'un d'entre vous pense-t-il à se rendre ? dit-il.

Personne ne répondit.

Une lame énorme prit par la hanche le bâtiment désemparé et le porta rapidement vers la côte dans un tourbillon d'écume. La mer parut tout à coup blanche sous l'avant du navire.

– Dieu de paix ! Dieu de miséricorde ! reçois Tes enfants ! dit le capitaine.

Le pirate étonné s'arrêta dans sa course effrénée. La marée, qui montait, souleva le navire hollandais, qui ne gouvernait plus, et le poussa violemment par le travers contre les récifs. Un premier choc, au moment où la quille toucha le fond, le fit trembler dans sa membrure.

L'équipage tout entier se leva. Un flot plus terrible saisit le vaisseau et le jeta sur les brisants.

– Libres ou morts ! cria David Johan.

Et le navire, qui s'ouvrit, s'abîma dans un tourbillon de vagues écumantes.

Au moment où les premiers boulets du pirate labouraient les flancs du hollandais, Armand-Louis avait glissé une bourse d'or dans sa ceinture et caché dans un petit sac de cuir suspendu à son cou la lettre du cardinal de Richelieu et la bague du comte de Wasaborg. Aussitôt que le pont du hollandais se rompit sous ses pieds, d'un bond il se jeta dans la mer. L'image d'Adrienne passa devant ses yeux, et une vague impétueuse l'emporta dans son élan.

Quand il reparut à la surface des flots, Armand-Louis ne vit plus autour de lui que des débris épars et quelques matelots qui luttaient contre la mer. Un bout de vergue passait à portée de sa main, il s'en empara, et tour à tour poussé par les lames qui l'engloutissaient sous leurs volutes écumantes, et soutenu par une force et une adresse qu'aucun péril ne déconcertait, il parvint à s'engager dans un canal au delà duquel la mer était plus calme et déferlait tranquillement sur la plage. Un dernier effort l'y porta, et il tomba à demi évanoui sur le sable.

Ainsi il abordait en naufragé cette terre de Suède où une première fois il était arrivé en fugitif. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Armand-Louis porta les mains à son cou ; le sac de cuir et la dépêche y étaient encore. Rassuré de ce côté, il pressa la ceinture roulée autour de son corps ; la bourse ne l'avait pas quitté. À son doigt brillait la bague donnée par Adrienne.

– Allons ! dit-il, je puis lutter encore !

Ses yeux se portèrent vers l'horizon ; au loin fuyait à toutes voiles le pirate, comme un oiseau de proie qui, les ailes ouvertes, regagne son aire ; plus près et clouée sur les récifs, la carcasse du navire hollandais ne présentait plus qu'un informe amas de débris que chaque assaut de la mer dépeçait : autour de lui le silence profond, interrompu par le bruit des flots roulants sur le sable. Une seule créature humaine semblait avoir survécu à cet héroïque naufrage, et c'était lui.

Il se leva et chercha sur le rivage. Deux cadavres y avaient été déposés par la vague. Armand-Louis appela. Les cris rauques des mouettes lui répondirent.

Quelques pas le portèrent plus loin. Entre deux rochers il découvrit le corps du capitaine, couché, le front tourné vers le ciel. Le cœur ne battait plus.

– Pauvre David ! murmura M. de la Guerche.

Il creusa dans le sable un trou profond, y roula les trois corps rendus par la mer, planta sur la fosse une croix taillée dans un morceau de planche, et s'éloigna d'un pas chancelant.

La route qu'il suivait le conduisit par une échancrure de la falaise à un cabaret d'assez bonne apparence, où il obtint une chambre, un lit et un souper. L'appétit lui fit trouver le souper excellent ; la fatigue, le lit moelleux. La chanson du poêle, qui ronflait et séchait ses habits trempés d'eau salée, caressait doucement ses oreilles. Il ferma les yeux et partit pour le pays des songes.

Lorsque M. de la Guerche s'habilla, le soleil joyeux entrait par la fenêtre et traçait une bande d'or à travers la chambre. La brise riait dans les arbres, et des bandes d'oiseaux sauvages traçaient dans l'azur mille cercles rapides ; Armand-Louis sauta sur ses pieds et ouvrit la fenêtre. Un air frais et pur frappa sa poitrine. Le repos avait rendu l'élasticité à ses membres, la chaleur à son corps. Les campagnes dont son regard mesurait l'étendue l'unissaient au château de Saint-Wast par une longue et verdoyante suite de prairies, de bosquets, de frais vallons. Au bout du chemin, Adrienne l'attendait… Tout à coup réconcilié avec l'existence, M. de la Guerche acheva de se vêtir à la hâte et descendit.

Il trouva dans la grande salle du cabaret un feu clair devant lequel rôtissait une oie flanquée de deux canards, et tout autour des tables, un grand nombre de buveurs qui vidaient des pots de bière.

Une belle fille, les bras nus jusqu'au dessus du coude, leste et pimpante, allait et venait par la salle.

Une table étant vide encore, Armand-Louis s'assit et se fit servir à déjeuner.

Presque en face de lui, et dépeçant une langue de bœuf fumée, on voyait dans un coin de la salle un homme vêtu d'une casaque de peau de buffle, sec comme une racine de buis, vigoureux et basané. Une cicatrice courait sur son front, fendait sa joue et se perdait dans sa moustache grisonnante ; il avait débouclé sa rapière et posé devant lui un vieux feutre noir orné d'un lambeau de plume écarlate. Chaque fois que la servante passait à portée de ses grands bras, cet homme la saisissait par la taille et cherchait à l'embrasser.

Elle le repoussait, il recommençait.

Ce jeu durait depuis quelques minutes. Pourquoi, en regardant cette servante, Armand-Louis pensait-il à Mlle de Souvigny avec qui elle n'avait point de ressemblance ? Il l'ignorait ; mais quelle chose ne lui faisait-elle pas reporter sa pensée vers cette chère créature que chaque jour il aimait davantage ? En ce moment, l'homme à la plume écarlate saisit la jeune fille par le bras ; elle se défendit, il se leva et la retint avec tant de rudesse qu'elle poussa un cri.

– Holà ! camarade ! cria M. de la Guerche indigné.

Surpris par cette brusque interpellation, l'homme ouvrit sa main, et la servante s'échappa, irritée et confuse.

Alors M. de la Guerche, quittant sa place, fit deux pas dans la salle.

– Si j'avais bonne envie d'embrasser une jolie fille, dit-il, voici comment je m'y prendrais, l'ami.

Et le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, de l'air d'un prince qui salue une reine, il s'approcha de la servante.

– Mademoiselle, lui dit-il, un étranger, que la fortune a chassé de son pays, vous demande la faveur d'effleurer de ses lèvres vos joues couleur de rose. Vous êtes la première femme qu'il rencontre en Suède, et votre baiser lui portera bonheur.

Quelle que soit la condition où le sort les a placées, toutes les femmes ont le sentiment de la galanterie. Rougissante et l'œil brillant, avec un mélange de coquetterie et d'attendrissement, la jeune fille laissa le bras d'Armand-Louis glisser autour de sa taille et lui tendit ses lèvres vermeilles.

– Soyez le bienvenu en Suède, dit-elle alors, et que celle que vous aimez vous rende heureux !

D'un coup de poing l'homme au feutre noir aplatit sur la table le pot d'étain dans lequel il buvait.

– Est-ce une leçon ? s'écria-t-il d'un air furieux.

– Peut-être, dit Armand-Louis.

– C'est la première fois qu'on m'aurait donné quelque chose de semblable, reprit l'autre en se levant, mais avant d'offrir des leçons à qui n'en veut pas recevoir, vous feriez bien, mon jeune coq, de vous munir d'une épée.

Déjà la rapière du soldat brillait en l'air.

– Qu'à cela ne tienne ! répondit Armand-Louis, qui veut du fer en trouve.

Et décrochant un sabre qu'on voyait à la muraille, il se mit en garde.

On fit cercle autour d'eux. On ne fumait plus, on ne buvait plus.

– Hé ! bel étourneau, tu vas voir ce qu'il en coûte de chanter devant Magnus ! s'écria le soldat.

Et, fou de colère, il se jeta sur Armand-Louis, l'épée haute.

La servante, cause innocente de ce débat, se mit en prières dans un coin.

Magnus avait la main solide et le fer rapide ; mais l'exaspération ne lui permettait pas de mesurer ses coups. Armand-Louis, qui avait tout son sang-froid, et à qui cette rencontre rappelait ses anciennes luttes avec Renaud, se mit à rire, et d'un premier coup fit voler dans la chambre le feutre noir dont son adversaire était coiffé.

– D'abord, soyons polis, lui dit-il gaiement.

Les buveurs partirent d'un grand éclat de rire.

La fureur de Magnus ne connut plus de bornes, et, tête baissée, il se jeta sur son adversaire. On aurait dit un taureau combattant un renard et cherchant à l'éventrer du premier élan, mais le renard agile bondit, va, vient, et le taureau mordu, piqué, lacéré de coups de dents et de coups de griffes, écume et s'épuise en efforts inutiles.

Le pourpoint en lambeaux, les manches déchirées, deux fois désarmé, deux fois Magnus revint à la charge. Une troisième fois son épée vola au plafond.

– Mon pauvre ami, dit Armand-Louis, je connais une école où l'on enseigne aux enfants à tenir une épée ; faut-il vous y conduire ?

Magnus, qui se baissait pour ramasser l'arme infidèle qui l'avait trahi, bondit comme un tigre et, les mains levées, sautant sur Armand-Louis :

– Ah ! tu siffles, merle du diable ! prends garde à ta langue ! hurla-t-il.

M. de la Guerche, qui avait vu le mouvement du soldat, voulut en finir cette fois. Il l'attendit de pied ferme, glissa tout à coup ses bras sous ceux de Magnus, et, le serrant avec une force herculéenne, il le fit tomber sans haleine sur le sol.

– Dieu ! il est mort ! s'écria la servante.

– Rassurez-vous, ma belle enfant, un sacripant de cette taille ne meurt pas comme ça, répondit Armand-Louis.

Un profond soupir souleva la poitrine de Magnus, qui déjà étendait ses mains velues, cherchant partout le fer qu'il avait perdu. M. de la Guerche reprit son sabre et en appuya la pointe sur la gorge du vaincu.

– Est-ce assez ? dit-il.

Magnus ouvrit ses yeux injectés de sang ; quelque temps il regarda son vainqueur sans parler.

– Je crois que oui, répondit-il avec effort.

Il se releva lentement, chercha son épée, s'en empara, et la glissant dans le fourreau après l'avoir contemplée :

– Allons, Baliverne, tu as trouvé ton maître, reprit-il, ainsi, tais-toi !

Armand-Louis tendit la main au vieux reître.

– Sans rancune au moins ? dit-il.

Magnus saisit la main du gentilhomme et la serra avec une vigueur qui prouvait que la vie et la force lui étaient revenues du même coup.

– Mon capitaine, dit-il, vous ne connaissez pas Magnus, je vous ai paru noir, je puis être blanc, et autant l'un que l'autre, dit-il.

Et assurant son feutre sur son front meurtri, il sortit de l'air d'un capitan.

XX

PEAU DE TIGRE ET CŒUR DE LION

Armand-Louis avait fait le compte de ses pièces d'or. Il n'en avait peut-être pas assez pour lever une armée, mais il pouvait encore s'équiper et prendre par le plus court pour chercher le roi Gustave-Adolphe. Son premier soin fut donc de se munir d'un bon cheval, qu'il choisit robuste et léger, d'une épée avec laquelle il coupa force clous pour en essayer la trempe, d'une cotte de peau de buffle à la fois solide et souple, d'un manteau de bon drap vert, et d'une paire de pistolets qu'il mit à sa ceinture, en compagnie d'un poignard à lame d'acier, courte, effilée et tranchante.

« Voici pour le présent, pensa-t-il ; pour l'avenir, j'ai la bague du comte de Wasaborg. »

Le lendemain, à la première pointe du jour, il embrassa la servante et quitta le cabaret. Jamais plus douce aurore n'éclaira la campagne. Un coq, debout sur une porte, battit de l'aile et chanta.

« Allons ! c'est de bon augure ! pensa M. de la Guerche. »

Il n'avait pas fait un mille encore lorsqu'il entendit le galop d'un cheval derrière lui, et presque aussitôt la grande figure de Magnus sortit d'un nuage de poussière.

– Monsieur le comte, dit Magnus en se découvrant, quand on assomme les gens on ne les oublie pas ; j'avais fait serment,

étant tout petit, d'appartenir à qui me mettrait le poignard sur la gorge. Vous m'avez vaincu, tant pis pour vous ; moi, Baliverne et mon cheval, nous vous suivrons jusqu'au bout du monde. Ne dites pas non : je vous préviens que je suis têtu.

Magnus n'était plus l'homme querelleur qu'on avait vu la veille. Il avait la mine résolue, ouverte, avec quelque chose d'âpre, de hardi et de sauvage dans la physionomie, qui donnait de lui la pensée que ce n'était pas un cavalier coulé dans le moule vulgaire des soldats de fortune ; la bizarrerie de son allure plut, en outre, à M. de la Guerche.

– Mon brave Magnus, franchise pour franchise, dit-il ; tout gentilhomme que je suis, je ne suis pas un grand seigneur ; je passerai peut-être par de mauvais chemins, et peut-être à mon service y a-t-il plus de coups à gagner que de ducats : donc, réfléchissez.

– Je ne réfléchis jamais ; d'ailleurs, je ne sais pas de ronces et de cailloux sur lesquels je n'aie marché, pas d'estocades que je ne puisse rendre.

– De plus, je ne sais pas trop où je vais.

– Bon ! je connais ce voyage-là ; j'en sors, j'y retourne.

– Ainsi, vous persistez ?

– Éternellement.

– Alors tope là ; j'ai idée que Baliverne aura l'occasion de prendre l'air.

Magnus, qui jusqu'alors avait parlé le chapeau à la main, se couvrit.

– Monsieur le comte, reprit-il d'une voix tranquille et en poussant son cheval à côté de celui d'Armand-Louis, Baliverne est une personne qu'il ne faut pas juger sur les apparences ; elle n'était pas en train hier, elle avait les nerfs agacés, en outre elle travaillait pour une besogne où le droit n'était pas de son côté : plus tard, et pour une meilleure cause, vous la verrez à l'œuvre, et vous lui rendrez votre estime. Magnus l'a promenée un peu partout, et Baliverne a laissé partout de bons souvenirs ; de plus, son maître a vu tant de choses qu'il en est peu qui puissent l'étonner. À l'occasion, il s'est tiré de mauvais pas où d'autres, qu'on croyait habiles, s'empêtraient ; et, chose curieuse, ce même Magnus a remarqué que les personnes qui le contrariaient se faisaient mal venir de la Providence : généralement elles mouraient de la fièvre ou d'un coup d'épée.

– Vous n'êtes pas modeste, ce me semble ?

– Non, monsieur le comte, et je m'en vante. La modestie, c'est la vertu des hypocrites. À sa manière, Magnus est un philosophe armé en guerre ; il a mis de côté toutes les qualités gênantes, la modestie, par exemple, et l'abstinence, ainsi que cette laide vertu des avares qu'on nomme économie. Baliverne a remplacé tout cela ; et Magnus doit confesser que jamais elle ne l'a laissé manquer de rien.

Cette habitude que sa recrue avait de parler d'elle-même à la troisième personne fit sourire Armand-Louis.

– M'est avis, mon philosophe, que Magnus a du moins un grand respect pour son individu ? reprit-il : c'est déjà quelque chose.

– C'est que Magnus s'estime à sa valeur ; et puis, monsieur le comte, c'est affaire d'habitude. Quand on court le monde presque toujours seul, on s'accoutume à se prendre soi-même

pour ami et confident : j'ai appris à savoir ainsi qui j'étais, et je m'aime beaucoup.

– Vous êtes un homme de goût, maître Magnus.

– C'est mon opinion, monsieur le comte.

Causant ainsi, M. de la Guerche ne tarda pas à savoir que son compagnon avait fait la guerre dans tous les pays de la vieille Europe : en Transylvanie avec Bethlem Gabor ; en Pologne avec le roi Sigismond ; en Italie avec Torquato Conti ; dans les Pays-Bas avec le prince d'Orange ; dans le Palatinat avec ce comte de Mansfeld qui, sans États, sans armée, sans crédit, tenait campagne contre des princes souverains ; dans le Brandebourg et la Poméranie avec le roi Christian ; dans la Westphalie et la Souabe avec ce duc de Brunswick qui, amoureux de la princesse palatine, portait un de ses gants à son chapeau, et inscrivait sur ses étendards cette fière devise : *Tout pour Dieu et pour elle* ; dans la Bavière et dans la Silésie sous le comte de Tilly ; en Bohême sous le prince d'Anhalt. Reître ou lansquenet, il n'était pas un bourg, un château, une ville de l'empire qu'il n'eût traversés, pas un capitaine sous lequel il n'eût joué du sabre ou du mousquet. Dix fois laissé pour mort sur les champs de bataille, le corps tout percé par le fer et le plomb, Magnus avait de la vie cette opinion que c'est une loterie où l'on peut gagner en ne mettant rien, où l'on peut tout perdre en mettant tout.

– J'ai vu force margraves et force électeurs sans sou ni maille et sans couronne, dit-il encore ; c'est pourquoi Magnus a toujours la bourse plate et la poche vide ; il ne veut pas que la mauvaise fortune y trouve rien à gagner.

Sa confession terminée, Magnus interrogea Armand-Louis.

– J'imagine, dit-il, que vous êtes de ceux qui ont la tête plus remplie de rêves que la ceinture de ducats ; ajoutez à ce mince capital un brin d'amour dans le cœur, et Votre Seigneurie est telle que je la suppose.

– Es-tu sorcier, Magnus ?

– Point : je calcule. Vous avez quelque chose comme vingt-cinq ou vingt-six ans ; pourquoi courrait-on le monde à cet âge, si l'on n'était pas pauvre et amoureux ?

Armand-Louis soupira.

– Quand je vous le disais ! s'écria Magnus. En attendant, ce n'est pas chez votre belle que vous allez. Vous avez bien l'espoir de la revoir, car vous êtes gai ; mais d'autres soins vous occupent, car vous avez le regard pensif et ménagez votre cheval.

– Je vais chez le roi de Suède, répondit M. de la Guerche étonné de la sagacité de son compagnon.

– Chez Gustave-Adolphe ? Que ne le disiez-vous plus tôt ! Ce n'est point à Stockholm qu'il faut aller, dans ce cas, c'est à Gothembourg, où il passe une inspection et où moi-même je comptais le rejoindre pour m'enrôler dans ses bandes. Suivez-moi et laissons la grand-route aux paresseux.

Magnus semblait connaître tous les chemins de la Suède comme il connaissait toutes les villes de l'Allemagne. Au plus épais des bois il ne se trompait jamais et savait toujours à propos trouver le gué d'une rivière. En mainte occasion, M. de la Guerche put voir que l'outrecuidance de son compagnon ne l'empêchait pas d'agir sagement et résolument. Au moment où Magnus, levant le doigt, lui fit voir au-dessus de l'horizon clair les clochers de Gothembourg, leurs relations

avaient pris ce caractère d'intimité que n'engendrent pas toujours les plus longs voyages ; elles étaient marquées, du côté d'Armand-Louis, par la plus absolue confiance, et du côté de Magnus par le plus profond respect.

Mais les principes de Magnus ne lui permettant pas de maintenir un équilibre consciencieux entre la recette et la dépense, il se trouva qu'en sortant de l'auberge du « Saumon couronné », où M. de la Guerche avait voulu prendre leur repas, sa bourse était plate comme une feuille et vide comme un tambour.

– Que cela ne vous mette point en souci, dit Magnus ; c'est dans ces circonstances difficiles que la Providence fait éclater sa toute-puissance.

– Si les miracles sont encore de ce monde, attendons, répondit Armand-Louis.

– Oh ! monsieur le comte, Magnus sait par expérience qu'ils ne sont pas morts ! Tel que vous le voyez, il a été quatre fois condamné à perdre la vie et deux fois pendu ; or vous avez pu voir que j'ai mes trente-deux dents.

M. de la Guerche jeta un long regard sur le rideau d'arbres verts derrière lequel se cachait la petite maison blanche où, pendant quelques heures, il avait vu Marguerite Cabeliau, et poussa son cheval du côté de Gothembourg.

Magnus paraissait plongé dans une grave méditation et trottait à côté de lui.

– Je connais bien à Gothembourg un honnête marchand drapier, mais il me souvient que Magnus a eu si souvent recours au crédit de son hôte, que peut-être le coffre du brave homme lui sera-t-il fermé comme l'est une citadelle à l'ennemi. Vous,

monsieur le comte, ne connaissez-vous personne à Gothembourg ?

– Je connais Abraham Cabeliau.

– Eh ! bonté du Ciel ! c'est comme si vous connaissiez un galion ! Voici que le miracle commence ! Abraham Cabeliau ! c'est un homme tout en or, monsieur !

Magnus prit une ruelle à l'extrémité d'un faubourg, traversa une place et s'engagea dans une avenue large et de belle apparence au bout de laquelle il s'arrêta de l'air d'un voyageur pour qui les rues de Gothembourg n'ont pas plus de secrets que les chemins du pays natal.

– Frappez et entrez, vous êtes ici chez Abraham ; moi, je vais attendre, reprit-il.

On introduisit Armand-Louis dans une salle basse admirablement propre, mais sans ornement d'aucune espèce. Une porte s'ouvrit, et Abraham Cabeliau parut devant lui, le front pâle et couvert de vêtements noirs.

– Frère, dit-il en prenant la main de M. de la Guerche, vous arrivez dans un jour d'affliction. Le Seigneur a détourné Son visage de ma fille, et l'opprobre est entrée dans cette maison.

Armand-Louis, qui n'avait pas oublié le comte de Wasaborg, tressaillit.

« Ah pauvre Marguerite ! pensa-t-il. »

Abraham tira une lettre de son sein.

– Une main inconnue m'a révélé cette honte, reprit-il ; le père saura si on ne l'a pas trompé, et alors, comme autrefois

dans Lévi et dans Judas, le père sera le juge… Mais le deuil qui oppresse mon âme ne peut pas me faire oublier que vous êtes chez moi, vous que j'ai tiré des mains des méchants… Parlez sans crainte, je suis à vous.

M. de la Guerche lui raconta en peu de mots ce qu'il avait fait depuis le jour où le *Bon Samaritain* l'avait déposé sain et sauf sur une terre amie, et ce qu'il lui restait à faire.

– Or je suis sans ressources, ajouta-t-il.

– Vous avez combattu avec ceux de La Rochelle pour la défense de la vraie foi !… Merci de vous être souvenu d'Abraham Cabeliau… Que vous faut-il ?

– Cent écus d'or vous semblent-ils une trop forte somme pour un gentilhomme qui n'a plus que son épée ?

– Les voici, répondit le calviniste en ouvrant un coffret d'ébène et de fer d'où il tira les cent pièces d'or.

– Vous savez, reprit Armand-Louis, que je suis soldat : un boulet de canon peut m'emporter la tête avant d'avoir acquitté ma dette ?

– Je pleurerai le soldat… Si vous vivez, vous rendrez cette somme à d'autres plus pauvres que vous… Prenez.

Lorsque Armand-Louis sortit, il trouva Magnus, toujours à cheval, immobile dans la rue. En une seconde il fut en selle.

– Nous allons sans plus tarder retourner à l'auberge du « Saumon couronné », dit-il.

– Retournons ! répondit Magnus, qui jeta les yeux autour de lui d'un air préoccupé.

– J’ai ma ceinture pleine… cent écus d’or ! Si j’en avais demandé mille je les aurais eus.

– Je le sais.

– Et cela ne t’étonne pas ?

– Non.

– Cependant j’aurais pu revenir les mains vides.

– C’est impossible !

– Voilà qui est singulier !… Abraham n’est point mon intendant.

– La Providence nous devait un miracle : elle l’a fait.

Les deux cavaliers sortaient en ce moment de la ville et s’enfonçaient rapidement dans la campagne.

– Vous connaissez-vous quelque ennemi en Suède ? reprit tout à coup le laconique Magnus.

– Un ennemi ? ma foi, non.

– Cherchez bien.

– Je n’en vois qu’un… mais y est-il encore ?… c’est douteux.

– Vous l’appelez ?

– Jean de Werth.

– Jean de Werth ! et vous n’en parliez pas !

– À quoi bon ?

– Quand on a affaire à un homme tel que le baron Jean de Werth, on en parle toujours.

– C'est bien assez d'y penser ! Il devait quitter la Suède peu de temps après mon départ.

Magnus secoua la tête.

– Il y est encore, monsieur le comte ; gardez-vous d'en douter. À présent, je comprends tout !

– Quoi, tout ?

– Vous n'avez donc rien vu ?

– Rien.

– Figurez-vous alors qu'au moment où nous entrions en ville, un drôle à visage sinistre s'est mis à nous regarder attentivement ; bientôt après, j'ai remarqué qu'il nous suivait. On ne doit jamais mal juger de son prochain, bien que Magnus ait cette conviction que beaucoup d'hommes sont nos prochains comme les vautours sont les cousins des ramiers. J'ai donc attendu. Mais il est sans exemple que Magnus se soit trompé. J'ai revu mon coquin à la porte du digne chrétien qui s'appelle Abraham Cabeliau. Il a guetté votre sortie, et peut-être allais-je lui couper les oreilles pour savoir s'il a du sang dans les veines, lorsque notre curieux s'est dérobé comme un spectre dans une ruelle obscure. Maintenant, monsieur le comte, ce baron, dont le diable ait l'âme, a-t-il quelque intérêt à être informé de votre présence en Suède ?

– Oh ! pour cela oui !

– Alors, n'en doutons plus, c'est lui qui a dépêché cet estafier de mauvais augure à vos trousses… c'est pourquoi je vais renouveler la mèche de mes pistolets.

Armand-Louis, qui ne s'émouvait pas aisément, laissa Magnus à l'enseigne du « Saumon couronné », et se rendit sans perdre une minute à la petite maison blanche, dont il n'eut point de peine à franchir la haie. La négresse qu'il avait vue autrefois le reçut et l'introduisit auprès de Marguerite.

À son aspect, la jeune femme se leva, et, lui tendant la main :

– À quelle heureuse fortune dois-je de vous revoir ? dit-elle. Serait-elle encore plus propice que je ne le suppose ? auriez-vous besoin de moi ?

– Que Dieu me juge si je fais mal, répondit Armand-Louis ; une première fois je vous ai sauvée… service oblige… j'ai vu Abraham Cabeliau.

– Mon père !

– Il avait une lettre entre les mains… hélas ! la lettre d'un ennemi !… il sait tout. Si vous avez quelque chose à redouter de sa colère, prenez garde, je ne le devance pas d'une heure peut-être.

Marguerite était devenue pâle comme une morte.

– Mon père ici ! dit-elle ; ah ! je suis perdue !

– Puis-je quelque chose pour vous ?… je dois tout à Abraham, mais vous êtes sa fille… ordonnez !

Marguerite leva sur M. de la Guerche ses yeux trempés de larmes :

– Non, reprit-elle ; aujourd'hui ou demain, il fallait qu'un jour ce secret m'échappât !… J'attendrai mon père… S'il me tue, adieu !… S'il me pardonne, ah ! je vous devrai plus que la vie !

– Que Dieu vous sauve ! s'écria M. de la Guerche ému.

Au moment où il venait de quitter le jardin, le galop d'un cheval lancé à toute bride lui fit lever les yeux. Du premier regard il reconnut le comte de Wasaborg. Armand-Louis s'élança, appela, cria. Mais il était à pied ; le cheval du comte fuyait comme un vent d'orage… Le son de sa voix se perdit dans le retentissement furieux de ce galop, et bientôt Armand-Louis vit disparaître le cheval et le cavalier dans les massifs d'arbres qui répandaient leur ombre autour de la ville.

– Ah ! c'est une fatalité ! murmura-t-il.

Il allait dépasser la lisière du petit bois où naguère il avait rencontré le capitaine Jacobus, lorsqu'on coup de feu retentit, et une balle qui déchira son pourpoint s'enfonça dans le tronc d'un bouleau.

Presque au même instant, et avant même qu'il eût sondé la profondeur du bois, une détonation nouvelle se fit entendre, un cri sourd répondit à cette détonation, et, sautant sur la route, Armand-Louis aperçut Magnus et un homme qui fuyait de toute la vitesse de son cheval.

Magnus tenait encore un pistolet à la main.

– Qu'est-ce ? demanda M. de la Guerche.

– Un coquin qui vous a manqué et que j'ai manqué !… Ah ! Magnus, voilà une chose qui m'étonne de ta part ! vieillirais-tu, mon garçon ? Une charge toute neuve ! Ma balle a troué son feutre à un demi-pouce du crâne, qu'elle a peut-être égratigné en passant !… Si j'avais visé en plein corps le scélérat qui rampait dans ce taillis de chênes, je l'aurais certainement atteint ; mais voilà, je voulais le tuer roide pour avoir son cheval… et une pièce à conviction, monsieur le comte.

Il chargea de nouveau son pistolet d'un air tranquille.

– Quand je vous disais qu'il fallait vous tenir sur vos gardes ! reprit-il. Jean de Werth est un homme expéditif. Rentrons en ville à présent, s'il vous plaît, et cherchons le roi : quand on a un homme tel que le baron sur les bras, il ne fait pas bon s'occuper trop longtemps des affaires d'autrui.

Mais tandis qu'ils regagnaient en toute hâte le cabaret où ils avaient laissé leurs chevaux, Armand-Louis demanda à Magnus par quelle aventure il le rencontrait dans le voisinage de la maison blanche lorsqu'il l'avait quitté sur le seuil du « Saumon couronné ».

– Vous ne connaissez guère Magnus, si vous croyez qu'il vous permettra de courir les bois à la brune, répondit le vieux soldat, sans que lui-même fasse le guet aux environs ! Vous n'étiez pas au bout du sentier que j'étais sur vos pas ! Et bien m'en a pris !… Je sais pertinemment à présent que le baron est en campagne.

– Comment ! tu crois ?

– Je ne crois pas, j'affirme.

XXI

LE MASQUE TOMBE

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il nous faut maintenant abandonner Armand-Louis sur la route de Gothembourg et rejoindre le comte de Wasaborg chez Marguerite.

Il était alors dans cette même pièce où le duc Albert et M. de la Guerche s'étaient rencontrés ; il tenait entre ses bras Marguerite pâle et tremblante. Ses yeux inquiets l'interrogeaient.

– Ah ! ne m'aimez-vous plus ? dit-il tout à coup, tandis que les regards de Marguerite effarée se promenaient de la porte à la fenêtre.

– Ah ! je vous le dirais que vous ne le croiriez pas ! s'écria-t-elle suspendue à son cou ; mais, par pitié, fuyez !

– Fuir ! et pourquoi ? Voilà bien longtemps que je ne vous ai vue, Marguerite ; si quelque danger vous menace, comme en ce jour terrible où M. de la Guerche vous a rendue à mon amour, je reste.

– M. de la Guerche !… Hélas ! il sort d'ici.

– Lui ?

– Il m'a dit… Ah ! c'est affreux ! mais pourquoi vous répéter tout cela à présent ? il est trop tard !

Tout à coup Marguerite s'arrêta et tendit l'oreille.

– Entendez-vous ?… ah ! fuyez ! s'écria-t-elle de nouveau en se tordant les bras.

Un bruit venait en effet de se faire entendre du côté de la porte. Marguerite voulut entraîner le comte de Wasaborg dans une pièce voisine, mais la porte s'ouvrit tout à coup et Abraham Cabeliau parut.

– Dieu ! c'est donc vrai ! s'écria-t-il.

Le comte de Wasaborg se retourna l'œil en feu, la main sur la garde de son épée.

Abraham Cabeliau, qui avait fait un pas vers sa fille, s'arrêta comme si la foudre eût éclaté devant lui, et levant les mains au ciel :

– Le roi ! dit-il.

Marguerite regarda le comte, et l'on vit la pâleur des cadavres couvrir son visage ; mais, se remettant presque aussitôt.

– Le roi ! je le savais ! dit-elle d'une voix mourante.

– Tu l'entends, Seigneur ! s'écria Abraham.

Gustave-Adolphe – car c'était lui – allait répondre lorsque Marguerite, se jetant aux pieds de son père, l'arrêta d'un regard suppliant.

– Maudissez-moi ! frappez-moi ! dit-elle ; les devoirs sacrés de la chrétienne, la pudeur de la fille, le respect de votre nom, j'ai tout oublié, mon père, mais lui, c'est le roi !

Abraham Cabeliau, qui avait caché son visage entre ses mains, leva la tête ; la majesté du malheur et de la résignation venait de graver son sceau sur ce noble front sillonné de tant de rides.

– Ma vieillesse est souillée ! dit-il ; mais la honte de mes cheveux blancs ne m'empêchera pas de me rappeler que vous êtes l'oint du Seigneur. La maison est ouverte, vous pouvez en sortir comme vous y êtes entré. Souvenez-vous seulement, Gustave-Adolphe, qu'il est pour un roi d'autres soins que celui de porter le déshonneur au foyer de l'un de ses serviteurs.

– Me croyez-vous assez lâche pour m'éloigner sans même savoir ce que Marguerite deviendra ? s'écria Gustave-Adolphe.

Le sujet venait de parler, le père leva le front, et croisant ses bras en face de Gustave-Adolphe :

– Qui ose m'interroger ? dit Abraham ; depuis quand un père n'est-il plus le maître de juger sa fille ? Est-ce Marguerite qui répondra ? Osez donc le lui demander !

La parole frémissait encore sur les lèvres d'Abraham lorsqu'une porte voisine s'entrouvrit et un enfant beau comme le jour, craintif et souriant, se glissa dans la pièce doucement.

Les yeux d'Abraham le virent, et il trembla de tous ses membres.

Marguerite, qui était à genoux, attira l'enfant sur son cœur, et se traînant jusqu'aux pieds d'Abraham, elle le lui présenta :

– Que je meure si telle est votre volonté, mon père, dit-elle ; mais pardonnez à cette innocente créature !

Les bras de l'enfant s'enroulèrent autour du cou du vieillard.

– Ah ! je suis vaincu ! s'écria Abraham, qui n'eut pas la force de le repousser.

Et ses bras s'ouvrant malgré lui, il serra sur son cœur tout à la fois Marguerite et l'enfant.

Un instant ils confondirent leurs larmes et leurs baisers, puis Marguerite, se dégageant, leva sur Abraham des yeux suppliants :

– Mon père, dit-elle alors, me permettez-vous de parler une fois encore au roi Gustave-Adolphe ?

Abraham Cabeliau regarda tour à tour sa fille et le roi.

– Sire, reprit-il enfin, je m'éloigne ; que Votre Majesté n'oublie pas qu'elle est chez moi.

Aussitôt qu'ils furent seuls, Marguerite tourna les yeux vers Gustave-Adolphe.

– Et je ne le savais pas ?… Le roi ! vous, le roi ! dit-elle en éclatant.

– Ah ! m'auriez-vous aimé, si vous l'aviez su ? s'écria-t-il.

– Le roi ! le roi ! répétait-elle toujours en le couvrant de ses regards. Ah ! quand je vous voyais à mes pieds, me jurant de cette même bouche, que je croyais sincère, que vous n'existiez que pour moi, si quelqu'un fût venu me dire que vous étiez le roi

de Suède… jamais je ne l'aurais cru… et il a fallu que mon père lui-même m'ouvrît les yeux !…

Mais la voix de Gustave-Adolphe l'interrompit.

– Souvenez-vous du jour où le hasard m'a conduit vers vous ! s'écria-t-il. Ah ! dès le premier sourire j'ai compris que je vous appartenais… mon âme s'était donnée à vous sans réserve… Qu'étais-je alors ? un soldat à qui des milliers d'ennemis disputaient sa patrie, un roi sans couronne, presque un exilé, un proscrit. La fièvre dévorait mes jours ; pas une heure sans inquiétude, toujours des embûches et des batailles. Quelles longues tristesses n'avez-vous pas consolées !… Près de vous je respirais, avec vous j'avais ces biens que le plus humble de mes sujets connaît et qui lui font aimer la vie, une main amie, un cœur dévoué, une femme enfin ! Non ! ne me regardez pas avec ces yeux irrités ; si un jour la politique a voulu que le roi ne fût plus libre, Marguerite, son âme ne vous a pas trahie et n'a jamais cessé d'être à vous !… Votre image me suivait partout, c'était ma consolation pendant la lutte, mon espérance au retour ; les seules heures où j'ai connu l'ivresse de la vie, c'est ici que je les ai goûtées ; ailleurs, mon cœur ne battait plus… Croyez la voix qui vous parle ! S'il n'avait pas fallu défendre un peuple qui s'était donné à moi, le défendre contre le Polonais, le Danois, le Moscovite, l'Autrichien, aurais-je un seul jour déserté cet asile où je vous avais rencontrée ? Et que de fois même n'ai-je pas songé à descendre de ce trône où le repos ne m'est pas permis !… Je l'aurais fait sans doute, si l'honneur ne m'y avait pas enchaîné… et parce que je suis le roi, voilà que vous ne m'aimez plus !

– Ah ! je vous aime encore, puisque je vous pardonne ! s'écria Marguerite qui sanglotait.

Le roi poussa un cri et voulut la prendre dans ses bras.

Mais se relevant :

– Gustave-Adolphe, dit-elle, Marguerite est morte, il n'y a plus ici que la fille d'Abraham Cabeliau, d'un homme qui a combattu pour Votre Majesté. Oubliez tout le reste !

– Et le puis-je ? dit Gustave-Adolphe éperdu.

– Vous le pouvez si vous pensez à la Suède ! La Suède est menacée, dites-vous : soyez à elle tout entier ; la patrie, à présent, voilà votre fiancée, votre femme, vos amours ! Haut l'épée, Sire, et défendez-la ! C'est à la Suède que je vous donne ! Voilà, mon roi bien-aimé, la seule rivale dont je puisse ne pas être jalouse !… L'Europe est en feu, me disiez-vous un jour ; toutes les ambitions sont déchaînées, les provinces et les royaumes se perdent et se gagnent au jeu des batailles. Que la Suède, armée par vous, entre en lice, et faites-lui sa part large et belle ! Allez, Sire, et à ce prix, ce cœur où nul ne vous remplacera, battra toujours au nom de Gustave-Adolphe !

Le roi hésitait ; jamais Marguerite ne lui avait paru plus belle et plus touchante, mais il la connaissait assez pour savoir qu'elle était perdue pour lui.

– Vous le voulez, Marguerite ! dit-il en soupirant.

– Marguerite n'est plus !… Aux armes ! Sire.

– Alors votre main, vos lèvres, une dernière fois, et que Dieu sauve la Suède ! L'épée tirée, je ne la rentrerai plus !

Marguerite, le visage à la fois ruisselant de larmes et rayonnant d'amour, prit la tête du roi entre ses mains… elle crut que son cœur s'échappait ; puis, lui montrant au loin la mer, du côté de l'Allemagne :

– Voilà le chemin ! dit-elle.

Écrasée par la violence de ses émotions, Marguerite tomba comme anéantie sur un fauteuil. Des sanglots soulevaient sa poitrine, ses mains inertes pendaient le long de son corps. Gustave-Adolphe se jeta à ses pieds. Combien d'heures n'avait-il pas autrefois passées auprès d'elle au temps heureux où elle croyait en lui ! Il n'osait parler et la soutenait dans ses bras ; la femme et la mère succombaient dans une suprême défaillance. Elle resta un instant immobile, la tête renversée sur l'épaule du roi et pleurant. Puis, par un effort subit, debout et l'œil plein de flammes, et sans retenir les larmes qui ruisselaient sur ses joues :

– Sire, je ne suis plus pour Votre Majesté qu'une sujette, la mère d'un de vos sujets, dit-elle. Que demain le soleil ne vous trouve plus ici !... et, pour que le sacrifice soit sans issue, je veux que mon père apprenne vos résolutions.

Elle frappa sur un timbre ; bientôt après Abraham parut.

– Mon père, dit-elle, voici le roi qui va combattre les ennemis de notre religion.

– À cette grande œuvre dévouera-t-il sa vie ?

– Ah ! je le jure ! s'écria Gustave-Adolphe.

Abraham étendit sa main nue vers le ciel.

– J'ai armé des vaisseaux pour le service de mon pays au temps où il était en guerre contre les Danois, dit-il ; j'en équiperai plus encore pour la défense de notre foi. Mon sang et mon or sont à vous, Sire.

– Alors je vous donne rendez-vous à Carlscrona ; je veux que tout ce qu'il y a de navires en Suède s'y réunisse.

– Mes frégates y seront, et j'y serai moi-même, afin qu'on sache ce que peut le dévouement d'un homme.

Marguerite leva des yeux suppliants vers son père.

– Permettez-moi de vous suivre, dit-elle. Vous animerez de votre exemple les équipages choisis par vous ; je prierai pour ceux qui vont combattre. Un enfant y verra de loin celui qu'il ne connaîtra plus…

Elle se soutenait à peine. Abraham l'attira sur son sein :

– Venez donc, ma fille, vos prières monteront vers Dieu, et Il bénira nos efforts.

Quelques instants après, le galop d'un cheval qui retentissait dans l'espace lui disait que Gustave-Adolphe était loin d'elle ; elle sentit son cœur trembler dans sa poitrine. Abraham Cabeliau reparut tenant par la main un enfant.

– À genoux, mon fils, à genoux, et Dieu sauve le roi ! dit-elle, voici la guerre !

Une dernière fois Marguerite dormit sous le toit qui si longtemps l'avait abritée. Au point du jour, des serviteurs envoyés par son père l'avertirent que tout était prêt pour le départ. L'ardeur s'était ranimée dans les veines du vieux marin à la pensée des guerres nouvelles. Il avait expédié des courriers dans toutes les directions pour presser l'armement des navires qu'il fallait équiper. Un même rendez-vous leur était assigné. Il vidait ses coffres, il achetait des armes, des provisions. Il voulait que les bâtiments d'Abraham Cabeliau fussent les plus agiles et les mieux équipés de la flotte.

Sans perdre une minute, Marguerite expédia un messager à M. de la Guerche. Il avait vu son péril et devait connaître son salut et son sacrifice. Quelques mots dits la veille lui avaient fait comprendre qu'il avait un intérêt pressant à voir le roi. Elle lui donnait rendez-vous à une petite distance de Gothembourg, sur la route de Carlscrona.

Bientôt après elle quittait la maison blanche les yeux pleins de larmes, le cœur serré, la poitrine oppressée. Que de beaux jours qu'elle ne devait plus revoir ! Elle salua des yeux chaque meuble, chaque arbuste, chaque buisson. Toute chose lui rappelait d'aimables et riants souvenirs. À présent leur chaîne était brisée. Elle marchait lentement, tenant son fils par la main, regardant toujours derrière elle.

– C'est fini ! c'est fini ! disait-elle.

Au détour du sentier, une voix mâle l'appela. Elle tressaillit. Abraham Cabeliau était devant elle à cheval, en costume de voyage, près d'un carrosse. Elle retourna la tête et ne vit plus la maison blanche. Elle poussa un grand cri et ramena sur sa tête les plis d'un long voile.

– Adieu ! murmura-t-elle d'une voix brisée.

Quand elle releva son front, un pli de collines dérobait les maisons de Gothembourg, et la route blanche s'enfonçait entre deux rideaux de sapins noirs.

XXII

UN HABILE HOMME

Une heure après, le roi Gustave-Adolphe, et les officiers qu'il avait réunis à Gothembourg sous prétexte d'inspecter un corps de recrues, prenaient le chemin de Carlscrona, où déjà se rassemblaient une flotte et une armée en prévision des événements que la guerre qui bouleversait l'Allemagne pouvait précipiter.

Armand-Louis et Magnus apprirent donc son départ en même temps que son arrivée ; mais le roi avait sur eux une avance qui ne leur permettait plus de l'atteindre.

– Qu'importe ! dit Magnus, nous avons de bons chevaux frais, de l'or tout neuf, et de bonnes épées qui ne craignent personne… poussons sur les traces du roi, et si nous ne le rejoignons pas à Carlscrona, nous le rattraperons bien à Stockholm.

Sur ces entrefaites, le messager que Marguerite avait envoyé à M. de la Guerche lui parvint ; les préparatifs de départ furent promptement terminés, et fidèles au rendez-vous, ils prirent, avec Abraham et sa fille, le chemin qu'avait suivi Gustave-Adolphe.

– Un vrai roi, celui-là, disait Magnus qui avait grand-peine à garder longtemps le silence ; des yeux gris, ou verts, ou bleus, on ne sait pas bien ; le ciel ou l'océan, selon que la joie ou la colère l'anime, une voix généreuse et sonore, qui fait qu'on lui

obéit sans y penser ; un bras de fer, la main d'un soldat, la tête d'un général ; avec cela des yeux pleins de flammes et une façon de lancer son cheval au galop qui oblige les plus humbles recrues à pousser droit devant elles comme si on les menait à la victoire. J'ai servi quelque temps en Pologne, sous le roi Sigismond, son oncle ; Gustave-Adolphe nous a si furieusement battus que j'ai juré de ne plus marcher que sous ses drapeaux. C'est ce jour-là que six escadrons m'ont passé sur le corps ; je ne m'en porte pas plus mal, mais vous comprenez que cela gêne un peu.

– Pardieu ! répondit M. de la Guerche, je ne l'ai jamais vu ton héros, et il me semble cependant que je le connais.

Ainsi devisant, ils traversaient les bois et les plaines, les villes et les bourgs. La figure sinistre aperçue un instant par Magnus avait disparu. Le soleil riait à leur voyage, et ce fut ainsi que, le corps dispos et l'esprit allègre, ils découvrirent les remparts de Carlscrona, et autour de la ville de pierre une ville de toile toute retentissante du bruit des armes.

– Séparons-nous ici, dit Abraham. Si vous avez besoin de mon aide, chacun vous indiquera la maison où je vais me retirer. Votre chemin à vous, n'est pas le même.

Un passant leur indiqua la demeure du roi, et tandis que leurs chevaux se reposaient dans une auberge, où le premier soin de Magnus avait été de retenir un logement, ils profitèrent d'un restant de jour pour se rendre au château de Gustave-Adolphe. Les portes en étaient assiégées par une foule d'officiers, de gentilshommes et de serviteurs ; çà et là des soldats montaient la garde.

Tout à coup. Armand-Louis poussa un cri, et avant même que Magnus eût le temps de prévoir ce qu'il allait faire, M. de la Guerche s'était élancé dans les jardins.

Devant lui, au bout d'une avenue, il venait d'apercevoir Mlle de Souvigny, et auprès d'elle Jean de Werth ; M. de Pardaillan marchait à leur côté.

Malheureusement le sage Magnus ne s'était pas trompé dans ses prévisions ; Jean de Werth avait été informé avant tout le monde, et par une dépêche de l'empereur Ferdinand, de la victoire du cardinal de Richelieu. Des fugitifs qui avaient eu la chance d'arriver en Suède plus vite et plus sûrement que le navire du pauvre David Johan lui apprirent en outre qu'au moment où La Rochelle était tombée, M. de la Guerche vivait encore.

Jean de Werth conclut de ce fait qu'il ne tarderait pas à voir son rival sur les mêmes rivages où ils s'étaient rencontrés ; le même raisonnement lui fit comprendre que là où serait Adrienne, là irait Armand-Louis. Quant aux conséquences que devait avoir la rencontre des deux jeunes gens, il était facile de les prévoir. Le plus simple bon sens suffisait. Si la résistance d'Adrienne était telle qu'elle tenait en échec la parole donnée par M. de Pardaillan, que serait-ce quand elle aurait pour point d'appui la présence du jeune huguenot paré de tous les charmes de la vaillance, du malheur et du dévouement ?

La lutte devenait sinon impossible, ce mot n'entrait pas dans les habitudes de Jean de Werth, du moins fort difficile. Une courte méditation l'amena bien vite à cette conclusion que le comte de la Guerche devait disparaître.

– Il disparaîtra donc, ajouta-t-il mentalement.

Le moment d'ailleurs lui paraissait propice aux tentatives hasardeuses. Depuis que M. de la Guerche avait quitté la Suède, des changements étaient survenus. La guerre semblait imminente. Rappelé d'abord en Allemagne par un ordre de

l'empereur Ferdinand, et renvoyé de nouveau en Suède pour une dernière et plus pressante sollicitation, Jean de Werth avait trouvé le peuple en armes. Une même pensée animait la nation et son roi ; jamais Gustave-Adolphe n'avait multiplié plus rapidement les courses et les inspections qui le promenaient de Stockholm à Calmar et de Gothembourg à Carlscrona. Les heures semblaient comptées.

Ému par cette fièvre des batailles qui faisait tressaillir la Suède, M. de Pardaillan avait quitté le château de Saint-Wast et s'était rendu, avec Diane et Mlle de Souvigny, à Carlscrona, où le roi retournait sans cesse après de courtes absences. Le vieux gentilhomme voulait consacrer un reste de force au service de sa patrie d'adoption et entendre encore avant de mourir le retentissement des clairons sonnant la charge. Jean de Werth l'avait suivi en apparence pour se rapprocher du roi et solliciter une entrevue décisive, en réalité pour rester auprès de Mlle de Souvigny. La pensée d'un enlèvement traversait parfois son esprit. Un grand nombre d'aventuriers, parlant toutes les langues, sillonnaient la Suède, attirés par le frisson de la guerre et la réputation du roi. Dans cette foule chaque jour grossie, Jean de Werth ne pouvait-il pas trouver des auxiliaires dévoués à ses projets ? Il fallait seulement se hâter.

Le baron, on le sait, ne faisait point commerce avec les scrupules devant lesquels s'arrêtent les petites gens. Élevé à l'école du terrible comte de Tilly et de l'implacable duc de Friedland, le peu qu'il en avait pu connaître à son entrée dans le monde avait pris la fuite depuis un assez long temps. Entre le désir et la possession, son principe était qu'il fallait supprimer les intermédiaires.

Sa résolution prise, et bien sûr que son rival se montrerait tout d'abord sur les lieux où M. de Pardaillan avait conduit sa fille et Mlle de Souvigny, Jean de Werth se promit d'exercer une active surveillance aux environs de Carlscrona. Mais peu

désireux de se commettre en personne dans les difficultés d'une aventure scabreuse, on le vit un matin se diriger du côté des maisons noires et des tavernes borgnes où les batteurs d'estrade et les maraudeurs, qu'on voit toujours à la suite des armées, tenaient leurs francs quartiers.

Combien en ce moment le baron ne regrettait-il pas de n'avoir emmené avec lui que d'honnêtes secrétaires et de prudents serviteurs ! Un coupe-jarrets eût bien mieux fait son affaire.

« La bonne ville de Carlscrona me le fournira ! pensa-t-il pour se consoler. »

Grâce au déguisement qu'il avait pris, Jean de Werth put se glisser, sans être remarqué, dans un établissement où bon nombre de gens dépenaillés cassaient des pots en battant les cartes. Force rapières, force plumets déchiquetés, force moustaches retroussées, force dagues à pommeaux de cuivre ou de fer, force casques usés par d'obscurs services, force visages balafrés embellissaient ce séjour où des servantes rubicondes allaient et venaient, portant des brocs remplis de bière et des assiettes chargées de jambon.

Jean de Werth s'assit dans un coin et regarda autour de lui.

Deux hommes jouaient aux cartes, assis devant une table voisine. Sur la table on voyait deux gobelets d'étain, deux cruches à demi pleines, quelques monnaies d'argent. Autour de la table, une demi-douzaine de chenapans faisaient cercle.

L'un des joueurs, à mine jaune, portait un pourpoint de velours chargé de passementeries éraillées. Il avait le regard louche, le sourire doux et faux, le teint couleur de cire, les cheveux plats, les mains longues et fluettes. L'agilité de ses

doigts minces et pointus donna fort à penser au capitaine bavarois.

Un examen plus attentif lui inspira bientôt la conviction que ce joueur à mine blafarde appartenait à cette confrérie d'hommes méticuleux qui corrigent les caprices du hasard et le forcent à s'habiller à leur guise.

Après chaque coup, une partie notable de l'argent épars devant lui s'engouffrait dans des poches dont nulle autre main que les siennes n'avait sondé la profondeur.

La victime de cette habileté prudente et froide grondait, blasphémait, buvait et continuait.

L'homme au pourpoint de velours, mû par un sentiment de charité fraternelle, vida sa cruche dans celle de son adversaire.

– Frère Thorwick, j'ai moins soif que toi ; partageons, dit-il.

Thorwick accepta, remplit son verre jusqu'au bord, l'avala d'un trait, joua et perdit.

– Eh ! eh ! grommela Jean de Werth, il y a là un coquin qui me semble passé maître en menues scélératesses ! Serait-ce là vraiment l'homme qu'il me faut ?

En ce moment, un sergent qui portait l'uniforme de la maréchaussée suédoise entra dans le cabaret et s'assit.

– Jouons honnêtement et sans blasphémer, dit l'homme aux passementeries.

– C'est aisé à toi, maître Frantz, qui gagne toujours. Mais moi ! s'écria Thorwick.

– Je gagne quelquefois, parce que je suis un homme pieux, répondit Frantz qui battait les cartes.

La partie continua, et le résultat fit passer dans la poche de l'homme pieux la presque totalité de l'argent qui restait sur la table.

Thorwick porta la main à sa taille, dénoua une ceinture à laquelle était suspendu un poignard à manche d'argent, et, la jetant sur le bois :

– Vingt ducats la ceinture et le poignard ! s'écria-t-il.

– Thorwick ! la passion t'égare. Un homme craignant Dieu ne parle pas ainsi.

– Vingt ducats ! te dis-je, ou par les cinq cents cornes du diable…

Frantz réprima un geste d'horreur.

– J'accepte, dit-il.

La partie s'engagea.

Au deuxième coup, toutes les chances étaient pour Frantz ; il abattit ses cartes au troisième.

– J'ai gagné, dit-il.

Soudain, Thorwick lui sauta à la gorge.

– Ah ! ventre Mahom, tu triches ! s'écria-t-il.

En un clin d'œil, les tables furent renversées, les cruches en morceaux, les bancs jetés par terre. Thorwick, qui avait bu la valeur de six pintes, plia bientôt : Jean de Werth crut remarquer alors que l'une des mains de Frantz s'enfonçait tout à coup dans l'entonnoir d'une poche ouverte au flanc de son ennemi.

Puis, se redressant, et tandis que Thorwick roulait parmi les brocs et les gobelets, Frantz marcha droit vers le sergent qui s'était levé :

– Justice, seigneur sergent, dit-il d'un air de contrition, voilà un mécréant qui blasphème le saint nom de Dieu ; il a voulu m'étrangler après m'avoir volé. Cherchez dans ses poches, et certainement vous y découvrirez une bourse de soie verte garnie de vingt-quatre pistoles que j'avais tout à l'heure et que je n'ai plus.

Le sergent, aidé de deux soldats auxquels il avait fait signe d'entrer, s'empara de Thorwick ; on le fouilla, et on découvrit la bourse de soie verte aux vingt-quatre pistoles.

Ce fut un cri dans toute la salle.

– Emmenez ce drôle ! dit le sergent.

– Pardonnez-lui comme je lui pardonne ! s'écria Frantz.

On se rangea autour de lui, et il sortit d'un pas tranquille.

Jean de Werth le suivit. Quand on fut au détour de la rue, il frappa doucement sur l'épaule de Frantz.

– Ami, lui dit-il, j'ai nom Jean de Werth ; vous plaît-il de me suivre à mon hôtel ?

– Marchez, monseigneur.

Lorsqu'on fut dans une pièce écartée de la maison, Jean de Werth s'assit.

– Je vous ai vu à l'œuvre tout à l'heure, maître Frantz, dit-il, car c'est bien ainsi qu'on vous appelle, ce me semble ?

– Frantz Kreuss, pour vous servir.

– Et j'ai véritablement admiré avec quel art, après avoir dépouillé votre adversaire, vous l'avez fait jeter en prison.

Frantz prit un air modeste.

– Quand la Providence vous égare en pays de parpaillots, dit-il, c'est une joie bien douce pour une âme catholique de malmener quelqu'un de ces mécréants et de lui faire subir un châtiment terrestre en attendant les peines éternelles qui lui sont réservées dans l'enfer.

– Voilà un langage qui me donne une haute opinion de votre vertu, honnête Frantz, et j'imagine que nous allons nouer quelques petites relations qui vous seront profitables.

– C'est mon désir le plus vif.

– Vous déplairait-il d'armer votre bras du glaive séculier contre un de ces mécréants qui déclarent la guerre à la sainte Église ?

– Point, seigneur. Mais chacun a ses petites affaires, et si je dois négliger les miennes…

Jean de Werth ouvrit un coffret et en tira une poignée d'or.

– Je paye avant et je paye après, reprit-il ; j'ai besoin qu'un homme qui ne croit pas aux mérites des saints disparaisse promptement ; l'homme mort ou l'homme éclipsé, il y aura mille pistoles pour la main qui m'aura servi.

Frantz s'inclina.

– Ordonnez, seigneur, dit-il.

Jean de Werth le mit tout de suite au courant de ce qu'il attendait de lui. Un huguenot échappé par miracle au siège de La Rochelle, un ennemi de la sainte Église, était arrivé en Suède ; il allait sans doute paraître à Gothembourg : il était bon qu'on ne l'y vît pas longtemps.

– Avez-vous quelque indication sur le choix des moyens ? répliqua Frantz, qui n'avait pas perdu une seule parole des longues explications de Jean de Werth.

– Aucune ; je ne veux en rien gêner l'initiative de l'homme obligeant et pieux qui me prêtera le secours de son expérience et de son zèle.

Frantz sourit benoîtement.

– D'ailleurs, ajouta Jean de Werth d'un air de négligence, M. de la Guerche, qui vient ajouter le poison français au venin suédois, est un galant peu versé dans la science de l'escrime, étourdi et mal en fonds, un pauvre sire sans ressources et sans famille.

– Tant pis ! seigneur, tant pis ! j'aurais voulu prouver à l'illustre Jean de Werth que, si humble que soit son serviteur, il n'eût reculé devant aucun péril pour défendre une sainte cause.

Jean de Werth se leva et, d'un air de familiarité, frappant sur l'épaule de Frantz Kreuss :

– Ne vous attirez point une méchante affaire sur les bras, dit-il ; un habile homme comme vous doit savoir qu'il n'est point nécessaire de tuer les gens pour les voir disparaître ; il suffit de les jeter dans quelque aventure où ils aient contre eux, en pays catholique, la maîtresse ou le confesseur du roi ; en pays protestant, les lois ou le despotisme de l'opinion publique. Si maintenant la dure nécessité exige qu'on les invite à quitter cette vallée de larmes où nous gémissons, il faut le faire prudemment, sans bruit et sans éclat.

– Que notre sainte mère l'Église me protège, et vous serez content de moi, seigneur ! dit l'honnête Frantz Kreuss.

Glissant alors dans la longue ceinture de soie verte les pistoles que lui avait comptées Jean de Werth, il sortit d'un pas lent et méthodique.

XXIII

LES JARDINS DU ROI

Ceci se passait au moment où M. de la Guerche, roulé par une vague, abordait sur la côte occidentale de la Suède. Frantz Kreuss, qui voulait mériter l'estime de Jean de Werth, s'était mis en campagne sur-le-champ et avait expédié divers agents dans les ports de mer principaux du royaume. L'un d'eux avisa M. de la Guerche au moment où celui-ci se montra dans Gothembourg, et le reconnut au signalement qu'on lui en avait donné. Cette rencontre eut pour conséquence immédiate le coup de pistolet qui faillit renverser Armand-Louis sur la route de la maison blanche. Cette première tentative n'ayant pas réussi, Frantz Kreuss ne se laissa point décourager, et, averti par un courrier du départ de M. de la Guerche avec Abraham Cabeliau, il résolut de demander à son épée le résultat que la maladresse de son émissaire ne lui avait pas permis d'obtenir. C'était un homme consciencieux qui tenait à bien gagner son argent.

L'œil exercé du baron Jean de Werth avait reconnu Armand-Louis aussitôt que celui-ci, conduit par Magnus, avait paru devant le château royal. Une idée subite l'éclaira. S'approchant donc de Frantz Kreuss qui ne le quittait plus, tandis que M. de la Guerche cherchait à s'ouvrir un passage jusqu'à Mlle de Souvigny :

– N'ayez garde d'oublier que vous êtes ici dans le jardin du roi, et que quiconque tire l'épée dans une résidence royale est mis à mort, dit-il. C'est un édit que la sagesse du roi Gustave-

Adolphe a dicté pour mettre un frein à la fureur des duels. Si cependant quelque maladroit vous provoquait, vous êtes gentilhomme, et moi Jean de Werth, je vous couvre de ma qualité de ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur Ferdinand.

Puis d'un ton simple, et comme un homme qui fait une observation :

– N'est-ce point M. de la Guerche que j'aperçois là-bas ? dit-il. Plaise à Dieu qu'il ne se fasse point de sotte affaire dans les jardins du roi.

Frantz Kreuss sourit, et caressant ses moustaches :

– Soyez sans crainte, dit-il, mon plan est fait… c'est un loup pris au piège !

Et Frantz se perdit rapidement sous les ténèbres d'une charmille.

Cependant la nuit se faisait ; Jean de Werth venait de prendre une allée ombreuse et de s'enfoncer dans un dédale de bosquets, où Mlle de Souvigny, rêveuse et triste, le suivait, sans se douter que M. de la Guerche fût si près d'elle.

Armand-Louis, qui craignait de les perdre de vue, s'élança dans la même direction ; un homme se présenta subitement au détour d'une allée ; M. de la Guerche le heurta, et, du choc, fit tomber son chapeau dans l'herbe.

– Au diable le maladroit ! cria cet homme.

– Eh ! morbleu ! quel est celui qui a rencontré l'autre ? répondit M. de la Guerche qui cherchait son feutre jeté par terre du même coup.

– Chanson que tout cela ! qui a fait une sottise la répare… reprit Frantz Kreuss d'une voix hautaine.

Et du doigt il montrait son chapeau, gisant non loin de celui de M. de la Guerche.

Si rapide qu'eût été cette altercation, elle avait suffi à Jean de Werth pour entraîner M. de Pardaillan et sa compagnie dans une autre direction. Mlle de Souvigny venait de disparaître. Armand-Louis exaspéré frappa du pied.

– Ça ! dit-il, est-ce une querelle qu'il vaut faut ?

Et il mit la main sur la garde de son épée en homme qui veut décharger sa colère sur quelqu'un.

Frantz Kreuss, qui se fiait aux promesses de Jean de Werth, tira la sienne avec assurance.

« Voilà un pauvre garçon presque mort ! » pensa-t-il.

Cependant Magnus tout essoufflé accourait du bout de l'avenue.

– Bas les armes ! leur criait-il hors d'haleine.

Mais déjà les deux fers étaient engagés.

– Tu vas voir comme je châtie un imbécile qui fait l'insolent ! poursuivit Armand-Louis qui chargeait son adversaire avec fureur.

Frantz n'eût certainement pas mieux demandé que d'obéir à l'avertissement de Magnus ; il reconnaissait, mais trop tard, que l'homme si mal versé dans la science de l'escrime maniait

l'épée comme un maître ; malheureusement Armand-Louis ne le laissait pas respirer.

Le manteau déchiré, le pourpoint fendu, Frantz voulut fuir : une pointe d'acier lui perça le bras.

– À moi ! cria le malheureux.

Son pied heurta une souche et il tomba à terre. M. de la Guerche lui sauta à la gorge.

– Confesse que tu es un drôle et un coquin ! reprit-il.

Cette idée qu'il n'avait pu joindre Adrienne l'animait d'une rage extraordinaire.

En ce moment, un bruit de pas nombreux et pressés se fit entendre dans un bosquet voisin.

– Ah ! monsieur le comte, vous êtes perdu ! murmura Magnus qui venait d'arriver sur le terrain.

Un officier suivi d'une troupe de soldats y arrivait aussi, et trouvait Frantz Kreuss à demi étouffé, râlant sous l'étreinte de M. de la Guerche.

– Votre épée, monsieur ; au nom du roi, je vous arrête, dit l'officier.

L'épée tomba des mains d'Armand-Louis qui, surpris et muet, resta debout devant l'officier.

Frantz Kreuss sauta sur ses pieds avec l'agilité d'un chat, et tout en ramassant son chapeau, avec force saluts et force contorsions.

– Je passais, dit-il précipitamment, monsieur s'est élancé sur moi comme un furieux… voyez, j'ai mes vêtements en lambeaux… mon sang coule par trois blessures… c'est un guet-apens !

– Misérable ! cria M. de la Guerche.

Magnus regarda Frantz Kreuss. L'épouvante de ce plat gueux faisait bien voir au vieux soldat qu'une main étrangère l'avait poussé. Il savait maintenant à n'en pas douter quel était l'auteur de cette tentative.

– Voilà un visage dont je me souviendrai, murmura-t-il entre ses dents.

Mais déjà les soldats entouraient Armand-Louis et l'entraînaient.

Frantz Kreuss profita du moment de trouble qui suivit l'arrestation de son ennemi pour se glisser derrière un massif d'arbres et disparaître.

Quand l'officier remarqua son absence, il était trop tard pour retrouver ses traces. La nuit enveloppait le jardin de ses ombres.

Magnus, qui regrettait alors de n'avoir pas pris le fugitif à la gorge, voulut intervenir et démontrer l'invraisemblance du guet-apens dont son maître était accusé.

L'officier l'interrompit.

– J'ai quelque idée que vous pouvez avoir raison, l'ami, dit-il ; mais ce gentilhomme a été saisi l'épée au poing, il venait de répandre le sang… et j'ai des ordres.

« Si j'insiste, je pourrai bien partager le sort de M. de la Guerche, pensa Magnus ; qui s'occupera alors de le tirer de prison ? qui saura même qu'il y est entré ? »

Il se tut et suivit le cortège.

Mais tandis que les soldats et leur prisonnier traversaient silencieusement les sombres avenues où personne ne se montrait plus, Frantz, que sa blessure semblait rendre plus leste, rejoignait Jean de Werth en quelques minutes et lui rendait compte de son expédition.

– Quel combat ! dit-il ; il faut sûrement que votre ennemi ait fait de grands progrès depuis que vous ne l'avez vu !… c'est un diable !… un chapeau mort, un pourpoint fendu et un bras troué ! trois choses qui n'étaient pas comprises dans notre marché.

Jean de Werth glissa la main dans sa poche.

– Et tu dis qu'il est aux mains des soldats du roi ? dit-il.

– Dans leurs mains et en route pour une prison devant laquelle je ne passe jamais sans faire dévotement le signe de la croix.

– Vous êtes un honnête homme, répondit Jean de Werth en jetant quelques pièces d'or dans la main de Frantz, et ce respect que vous montrez pour les choses sacrées vous portera bonheur.

L'aventurier compta les ducats de Jean de Werth et les fit sauter dans la paume de sa main avant de les enfouir dans les profondeurs ténébreuses de son haut-de-chausses.

– Voilà bien pour le prisonnier, poursuivit-il, mais qu'y a-t-il pour le chapeau, le pourpoint et la blessure ?

– Eh ! eh ! tu as bon appétit, maître Frantz ?

– Excellent ! remarquez d'ailleurs que j'ai failli le perdre au service de Votre Seigneurie.

– Allons, prends ! reprit Jean de Werth en vidant sa bourse dans la large main de Frantz. Tu feras dire quelques messes pour le repos de l'âme de M. de la Guerche.

Tandis que le baron congédiait ainsi son auxiliaire, Armand-Louis, suivi de Magnus, arrivait devant la porte basse d'une prison trapue, solide et noire, qui faisait partie des dépendances du château. Un fossé rempli d'eau, sur lequel tombait un pont-levis, la mettait à l'abri de toute surprise. Une sentinelle, le mousquet au bras, veillait à chacun des angles du bâtiment.

Étonné de ce luxe de précautions, Armand-Louis, qui n'avait pas bien compris pourquoi on arrêtait un gentilhomme qui défendait sa vie, se tourna vers l'officier et lui demanda ce que c'était que cette prison vers laquelle on le conduisait.

– La prison des criminels d'État, répondit l'officier.

– Oui, oui, c'est bien cela ! murmura Magnus.

L'officier comprit, à l'étonnement de M. de la Guerche, que celui-ci ne se rendait pas compte du crime qu'il avait commis. Il lui expliqua d'une voix émue quels ordres terribles interdisaient de tirer l'épée dans les dépendances des résidences royales. Or, il avait été surpris l'épée nue à la main, devant un ennemi terrassé, sanglant, en flagrant délit.

– C'est un crime de lèse-majesté ! ajouta l'officier.

– Voilà donc pourquoi tu t'enrouais à crier : « Bas les armes ! » dit Armand-Louis qui se tourna vers son compagnon.

Magnus baissa la tête.

– Oui, oui ! répondit le vieux soldat ; l'expérience parle, mais la jeunesse ne l'écoute pas.

– Ainsi ceux qui entrent dans cette prison n'en sortent que pour mourir ? reprit M. de la Guerche.

Le silence de l'officier lui répondit.

Un léger frisson passa entre les épaules du jeune gentilhomme. Il venait d'apercevoir Adrienne, elle l'aimait et il avait vingt-cinq ans.

Magnus posa sa rude main sur l'épaule d'Armand-Louis.

– Monsieur le comte, dit-il, la mort, qui parfois arrive tout d'un coup quand on la croit bien loin, s'éloigne souvent à tire-d'aile quand on la croit bien près.

Armand-Louis promena la main sur son front.

– Monsieur, dit-il à l'officier, avant de passer cette porte, me permettez-vous de vous adresser une requête ?

– Si ce que vous désirez, je puis vous l'accorder sans m'écarter des règles de la discipline, aussi vrai que je m'appelle Arnold de Brahé, parlez sans crainte.

– Laissez-moi causer deux minutes avec ce soldat que vous voyez là. D’avance, je vous jure que ce que j’ai à lui dire intéresse aussi bien le service du roi votre maître que mon salut.

– Et vous ne tenterez pas de vous sauver ?

– Je vous en donne ma parole.

Sur un signe de l’officier, l’escorte s’éloigna d’Armand-Louis et Magnus s’approcha du prisonnier.

– Je n’ai pas peur de la mort, mais j’aime, et je veux vivre, dit Armand-Louis.

– Me voilà ; ce que Magnus promet, Magnus le fait.

M. de la Guerche tira une bague du petit sac de cuir qu’il portait au cou, et la présentant au soldat :

– Mon salut est peut-être attaché à cette bague, reprit-il, il faut que tu la portes au palais du roi et la remettes au capitaine de ses gardes.

– Fût-il au fond des enfers, en Laponie ou chez sa maîtresse, le capitaine des gardes du roi Gustave-Adolphe l’aura.

– Bien. Tu lui diras alors qu’un gentilhomme français est en péril de mort, que ce gentilhomme sollicite l’honneur de parler au roi. S’il hésite, dis-lui qu’au moment de quitter La Rochelle, j’ai vu Son Éminence le cardinal de Richelieu, et que le tout-puissant ministre du roi Louis m’a chargé d’une mission pour le roi de Suède.

– Est-ce tout ?

– C’est tout… Ah ! si par impossible le capitaine des gardes n’était pas auprès du roi, eh bien ! adresse-toi au roi lui-même et montre-lui cette bague, mais, sur ton âme, ne t’en dessaisis pas ; perdue, je serais mort !

– Magnus n’est plus un enfant, reprit le soldat d’une voix que l’émotion faisait trembler ; pardonnez-lui s’il insiste ; mais peut-être est-il bon qu’il soit mis au courant des circonstances dans lesquelles cette bague, qui a une forme particulière, vous a été confiée ; comment et pourquoi ? Vous m’avez parlé d’un certain comte de Wasaborg qui est mêlé, je crois, à l’histoire de cette bague ; j’ai pu comprendre aussi que cette personne chez laquelle vous vous êtes rendu en quittant le *Saumon couronné*, et que nous avons accompagnée à Carlscrona, Marguerite Cabeliau, n’y est pas étrangère. Ne me cachez rien ; si ce n’est pour vous, que ce soit pour Mlle de Souvigny qui vous aime ; que ce soit pour moi, monsieur le comte, qui vous suis attaché jusqu’à la mort.

Armand-Louis n’avait pas encore entendu Magnus parler avec cet accent. Il n’hésita plus, et bien qu’il lui répugnât de parler des circonstances où il avait pu montrer ce qu’il y avait en lui de qualités généreuses, il raconta tout ce qui se rattachait à l’épisode de la maison blanche.

Ce qu’il rapporta de son entretien avec le comte de Wasaborg surprit Magnus, mais ce n’était pas le moment de discuter avec M. de la Guerche.

– Est-ce bien tout, cette fois ? reprit-il.

– Tout, je te l’affirme ; Renaud, qui est mon frère, ne sait rien de plus que toi.

– Alors Magnus agira ; et s’il ne voit pas le comte de Wasaborg, il verra le roi.

Armand-Louis pressa la main de Magnus.

– Monsieur, reprit-il ensuite en se tournant vers Arnold de Brahé, je suis à vos ordres.

Arnold de Brahé s'approcha d'une sentinelle ; le pont-levis s'abaissa ; une porte s'ouvrit, et Magnus vit disparaître M. de la Guerche dans l'ombre sinistre de la prison.

Magnus, on l'a pu voir, était un homme résolu, habile, et rompu à toutes les aventures ; sa longue expérience des choses de la vie lui faisait croire fermement qu'entre la hache du bourreau et le cou de la victime, il y a toujours place pour un miracle. C'était à présent une affaire à régler entre le roi et lui ; et si bien gardé que fût Gustave-Adolphe, Magnus ne faisait pas doute un instant qu'il ne parvînt jusqu'à sa royale personne.

Il passa donc à son cou le fil d'or auquel la bague était suspendue et s'éloigna de la prison d'un pas délibéré.

– Puisque le comte de la Guerche a pour lui Magnus, disait-il en marchant, le comte de la Guerche n'est pas encore mort.

Sa résolution était déjà arrêtée. Armand-Louis se trouvait dans une de ces passes où les minutes valent des journées. Magnus voulait donc s'adresser au roi directement et non pas perdre un temps précieux à poursuivre le capitaine des gardes ou le comte de Wasaborg. En toutes choses, il était de ceux qui croient résolument qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses archanges.

Malheureusement pour le prisonnier, une autre personne aussi pensait à lui. Frantz Kreuss était de cette race d'hommes qui n'oublient rien et qui chargent leur rancune du soin

d'acquitter les dettes de l'amour-propre. Toutes les fois qu'il commettait une peccadille, et ces sortes d'aventures étaient communes dans sa vie, il mettait la faute au compte d'autrui et ne négligeait pas de s'en venger plus tard. M. de la Guerche lui était donc particulièrement odieux, d'abord parce que Frantz l'avait fait tomber dans un guet-apens, et, en second lieu, parce que ce même M. de la Guerche n'avait pas craint de nouer ses doigts autour du cou de maître Frantz, et ce cou-là, maître Frantz Kreuss l'avait en une particulière estime.

En quittant le baron Jean de Werth, Frantz pensait donc à M. de la Guerche et se promettait d'assister à son exécution. C'était bien le moins qu'il devait à un cavalier qui avait eu de si vilains procédés à son égard. Ce souvenir le fit se diriger du côté de la prison, où il voulait voir, en personne qui s'y connaît, si toutes les précautions étaient bien prises.

Il y arriva, en passant par le plus court, au moment où l'escorte faisait halte devant le pont-levis, après avoir tout d'abord conduit le prisonnier auprès du maréchal du palais qui l'avait sommairement interrogé.

Frantz Kreuss ne voulut rien perdre du doux spectacle de l'emprisonnement, et, se couchant à plat ventre dans un taillis voisin, il se glissa jusqu'auprès de l'escorte sans faire plus de bruit qu'un serpent qui fuit sous l'herbe. Il suffisait de le voir ramper pour être convaincu qu'il avait l'habitude de ces sortes d'expéditions. Une seule fois une branche sèche craqua sous le poids de son corps. Magnus tourna la tête et fouilla le taillis du regard. Frantz resta immobile, blotti parmi les feuilles sous un rideau de verdure.

– Ah ! le coquin ! il a les oreilles d'un lièvre ! murmura Frantz, qui déjà ne respirait plus.

Mais Magnus songeait alors bien plus au danger qui menaçait Armand-Louis qu'aux trahisons d'un ennemi invisible ; il détourna les yeux et Frantz respira.

De la place où il était caché, il put voir à son aise tous les mouvements de M. de la Guerche et de Magnus, et bientôt après saisir au vol quelques mots de leur conversation. Il entendit distinctement ceux de salut et de roi. Il vit, de plus, passer des mains d'Armand-Louis dans celles de son compagnon un objet brillant dont la forme lui échappa. Il ne douta plus que ce ne fût une mission que le prisonnier confiait à Magnus. « Le misérable ! si près de la mort, il songe à me nuire ! » pensa Frantz.

Et il se promit sur-le-champ d'empêcher Magnus de remplir cette mission jusqu'au bout.

Frantz se coula donc hors du taillis, gagna une ruelle voisine et frappa à la porte d'un cabaret borgne où les aventuriers maltraités par les caprices de la fortune et l'inconstance du jeu abondaient en tous temps ; il n'eut pas besoin de se mettre en frais d'éloquence pour déterminer trois des plus malheureux à se joindre à lui : la vue de quatre ou cinq ducats suffit. Frantz se plaça à la tête de son corps d'armée, et l'aposta au coin d'un carrefour noir que Magnus devait nécessairement traverser pour rentrer chez lui. Au bout de peu d'instants, il entendit résonner sur la terre le pas robuste de Magnus.

– Attention ! souffla-t-il dans l'oreille de ses gens, laissons-le passer ; puis, ensemble, d'un seul bond, sautons dessus. À l'un le cou, à l'autre les bras, au troisième les jambes. Évitons qu'il ne crie et ne se débatte. Il ne faut pas que le sommeil des voisins soit troublé.

Magnus toucha bientôt au bord du carrefour, ralentit le pas une seconde comme pour en sonder la profondeur obscure, et s'y engagea. Il allait disparaître dans une ruelle voisine lorsqu'il vit tout à coup se dresser devant lui quatre fantômes qui le saisirent par tous les membres à la fois avant qu'il eût pu se mettre en défense.

Comme un daim mordu à la gorge et aux flancs par quatre loups, il se débattit et tomba.

– Tenez ferme ! dit Frantz.

Et il promena ses mains sur le corps de Magnus qui faisait d'incroyables efforts pour se dégager.

Bientôt Frantz sentit sous ses doigts la saillie faite par la bague ; il ouvrit le pourpoint de Magnus et brisa la chaîne qui retenait le bijou.

Magnus, qui râlait, imprima une secousse si violente à ses ennemis, que deux d'entre eux lâchèrent prise : le soldat se souleva à demi, chercha son poignard, et d'une voix terrible appela au secours.

– Imbécile ! s'écria Frantz qui entendait dans une rue voisine le bruit que fait une troupe de cavalerie en marche.

Et, frappant Magnus à la tête du lourd pommeau de sa dague, il glissa la bague du comte de Wasaborg dans sa poche.

La main de Magnus lâcha le poignard, ses muscles se détendirent et sa tête retomba sur le sol.

La troupe de cavalerie qui marchait non loin de là approchait ; Frantz avait lestement fouillé dans toutes les poches de Magnus et ouvert sa ceinture ; rester plus longtemps

auprès de ce corps inanimé, expirant peut-être, eût été dangereux.

– Sauve qui peut ! dit-il.

Et toute la bande s'effaça dans les ténèbres.

À tout hasard, Frantz se rendit chez Jean de Werth. En cas d'événement, la renommée et la puissance de ce riche seigneur lui assuraient une protection, et de plus il avait l'espoir de tirer un bon prix de la bague dérobée sur le corps de Magnus. Un orfèvre n'en aurait pas donné vingt pistoles, Frantz en voulait au moins cent pour se payer de ses peines et soins.

Les gens du baron avaient ordre d'introduire Frantz à toute heure auprès de lui. Les vêtements en désordre et l'air affairé de son complice donnèrent à penser au baron que quelque chose d'extraordinaire se passait.

– Qu'y a-t-il encore ? dit-il.

Frantz sourit, et passant la main sur ses moustaches :

– Le zèle que j'ai pour le service de Votre Seigneurie détruira ma santé ! dit-il, je ne dors plus. À quoi pensez-vous que j'aie employé ma soirée, au lieu d'aller honnêtement me coucher comme j'en avais bien le droit après tant de fatigues ?

– Que sais-je ? fit Jean de Werth. Tu es un homme si plein d'imagination !

– Au fait, ne cherchez pas ! vous ne devineriez point.

Et, d'un air où la modestie le disputait à la vanité, Frantz raconta au baron de quelle façon triomphante il avait employé les dernières heures du jour.

– Eh ! ce n'est pas si mal ! dit Jean de Werth. Que penses-tu que soit devenu ce maladroit qui se mêle de venir en aide aux personnes qui sont en prison et que tu as si proprement accommodé ?

– Magnus ? je connais le pommeau de ce joujou. Il doit être mort.

– Que ses fautes lui soient remises !

Frantz se signa.

– Quant au bijou, le voilà, reprit-il.

À la vue de la bague que lui tendait Frantz, le baron eut quelque peine à réprimer un mouvement de joie. Il croyait avoir déjà vu une bague en tout semblable au doigt de Gustave-Adolphe. Il s'en empara vivement, fit jouer le ressort d'un petit chaton, et vit dans l'intérieur un G et un A couronnés, gravés sur un saphir. C'était là certainement un objet que le roi donnait à ceux qu'il voulait admettre auprès de sa personne en toute occasion, un signe de reconnaissance. Privé de cette bague, M. de la Guerche était désarmé.

– C'est un bijou de prix, ajouta Frantz, qui cherchait à lire sur la physionomie du baron.

– Hum ! il vaut bien trente pistoles, répondit Jean de Werth en affectant un ton d'indifférence. Un souvenir d'amour, sans doute, quelque gage que le prisonnier aura voulu renvoyer à sa maîtresse !

La figure de Frantz, qui n'avait pas songé à ce côté de la question, s'assombrit subitement.

– Cependant, et en considération des peines que tu t’es données, je veux bien t’en offrir cent pistoles, poursuivit le baron.

C’était le prix que désirait Frantz ; son visage s’éclaira.

– Marché conclu ! dit-il.

Après que Frantz Kreuss se fut retiré, Jean de Werth respira profondément.

– À présent je puis dormir tranquille, dit-il ; M. de la Guerche est un homme mort !

XXIV

CHARYBDE ET SCYLLA

Frantz Kreuss s'était trop vanté quand il avait parlé avec une complaisance si singulière du pommeau de son poignard ; de plus, son bras, affaibli par la blessure qu'il avait reçue, avait mal servi sa vengeance.

Lorsque le froid du matin fit sortir Magnus de son long évanouissement, il était encore couché dans la rue. Il se souleva lentement, promena un regard atone autour de lui, et porta la main à sa tête, où il éprouvait une vive douleur ; il la retira pleine de sang. Le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint en partie.

– Le sot coquin ! dit-il, il croit qu'on tue Magnus comme un autre ! S'il avait piqué à la gorge, à la bonne heure… là, le fer trouve l'artère, et…

Il s'arrêta et poussa un cri terrible ; la mémoire venait de lui revenir tout entière.

– Il a pris la bague ! reprit-il.

Et d'un bond il se dressa sur ses pieds ; pendant un instant ses yeux cherchèrent sur le sol.

– Ah ! les bandits ! s'écria-t-il, ils l'ont prise, et je suis vivant !

Magnus poussa un hurlement farouche, le hurlement de la bête fauve à qui l'on vient d'enlever ses petits.

– En voilà un que je tuerai ! reprit-il.

Puis, bien sûr que la bague n'était pas par terre, il se dirigea à grandes enjambées vers la prison de M. de la Guerche. Arnold de Brahé hésita d'abord à l'introduire auprès du prisonnier.

Le maréchal du palais avait fait son rapport, la justice était saisie ; M. de la Guerche devant être, dans la journée même, conduit devant le tribunal, toute communication avec l'extérieur lui était interdite : c'était une question de discipline militaire.

– Si vous ne voulez pas qu'un vieux soldat meure déshonoré, laissez-moi entrer ! reprit Magnus.

L'officier regarda Magnus attentivement ; le désespoir empreint sur ce visage mâle et balafré le toucha.

– Eh bien, entrez ! je prends tout sur moi ! répondit-il.

Un guichetier conduisit Magnus, par de longs détours, devant une porte de fer qui s'ouvrait sans bruit sur des gonds invisibles scellés dans le granit.

Armand-Louis était assis devant une petite table de bois blanc placée sous une lucarne d'où tombait, entre d'épais barreaux, une pâle clarté. La chambre était propre et voûtée ; on n'y voyait pas d'autres meubles que cette table, une chaise et un lit ; une bible était ouverte sur la table.

– Déjà ! s'écria M. de la Guerche en voyant Magnus.

Magnus découvrit son front sanglant.

– Monsieur le comte, dit-il, frappez-moi, méprisez-moi, tuez-moi ! dites que je suis un misérable, un bandit ! je ne me plaindrai pas !… Votre bague…

– Eh bien ?

– Je ne l'ai plus, et je ne suis pas mort !

Armand-Louis devint livide.

– Ah ! c'est le dernier coup ! murmura-t-il.

Mais ce premier moment donné à la surprise, Armand-Louis releva son front pâle, et posant le doigt sur une des pages du livre saint :

– Dieu est le maître ! dit-il.

– Et vous ne me maudissez pas ! vous ne me crachez pas au visage ! vous ne m'appelez pas traître et félon ! vous ne m'arrachez pas ce qui me reste de vie ! s'écria Magnus.

– Si tu as fait ton devoir, je te pardonne ; si tu as été malheureux, je te plains ! reprit M. de la Guerche.

– Regardez ! répondit Magnus, ils m'ont surpris lâchement, la nuit, comme des loups qui vont en chasse, quatre contre un ; ils m'ont terrassé, ils m'ont étranglé, ils m'ont frappé ! J'ai cru sentir dans mes veines le frisson de la mort… Ah ! que n'étais-je mort, en effet ! Les misérables ! j'étais bien sûr qu'on avait remué dans le taillis tandis que vous me parliez… et je me suis laissé tromper, moi un vieux renard ! Ah ! je les tiendrai sous mon épée un jour ! Mais vous, vous !

Deux larmes tombèrent sur les joues basanées du vieux soldat.

– Console-toi, Magnus, et va en paix ! La vie n’est-elle pas une bataille, et ne sommes-nous pas soldats tous deux ?

– Que j’aille en paix !… J’irai par le monde, comme une bête fauve, jusqu’à ce que je vous aie vengé !

Magnus fit deux ou trois pas à l’aventure, froissant ses rudes mains l’une contre l’autre.

– Ainsi, vous me pardonnez ? reprit-il.

– Oui, et la meilleure preuve que je puisse t’en donner, c’est que je veux te charger d’une mission nouvelle.

– Est-ce une mission qui peut vous tirer de ce cachot ?

Armand-Louis secoua la tête.

– Alors chargez-en un autre ! J’ai dit que je verrais le roi, je le verrai. Ah ! j’ai déjà perdu trop de temps !

Magnus étancha avec un mouchoir le sang qui coulait de sa blessure sur ses yeux et l’aveuglait, boucla son ceinturon avec le geste d’un homme qui est prêt à tout risquer, et fit deux pas vers la porte. Un geste d’Armand-Louis l’arrêta.

– Mais à qui veux-tu que je confie cette mission ?… Si tu refuses, je ne vois personne qui veuille l’accepter ! s’écria M. de la Guerche qui réfléchissait.

– Personne ! S’il s’agit, comme je le suppose d’un message à faire parvenir à Mlle de Souvigny, Arnold de Brahé qui vous garde s’en chargera ; il est jeune, les choses du cœur sont son affaire ; c’est un homme dont la figure est franche et loyale : il verra cette Adrienne que vous aimez. Mais moi, je veux être

libre, je veux que vous viviez, je ne veux pas que votre sang retombe sur ma tête, et, pour cela, je n'ai pas trop de toutes mes heures !

– Que comptes-tu faire ?

– Et le sais-je ? Mais si le courage, le dévouement, la volonté déterminée d'un homme peuvent quelque chose, je vous sauverai !

En sortant de la prison, l'âme soulagée par le pardon de M. de la Guerche, mais plus enraciné encore, si c'est possible, dans la pensée de l'arracher à la mort, Magnus prit le chemin du palais du roi. Il ne savait pas comment il pénétrerait jusqu'à lui ; ce qu'il savait seulement, c'est qu'il voulait le voir, et que rien ne lui coûterait pour y parvenir.

En arrivant dans la vaste cour qui s'étendait devant le perron du château, il vit une grande foule rassemblée ; une escorte de cavalerie s'alignait en dedans du cercle formé par des sentinelles. Presque au même instant le roi Gustave-Adolphe parut au sommet du perron, botté et éperonné.

Magnus voulut fendre la foule qui s'écartait devant la vigueur de ses coudes.

– On ne passe pas ! lui cria une sentinelle.

« J'attendrai qu'il soit près de moi, je ne ferai qu'un bond et tomberai à ses pieds, », pensa Magnus.

Le roi monta à cheval et prit le galop ; l'escorte s'ébranla et le suivit. Mille exclamations le saluèrent.

– Que Dieu bénisse le roi et le protège ! criait la foule enthousiasmée.

– Où va le roi ? demanda Magnus qui s’apprêtait à prendre son élan.

– Notre bien-aimé Gustave-Adolphe ? répondit un bourgeois ; oh ! il ne perd pas une minute depuis que la Providence lui a inspiré la sainte pensée de délivrer nos frères d’Allemagne : il va inspecter, à dix lieues d’ici, deux régiments de cavalerie de formation nouvelle.

– Il quitte donc Carlscrona ! Mais sans doute qu’il y rentrera ce soir ?

– Oh ! que non ! Le roi rassemble des troupes à Elfsnabe, il ira les inspecter, et après, il…

Mais déjà Magnus n’écoutait plus ; Gustave-Adolphe n’emportait-il pas la vie de M. de la Guerche suspendue à la croupe de son cheval ? Lui parti, où trouver le capitaine des gardes ? où découvrir le mystérieux comte de Wasaborg ? Renversant tout autour de lui, bousculant la sentinelle qui l’avait maintenu à son rang, et, prenant sa course à travers la place, Magnus se précipita à la poursuite du roi.

Gustave-Adolphe venait de tourner l’angle d’une rue au bout de laquelle s’ouvrait un passage voûté ; il s’y trouvait souvent une grande foule, et Magnus avait l’espoir de l’atteindre avant qu’il eût débouché sur la campagne. Un équipage d’artillerie passait justement sous la voûte. Magnus redoubla de vitesse. Il voulut crier, mais sa voix se perdit dans le tumulte de cinquante roues et de trois cents chevaux écrasant les pierres du chemin.

Un instant l’escorte du roi s’arrêta ; Magnus sentit ses forces renaître ; les obstacles qu’il ne pouvait pas tourner, il les franchissait ; déjà il distinguait les traits du roi.

– Oh ! mon Dieu, dit-il, encore trois minutes !

Mais l'officier qui commandait le train d'artillerie donna un ordre : les canonniers se rangèrent avec leurs pièces sur les bas-côtés de la route, et le roi, avec son escorte, s'engouffra sous la voûte où les cavaliers passèrent comme un torrent.

Magnus frissonna et courut plus vite. Sa poitrine haletait, sa gorge était aride et brûlante ; le souffle allait lui manquer.

– Le roi ! le roi ! cria-t-il d'une voix épuisée.

Le son fut emporté dans mille bruits retentissants.

Il fit un effort, sauta par-dessus un lourd canon qui obstruait le passage, arriva sous la voûte, l'enfila comme un boulet au milieu d'un tonnerre d'imprécations, et, sans regarder ceux qu'il heurtait et renversait, bondit sur la route.

Le cortège du roi n'était plus qu'un tourbillon roulant au loin dans la campagne.

Un nuage passa devant les yeux de Magnus ; il sentit battre ses tempes et siffler ses oreilles ; un cri expira dans sa gorge ; il fit quelques pas encore en chancelant et tomba au pied d'une borne où il se mit à sangloter.

Les femmes qui arrivaient des champs s'arrêtaient étonnées de voir un soldat à barbe grise et l'épée au flanc pleurer comme un enfant. Quand il releva la tête, il les aperçut rangées autour de lui ; l'une d'elles lui présentait un verre d'eau.

– Oui, je pleure, leur dit-il, parce que mon maître est perdu !

Le son de sa voix sembla le réveiller comme d'un songe.

– Perdu ! reprit-il ; non, pas encore !

Il avala une gorgée d'eau, et remerciant la femme qui lui avait présenté le verre :

– Si vous avez un frère, un mari, un fiancé, dit-il, priez Dieu pour un jeune homme qui s'appelle Armand-Louis de la Guerche.

Et, d'un pas résolu, Magnus rentra dans la ville.

Il venait de se souvenir subitement d'Abraham Cabeliau et de sa fille Marguerite.

« Là peut-être est le salut », pensa-t-il.

Le père avait sauvé M. de la Guerche, mais M. de la Guerche avait sauvé la fille : auquel des deux fallait-il d'abord s'adresser ? Abraham était l'un des plus riches marchands de la Suède. Ardent calviniste, il avait, à ses frais, armé dix navires pour le service du roi ; à ce titre, il devait avoir un grand crédit auprès des ministres ; mais Marguerite était liée avec cet invisible comte de Wasaborg qui avait toute liberté de s'approcher du roi, en tout lieu, à toute heure. En outre, Marguerite était une femme, et une femme qui aimait.

– Bon ! dit Magnus qui réfléchissait tout en marchant, Abraham parlera, Marguerite agira ; là est une tête, ici est un cœur ; donc à Marguerite !

Il courut à son hôtellerie, sauta sur son cheval et partit à fond de train.

Au nom de M. de la Guerche, les portes de la maison où s'était retirée la fille d'Abraham s'ouvrirent à deux battants.

Marguerite était couverte de vêtements noirs, ainsi qu'une veuve. À la vue d'un homme dont le visage était taché de sang et les vêtements chargés de poussière et de boue, elle recula.

– Reconnaissez-moi, je suis le serviteur de M. de la Guerche, dit Magnus. M. de la Guerche est en péril de mort, je viens vous dire : « Sauvez-le ! »

Et il lui raconta ce qui s'était passé dans le jardin du roi.

– Grand Dieu ! mais il y va de sa vie ! s'écria Marguerite.

– Je le sais, et c'est pour cela que je viens à vous. Il y a un homme qui s'appelle le comte de Wasaborg ?...

– Oui, murmura Marguerite qui tressaillit.

– Cet homme vit à la Cour, vous le connaissez, et il peut s'approcher du roi quand il veut ?

Marguerite appuya sa main tremblante sur un meuble.

– C'est vrai, quand il veut, reprit-elle.

– Eh bien ! un mot pour le comte de Wasaborg, qu'il voie le roi sans délai, qu'il lui parle de M. de la Guerche ; ce mot, je me charge de le lui porter, où qu'il soit.

Marguerite saisit un coffret d'ivoire qui était serré dans un meuble, l'ouvrit, en tira un papier, y ajouta quelques mots rapidement, le signa, et glissant cette feuille pliée en quatre dans une boîte :

– Allez, dit-elle ; je ne devais me servir de ce talisman que pour moi ou pour un être qui m'est plus cher que la vie… mais il s'agit de M. de la Guerche, le voilà. Courez maintenant et ne perdez pas une minute. Où que soit le roi, vous le verrez, je vous le jure. Dites-lui alors que le fils du comte de Wasaborg et Marguerite Cabeliau prient pour lui.

Une minute après, Magnus galopait sur la route qu'avait suivie le roi.

– Ah ! je savais bien qu'il fallait frapper au cœur ! disait-il.

Mais tandis que Magnus cherchait les deux régiments de cavalerie que Gustave-Adolphe allait inspecter, la cour de justice à laquelle les crimes de lèse-majesté étaient déférés instruisait le procès d'Armand-Louis. Il ne pouvait être ni bien long ni bien compliqué. Le flagrant délit était constaté ; de plus, M. de la Guerche était étranger et il avait blessé son adversaire contre lequel, de son aveu, il avait tiré le premier l'épée ; l'arrêt était donc écrit d'avance.

L'interrogatoire terminé, Armand-Louis fut reconduit en prison. Au moment où la porte allait se refermer sur lui, M. de la Guerche retint Arnold de Brahé.

– La cour devant laquelle je viens de paraître, dit-il, met-elle un temps bien long à rédiger la sentence ?

– Voulez-vous la vérité ?

– Je suis gentilhomme et soldat.

– Elle vous sera lue ce soir.

– Et exécutée ?

– Demain à midi.

– C'est-à-dire que j'aurai la tête tranchée avant que le douzième coup ait sonné ?

– Oui.

– Dieu me fera la grâce de mourir en homme de cœur ; mais il est une personne à laquelle je voudrais envoyer ma dernière pensée. Si je vous priais de vous charger de cet adieu suprême, accepteriez-vous ?

– Je ne vous connais que depuis quelques heures, monsieur, cependant toute mon estime et mon amitié vous sont acquises ; ordonnez.

– Merci.

Armand-Louis tira de son doigt la bague que Mlle de Souvigny lui avait donnée en d'autres temps, et la glissa dans une lettre qu'il remit à M. de Brahé.

– Celle à qui vous parlerez devait être un jour la comtesse de la Guerche ; vous lui direz que son nom sera sur mes lèvres avant mon dernier soupir.

Peu de minutes après, Arnold de Brahé se présentait chez M. de Pardaillan.

Il fut reçu dans une grande pièce au milieu de laquelle se trouvaient Mlle de Souvigny, Diane de Pardaillan, et Jean de Werth, qui comptait, pour réussir dans sa mission, et malgré un premier échec, sur des intrigues nouées à la Cour.

– Mademoiselle de Souvigny ? dit Arnold en entrant.

– C’est moi, monsieur, répondit Adrienne, qui se sentit pâlir sans savoir pourquoi.

Arnold tira de sa poche la lettre de M. de la Guerche.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, si la première fois que j’ai l’honneur de me présenter devant vous, dit-il, mon devoir m’oblige à vous porter le plus rude coup.

– Ah ! diable ! murmura le baron qui ne s’attendait pas à cette visite.

– Grand Dieu ! M. de la Guerche ! s’écria Mlle de Souvigny.

Elle n’osa pas continuer ; mais le bouleversement de ses traits parlait pour elle.

– M. de la Guerche, que je quitte à l’instant, poursuivit M. de Brahé, m’a chargé de vous remettre ce pli.

– Vous quittez M. de la Guerche et…

De nouveau Adrienne ne put pas continuer, les plus horribles pensées traversaient son esprit : tout semblait les confirmer.

En prenant la lettre que lui présentait M. de Brahé, elle sentit sous ses doigts la bague qu’Armand-Louis y avait glissée.

– Ah ! il est mort ! s’écria-t-elle.

Si Mlle de Pardaillan ne l’avait pas soutenue, elle serait tombée.

– Hélas ! pas encore ! murmura Arnold.

Mais, rappelée à elle par un effort désespéré de sa volonté, Mlle de Souvigny brisa le cachet de la lettre : l'anneau glissa entre ses doigts.

– Ah ! monsieur, voyez ! dit-elle.

Et, livide, folle de terreur, les yeux hagards, elle tendit la lettre à M. de Pardaillan. M. de Pardaillan la prit, et dès les premiers mots :

– Armand-Louis en prison ! s'écria-t-il. M. de la Guerche condamné à mort pour crime de lèse-majesté !... comment cela ? pourquoi ?

– M. de la Guerche ! il était donc en Suède ? dit Jean de Werth d'un air innocent.

Adrienne s'empara des mains d'Arnold :

– Mais, monsieur, c'est impossible !... il n'a rien fait, il n'est pas coupable !... M. de la Guerche, c'est l'honneur même... le tuer est un assassinat !... On ne le condamnera pas... il se trompe ! Oh ! dites-moi qu'il se trompe !

Arnold détourna la tête pour ne pas laisser voir qu'il pleurait. Adrienne courut vers M. de Pardaillan :

– Vous le sauverez, n'est-ce pas ? reprit-elle, vous le connaissez à présent, vous l'aimez, on vous a dit ce qu'il a fait à La Rochelle... Vous ne laisserez pas mourir un si brave gentilhomme !

– Oui, oui, tout ce qu'il est humainement possible de faire, je le ferai ! répondit M. de Pardaillan.

– Et je vous y aiderai ! ajouta Jean de Werth.

– Hâtez-vous alors ! reprit Arnold ; les heures sont comptées !

Adrienne s'arracha des bras de M. de Pardaillan.

– Vite chez le chancelier Oxenstiern ! c'est le plus puissant des ministres : en l'absence du roi, il le remplace.

Et, suivie de M. de Pardaillan, elle sortit de la chambre en courant.

Diane n'avait pas quitté Jean de Werth des yeux.

– Et moi, dit le baron, je vais faire agir mes amis.

– Ah ! le misérable ! il le savait ! murmura Diane.

Et elle soupira en pensant que si Renaud avait été en Suède, ce terrible malheur ne serait pas arrivé.

Cependant Adrienne et M. de Pardaillan venaient de forcer la porte du chancelier.

Du premier élan, Adrienne tomba aux pieds du puissant ministre.

– M. de la Guerche !... dit-elle. Et la voix lui manqua.

Le chancelier avait été informé par un rapport de tout ce qui s'était passé la veille ; il connaissait les détails de l'interrogatoire et prévoyait la sentence terrible qui devait frapper le prisonnier. En présence d'une guerre prochaine et lorsque la fièvre du duel s'était répandue dans l'armée suédoise, pouvait-on, si on voulait que la discipline fût maintenue, se mettre en travers de la justice et en casser les arrêts ? Tel n'était

pas l'avis du chancelier, et la pensée politique donnait une force nouvelle à sa froide sévérité.

Cependant la vue de Mlle de Souvigny l'émut ; il la releva.

– Rien n'est encore désespéré, le roi peut faire grâce, dit-il.

– Ah ! si le roi était à Carlscrona, serais-je ici ? s'écria Adrienne.

Le vieux ministre sourit.

– Mais vous, reprit-elle, ne pouvez-vous pas envoyer une dépêche, ordonner de surseoir à l'exécution, que sais-je, enfin le sauver ?… Oh ! par pitié, je vous en prie !

Adrienne était suspendue aux mains du ministre ; il agita une sonnette.

– Que toutes les pièces relatives à l'interrogatoire de M. de la Guerche et à son arrestation me soient remises, dit-il en se levant.

M. de Pardaillan comprit qu'il fallait se retirer.

– Monsieur le chancelier, dit-il, M. de la Guerche est un de mes parents ; j'ai servi la Suède et son roi au prix de mon sang : que ce sang entre dans la balance où votre justice pèsera la vie du prisonnier !

Le chancelier Oxenstiern s'inclina sans répondre.

« Oui, pensa-t-il après que M. de Pardaillan eut entraîné Mlle de Souvigny qui pouvait à peine se soutenir, j'écouterais peut-être la pitié si je n'étais le ministre d'un royaume qui va se jeter tout entier dans une guerre terrible ; mais si je l'écoutais,

que deviendrait l'armée aux prises avec des habitudes qui ont coûté au roi tant de bons serviteurs, à la Suède tant de braves officiers ? »

Adrienne n'osait pas interroger M. de Pardaillan ; celui-ci n'osait pas parler : il avait trop l'expérience du langage des Cours pour se méprendre sur la résolution du ministre.

– Ma fille, dit-il enfin, remettez votre âme aux mains de Dieu ; si le chancelier ne se laisse pas toucher par nos prières, j'ai d'autres amis, je chercherai le roi, et s'il est trop loin pour que j'aie l'espoir de l'atteindre avant l'heure fatale, je ne prendrai plus conseil que de mon désespoir : je réunirai mes serviteurs ; ma main, usée au service de la Suède, peut tenir encore une épée, et dussé-je m'exposer à mille morts, j'arracherai M. de la Guerche au billot.

– Ah ! de quel droit rendrais-je votre vraie fille orpheline ?... et cependant je n'ose pas vous dire : « Ne le faites pas ! » s'écria Mlle de Souvigny.

Elle rentra à l'hôtel de Pardaillan, glacée par une terreur qui ne lui laissait presque plus la faculté de penser. Chaque bruit qu'elle entendait, le roulement d'un tambour, l'éclat d'une trompette, le tumulte d'une foule ou le pas d'un escadron en marche, lui semblaient le signal du supplice. Quelquefois elle se reprenait à l'espoir. Il lui paraissait impossible que tant de jeunesse, de générosité chevaleresque, de courage, de loyauté, fût jeté en pâture au bourreau. Quoi ! M. de la Guerche, qui avait la religion de l'honneur, lui qui ne tirait jamais l'épée que pour la défense du bon droit, exécuté comme un criminel ! Tous ses sens se révoltaient à cette pensée. Il fallait, pour que cela arrivât, que toute justice eût disparu du milieu de la terre !

Une partie de la journée s'écoula dans ces alternatives d'espérances vagues et de crainte menaçante. Adrienne y laissait

le peu de force qu'elle avait pu conserver. Diane pleurait auprès d'elle. M. de Pardaillan ne rentrait pas, ni Jean de Werth non plus.

– Ah ! je le verrai du moins ! cria tout à coup Adrienne. Et elle courut vers la prison de M. de la Guerche.

Un grand silence enveloppait la funèbre prison ; le pont-levis était levé, le nombre des sentinelles doublé. Arnold se promenait lentement le long du fossé. Glacée à la vue de ces noires murailles d'où ne sortait aucun bruit, Adrienne, les mains jointes, se traîna jusqu'à lui.

– Une heure, un instant, que je le voie ! dit-elle.

Mais de nouveaux ordres avaient été envoyés dans la journée. Il était formellement interdit de laisser pénétrer personne auprès du prisonnier. Mlle de Souvigny s'épuisa en vaines supplications. Malgré la fièvre qui faisait trembler sa voix, Arnold fut inflexible. Soldat, il obéissait à la consigne donnée au soldat.

– S'il ne s'agissait que de ma vie, je vous l'offrirais, dit-il ; cette fois, il s'agit de mon honneur.

– Mais il est donc perdu ! s'écria Adrienne.

– Après le roi, il y a Dieu ! répondit Arnold.

C'était bien plus un cadavre qu'une femme que Diane ramena chez son père. Anéantie, brisée, agitée de tressaillements nerveux, Mlle de Souvigny tomba sur un fauteuil ; elle n'avait pas de larmes, pas de sanglots ; il lui semblait que la vie se retirait d'elle, comme le sang s'écoule d'une blessure, goutte à goutte. Elle s'en réjouissait

confusément. Son seul espoir alors était de mourir en même temps que M. de la Guerche.

« Il verra combien je l'aimais », pensait-elle.

Au plus fort de cet état d'accablement, la voix de Jean de Werth la fit tressaillir : le baron demandait à lui parler ; il voulait la voir seule.

– Laisse-moi ! cria Adrienne à Diane.

Diane hésita.

– Je n'aime pas cet homme, dit-elle.

– Et moi donc, crois-tu que je l'aime ? mais il s'agit peut-être d'Armand. Va !

Diane sortit et passa sans répondre au salut de Jean de Werth.

– Patience ! j'aurai ma revanche ! murmura le baron.

Adrienne, qui tout à l'heure ne pouvait faire un pas, courut vers lui.

– Vous venez pour M. de la Guerche, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Oui.

– Ah ! monsieur, reprit-elle les mains jointes, que dois-je espérer ? parlez !

– Rien peut-être… tout peut-être aussi.

– Ordonnez ! que faut-il faire ?

– Êtes-vous sincèrement prête à tout ?... à tout ! pensez-y bien.

– C'est me faire injure que d'en douter.

– Et s'il s'agissait de vous-même ?

– De moi ! s'écria Adrienne qui chancela.

– Écoutez-moi bien, mademoiselle. La vie d'un homme est ici en jeu : il faut donc que je vous dise les choses comme elles sont. Après, vous déciderez.

Il présenta un siège à Mlle de Souvigny et s'assit auprès d'elle.

– M. de la Guerche est condamné, reprit-il.

– Mais le chancelier... je l'ai vu... il m'avait promis...

– Le chancelier a signé l'arrêt.

– Mais le roi ?

– Sa Majesté le roi est à vingt lieues d'ici, peut-être plus loin, et au premier coup de midi, M. de la Guerche sortira de prison pour marcher au lieu du supplice.

Adrienne ouvrit la bouche, mais ses lèvres blanches ne purent articuler aucun son.

– Cependant, si vous le voulez, je puis voir le roi, et, grâce à un talisman que je possède, obtenir de lui la grâce de M. de la Guerche.

M[lle] de Souvigny leva sur Jean de Werth des yeux suppliants ; la colère, l'indignation, l'effroi, l'étonnement, tout s'y mêlait.

– Vous pouvez le sauver, s'écria-t-elle, et déjà vous ne l'avez pas tenté !

– C'est ici, mademoiselle, le moment de nous expliquer, répondit Jean de Werth ; je ne suis pas de ces chevaliers qui entreprennent de courir les aventures pour se faire les redresseurs de torts et les défenseurs de l'opprimé. Quand je prête, je veux qu'on me rende ; donnant, donnant, voilà ma loi.

Adrienne sentit son cœur trembler : elle commençait à comprendre.

– Vous savez, mademoiselle, continua Jean de Werth, que votre main m'a été promise par M. de Pardaillan ; vous me l'avez obstinément refusée, et me la refusez encore ; j'y tiens toujours cependant. Accordez-la moi, et je vous jure que j'emploierai toutes mes forces à sauver M. le comte de la Guerche.

– Vous voulez ?… mais c'est le prix du sang que vous demandez !

– Je hais M. de la Guerche autant que je vous aime, et cependant je le sauve. Pourquoi le ferais-je si vous n'étiez pas à moi ?

– Mais je ne vous aime pas !

Jean de Werth se leva.

– Vous connaissez mes conditions, reprit-il, je ne discute pas. Voulez-vous être la femme de Jean de Werth, oui ou non ?

tout est là. Si vous dites *oui*, je pars, je verrai le roi, j'obtiendrai du chancelier que l'heure de l'exécution soit éloignée, et peut-être arracherai-je M. de la Guerche à la mort ; si vous dites non, alors ce sera vous qui l'aurez tué !

– Par pitié !…

Jean de Werth tourna les yeux vers une grande horloge dont on voyait tourner les aiguilles dans un coin de la pièce.

– Chaque minute qui passe, dit-il, c'est la vie de M. de la Guerche qui fuit. Prenez garde qu'il ne soit trop tard !

Il fit quelques pas du côté de la porte.

Adrienne tomba à genoux.

– Ah ! c'est terrible ! s'écria-t-elle.

Jean de Werth se retourna.

– Vous me haïssez donc bien ? reprit-il, et vous voulez que je le sauve, lui ? Oh ! ne l'espérez pas ! l'amour que vous avez allumé dans mon cœur est une fièvre. Je vous adore, et j'irais follement vous livrer à cet implacable ennemi ?… Si vous avez pu le penser, ah ! vous ne connaissez pas Jean de Werth ! je ne pardonne jamais ! Dites que je suis cruel, féroce, plus dur que le marbre, plus farouche qu'un tigre, soit ! Je vous aime ! C'est entre M. de la Guerche et moi un duel sans trêve ni merci ! Il est vaincu : j'en profite ! Mais gardez-vous de m'accuser : un mot aurait suffi pour le sauver, et ce mot, votre bouche se refuse à le dire. Si maintenant sa tête tombe, c'est vous qui l'aurez voulu. Restez donc responsable de ce sang qui va couler. Voyez ! l'heure marche !… Adieu !

– Arrêtez ! s'écria Mlle de Souvigny, qui saisit Jean de Werth par le bras.

– Consentez-vous ?

– Serait-il sauvé, au moins ?

– Que craignez-vous ? Si j'échoue, vous serez libre.

– Eh bien ! allez ! qu'il vive et ma main vous appartiendra.

– Comptez sur moi maintenant ! s'écria Jean de Werth.

Et, posant ses lèvres sur la main glacée d'Adrienne, il se précipita dehors.

C'était peut-être moins alors sur la bague d'Armand-Louis qu'il comptait que sur son titre d'ambassadeur. Le roi de Suède pourrait-il refuser quelque chose à l'envoyé extraordinaire de S. M. l'empereur d'Allemagne, au moment même où cet ambassadeur allait prendre congé de lui ? Il savait que le roi Gustave-Adolphe, en quittant le quartier des deux régiments de cavalerie qu'il était allé inspecter, se rapprocherait de Carlscrona pour se rendre à Elfsnabe. Il avait donc la presque certitude de le rejoindre.

Comme Jean de Werth traversait une galerie la tête haute, Diane, effrayée de l'air de triomphe répandu sur sa physionomie, entra précipitamment chez Adrienne.

Elle la trouva les joues livides, les yeux remplis de fièvre.

– J'ai vu Jean de Werth, dit Mlle de Pardaillan, il riait, il m'a fait peur.

– Tu ne sais pas… Il sauvera M. de la Guerche.

– Lui !

Adrienne répondit par un signe de tête affirmatif.

Mais ses yeux avaient un éclat si fiévreux, la pâleur de ses joues était si livide, quelque chose de si incompréhensible se voyait en elle, que Mlle de Pardaillan devina que quelque chose d'extraordinaire la menaçait.

– Grand Dieu ! dit-elle, quel prix a-t-il donc demandé ?

Un cri déchira la poitrine de Mlle de Souvigny.

– Ah ! tu le connais bien ! je l'épouse ! s'écria-t-elle.

– Le misérable !… et tu as pu ?… Ah ! pauvre Adrienne !

– Je veux qu'il vive, lui ! mais, va, je tiendrai ma promesse, et, ma main donnée, Jean de Werth n'aura qu'un cadavre.

– Adrienne ! s'écria Diane.

Mais Adrienne se dégagea des bras de Mlle de Pardaillan.

– Avais-tu donc pu croire que, vivante, j'appartiendrais à celui que je hais ? Qu'Armand soit sauvé, alors je mourrai !

XXV

VIVE LE ROI !

Cependant la route fuyait derrière Magnus. Sa main ne quittait pas la boîte que Marguerite lui avait confiée. Là était la vie de M. de la Guerche, là était le salut. Longtemps avant la pointe du jour il atteignit le campement des deux régiments de cavalerie. Aux premiers avant-postes on voulut l'arrêter.

– Ordre du roi ! cria Magnus.

Et sa main fiévreuse agitait le papier que Marguerite avait tiré du coffret d'ivoire.

Toujours courant, il arriva ainsi à la maison du roi. Là, un officier le reçut.

– Il faut que je parle au roi, tout de suite, à l'instant ! dit Magnus.

– C'est impossible. Sa Majesté travaille ; nul ne peut entrer dans sa chambre avant que Sa Majesté elle-même n'ait appelé.

– Voyez !

Et Magnus présenta le papier qui lui servait de talisman.

– Si vous connaissez l'écriture du roi, lisez, ajouta-t-il. Il y a sur le papier ces mots :

Laissez passer, en tous lieux, à toute heure.

Moi, le roi, Gustave-Adolphe.

– Passez ! dit l'officier qui s'inclina.

Magnus se précipita dans l'escalier, accompagné par l'officier qui avait peine à le suivre.

Le roi avait passé une grande partie de la nuit à travailler ; le lit n'était pas défait ; on comprenait que Gustave-Adolphe avait dormi quelques heures à peine, enveloppé dans son manteau. Deux flambeaux brûlaient sur une table chargée de dépêches.

À la vue du papier que Magnus lui présentait, le roi se leva.

– L'enfant est-il en danger ?... Marguerite elle-même peut-être ! s'écria-t-il en pâlissant.

Il n'acheva pas.

– Lisez encore, Sire ! dit Magnus qui appuyait son doigt sur les mots écrits par Marguerite.

– Ah ! M. de la Guerche, reprit le roi.

– Sire, un loyal gentilhomme est en péril de mort, dit Magnus, son crime est de s'être défendu contre un bandit. Trouvera-t-il le trépas dans ce royaume auquel il est venu demander un asile ? Dois-je ajouter qu'au moment de quitter la France il a vu monsieur le cardinal de Richelieu, et que sa vie importe peut-être à Votre Majesté. Sauvez-le, Sire, et votre armée comptera un brave officier de plus !

La voix tremblait sur les lèvres de Magnus ; deux grosses larmes suspendues à ses cils descendirent lentement sur ses joues.

Le jour pâle se levait ; on en voyait les premières lueurs derrière les vitres.

– Ah ! s'il mourait, je me tiendrais pour déshonoré ! dit le roi.

Magnus s'agenouilla silencieusement pour lui baiser la main.

Gustave-Adolphe avait pris une plume pour expédier un ordre, lorsque, la rejetant :

– Non, dit-il, M. de la Guerche n'a pas craint de s'exposer lui-même pour sauver Marguerite ; c'est moi qui le sauverai !

– Ah ! quel roi ! murmurait Magnus, celui-là trouvera cent mille hommes qui mourront pour lui !

Cependant il jeta les yeux sur une horloge.

– Oui, dit Gustave-Adolphe qui avait saisi au vol ce regard plein d'anxiété, sept heures vont sonner. Arriverons-nous à temps !

– Sire ! laissez-moi courir en avant. Je crierai partout : « Service de Sa Majesté le roi ! » nous crèverons trois ou quatre chevaux, et nous arriverons !

– Dieu le veuille ! reprit Gustave-Adolphe.

Il appela son capitaine des gardes.

– Qu'on sonne le boute-selle dans une heure, dit-il, que les deux régiments se rendent à Elfsnabe, et qu'on y attende de nouveaux ordres. Je pars.

– Seul ?

– Seul.

L'armée suédoise était pliée à une telle discipline, et on avait si bien l'habitude des allures rapides du roi qui, tour à tour, commandait en maître et agissait en soldat, que l'officier s'inclina sans répondre.

Trois minutes après, deux cavaliers lancés à toute vitesse, galopaient sur la route de Carlscrona.

Magnus, penché sur l'encolure de son cheval, courait le premier ; à chaque relais, partout où il voyait un cheval frais, sa voix tonnante jetait le cri qui transformait en serviteur du roi tout postillon et valet de ferme, et, comme la foudre Gustave-Adolphe et son guide passaient sur le chemin.

Magnus ne parlait pas, mais son regard inquiet consultait la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon. Un accident, une chute de cheval, un embarras et la tête d'Armand-Louis tombait.

Cependant les bons habitants de Carlscrona avaient pu voir, dès le matin, des ouvriers qui travaillaient à élever un échafaud devant la prison d'État. Bientôt des piquets de soldats, appartenant aux différents corps de troupes, se rangèrent autour de la petite place qui s'étendait entre la prison et les jardins de la résidence royale. Le bruit se répandit qu'une exécution allait avoir lieu, et de nombreux oisifs occupèrent comme une mer houleuse les intervalles laissés libres par les

soldats. La rumeur gagna les extrémités de la ville, et la foule envahit les abords de la petite place.

Le digne Frantz Kreuss se promenait au milieu de la multitude, assurant que la personne qu'on allait livrer à la main vengeresse du bourreau avait l'âme plus noire que celle de Barrabas. Un frisson d'horreur parcourait les rangs pressés du peuple. Frantz Kreuss secouait la tête mélancoliquement, levait les yeux au ciel et passait à un autre groupe.

À l'une des extrémités de la place, M. de Pardaillan, pâle et sombre, rassemblait autour de lui un petit nombre de serviteurs dévoués, d'anciens soldats qui avaient servi sous ses ordres et d'amis fidèles. Tous couverts de longs manteaux, ils cachaient des armes sous leurs vêtements. Parmi eux il y avait une élite de gentilshommes huguenots qui avaient survécu au siège de La Rochelle, et qui tous connaissaient Armand-Louis.

Tous s'approchaient insensiblement et silencieusement de l'échafaud dont la sinistre plate-forme s'élevait à trente pas de la prison, et sur lequel retentissait encore le marteau des ouvriers. À la vue des nombreuses compagnies d'infanterie et de cavalerie qui fermaient toutes les issues, les plus hardis ne conservaient aucun espoir. Mais tous étaient résolus à jouer leur vie dans une tentative suprême ; il leur semblait que c'était se couvrir de honte que de ne rien faire pour sauver le héros de La Rochelle.

M. de Pardaillan les animait de son exemple et de ses regards.

Le matin il avait embrassé sa fille et ne pensait plus la revoir.

En ce moment Arnold de Brahé entra chez M. de la Guerche. Il était en grand uniforme, l'épée nue à la main. Il

s'arrêta sur le seuil de la chambre et salua Armand-Louis qui lisait, assis devant la table.

– C'est donc pour ce matin ? dit M. de la Guerche en se levant.

– Dans une heure il sera midi.

– Je suis prêt.

Armand-Louis donna un dernier coup d'œil à la Bible et la ferma.

– J'ai vu Mlle de Souvigny, reprit Arnold ; si c'est pour vous une consolation de savoir qu'elle mourra certainement du coup qui vous frappe, emportez-la tout entière. J'ai entendu sa voix ; j'ai vu ses yeux : quand une telle femme a donné son cœur une fois, elle ne le reprend plus.

– La verrai-je encore ? demanda M. de la Guerche.

Arnold secoua la tête.

– Dieu de miséricorde ! Dieu de bonté ! s'écria Armand-Louis, si je l'avais serrée sur mon cœur, peut-être ne marcherais-je pas à la mort si tranquillement ! que Ta volonté soit faite et que Ton nom soit béni !

– J'ai obtenu pour vous la faveur de marcher au supplice les mains libres, poursuivit Arnold, et celle aussi de garder votre épée.

– Merci ! s'écria M. de la Guerche les yeux brillants de joie.

– J'ai engagé ma parole que vous ne vous en serviriez pas.

– Je vous la donne.

Arnold sortit et se rangea sur le côté de la porte.

Armand-Louis comprit la signification de ce mouvement silencieux : il boucla son épée à son ceinturon et sortit à son tour.

Le bourreau venait de paraître sur l'échafaud, sa hache à ses pieds. Un sourd frémissement parcourut la foule.

– Voilà le grand justicier, celui qu'on pourrait appeler le vengeur, dit Frantz Kreuss.

Un roulement de tambours se fit entendre, les trompettes retentirent ; au commandement des officiers, les soldats mirent l'arme au bras, les cavaliers tirèrent leurs sabres ; la porte de la prison s'ouvrit, et un piquet d'infanterie, le mousquet sur l'épaule, traversa le pont-levis. Derrière ce piquet, le chapeau en tête, les mains libres, l'épée au flanc, marchait Armand-Louis.

– Voilà de ces faveurs qu'on n'accorderait pas à un honnête homme tel que moi, et un criminel l'obtient ! Il n'y a plus de justice ! murmura Frantz.

La vue de cette épée, dont il avait pu mesurer la puissance, l'aurait inquiété cependant s'il n'avait été rassuré par le grand déploiement de forces qui gardaient les quatre côtés de la place.

Une seule chose l'offusquait : c'était l'absence de Magnus.

Il venait d'apprendre que là où la veille il avait laissé un corps qu'il croyait privé de vie, on n'avait trouvé personne. Le corps avait disparu.

Frantz se reprochait comme une étourderie de n'avoir pas fait arrêter le cadavre.

M. de Pardaillan regarda ses amis et ses serviteurs. Ils pesèrent comme un coin sur la foule, et parvinrent, coude à coude, jusqu'au premier rang. Ils n'attendaient plus pour agir que l'instant où Armand-Louis poserait le pied sur les degrés de l'échafaud. Un silence effrayant régnait partout.

En ce moment on entendit un grand tumulte à l'une des extrémités de la place, et un homme, lancé à toute bride sur un cheval écumant, fendit les rangs épais de la foule qui s'écartait sur son passage.

Et couvert de poussière et de boue, pâle, échevelé, le front sanglant, cet homme arriva comme un boulet devant l'échafaud où son cheval s'abattit.

– Service du roi ! place au roi ! cria-t-il d'une voix retentissante.

Frantz Kreuss venait de reconnaître Magnus.

– Ah ! le traître ! murmura-t-il.

Et un frisson le glaça jusqu'aux os.

Tous les regards se portèrent du côté de la place par lequel le cavalier était arrivé. Les compagnies qui en gardaient l'entrée venaient de s'ouvrir, et un cortège parut, à la tête duquel marchait le roi. La foule, que l'anxiété rendait immobile, respira, et un immense cri partit comme un coup de tonnerre.

Gustave-Adolphe s'était fait reconnaître aux portes de la ville, et prenant avec lui un escadron de cavalerie, il avait suivi Magnus avec toute la pompe militaire d'un souverain.

Armand-Louis venait de poser le pied sur la première marche de l'échafaud ; ce grand tumulte le surprit. Il vit Magnus et comprit que quelque événement extraordinaire se préparait.

Mais déjà Magnus était auprès de lui et le serrait dans ses bras, ivre, fou, pleurant et riant.

– Ah ! il était temps ! s'écria-t-il.

À la vue du roi, M. de Pardaillan n'y tint plus. Il se jeta en avant, et, accompagné de ses amis, il se précipita à la tête du cortège.

– Grâce ! grâce ! cria-t-il.

La foule, que la jeunesse et la bonne mine de M. de la Guerche avait intéressée, joignit ses cris à ceux de M. de Pardaillan.

– Grâce ! grâce ! fit-elle d'une commune voix.

Frantz Kreuss mordait ses poings.

– Le misérable ! le coquin ! murmura-t-il en regardant Magnus.

Et prudemment, il enfonça son chapeau sur ses yeux et tenta de se glisser hors de la place. Mais la chose était plus difficile qu'il ne le pensait. Les mille corps de la multitude le serraient comme dans un étau.

Le roi fit un signe de la main. Tout le bruit cessa comme par enchantement. Il continua son chemin, tandis que les trompettes sonnaient et que les tambours battaient au champ. À mesure qu'il s'avançait, chaque troupe se repliait sur elle-même

et se joignait au cortège qui allait ainsi grossissant de minute en minute.

Lorsque Gustave-Adolphe fut arrivé en face de l'échafaud au pied duquel se tenait Armand-Louis, il s'arrêta et levant son chapeau :

– Monsieur le comte, dit-il, le roi vous a rencontré, vous êtes libre.

Un immense cri retentit de tous les côtés à la fois ; et la foule émue, enthousiasmée, se précipita autour du cortège, entraînant Frantz Kreuss dans son élan.

Une sorte d'éblouissement venait de saisir M. de la Guerche.

– Ah ! Sire ! dit-il.

Il venait alors de reconnaître le comte de Wasaborg dans la personne de Gustave-Adolphe, et toute autre parole expira sur ses lèvres.

Le roi sourit.

– Votre main, monsieur, dit-il, et tenez-moi pour votre ami : je sais ce que vous avez fait à La Rochelle, je sais ce que vous avez fait partout.

Ce dernier mot, qui faisait comprendre à M. de la Guerche que le roi n'avait rien oublié dans leurs anciennes relations, fit passer un éclair dans ses yeux. C'était bien là le jeune roi dont Magnus lui avait fait l'héroïque portrait.

S'inclinant alors et d'un air calme :

– Sire, dit Armand-Louis, Son Excellence monsieur le cardinal de Richelieu, premier ministre du roi Louis XIII, m'a chargé de remettre une dépêche à Sa Majesté le roi de Suède ; et cette dépêche ne m'a pas quitté.

XXVI

PARTIE ET REVANCHE

Que faisait cependant le baron Jean de Werth, tandis que ces événements se passaient à Carlscrona et détruisaient la savante stratégie de ses plans ? Il avait été attendre le roi à l'intersection de la route qui, du campement que Gustave-Adolphe devait quitter pendant la nuit, conduisait à Elfsnabe. Le jour commençait à poindre quand il y arriva.

Aucun nuage de poussière ne se montrait au loin. Quelques paysans cheminaient lentement. Jean de Werth s'assit sous un arbre et attendit.

Le soleil monta sur l'horizon ; rien ne paraissait encore sur la route.

« Voilà qui est singulier », pensa le baron.

Et il se mit à se promener de long en large. L'impatience cependant le gagnait ; une heure encore s'écoula sans que rien annonçât dans l'éloignement l'approche d'une troupe de cavalerie.

Un homme à cheval, à la livrée du roi, parut enfin. Jean de Werth courut à sa rencontre et l'interrogea.

– Le roi a pris la route de Carlscrona ce matin à la pointe du jour, dit le courrier qui passa.

La présence de Gustave-Adolphe à Carlscrona le jour même où l'on devait exécuter M. de la Guerche, c'était là quelque chose d'inattendu, qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour les projets de Jean de Werth.

Il s'élança vers la résidence royale sans perdre une minute.

Jean de Werth était de ces hommes qui ne désespèrent pas même lorsque tout semble perdu.

Il entra dans Carlscrona au moment où le cortège du roi y parvenait. Jean de Werth aperçut Gustave-Adolphe, et poussa son cheval au premier rang. À tout hasard, il voulait voir ce qui allait se passer : la fortune lui fournirait peut-être un moyen de tourner cet accident à son avantage.

Deux fois il tenta de s'approcher du roi qu'il salua avec affectation ; le regard de Gustave-Adolphe lui parut si froid que, malgré son audace, Jean de Werth n'osa pas l'aborder.

Quand il fut devant l'échafaud et qu'il vit du même coup Armand-Louis sauvé et la main de son rival dans la main du roi, un instant Jean de Werth, qui n'était plus alors au premier rang, perdit tout espoir. Armand-Louis délivré, c'était Adrienne perdue pour lui ; et Jean de Werth l'aimait alors sincèrement, non pas peut-être comme M. de la Guerche l'aimait lui-même, mais avec l'ardeur du tigre acharné après sa proie, et avec d'autant plus d'ardeur, qu'on la lui disputait. Comme il arrive souvent en pareil cas, l'amour était né de l'orgueil irrité.

Fallait-il perdre en un seul jour le fruit de tant d'efforts ? Jean de Werth ne pouvait pas s'y résigner.

Pendant quelques minutes, qui parurent des siècles, M. de la Guerche, arraché subitement à la mort, avait fait part à

Gustave-Adolphe de la mission dont le cardinal de Richelieu l'avait chargé pour le belliqueux souverain de la Suède.

– Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, veuillez me suivre, répondit le roi ; je vais à Elfsnabe inspecter un corps d'infanterie qui s'y trouve réuni, vous m'y accompagnerez et me donnerez bien trois jours.

Ces quelques mots firent tressaillir Jean de Werth, qui n'en avait pas perdu une syllabe. Le parti qu'il allait prendre dépendait de la réponse de M. de la Guerche.

Armand-Louis aurait bien voulu courir auprès d'Adrienne, se jeter à ses pieds, lui dire et lui répéter qu'il l'aimait et qu'il l'aimerait toujours ; mais pouvait-il ne pas se rendre à la prière d'un roi qui venait de le sauver ?

– Sire, dit-il en soupirant bien bas, je suis aux ordres de Votre Majesté.

Un soupir de satisfaction souleva la poitrine de Jean de Werth ; apercevant alors M. de Pardaillan perdu dans la foule, il obéit d'instinct à la pensée subite qui venait de lui traverser l'esprit.

« Allons ! pensa-t-il, de l'audace, et Mlle de Souvigny est à moi. »

Et courant auprès du gentilhomme, tandis que le cortège s'éloignait, le roi ayant à sa gauche M. de la Guerche, Jean de Werth saisit la main de son hôte.

– Ah ! monsieur le marquis, que je suis heureux ! s'écria-t-il, j'ai pu joindre le roi, lui parler…

– Vous ! dit M. de Pardaillan.

– J'avais juré à Mlle de Souvigny de tout faire pour sauver M. de la Guerche, embrassez-moi, j'ai réussi !

Gustave-Adolphe n'était pas encore aux portes de Carlscrona que déjà Jean de Werth se présentait devant Adrienne. À son approche, elle se leva comme un spectre, sans oser l'interroger, presque sans oser lui parler.

– Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, M. de la Guerche vit, il vivra.

Quel rayonnement alors dans le visage d'Adrienne ! On l'avait vue morte, on la vit tout à coup éblouissante de jeunesse et de vie. Elle avait tout oublié, elle ne voyait que M. de la Guerche sauvé, Armand-Louis, cet Armand-Louis qu'elle aimait, arraché aux mains du bourreau !

Un mot de Jean de Werth la rappela au sentiment de la vérité.

– J'ai tenu ma promesse, dit-il, j'ai pu voir le roi et lui demander la vie de celui que la justice allait frapper : maintenant, tiendrez-vous la parole que vous m'avez donnée ?

La pâleur de la mort se répandit de nouveau sur les joues de Mlle de Souvigny, l'implacable réalité se montrait nue et debout devant elle. Adrienne savait à présent qu'il n'y avait nulle pitié à attendre de Jean de Werth. Si on ne parvenait pas à l'émouvoir indifférent, qu'était-ce aveuglé par la passion ?

– Monsieur, ma parole est donnée, je la tiendrai ! dit-elle.

Un mouvement d'orgueil gonfla le sein de Jean de Werth, mais ce n'était pas assez pour lui.

– Madame, reprit-il, l'ambassadeur de Sa Majesté l'empereur Ferdinand n'a plus rien à faire en Suède ; je partirai dans vingt-quatre heures… je voudrais ne pas partir seul.

Adrienne chancela.

– Donnez-moi deux jours, monsieur, et je serai prête ; un jour pour faire mes adieux à cette famille où j'ai été reçue comme l'enfant de la maison, un jour pour tenir mon serment.

Insister eût été peut-être tout compromettre ; d'ailleurs, M. de la Guerche devait être absent pour trois jours, et vingt-quatre heures suffisaient à Jean de Werth pour quitter la Suède.

– Prenez deux jours, madame, dit-il.

Il pouvait donc enfin compter le nombre d'heures qui le séparaient de son triomphe ! Quelle vengeance, et comme il allait punir Armand-Louis de cette préférence qu'une femme lui accordait, et du même coup Adrienne de ses dédains ! Jean de Werth était de cette race farouche d'aventuriers qui en veulent à certaines femmes de l'amour qu'elles leur inspirent. Un homme de guerre qui aspirait à commander des armées, à siéger dans les conseils de l'Empire, à monter à ce rang suprême où le feld-maréchal de Wallenstein brillait sans rival, celui-là amoureux, n'était-ce pas déchoir ?… Jusqu'alors il avait marché libre dans la vie, et maintenant il sentait autour de lui comme une chaîne dont les invisibles anneaux étaient rivés au plus profond de son cœur.

– Oh ! je l'en arracherai ! disait-il quelquefois.

Et aucun effort n'avait pu briser cette chaîne, plus forte que sa volonté.

Décidé à en accepter le poids, mais grondant comme un ours à demi dompté, Jean de Werth s'éloigna du moins avec cette consolation que dans ce duel où son orgueil était engagé la victoire lui restait.

Un deuil sombre et muet remplit la maison du marquis de Pardaillan. Diane n'osait parler à Adrienne qui la fuyait. Adrienne, appelée à toute heure à revoir son terrible fiancé, frissonnait aux premiers sons de sa voix. On comprenait qu'une fièvre ardente consumait la victime. Ces richesses, ces diamants, ces joyaux de prix, ces magnifiques parures que Jean de Werth mettait à ses pieds, elle ne les regardait pas. Quand leurs mains se rencontraient, elle frémissait tout entière. Pouvait-elle sans horreur arrêter sa pensée sur cette idée qu'elle serait unie pour l'éternité à l'homme qu'elle détestait le plus ? Mieux valait mille fois la paix du tombeau. Chaque heure, chaque minute l'enracinait davantage dans ce désir.

– Ah ! si Renaud était ici ! murmurait quelquefois Diane.

– Pourrait-il faire que ma parole ne soit pas engagée ! répondait sourdement Mlle de Souvigny.

– Non, mais il tuerait Jean de Werth.

Mlle de Pardaillan, sous l'apparence charmante d'une fée blonde, avec ses joues pareilles à des feuilles de roses trempées dans du lait, était une personne pleine de hardiesse et de résolution. On eût dit un agneau auquel la nature avait donné un cœur de lion.

Un homme que Mlle de Souvigny n'avait jamais vu se présenta le lendemain à l'hôtel de M. de Pardaillan. Il venait, disait-il, de la part de M. de la Guerche.

– Ah ! voilà ce que je redoutais ! dit Adrienne.

Elle hésita, puis se tournant vers Diane qui l'observait :

– Tiens, reprit-elle, je n'aurai jamais le courage de le recevoir. Parle à cet homme, dis-lui la vérité, dis-lui que j'aime Armand-Louis plus que ma vie et que le désespoir me tue.

Et elle se sauva dans sa chambre.

Diane reçut Magnus. Il avait une lettre de son maître pour Adrienne. Mlle de Pardaillan l'ouvrit aux yeux stupéfaits de Magnus qui savait qu'il n'avait pas affaire en ce moment à Mlle de Souvigny. Cette lecture achevée, Mlle de Pardaillan froissa la lettre de M. de la Guerche entre ses mains mignonnes.

– Toujours avec le roi ! dit-elle. Que fait-il là-bas ? pourquoi n'est-il pas ici ? pourquoi envoyer quelqu'un quand il pouvait venir lui-même ?

– Et le roi, madame ?

– Est-ce qu'il y a un roi quand on aime ! Repartez sur-le-champ ; dites à M. de la Guerche qu'il arrive sans plus tarder ; il faut qu'il soit ici demain, entendez-vous, sans quoi Mlle de Souvigny est perdue pour lui. Ce jour-là une implacable fatalité la pousse à donner sa main à Jean de Werth. Et s'il vous demande qui vous a dit cela, vous lui répondrez que c'est Diane de Pardaillan. Allez !

– Eh ! eh ! dit Magnus, voilà une jeune fille qui parle comme un général.

Mais l'accent impérieux de Diane était en même temps si doux, que Magnus obéit sans réfléchir. D'ailleurs il s'agissait de M. de la Guerche, et ce nom avait la puissance d'un talisman.

Ce qui l'étonnait seulement, c'était de servir de courrier à l'amour lui, Magnus, qui n'avait jamais connu que le dieu du sabre.

« Qui m'eût dit cela il y a un an ? » pensait-il.

Et il enfonçait ses éperons dans le ventre du cheval.

Cependant Mlle de Pardaillan, ravie de ce qu'elle avait fait, rentra chez Mlle de Souvigny.

– Eh bien ! que t'a-t-il dit, que voulait-il ? demanda Adrienne.

– Il m'a dit que M. de la Guerche serait ici dans deux jours.

– Ah ! pauvre Armand !

Mlle de Souvigny prit la lettre qu'elle voyait entre les mains de Diane et la parcourut. Elle ne distinguait les mots qu'à travers un rideau de larmes.

– Et je ne le reverrai plus ! dit-elle en tombant entre les bras de Diane.

– Qui sait ! murmura Mlle de Pardaillan.

Le lendemain, on s'en souvient, était le jour fixé pour le mariage d'Adrienne et de Jean de Werth. On voyait partout les apprêts de la cérémonie. Adrienne, couverte de vêtements blancs, avait plutôt l'air d'un fantôme échappé à la tombe que d'une créature appartenant à la terre.

Jean de Werth était vêtu d'habits magnifiques tout reluisants de pierreries.

L'heure où ils devaient être unis approchait.

M. de Pardaillan couvrait Adrienne de regards pleins de douleur et de pitié. Il regrettait alors de n'être pas mort en essayant de délivrer M. de la Guerche. Il n'aurait pas du moins assisté à cette immolation d'une femme qu'il lui avait confiée et qu'il aimait. Quelquefois un doute, un soupçon traversait son esprit. Jean de Werth était-il véritablement le sauveur d'Armand-Louis ? Mais n'avait-il pas vu lui-même le baron auprès du roi au moment où Gustave-Adolphe s'était approché de l'échafaud ? Et puis il y a de ces abîmes de fourberies dans lesquelles ne descendent jamais les âmes loyales.

Diane semblait avoir la fièvre comme Adrienne ; seulement ses joues, au lieu d'avoir la couleur de la neige, étaient en feu. À toute minute, elle tendait l'oreille ou regardait par la fenêtre.

Cependant, Magnus n'avait pas perdu une minute pour rejoindre Armand-Louis. En quelques mots, le vieux soldat le mit au courant de l'entretien qu'il avait eu avec Mlle de Pardaillan. Armand-Louis se sentit froid jusque dans les os. Il courut chez Gustave-Adolphe.

– Sire, dit-il, il faut que je parte, il y va de mon bonheur, il y va de ma vie !

Gustave-Adolphe voulut savoir ce qui se passait. En écoutant M. de la Guerche, il se souvint de Marguerite et du jour où il l'avait trouvée gisant sur le talus d'un chemin.

– Mort de ma vie ! courez ! je pars avec vous ! dit-il.

Un moment après, on voyait passer trois flèches sur la route. C'était le roi, M. de la Guerche et Magnus.

Jean de Werth, cette fois, ne doutait plus du succès. L'heure fatale, l'heure décisive était venue. Il n'en était plus séparé que par un petit nombre de minutes qui s'écoulaient rapidement et qu'il comptait en esprit. Jean de Werth, radieux, saluait le jour qui voyait son triomphe d'un regard où brillaient toutes les flammes de l'orgueil.

« Allons ! pensait-il, l'audace a toujours raison. »

Quand le moment fut venu où il put se présenter chez sa fiancée, le baron alla quérir M. de Pardaillan qui le conduisit en personne auprès de Mlle de Souvigny. Quelle force permit à Adrienne de se tenir droit en ce moment ? ce courage du désespoir qui permet aux victimes héroïques de recevoir le coup de la mort debout et sans faiblir. Le premier coup de midi sonna. Jean de Werth s'inclina et lui présenta la main.

– Pas encore ! s'écria Diane qui ne respirait plus et qui, le corps penché en avant, faisait signe à tout le monde de se taire.

On entendit alors comme le roulement d'un tonnerre dans la rue ; la grande porte de l'hôtel roula sur ses gonds ; un tumulte extraordinaire retentit dans la cour, sur le perron, puis dans l'escalier ; la voix sonore d'un écuyer cria : « Le roi ! » ; la porte de la galerie s'ouvrit à deux battants, et Gustave-Adolphe parut, ayant à son côté M. de la Guerche ; Jean de Werth pâlit.

– Ah ! Renaud n'eût pas mieux fait ! dit Diane avec exaltation.

À la vue d'Armand-Louis, Adrienne poussa un grand cri :

– Ah ! ne m'accusez pas… il vous a sauvé ! s'écria-t-elle en courant vers M. de la Guerche.

Le regard d'Armand-Louis venait de rencontrer celui de Jean de Werth.

– Qui ? demanda-t-il.

– Ne me forcez pas à le nommer ! reprit Adrienne dont les yeux se détournaient avec horreur de Jean de Werth.

– Lui ! s'écria de nouveau Armand-Louis. Il y a dans tout ceci quelque épouvantable machination dont le secret m'échappe… mais, Dieu merci, j'arrive à temps.

Jean de Werth était devenu plus blanc qu'un linceul : il comprenait déjà que tout était perdu, mais son orgueil ne pliait pas. Adrienne ne voyait qu'Armand-Louis. Il était devant elle, elle tenait ses mains. Quelque chose lui disait qu'elle était sauvée.

– Ah ! quand on m'a dit que vous alliez mourir, j'ai failli devenir folle ! reprit-elle. Un homme était là qui m'a dit qu'il vous sauverait, mais que, pour prix de cet effort, il voulait ma main… J'ai lutté… mais la peur de vous voir monter sur l'échafaud l'a emporté… ; j'ai promis, j'avais tout tenté et n'avais rien obtenu ! Que s'est-il passé après, je l'ignore ; mais cet homme est venu me dire que vous étiez libre, qu'il vous avait arraché à la mort, et ma main est tombée dans la sienne… ; mais, descendue de l'autel, je vous le jure, je serais morte !

– Ah ! l'infâme ! s'écria M. de la Guerche qui enveloppait Adrienne de ses bras.

– Cet homme mentait ! dit alors Gustave-Adolphe.

Jean de Werth fit un pas. Gustave-Adolphe le couvrit de son regard flamboyant.

– Je suis étonné, monsieur le baron, reprit-il, de trouver ici l'ambassadeur de Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, quand je lui ai moi-même signifié qu'il n'avait rien à espérer du roi de Suède ! La guerre est déclarée, monsieur, retournez donc chez vous, et par le plus court chemin… Ce n'est pas devant moi, j'imagine, que Jean de Werth osera soutenir qu'il a été pour quelque chose dans la délivrance de M. de la Guerche ?

Le front livide et hautain de Jean de Werth ne s'abaissa pas.

– Ville perdue ! répondit-il dédaigneusement.

– Ainsi, madame, poursuivit le roi, vous ne devez rien à Jean de Werth. Cette main qu'il avait volée est libre.

Adrienne poussa un cri de joie :

– Libre !… je suis libre ! reprit-elle.

Jean de Werth se tourna tout à coup vers M. de Pardaillan.

– C'est ici le moment de savoir, dit-il d'un voix brève, si un gentilhomme à qui j'ai sauvé la vie sur un champ de bataille sait tenir la parole qu'il a librement donnée. La vôtre est engagée, monsieur, et je ne vous la rends pas.

À l'accent de cette voix nerveuse, M. de Pardaillan sentit comme la lame aiguë d'un poignard entrer dans son cœur.

– Ai-je rien dit, ai-je rien fait qui vous fit croire que je ne m'en souvenais pas ? s'écria-t-il, le visage bouleversé par une incommensurable douleur.

Mais, délivrée de ce cauchemar qui la tuait, Adrienne avait retrouvé toute sa vaillance.

– Ne tremblez pas, vous qui avez eu pour moi les soins et la tendresse d'un père ! s'écria-t-elle. Je saurai rester fidèle à mon cœur et à mes devoirs. N'est-il pas vrai que, majeure, je puis librement disposer de ma main, et jusqu'à cette époque, sujette du roi de France, ne suis-je pas libre en Suède de la refuser à qui l'exige ?

– C'est vrai, répondirent à la fois Gustave-Adolphe et M. de Pardaillan.

– Eh bien ! j'attendrai, et, si M. de la Guerche a le même cœur que moi, dans deux ans, je serai sa femme… En cette seule chose jusque-là, mon père, je résisterai à votre volonté.

– Bien ! s'écria Diane.

– Deux ans ! dit Jean de Werth, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour vaincre la Suède… moi aussi, j'attendrai !

Armand-Louis et le roi avaient fait un pas.

Jean de Werth, que jamais la crainte n'avait approché, les regarda l'un et l'autre en face, puis, frappant sur la garde de son épée où l'on voyait pendre la dragonne brodée par Adrienne :

– Monsieur le comte, s'écria-t-il, si vous voulez que Mlle de Souvigny s'appelle Mme de la Guerche, venez prendre ce nœud de rubans que je porte là. Alors seulement, moi aussi, je vous dirai : « Elle est à vous ! » Jusqu'alors, permettez-moi de me rappeler que Mlle de Souvigny m'a été fiancée par celui qui remplace ici-bas son père !

Ce n'était plus l'aventurier qui parlait, c'était le capitaine qui avait fait ses preuves dans cent combats.

– Ah ! j'aime mieux cela ! répondit Armand-Louis. Ainsi, monsieur, vous promettez de rendre à M. de Pardaillan la parole qu'il vous a donnée, si la main que j'étends vers vous arrache de votre flanc ce nœud que vous emportez ?

– Je le jure, et j'en donne pour témoignage ce gant que je jette à vos pieds !

– Guerre alors et guerre implacable ! s'écria M. de la Guerche, qui ramassa le gant d'une main fiévreuse.

– Quant à vous, Sire, continua Jean de Werth, il y a des champs de bataille en Allemagne… Au revoir !

Et il s'éloigna lentement, fièrement, la main sur la dragonne de son épée.

XXVII

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

À l'époque où nous sommes arrivés, pendant le printemps de 1630 l'Europe présentait le spectacle d'un monde où tout est en fermentation. La réforme prêchée par Luther, et plus tard par Calvin, avait jeté dans la vieille société catholique du Moyen Âge un élément nouveau qui en précipitait la dissolution. Pour quelques souverains, c'était un prétexte de briser les liens qui jusqu'alors les avaient enchaînés à la cour de Rome, et de s'approprier les immenses biens qui appartenaient aux abbayes, aux couvents, aux évêques, menacés partout d'une immense sécularisation. Pour les peuples, c'était un appel au droit d'examen et un encouragement à la révolte. Le même effort qui menaçait l'Église dans sa toute-puissance, menaçait les rois dans leur pourpre. On s'accoutumait à ne plus croire à l'infaillibilité du souverain pontife, et par une conséquence encore inaperçue, mais déjà traduite en faits, on se révoltait contre la tyrannie des princes. Tous les liens étaient rompus ou relâchés ; de grandes guerres avaient promené leurs sanglantes mêlées en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Pologne, en Hongrie ; on avait vu des villes prises et reprises vingt fois, des provinces ravagées, des couronnes perdues et conquises, des souverains errants et proscrits, des aventuriers tout à coup maîtres de vastes territoires, des archevêques, des séditions sans nombre, et il semblait que personne, de la Vistule aux Pyrénées, de la mer Baltique aux rives du Pô, ne voulût déposer les armes.

Depuis quelques années surtout, la guerre était en permanence en Allemagne. Mille causes, l'ambition des uns, les croyances religieuses des autres, un besoin vague, mais vivace de liberté, des rivalités nombreuses, l'orgueil de la Maison de Habsbourg, qui aspirait à fondre en une seule monarchie les membres épars du vaste empire, et voulait réaliser, sous Ferdinand II, le rêve magnifique de Charles-Quint, les divisions nées de la réforme, les jalousies des princes, l'impatience et la colère des peuples, l'avaient précipitée comme un torrent furieux sur le centre de l'Europe. On avait pu croire quelquefois que cette guerre, d'où tant de désastres étaient déjà sortis, allait finir par l'épuisement des rois et des armées ; de nouveaux éléments lui donnaient tout à coup une activité nouvelle.

Les ruines s'amoncelaient : ce n'était que batailles, sacs de villages, prises d'armes, incendies et massacres. Ferdinand contre Frédéric ; l'électeur de Saxe contre l'électeur de Brandebourg ; l'Autriche contre la Bohême ; l'Espagne contre la Hollande ; les Suédois contre les Polonais ; le Danemark contre l'Empire ; et, à travers les provinces écrasées, des chefs d'armées comme Mansfeld, Christian de Brunswick, Torquato Conti, Wallenstein, allaient et venaient, promenant partout leurs rapines, et non moins terribles à leurs partisans qu'à leurs ennemis.

On se battait donc partout, mais on ne savait pas que cette guerre devait être la fameuse guerre de Trente Ans, par laquelle toutes les plus grandes puissances du continent allaient être emportées tour à tour comme par un tourbillon.

L'heure était venue où la Suède protestante allait entrer en lice et mesurer ses forces avec Ferdinand d'Autriche et Maximilien de Bavière. Un double intérêt l'y poussait : d'abord la crainte de voir l'empire d'Allemagne étendre ses possessions jusque sur les bords de la mer du Nord, et c'était l'intérêt politique ; puis celui d'assurer l'indépendance des souverains

protestants menacés par l’Autriche et l’Espagne : là était l’intérêt religieux. Les souverains écrasés et l’Allemagne soumise tout entière à l’élu de la diète, la Suède avait un voisin dangereux qui ne donnait plus à ses frontières aucune sécurité.

L’Europe avait alors les yeux sur Gustave-Adolphe. Les rares qualités qu’il avait montrées dès l’âge où les États de Suède l’appelèrent à succéder à son père, le duc Charles de Sudermanie, troisième fils de Gustave Wasa et roi sous le nom de Charles IX, les guerres heureuses qu’il avait soutenues contre son oncle Sigismond, roi de Pologne, son courage chevaleresque, sa constance dans la foi jurée, l’habileté qu’il savait déployer dans l’administration de son royaume, tout concourait à en faire le souverain le plus remarquable du vieux continent. Il avait l’âge où l’on conçoit les grandes entreprises et où on a la force de les exécuter ; l’amour de son peuple l’entourait, le respect des grands et des généraux lui était acquis ; il était servi par des ministres expérimentés, entre lesquels le chancelier Oxenstiern tenait le premier rang ; il avait des finances en bon ordre, une épargne considérable, une flotte nombreuse. Son armée était aguerrie, pliée à toutes les fatigues, habituée à vaincre, soumise à la plus sévère discipline. Elle avait dans son jeune chef la plus entière confiance. Bien approvisionnée d’armes, de canons, de munitions de toute espèce, commandée par une légion de capitaines qui ne demandaient qu’à suivre la fortune du roi, elle devait porter la victoire dans le camp où elle planterait ses drapeaux.

Richelieu le savait, l’empereur Ferdinand le craignait.

Et c’était cependant ce monarque que les courtisans de Vienne appelaient, en se moquant, une majesté de neige, comme si sa gloire avait dû fondre en approchant des contrées plus chaudes du Midi !

Quand il sentit son armée tout entière dans sa main, désireuse de nouvelles batailles et prête à tous les efforts, son peuple uni dans une commune pensée de religions et de dévouement, sa noblesse disposée à tous les sacrifices, Gustave-Adolphe confia sa fille Christine et l'administration du royaume au sénat, et tirant l'épée, déclara qu'il partait pour l'Allemagne, où l'appelait le besoin de défendre sa couronne et de protéger les princes réformés.

L'armée était alors concentrée à Elfsnabe. Mille acclamations, cent fois renouvelées, y saluèrent Gustave-Adolphe au moment où il la passa en revue, entouré de ses plus fidèles et meilleurs généraux : Ortenburg, Falkenberg, le rhingrave Othon-Louis, Teufel, Gustave Horn, Banner, Tott, le comte de Thurn, Mutsenfal, Baudissen, Kniphausen et d'une foule d'autres capitaines qui avaient déjà versé leur sang sur dix champs de bataille et s'apprêtaient à le verser encore. Le peuple entourait l'armée ; c'était le même élan et le même feu.

Il ne faudrait pas croire que les armées fussent, à cette époque pleine de troubles et sans cesse tourmentée par des guerres qui armaient les villes contre les villes, les provinces contre les provinces, ce qu'elles sont aujourd'hui, un corps uni, compact, formé d'éléments homogènes et fidèles au même drapeau après la défaite comme pendant la victoire. Pour un grand nombre d'hommes, la guerre était une profession ; on cherchait moins la cocarde que le profit. Si un général avait su vaincre, quelle que fût la cause qu'il défendît, il était assuré de trouver partout un grand nombre d'officiers et de soldats empressés de servir sous ses ordres. Une déroute lui enlevait ce que dix victoires lui avaient donné. On ne se croyait pas déshonoré parce qu'on promenait son épée de l'un à l'autre camp. Dispersées, les troupes du général vaincu passaient sous les étendards du général vainqueur, à moins que des causes spéciales ou des passions religieuses ne leur fissent un devoir de

la fidélité. Qui avait pris le mousquet une fois le gardait presque toujours ; qui avait tiré l'épée du fourreau ne l'y remettait plus.

Le métier des armes était moins un service qu'une vocation.

Mais s'il y avait dans les régiments du roi Gustave-Adolphe des Finlandais, des Livoniens, des Anglais, des Écossais, des Hollandais, des Allemands, des Français, telle était la discipline qu'il avait eu l'art de maintenir dans leurs rangs mêlés, qu'ils ne formaient qu'un seul corps animé par le même esprit, la même foi, le même dévouement.

Là peut-être était le secret de sa force.

Nous avons dit que des Français servaient dans l'armée du roi de Suède : c'était pour la plupart des calvinistes qui n'avaient pas voulu plier sous la main du cardinal de Richelieu. Ils formaient un groupe à part, redoutable par sa valeur, et d'autant plus désireux de courir à la bataille, que les gentilshommes qui le composaient avaient une patrie à conquérir.

Parmi eux se trouvait naturellement Armand-Louis de la Guerche.

Les Français, réunis au camp d'Elfsnabe, avaient projeté de former un escadron de chevau-légers ou de dragons qui marcherait à l'avant-garde de l'armée. Par un sentiment d'amour-propre national et un souvenir de la France perdue, ils tenaient à honneur de frapper le premier coup et de maintenir haut et sans tache le renom de la patrie. Ils décidèrent en même temps que le commandement de ce corps de cavalerie serait donné au plus brave, à celui que le nombre de ses exploits désignerait au suffrage de ses camarades.

Par déférence pour le nom et les malheurs de ces vaillants soldats, le roi leur laissait la liberté de choisir leur chef, bien que l'escadron français eût rang parmi les troupes régulières soumises à la discipline suédoise.

On s'était donc réuni dans une vaste salle pour délibérer. Au moment d'entrer en séance, un cavalier qu'on n'avait point encore vu parmi les proscrits, mais qui parlait le français de manière à ne laisser aucun doute sur son origine, prit place sur un banc. Ses vêtements poudreux et usés indiquaient qu'il avait fourni une longue traite. Ses armes seules étaient en parfait état. Il avait en outre tout à fait les manières d'un gentilhomme.

Différents noms avaient été mis en avant, tous également recommandables par la grande renommée de ceux qui les portaient. Par un sentiment de respect, cette troupe jeune et hardie semblait ne vouloir pour capitaine qu'un homme déjà mûri dans les hasards de la guerre. Deux gentilshommes à moustaches grises étaient en présence, et, bien que chacun d'eux parlât pour son compagnon d'armes, on ne prenait point de décision.

Le cavalier aux vêtements poudreux se leva :

– Il est un moyen simple de nous mettre d'accord, dit-il : ne nommons ni l'un ni l'autre des deux braves gentilshommes qui se disputent l'honneur de nous mener au combat.

– Ah ! mon Dieu ! Renaud de Chaufontaine ! murmura Armand-Louis, que l'étonnement clouait à sa place et qui, jusqu'alors, n'avait pas remarqué le nouveau venu.

– Mais qui alors ? demanda-t-on de tous côtés.

– Un homme que je vois là-bas et qui gesticule pour m'engager à me taire : M. le comte Armand-Louis de la Guerche.

Ce fut comme un trait de lumière. Toute l'assemblée battit des mains. Le souvenir de ce que M. de la Guerche avait fait à La Rochelle était dans l'esprit de tous les assistants ; sa jeunesse seulement était l'obstacle ; quelques-uns parmi les plus notables se montraient sensibles à cette infériorité relative. Les barbes grises ne savaient pas si sa prudence serait à la hauteur de sa bravoure.

– Où a-t-il appris à commander ? demanda un huguenot au front balafré.

– Il a appris à vaincre ! s'écria Renaud qui s'échauffait et qui n'entendait pas raillerie quand il s'agissait de son ami.

Ce mot produisit une vive sensation dans les rangs des huguenots. Renaud profita de l'émotion qu'il venait d'exciter pour sauter sur un banc :

– J'ai dit qu'il savait vaincre, reprit-il d'une voix haute : j'en sais quelque chose, moi qui l'ai vu au feu, moi qui ai brisé trente épées sur ses côtés, moi qui n'ai jamais pu le terrasser ! Et ce que je ne fais pas, je mets au défi le plus vaillant de le faire.

Cette audace excita l'admiration des uns et la colère des autres. C'était une question de tempérament.

– Ça ! comment se nomme Votre Seigneurie, s'il vous plaît ? dit l'un de ces derniers.

« Ah ! Ciel ! il va se faire exterminer ! » pensa Armand-Louis, qui se mit à enjamber les bancs pour venir en aide à Renaud en cas d'alerte.

– Ma Seigneurie se nomme Renaud de Chaufontaine, marquis de Chaufontaine, pour vous servir.

Il y eut un grand mouvement dans l'assemblée, puis des chuchotements, puis des cris.

– Voilà qui va se gâter ! murmura M. de la Guerche qui s'efforçait de se rapprocher de l'orateur.

– C'est un catholique ! cria l'un.

– Un de nos ennemis ! reprenait un autre.

– Un endiablé ligueur !

– Il était devant La Rochelle parmi ceux de monsieur le cardinal !

Quelqu'un s'approcha.

– Eh ! parbleu ! Votre Seigneurie m'a troué l'épaule d'un coup de pistolet ! dit ce nouvel interlocuteur.

– Et m'a fendu la tête d'un coup d'épée ! reprit un autre qui le suivait.

– Je m'en souviens… l'épée et le pistolet sont encore là, dit tranquillement Renaud.

Déjà vingt lames brillaient à moitié hors du fourreau.

Ce qu'il savait du caractère de Renaud fit penser à M. de la Guerche que c'en était fait de lui. Comment résisterait-il jamais au plaisir de répondre à vingt provocations ?

Mais avec un calme qui remplit Armand-Louis d'étonnement, Renaud, sans toucher à son épée, fit signe de la main qu'il voulait parler.

On se tut, et les plus impérieux, étonnés de ce sang-froid, s'arrêtèrent à quelques pas du catholique.

– Je suis catholique, c'est clair, et je ne m'en dédis pas, s'écria Renaud ; oui, j'étais au siège de La Rochelle parmi les gentilshommes de Son Excellence Monseigneur le cardinal de Richelieu, et vous ne me croiriez pas si je vous disais le contraire ; j'ai blessé M. d'Aigrefeuille à l'épaule, et M. de Bérail à la tête… ils sont là pour l'affirmer, et leur parole me suffit.

Deux gentilshommes firent un pas hors du cercle des auditeurs.

– Quand le temps change, mon épaule me fait mal, dit M. d'Aigrefeuille.

– J'ai là sur le front une cicatrice que la griffe du diable n'effacerait pas en cent ans, ajouta M. de Bérail.

Renaud les salua de la main.

– Donc, reprit-il, je suis au milieu de vous comme une brebis galeuse dans un troupeau d'agneaux sans tache. Mais est-ce bien de moi qu'il s'agit ? n'êtes-vous point réunis pour délibérer sur le choix d'un chef ?

– C'est vrai ! répondit un jeune calviniste à qui le langage et l'audace de Renaud plaisaient.

– Nommons donc un chef tout d'abord ; après quoi vous pourrez me massacrer si le cœur vous en dit… mais, par exemple, vous me permettrez bien de me défendre un peu…

On rit autour de Renaud, et quelques lames qui étaient encore à demi hors du fourreau y rentrèrent.

– Oh ! je n'ai pas fini ! continua Renaud. J'ai présenté M. de la Guerche à votre choix, je l'y maintiens. Tous vous avez pu voir de quelle terrible façon il a culbuté la batterie qui battait la porte de Cogne. C'est une journée qui a coûté cinq cents de ses meilleurs soldats et vingt capitaines à l'armée catholique. Lequel d'entre vous a fait mieux ? De loyaux gentilshommes comme vous répondront : Personne ! De plus, et voilà peut-être ce que vous ignorez, M. de la Guerche a été choisi par Son Excellence le cardinal, et celui-là se connaît en hommes, pour porter une dépêche au roi Gustave-Adolphe, et cette dépêche fera de la France l'alliée de la Suède. Que mon ami me démente s'il l'ose !

Tous les yeux se portèrent sur Armand-Louis.

– Il se tait ! Que voulez-vous de plus ? poursuivit Renaud.

Un grand murmure d'approbation s'éleva du milieu de l'assemblée.

– Messieurs !… s'écria M. de la Guerche qui voulait parler.

– Tais-toi, tu n'as pas la parole ! poursuivit Renaud qui sentait son triomphe. Si l'on pense que j'ai raison, de quel droit viens-tu t'opposer à la libre manifestation de nos opinions ? Et si j'insiste, messieurs, c'est que je tiens à bien connaître celui qui aura le gouvernement de ma vie pendant la campagne qui va s'ouvrir.

Cette fois, ce fut un mouvement de surprise qui répondit aux paroles de M. de Chaufontaine.

– Je m'explique, continua-t-il. J'ai beau être catholique de la tête aux pieds, je n'en suis pas moins bon Français des pieds à la tête comme vous. Or, la France est l'alliée de la Suède dans cette guerre qui va commencer. C'est pourquoi je veux une petite place dans vos rangs. Les ennemis contre lesquels je vais tirer l'épée sont catholiques ni plus ni moins que moi, je le sais ; si j'ai le malheur d'en tuer un bon nombre chemin faisant, je m'en consolerai par cette pensée que la vie est une vallée de larmes et que bienheureux sont ceux qui en sortent. Quant à mes titres à marcher parmi vous, M. d'Aigrefeuille, que j'ai rencontré où la mêlée était la plus sanglante, et M. de Bérail à qui je demanderai tout à l'heure le secret d'une botte qui a failli me percer d'outre en outre, vous le diront.

Quelques gentilshommes, et parmi eux M. de Bérail et M. d'Aigrefeuille, applaudirent.

– À présent, je vous demande votre amitié, et, la victoire remportée, s'il reste à plusieurs d'entre vous des scrupules, nous pourrons en causer dans un pré ; sainte Estocade ma patronne me viendra en aide. Cela dit, suis-je des vôtres ?

– Oui ! oui ! cria-t-on de tous côtés.

– Alors, je vote pour M. de la Guerche. Qui m'aime m'imite !

Il n'y eût qu'une voix dans toute l'assemblée, et Armand-Louis de la Guerche fut proclamé chef de l'escadron des huguenots français.

– Et maintenant, gare aux dragons de la Guerche ! s'écria Renaud.

Et, s'approchant de son ami les bras tendus et les yeux tout humides :

– Embrasse-moi, capitaine ! reprit-il.

XXVIII

CONFESSIONS ET PETITS PROJETS

Peu d'instants après, Armand-Louis et Renaud se trouvaient ensemble sous la même tente, devant un jambon que Magnus avait servi noblement entre deux honnêtes flacons de vins de France.

– Encore des compatriotes, et non pas les moins aimables ! dit Renaud qui remplit son verre.

Un sourd gémissement se fit entendre à la porte.

– Tiens ! Carquefou ! que j'avais perdu ! s'écria Renaud.

Carquefou entra plus maigre, plus sec, plus dévasté, plus long et plus blême encore qu'au temps où il guerroyait contre les loups.

– Monsieur, dit-il en s'adressant à M. de la Guerche, c'est une pitié… mes os ne tiennent plus à mon corps que par des fils. Il n'est pas bien sûr que je ne sois pas mort ! Mon maître m'a laissé l'autre jour dans une hôtellerie où l'on comptait plus de coquins autour des brocs que de poulets le long des broches. Comment m'en suis-je tiré ? mon saint patron le sait. Sans le secours de sainte Estocade, je ne serais plus vivant. C'est dans ces occasions funèbres qu'on se souvient avec attendrissement des broches qui tournaient chez M. de Pardaillan et des honnêtes figures qu'on voyait autour de ces broches !

La vue du jambon et d'un canard sauvage cuit à point que Magnus apportait sur un plat fumant arrêta court l'homélie de Carquefou. Il sourit.

– Je vois, reprit-il, que les bonnes traditions sont revenues.

Armand-Louis se tourna vers Magnus.

– Voilà, dit-il, en lui montrant Carquefou, un honnête garçon que je te recommande ; il a l'estomac plus creux qu'il n'a les bras longs.

– Et le cœur timide, ajouta Carquefou.

– Cependant, tel qu'il est, j'y tiens. Veille à ce qu'on ne me le casse pas, dit Renaud.

– C'est bon, répliqua Magnus, Baliverne le prendra sous sa protection.

Seuls et commodément assis en face de la mer, qu'on voyait à une petite distance, toute couverte de navires de toutes grandeurs, et réjouis par le son des tambours et des trompettes, Armand-Louis et Renaud se regardèrent.

– Çà ! m'expliqueras-tu comment il se fait que je te retrouve en Suède, après t'avoir laissé sur le chemin du château de Mireval, vers lequel t'attiraient deux beaux yeux ? dit M. de la Guerche.

– Ah ! mon ami, tu sais si je travaillais sincèrement à faire pénitence ! Je dois rendre à Clotilde cette justice, qu'elle m'y aidait de tout son pouvoir. Mais voilà qu'un brave homme d'oncle, qui soignait ses vieux rhumatismes à Mireval, me parla de rendre visite à la chapelle du château.

– C’était un homme consciencieux.

– Consciencieux et désagréable. Une pénitence perpétuelle, cela me parut exagéré. Je tirai ma révérence aux tourelles de Mireval, et, suivi de Carquefou, qui avait presque engraissé, je m’acheminai vers Paris. On me fit bon accueil à la Cour ; mais, vois mon malheur ! le souvenir de Mlle de Pardaillan me poursuivait encore au menuet du roi.

– Tu as, j’en suis sûr, combattu ce souvenir par le jeûne et la macération ?

– Oui, mon parpaillot, par le jeûne et les yeux verts de Mme de Sérioles.

– Ah ! des yeux verts !

– J’avais eu affaire à des yeux noirs et à des yeux bleus. Il faut mortifier son corps par le changement. Mme de Sérioles était une personne de condition qui avait quelque réputation de beauté au Louvre. Je dois avouer qu’elle la méritait.

– Si bien, que tu ne tardas guère à lui confier le soin de ta guérison ?

– Les âmes courageuses n’hésitent pas. Aurore – elle s’appelait Aurore – eut pitié de mon martyre. Cette nouvelle épreuve dura bien quinze jours. Mais rien ne prévaut contre la malice de l’esprit noir. Au plus fort de la cure, voilà qu’un jour, inspiré par le diable, je m’avise de soupirer le nom de Diane en baisant la main d’Aurore… Mme de Sérioles négligea désormais de s’employer à me guérir.

– Ces dames de la Cour ont des préjugés !

– C’est là ce qui l’excuse à mes yeux. En quittant Paris, je me rendis à Bruxelles. Je ne sais quel fil mystérieux me tirait du côté du nord. Je ne te dirai pas quelles tentatives diverses j’ai faites en Flandre et dans les Pays-Bas pour assainir mon âme éprise d’une hérétique. J’essayai même de combattre l’hérésie par l’hérésie : la Suédoise par une Hollandaise élevée dans l’erreur. Hélas ! le remède était héroïque.

– Désespéré !

– C’est ce que je voulais dire. Eh bien ! Gretchen ne put rien contre Diane ! Le diable ne lâchait pas sa victime. Un matin, tout en larmes, je me trouvai en Allemagne ; mon cheval s’en allait du côté de la Suède en prenant le chemin du Danemark ; j’étais si découragé que je ne le retins pas. D’ailleurs, il venait de ce pays un vent de guerre qui me réconfortait. Ah ! mon pauvre ami, quels hommes bardés de fer n’ai-je pas rencontrés partout ? Quels régiments, quels escadrons : des Hessois, des Saxons, des Croates, des Autrichiens, des Polonais, des Hongrois, des Espagnols, des Bohémiens ; dix armées qui faisaient rage ! On s’endormait au bruit de la fusillade, on se réveillait au bruit du canon. Et l’on avait la nuit des incendies pour éclairer le paysage. Ma foi, quand on m’eut appris que le roi Gustave-Adolphe réunissait des troupes pour guerroyer contre l’Empire, j’ai donné un coup d’éperon à mon cheval, et un matin un navire de Hambourg, qui faisait voile pour Stockholm, m’a jeté en Suède.

– Prends garde, Mlle de Pardaillan ne t’a pas oublié.

– Ah ! c’est le dernier coup ! répondit Renaud joyeux.

Il y avait comme une sorte d’entente silencieuse entre Diane et Renaud ; et le traître, qui feignait la surprise, le savait bien. Il n’y a pas de jeune fille qui ne soit un peu femme, et c’est par là que toutes établissent qu’elles sont issues de notre

commune mère Ève. C'est pourquoi Mlle de Pardaillan avait deviné quel sentiment elle inspirait à M. de Chaufontaine avant même que celui-ci en eût conscience. Le trouble, l'embarras d'un homme si brave ne lui déplurent pas ; de plus, il avait dans l'air du visage et dans la tournure de l'esprit, quelque chose qui était sympathique à sa nature hardie et loyale. Elle estimait que c'était un homme de cœur en voyant qu'il ne cherchait pas, lui gentilhomme sans fortune, à circonvenir le père d'une des plus riches héritières de la Suède. Il ne faisait rien non plus pour surprendre son cœur, et les témoignages secrets qu'il lui donnait d'un amour spontané, c'était la force de la jeunesse qui les lui arrachait. Jamais de flatterie à M. de Pardaillan, jamais de complaisance marquée par trop d'empressement ; mais, au contraire, une noble fierté qui éclatait en toutes choses. Par là, il montrait suffisamment qu'il avait l'âme haute ; et par là, il entra plus avant dans les bonnes grâces de Mlle de Pardaillan.

Sûre de lui, Diane lui vint en aide par ces finesses de langage dont les jeunes gens et les jeunes femmes qui se comprennent à demi-mot ont le secret.

Ce fut ainsi que Mlle de Pardaillan lui fit comprendre, sans avoir l'air de lui parler, quelle route était la meilleure pour arriver à l'obtenir.

Il ne fallait pas d'abord que M. de Pardaillan se doutât que M. de Chaufontaine aimât sa fille, pour laquelle il avait une affection excessive ; et, en agissant ainsi qu'il l'avait fait jusqu'alors, sa délicatesse l'avait mieux servi que la plus extrême habileté. Il fallait tout laisser à l'initiative du vieux gentilhomme, que Diane, sans paraître y toucher, se chargeait d'inspirer et de conduire ; se signaler en outre par quelque action d'éclat, si l'occasion s'en présentait, et surtout être bien assuré que vouloir brusquer les événements c'était évidemment les reculer.

Le principal était de savoir que la recherche de M. de Chaufontaine n'irritait pas Mlle de Pardaillan.

Le brusque départ de M. de Chaufontaine pour courir au siège de La Rochelle, au moment où Armand-Louis quitta la Suède, n'avait pas laissé d'étonner Diane ; mais rien n'embarrassait Renaud.

– J'ai lu dans l'histoire, dit-il hardiment devant M. de Pardaillan, que mon homonyme, Renaud de Montauban, avait quelque temps oublié dans les jardins d'Armide qu'il portait une épée ; j'ai toujours cet exemple fameux devant les yeux. Or il me paraît que le château de Saint-Wast est un lieu où toute chose tient de la magie : la bonne chère, la chasse et la musique. Puisque aucun enchanteur ne me vient en aide, je fuis. Quand vous me reverrez, monsieur le marquis, j'aurai donné et reçu force coups.

Diane éprouva un rapide frisson ; mais le regardant :

– Frappez donc ; ne vous faites pas tuer seulement, avait-elle dit.

Ces confidences échangées mirent M. de la Guerche au courant d'une situation qu'il ne connaissait qu'à demi.

– Allons ! dit Armand-Louis en vidant le dernier flacon dans le verre de Renaud, je bois à tes amours et prétends dès aujourd'hui te ramener au bercail !

Une heure après on pouvait voir M. de Chaufontaine chez M. de Pardaillan, qui le reçut les bras ouverts.

– Combien de géants occis, de princesses délivrées, de malandrins décousus, d'aventures menées à bonne fin ? lui dit-il en souriant.

– Je ne compte pas, répondit gaiement Renaud.

L'entrevue du ligueur et de Diane eut lieu dans le même instant. Renaud manqua rentrer sous terre en entendant la voix de M[lle] de Pardaillan ; il n'avait plus la force de lui parler. C'était peut-être le meilleur compliment qu'il pût lui adresser. Elle en fut si enchantée, qu'elle essaya de le réconforter par un regard qui acheva de lui faire perdre l'esprit.

Ce n'était pas tout cependant que d'avoir réuni une poignée de gentilshommes pour en faire un escadron, il fallait encore les armer, et c'était là le plus difficile. Armand-Louis, malgré son titre pompeux d'ambassadeur de Son Éminence le premier ministre du roi Louis XIII, avait la bourse plate ; Renaud, en sa qualité d'aventurier, ne l'avait pas plus ronde. Les huguenots groupés autour d'eux étaient plus riches en noblesse et en courage qu'en argent comptant. Et on avait un grand besoin de chevaux, d'armes, d'équipements, de munitions, tout ce qu'on possédait en choses de ce genre se ressentant des longues traverses et de misères subies par les proscrits.

Le soin de parer au mal commun incombait à M. de la Guerche. Capitaine de l'escadron, il en était le tuteur.

S'adresser au roi semblait tout d'abord le plus simple ; mais le roi devait trop au sauveur de Marguerite ; il répugnait à Armand-Louis de demander un service à qui ne pouvait rien lui refuser. De plus, les huguenots, en s'adressant à Gustave-Adolphe, n'auraient-ils pas eu l'air de faire payer leurs services à qui déjà leur avait donné un asile, une patrie, un drapeau ?

Le temps pressait ; lorsque M. de la Guerche parlait de son embarras à Renaud, celui-ci tordait innocemment ses moustaches.

– Cherche, lui disait-il ; tout cela ne me regarde pas, je suis soldat.

Et il se faufilait du côté où il espérait trouver Diane.

Magnus non plus ne se préoccupait pas du dénouement, il avait foi dans la Providence. Elle ne les avait pas conduits en Suède pour les abandonner.

Au plus fort de sa détresse, Armand-Louis se souvint d'Abraham Cabeliau.

– Je lui dois la vie et celle d'Adrienne ; je lui devrai tout, dit-il.

– Voilà ce que j'appelle une idée, dit Magnus. Avais-je raison de ne pas me tourmenter ?

– Une idée, une idée ! ce n'est pas toujours de l'argent ! reprit Armand-Louis.

– Monsieur, c'est quelquefois de l'or.

Sans plus attendre, Armand-Louis frappa à la porte du calviniste et lui conta son embarras.

– Il s'agit d'armer et d'équiper en guerre cent cinquante ou deux cents hommes, tous de race noble, dit-il ; ils m'ont mis à leur tête, et nous avons juré de suivre le roi partout où il lui plaira de conduire le drapeau de la Suède. Vous plaît-il d'être mon trésorier ? Si nous sommes vainqueurs, tout est sauvé ; si nous sommes vaincus, tout est perdu !

– Dieu protège la Suède ! répondit Abraham.

Il prit une feuille de papier, écrivit son nom dessus, y posa son cachet et la présenta à M. de la Guerche.

– Allez, dit-il, il n'est aucun marchand de la Suède, du Danemark et de la Hollande qui ne connaisse ce nom et ce signe. Avec cela, vous aurez tout ce que vous voudrez. Il s'agit du service de la bonne cause, n'économisez pas.

De retour au camp d'Elfsnabe, Armand-Louis rencontra Renaud.

– J'ai cherché, j'ai trouvé, dit-il.

– Alors pense à Carquefou ; il a besoin d'une casaque de buffle neuve et d'un cheval frais.

XXIX

VOILE NOIR ET VOILE BLANCHE

Bientôt après, l'armée, admirablement bien équipée et pourvue d'une nombreuse artillerie, reçut l'ordre de se tenir prête à l'embarquement. La flotte, montée par les meilleurs marins de la Suède, n'attendait plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Dans le camp et sur la rade on n'entendait point de rixe, aucun tumulte. L'esprit du roi semblait animer tous les régiments. Chaque soldat comprenait qu'il allait combattre pour sa foi et pour la Suède. On priait et on se préparait à bien faire son devoir. Des chants religieux et le bruit des armes, c'était tout.

Renaud admirait cette armée ; il trouvait seulement qu'elle ne riait pas assez.

Une nouvelle cependant contribuait à le maintenir en joie. Il avait appris, ainsi que M. de la Guerche, et de la bouche même de M. de Pardaillan, que Diane et Mlle de Souvigny accompagneraient l'armée en Allemagne.

Le roi les avait désignées l'une et l'autre pour suivre, en qualité de demoiselles d'honneur, la reine Eléonore, qui se rendait à la cour de l'électeur de Brandebourg, son père.

– Si vous passez à Berlin, vous pourrez nous faire le récit de vos exploits, dit Diane qui ne cacha pas à Renaud que c'était elle qui avait eu la pensée de cette expédition. Nous ne serons plus séparés que par deux armées et dix places fortes.

– C’est comme si nous ne nous quittions pas, répondit Renaud.

Il est aisé de comprendre dans quelles occupations et quelles fêtes s’écoulèrent les derniers jours qui précédaient encore le moment du départ. M. de Chaufontaine oubliait presque d’invoquer sainte Estocade ; une chose néanmoins le préoccupait. Armand-Louis, qui l’observait, le surprenait souvent en conversation avec les jeunes officiers les plus répandus dans le monde brillant de Stockholm ; aussitôt qu’il en arrivait quelqu’un au camp d’Elfsnabe, M. de Chaufontaine s’empressait de faire sa connaissance, et bientôt après on les voyait bras dessus, bras dessous, en train de causer.

– Quelle rage te prend de courir après tous les cornettes que nous envoie la Suède ? lui demanda un jour M. de la Guerche.

– Mon ami, répondit Renaud d’un air grave, te souvient-il d’une personne qui s’appelait la baronne d’Igomer ?

– J’ai certainement moins de raisons que toi de me la rappeler, mais je ne l’ai pas oubliée.

– Eh bien ! je demande à tous les officiers un peu bien tournés s’ils savent ce qu’elle est devenue. J’ai toujours l’espoir que l’un d’eux, brun ou blond, l’aura rencontrée.

– Et que te répondent ces beaux messieurs ?

– Aucun ne l’a vue depuis un long temps, aucun ne sait où elle est allée, et cela m’inquiète.

– Crains-tu que le désespoir ne l’ait tuée ?

– Oh ! que nenni !

– Eh bien ! alors ?

– Tu es jeune, mon pauvre capitaine, Thécla (je me souviens qu'elle me permettait de l'appeler par ce nom familier) a dans les yeux certains éclairs qui me donnent fort à penser.

– Oh ! une femme !

– Si ce n'était qu'un homme, y penserais-je ?

– Par hasard aurais-tu peur ?

– Presque ! Carquefou m'a beaucoup parlé de ce sentiment avec lequel, à ce qu'il prétend, il vit dans une intimité parfaite ; maintenant, je le connais : c'est quelque chose qui vous donne de petits frémissements sous l'épiderme.

– Cependant la baronne d'Igomer ne s'est pas envolée comme un fantôme !

– Ceux-là disent qu'elle s'est faite religieuse dans un couvent de Poméranie ; je ne crois pas au couvent. Thécla avait le nez un peu retroussé et les lèvres roses : ces nez-là, pas plus que ces lèvres, ne se mettent sous les grilles. D'autres affirment qu'elle s'est retirée en Allemagne chez un prince de sa famille.

– Puisque nous allons en Allemagne, te voilà tranquille. Tu la retrouveras.

– Hum ! ce n'est pas ce que je désire le plus.

– Il y a des pénitences qui ne portent pas bonheur, méfie-toi de l'occasion, reprit Armand-Louis.

Renaud soupira, et d'un air moitié sérieux, moitié plaisant :

– Au contraire, je recommencerai, et ce sera peut-être le moyen de n'y plus penser !

Le 24 juin 1630, le signal d'embarquement fut enfin donné ; le vent soufflait du nord. Une foule innombrable, accourue de tous les points de la Suède, se pressait aux abords de la rade. Les bourgeois et les paysans, mêlés aux gentilshommes, faisaient retentir l'air de mille acclamations. Quand le roi parut à cheval, entouré de ses capitaines et de la fleur de sa noblesse, ce fut comme un coup de tonnerre. La voix du canon se mêlait aux cris de la multitude. Mille pavillons s'agitaient aux mâts des navires, les armes étincelaient au soleil : c'était un magnifique spectacle qui remplissait d'émotions diverses l'âme des spectateurs. Que ne pouvait-on pas attendre d'une telle armée commandée par de tels chefs ? La Suède la saluait de ses adieux enthousiastes. Il semblait que la victoire l'attendît à l'autre bout de l'horizon.

Gustave-Adolphe n'était plus le cavalier que M. de la Guerche avait vu aux environs de la maison blanche, franchissant d'un seul bond une haie en fleur, et livré à tous les emportements de la jeunesse et de l'amour. C'était à présent le chef couronné d'un peuple en armes, le capitaine sur qui reposaient les destins d'un royaume. Il était grave et serein, actif et calme ; il avait l'ardeur d'un héros et l'autorité d'un général. Il suffisait de le regarder pour que la confiance pénétrât les âmes. Plus d'un, parmi les bourgeois et les marchands qui le suivaient des yeux, regrettait alors de ne pas être dans les rangs de ces vaillantes troupes, le mousquet sur l'épaule ou le sabre au poing.

Armand-Louis ne put s'empêcher de penser, en saluant Gustave-Adolphe de l'épée, que ce jeune roi, à l'œil rayonnant, n'aurait peut-être pas tardé à délaisser Marguerite, si un coup

de foudre n'avait pas en une heure précipité le dénouement. Que pouvait la tendresse mystérieuse de la blonde calviniste en présence des enivrantes promesses de la gloire et des acclamations de tout un peuple ?

« Il lui a laissé un coin de son cœur, c'est beaucoup », pensa-t-il.

Une salve d'artillerie venait d'annoncer que les bataillons du régiment de Stenbock, que le roi aimait à commander en personne, avaient quitté le front de l'armée pour monter à bord des bâtiments, lorsque les yeux de M. de la Guerche s'arrêtèrent sur une femme vêtue de noir qui priait sur un tertre à l'écart. Beaucoup d'autres femmes priaient à genoux dans la foule : pourquoi celle-ci, plutôt que toute autre, attira-t-elle ses regards ? Quelque chose, qu'il ne s'expliquait pas, poussait Armand-Louis de son côté. Elle avait une attitude qui le touchait ; on y voyait comme le recueillement d'une âme qui s'abandonne tout entière ; l'indéfinissable émotion que ressentait le jeune capitaine augmentait à mesure qu'il s'approchait davantage de cette femme.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas du tertre sur lequel elle priait, inquiet de savoir s'il devait la distraire de sa sainte occupation, il s'arrêta. Elle leva son voile.

– Marguerite ! s'écria Armand-Louis.

– Oui, Marguerite, dit-elle en lui tendant une main diaphane qu'il baisa avec respect ; mais non plus celle que vous avez connue autrefois, dans l'ivresse d'un amour coupable, belle peut-être, heureuse, et qui croyait que le bonheur est de ce monde, cette Marguerite enfin qui dormait au bord d'un précipice et que Dieu a réveillée ! Que de larmes depuis ce jour terrible ! Puissent les douleurs du sacrifice m'avoir épurée ! Puissé-je avoir mérité le pardon d'En Haut que j'implore ! Mais,

si c'est un crime de prier pour celui que j'ai tant aimé, ah ! ce crime, je n'aurai jamais le courage d'y renoncer ! Je priais donc pour Gustave-Adolphe, pour cette armée qui court au-devant de la guerre, pour cette flotte qui va chercher les tempêtes.

– Le roi est là, dit Armand-Louis ; en quelques bonds mon cheval l'aura rejoint ; je puis, si vous voulez…

– Non ! reprit Marguerite vivement ; j'ai fait serment de ne lui parler jamais. À ce prix mon père m'a pardonné. Ah ! ne souhaitez pas que je le revoie… Si cela m'arrivait un jour, c'est qu'il serait mort.

L'artillerie grondait toujours, saluant chaque régiment qui passait.

Marguerite, les yeux remplis de pleurs, contemplait ce spectacle.

– Et cependant ma voix l'a poussé dans cette route ! murmura-t-elle.

Après qu'elle eut vu défiler les régiments bleu et jaune, composés l'un et l'autre des meilleures bandes que la Suède eût envoyées autour du roi, elle se tourna vers Armand-Louis qui la regardait en silence, et, s'enveloppant dans son voile :

– Adieu, à présent, dit-elle ; je vous ai rencontré dans des circonstances qui m'ont permis de voir votre cœur à nu. Avec vous Mlle de Souvigny sera heureuse.

Armand-Louis rougit.

– Aimez-la toujours !… il n'y a de bonnes amours que les éternelles amours !

Puis tout à coup, changeant de voix et posant sa main froide sur l'épaule du capitaine :

– Il y a des choses que je n'ai pas dites au comte de Wasaborg du temps que je le connaissais, reprit-elle, parce que le comte de Wasaborg, qui a le cœur trop confiant, ne les aurait pas crues. À vous, qui êtes son ami, je les dirai. Il y a un homme près de lui auquel il ouvre son cœur et qui le hait. Partout où vous verrez cet homme, veillez ! Il y va peut-être de la vie de Gustave-Adolphe.

– Le nom de cet homme ? demanda M. de la Guerche.

– Vous l'avez vu pendant une heure à la maison blanche ; il s'appelle le duc Albert-François de Saxe Lauenbourg.

– Est-ce donc le grand cavalier qui s'est lancé à la poursuite du capitaine Jacobus ?

– Lui-même !

Puis, faisant un effort et rougissant sous son voile :

– Il m'a aimée… comprenez-vous ?

– Eh bien ! dit M. de la Guerche, comptez sur moi.

En ce moment son escadron s'ébranlait ; la main de Marguerite lui montra les drapeaux qui flottaient sur le rivage ; il inclina son épée devant elle et partit.

Bientôt après, une dernière salve d'artillerie annonça que le dernier bataillon venait de quitter la terre. Le vent gonfla les mille voiles blanches dispersées sur la mer, et la flotte s'éloigna, poussée en bon ordre vers l'horizon.

Le roi, debout sur l'arrière du vaisseau-amiral, regardait fuir les côtes de la Suède ; ses yeux se promenaient sur la foule confusément rassemblée autour de la rade d'Elfsnabe. On voyait au loin, sur un tertre isolé, un point noir.

– On dirait une femme qui prie, dit le roi à M. de la Guerche qu'il avait conservé près de lui.

– Oui, répondit Armand-Louis d'une voix émue.

– Une mère, sans doute ; une fiancée peut-être ? reprit le roi.

Il regardait toujours le point noir ; quand tout s'effaça dans l'ombre, un soupir gonfla sa poitrine.

– Mon cœur est resté là ! dit-il en montrant la terre ; maintenant je suis Gustave-Adolphe !

– Le comte de Wasaborg est mort ! Vive le roi ! répondit M. de la Guerche.

Un matin, au soleil levant, la flotte aperçut les côtes d'Allemagne.

Un sentiment indicible d'enthousiasme s'empara de l'armée à la vue de cette terre où elle était appelée à défendre son Dieu et son pays. Elle débarqua en poussant le cri de guerre de l'armée suédoise.

– Dieu est avec moi ! répétaient à l'envi trente mille voix toutes frémissantes d'ardeur.

Et posant le pied sur le rivage où il espérait traverser des champs de bataille encore plus glorieux que ceux qu'il avait rencontrés en Pologne, Gustave-Adolphe tomba à genoux et

remercia la Providence qui lui permettait de faire sentir aux ennemis de sa foi le poids des armes suédoises. Ses paroles, où respirait l'exaltation de la guerre, excitèrent un nouvel enthousiasme ; propagées de bouche en bouche, elles enflammèrent quiconque tenait une épée, et l'armée établit son camp avec la certitude qu'elle courait à la victoire.

Renaud ne se sentait pas d'aise.

– La poudre, la fumée, le feu, voilà, disait-il, le véritable élément où l'homme trouve à respirer.

Carquefou ne partageait pas, tant s'en faut, la même opinion ; mais depuis qu'il avait causé avec Magnus des campagnes que le vieux reître avait faites en Transylvanie, en Bohême, en Hongrie et chez les Turcs, il estimait que le marquis de Chaufontaine ne l'avait point encore mené en de trop vilains pays.

– Chez les Turcs ! répétait-il sans cesse.

Et la présence d'un homme qui avait vu les Turcs et s'était battu contre les Turcs le remplissait d'admiration. Il tournait autour de Baliverne et lui parlait comme à une personne qui méritait tous les respects.

– Seigneur Magnus, disait-il quelquefois, si le bon Dieu m'avait fait naître dans votre peau, il y a longtemps que je serais mort !

XXX

LE COMTE ÉBERART

Tandis que le roi envoyait des émissaires pour reconnaître l'état des routes et la force des garnisons, et qu'il faisait distribuer partout des proclamations dans lesquelles il annonçait qu'il venait faire la guerre à l'empereur et non à l'Allemagne, les officiers de quelques corps d'élite voulurent, à l'instigation de Renaud, célébrer par un banquet leur bonne arrivée en Poméranie.

C'était sa maxime, qu'il fallait tenir le cœur de l'homme en joie, et, sur ce chapitre, son sentiment se rencontrait avec celui de Carquefou.

Les vieux capitaines et les sombres calvinistes qui allaient au combat en chantant des psaumes se tinrent à l'écart. Il n'y eut donc autour de la table, avec Armand-Louis et Renaud, que les plus jeunes et les plus brillants officiers de l'armée. Leurs chevaux n'avaient point encore galopé sur la terre allemande.

On remarquait parmi les convives un beau cavalier d'une tournure tout à fait martiale et noble : la barbe soyeuse et noire, les cheveux courts et frisés, la taille élégante, le geste aisé, la bouche un peu hautaine, mais fine, le regard d'un oiseau de proie. On admirait la magnificence de ses armes ; il parlait anglais avec les Anglais, français avec les Français, suédois avec les Suédois. Personne ne savait d'où il venait, mais chaque officier croyait qu'il appartenait à l'un des corps de l'armée. On l'avait rencontré partout, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Il

semblait connaître tout le monde. Les soldats ne pensaient pas qu'il y eût un capitaine plus magnifique dans l'armée. Sa main généreuse semblait puiser dans un coffre inépuisable.

Les dragons affirmaient que c'était un cuirassier du régiment saxon.

Les cuirassiers prétendaient à leur tour que c'était un chevau-léger des bandes écossaises.

Les chevau-légers n'hésitaient pas à penser que c'était un reître des compagnies allemandes.

Quant aux reîtres, recrutés dans la Bohême, le Brandebourg et le Palatinat, ils croyaient tous que c'était un capitaine des gardes suédoises.

On l'appelait le comte Éberart.

La première fois que M. de la Guerche l'avait rencontré, le comte Éberart et lui se regardèrent avec un sentiment singulier d'attention ; la curiosité dominait chez Armand-Louis, la colère et l'inquiétude chez le comte Éberart. Quelque chose faisait croire au cavalier français qu'il avait vu ce visage quelque part déjà ; mais où ? Renaud, à qui M. de la Guerche fit part de sa surprise, lui répondit qu'il avait éprouvé le même sentiment lorsqu'il s'était trouvé en face de l'inconnu.

– Mais nous avons tant couru ! ajouta-t-il tranquillement.

Et, en manière de commentaire philosophique :

– Je lui ai vu manier l'épée et tenir les cartes, reprit-il : c'est un parfait galant homme… il m'a presque égratigné et m'a gagné vingt ducats le premier jour ; le lendemain je l'ai écorché et lui ai pris cent pistoles.

À la première nouvelle du festin, le comte Éberart avait parlé d'un joli petit vin d'Espagne dont il voulait envoyer un baril à ses frères d'armes.

Le baril arriva, et on déclara parfait le vin d'Espagne qu'il contenait.

Il y avait trente officiers autour de la table ; rien ne délie les langues comme le vin, la jeunesse et la guerre.

On parlait beaucoup ; on parlait sans cesse. Armand-Louis remarqua que le comte Éberart écoutait plus qu'il ne parlait. Cependant il ne ménageait pas le vin d'Espagne.

« Voilà qui est singulier », pensa M. de la Guerche.

Après le récit de vingt aventures où l'amour avait sa large part, on en vint à parler des chances de la guerre dans laquelle la Suède s'était engagée.

Le comte Éberart fut le premier qui poussa la conversation sur ce chapitre. On l'y suivit sans résistance ; sa main complaisante versait autour de lui le vin d'Espagne par larges rasades. Il buvait bien, mais il écoutait mieux encore.

« Nous avons là un gentilhomme qu'on ne surprendra pas en flagrant délit d'indiscrétion ! » pensa Armand-Louis.

– Voilà l'île de Wollin qui s'est rendue sans coup férir, comme l'île de Rugen sur laquelle nous sommes descendus ! dit un dragon.

– L'île d'Usedom a suivi ce noble exemple ! reprit un chevau-léger.

– L’armée impériale a peur de se faire du mal ! ce qui l’engage à s’en aller, poursuivit un cuirassier.

Le comte Éberart pâlit un peu, et regardant le cuirassier :

– Oh ! vous finirez par la rencontrer ! dit-il.

– Dieu vous entende ! s’écria Renaud ; je suis venu ici pour en découdre… Si elle recule toujours, cette armée invisible, il nous faudra jeter nos épées et prendre des cravaches !

Il sembla à M. de la Guerche que le comte Éberart se mordait les lèvres.

– Eh ! eh ! dit celui-ci d’une voix brève, ce ne serait peut-être pas prudent !

– Jusqu’où pensez-vous que le roi, notre bien-aimé général, nous mène ? poursuivi Renaud d’un air tranquille.

– Mais jusqu’à Prague ! répondit l’un.

– Peut-être même jusqu’à Munich ou Augsbourg ! poursuivit un autre.

– Bah ! j’espère bien qu’il ne s’arrêtera qu’à Vienne ! ajouta un troisième.

Les yeux du comte Éberart lancèrent des éclairs.

– Vienne est un peu loin, messieurs ! dit-il.

– Bah ! le comte de Thurn y est bien allé avec ses Bohémiens !

– Pourquoi le roi Gustave-Adolphe n'irait-il pas avec ses Suédois ?

– Voilà déjà le duc de Poméranie, Bogislas XIV, qui traite.

– Il traite, lui ? s'écria le comte Éberart qui se leva à demi.

– Il fait mieux : il capitule.

– En êtes-vous bien sûr ? demanda le comte qui, voyant tous les yeux tournés vers lui, se rassit lentement.

– La nouvelle en est arrivée ce matin au quartier général ; demain, la ville de Stettin doit nous ouvrir ses portes.

– C'est une place de ravitaillement pour notre armée ; messieurs, buvons à notre premier succès, dit l'un des convives.

– J'allais vous le proposer ! répondit Renaud.

On remplit les verres ; quand on les reposa sur la table, celui du comte Éberart était encore plein.

– Oh ! oh ! fit Armand-Louis qui l'observait toujours.

– Ma foi, messieurs, cette guerre s'annonce tristement ! continua M. de Chaufontaine. Tout cela est pitoyable ! Trois îles prises, une province envahie, une ville qui se rend, et pas un pauvre coup d'épée !… J'en pleure ! Cependant l'empereur Ferdinand a bien quelques généraux, que diable !

– Eh ! oui, dit le comte Éberart, il a le duc de Friedland !

– Le comte de Tilly !

– Et Torquato Conti !

– Il a aussi le grand maréchal de l'Empire, le comte de Pappenheim !

Le comte Éberart regarda l'interlocuteur.

– Celui que les Allemands appellent le Soldat ? dit Renaud.

– Précisément, répondit le comte Éberart ; et les Allemands qui ont combattu sous ses ordres assurent qu'il mérite ce nom glorieux.

– Eh bien ! je l'ai vu une fois, il y a longtemps… je ne serais pas fâché de me rencontrer de nouveau devant lui, face à face, ajouta Renaud.

– C'est un plaisir qui pourra vous être réservé !… reprit le comte Éberart. À votre santé, monsieur le marquis !

Cette fois le comte but gaiement et vida son verre.

– Si tous ces capitaines fameux veulent s'opposer à notre marche, qu'ils se hâtent ! reprit un cornette ; voici les soldats qui ont fait la guerre sous le comte de Mansfeld qui s'empressent d'accourir dans nos rangs. Il en est arrivé quatre cents aujourd'hui.

– Quatre cents ? s'écria le comte Éberart.

– Et des meilleurs ! Il en est mille autres encore qui se battaient avec le duc de Brunswick, que j'ai vus défiler ce matin sous les couleurs suédoises.

– Et on annonce que quinze cents cavaliers de la vieille armée du roi Christian de Danemark nous auront rejoints demain dans la matinée.

– L’empereur n’avait-il pas dit que le roi Gustave-Adolphe était une majesté de neige ?… M’est avis que Ferdinand est une majesté de poussière ! dit Renaud.

Le couteau avec lequel jouait le comte Éberart déchira la nappe. Il attacha ses yeux sur Renaud, puis s’efforçant de sourire :

– Vous avez l’esprit railleur, monsieur le marquis, dit-il ; cependant on a vu des armées disparaître dans le désert, et le désert, c’est de la poussière !

Un officier des gardes se tourna du côté du comte Éberart :

– Par hasard, monsieur, douteriez-vous de la victoire ? dit-il.

Le comte Éberart devint grave :

– Dieu est le maître ! reprit-il ; mais je suis moins jeune que vous, monsieur, et quoique mon expérience ne soit pas vieille encore, voilà vingt ans que je fais la guerre !

– Vingt ans ! s’écria Renaud.

– J’en ai trente-cinq, monsieur.

– L’âge du roi Gustave-Adolphe.

– Le même. Or j’ai vu l’armée du vieux comte de Tilly, du temps où Christian de Brunswick tenait la campagne, un rude homme de guerre, celui-là, messieurs. Plus tard, je l’ai revue dans les champs de Lutter, aux prises avec les Danois que l’exemple de leur roi animait ; vous savez ce qui est advenu de

Christian de Brunswick et de Christian de Danemark… L'armée du comte de Tilly s'appelle l'Invincible, messieurs !

Renaud remplit son verre.

– Il suffira d'un jour pour lui faire perdre son nom ! dit-il.

Armand-Louis se leva. Une idée subite venait de l'inspirer.

– Au roi Gustave-Adolphe ! dit-il, à sa victoire ! à l'humiliation de l'Empire ! Viennent les armées de Tilly et de Wallenstein, et qu'elles soient dispersées comme sont dispersés ces grains de sel que je jette au vent !

En parlant ainsi, Armand-Louis prenait une pincée de sel et la lançait en l'air, par-dessus son épaule.

Le comte Éberart fronça le sourcil, et soudain l'on vit paraître au milieu de son front deux sabres rouges qui formaient la croix.

– Le comte de Pappenheim ! murmura M. de la Guerche.

Presque aussitôt la main de l'étranger se porta sur son front et y resta quelques secondes ; quand il la retira, la croix sanglante avait disparu, mais si prompt qu'eût été ce mouvement, il ne le fut pas assez pour Armand-Louis.

À présent, M. de la Guerche savait où il avait vu le superbe étranger qui remplissait le camp du bruit de sa magnificence, et dans quelles circonstances terribles ils s'étaient autrefois mesurés du regard.

Tout le monde s'était levé ; on vidait les verres, on criait : « Mort à l'Empire ! » Dans l'exaltation de ce premier moment,

personne ne prenait plus garde au comte Éberart. Il venait de laisser tomber son verre qui volait en éclats.

– Vous ne buvez pas ! lui dit Renaud tout à coup.

– Mon verre vient de se briser ! répondit le comte froidement.

Son regard et celui de M. de la Guerche se croisèrent. De nouveau M. de Pappenheim fronça les sourcils et sur son front pâle les deux glaives rouges tracèrent furtivement leur croix menaçante.

Cependant le banquet touchait à sa fin. On apporta des cartes, des cornets et des dés. Le comte Éberart jeta quelques pièces d'or sur la table, les perdit, et se leva. Un moment après, il sortait de la salle lentement.

Armand-Louis, qui ne l'avait pas perdu de vue un seul instant, le suivit. Quand ils furent seuls derrière la haie épaisse d'un jardin, il l'aborda.

– Monsieur le comte de Pappenheim, un mot, dit-il.

Le comte releva la tête fièrement, et, d'une voix dédaigneuse :

– Vous m'avez reconnu, je le sais ! Livrez-moi donc, dit-il.

Un mouvement d'indignation fit frémir le visage de M. de la Guerche.

– Voilà un mot, dit-il, dont j'aurais à vous demander compte si nous n'étions pas dans un moment critique ; mais j'oublie tout pour ne songer qu'au péril que vous courez. Monsieur le grand maréchal, vous avez mangé le pain de mon

père et dormi sous son toit. Il y a un cheval sous ma tente et un homme sûr qui vous feront franchir nos avant-postes. La nuit est venue, partez.

– Vous savez qui je suis, vous êtes Armand-Louis de la Guerche, et vous m'offrez un cheval ?

– Que le jour ne vous trouve pas dans le camp ! poursuivit M. de la Guerche sans s'arrêter à l'interruption du comte de Pappenheim ; une nouvelle émotion pourrait vous trahir en faisant briller sur votre front le signe de votre famille, et il y a parmi nous des soldats allemands qui n'auraient peut-être pas une discrétion absolue. Or, si quelqu'un vous nommait, vous savez quel traitement on réserve à ceux qui se hasardent chez l'ennemi.

Le visage de M. de Pappenheim prit une expression de hauteur.

– Un roi qui défendait son pays, dit-il, entra un jour déguisé en ménestrel dans le camp des Danois. Ce roi-là, vous n'ignorez pas son nom, les Anglais l'appellent aujourd'hui Alfred le Grand.

– Monsieur le comte de Pappenheim veut-il me suivre ? répondit Armand-Louis.

– Et vous pensez toujours à ce guide sûr et à ce cheval qui doivent me conduire hors du camp ?

– Toujours.

Le comte de Pappenheim regarda Armand-Louis. La guerre sans pitié, la guerre implacable qu'on faisait à cette époque, les passions religieuses surexcitées, les scènes terribles auxquelles dès son adolescence il avait été mêlé, avaient pu rendre

impitoyable et farouche l'âme du chef redouté des armées impériales, la plier à bien des ruses, l'accoutumer à se faire un jeu des choses les plus saintes et les plus respectées ; mais le germe des grandes qualités existait encore en lui. Le temps et la guerre ne l'avaient point entièrement étouffé.

Par un mouvement plein de noblesse il tendit subitement la main à M. de la Guerche.

– Voilà une chose dont je me souviendrai, dit-il.

Et cette fois l'éclair de la loyauté donna à son visage une expression nouvelle de dignité et d'élévation.

Une heure après, et au milieu des ombres de la nuit, deux cavaliers couverts de grands manteaux quittaient la tente de M. de la Guerche. Arrivé aux portes du camp, M. de Pappenheim regarda autour de lui.

– Et le guide ?

– Le guide, c'est moi ! répondit Armand-Louis.

Et donnant le mot d'ordre à l'officier de garde, il s'enfonça au galop dans la campagne.

– Ah ! vous m'avez vaincu deux fois ! dit le grand maréchal avec un mélange d'orgueil et d'étonnement. Prenez garde à la troisième !

Et poussant son cheval, il disparut dans la nuit.

XXXI

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Une scène d'un autre genre se passait le lendemain dans l'intérieur du camp suédois.

Si bien composée que fût l'armée royale, la réputation de Gustave-Adolphe était telle qu'un grand nombre de capitaines, accourus de tous les points de l'horizon, s'étaient empressés de se ranger sous ses drapeaux dès qu'il eut mis le pied sur le territoire allemand. D'autres passions que la foi religieuse et le patriotisme animaient ces nouveaux venus. Ils aimaient la bataille pour la bataille et le profit, et ils pratiquaient la guerre en gens qui n'ont point l'habitude des scrupules. Le roi souffrait de leur présence.

Un matin on vint lui apprendre qu'un parti d'éclaireurs, commandé par un capitaine des compagnies franches, avait surpris un gros bourg où campait un bataillon de troupes impériales. L'affaire avait été chaude ; la compagnie revenait chargée de butin, mais on racontait des choses terribles de cette expédition.

Gustave-Adolphe donna ordre à Arnold de Brahé d'amener auprès de lui le capitaine de la compagnie.

– Votre nom ? dit le roi.

– J'en ai plusieurs, selon les pays, répondit hardiment l'aventurier. Dans les Pays-Bas, j'étais le capitaine Goliath. Ici,

je suis le capitaine Moloch. En France, on m'appelle le capitaine…

– Assez ! interrompit le roi. Quand un homme a tant de noms, il ne m'importe plus d'en connaître aucun.

L'aventurier mordit ses moustaches.

– Vous avez, cette nuit, surpris dans son campement une troupe ennemie ? poursuivit le roi.

– Oui, Sire.

– Où sont les prisonniers ?

– Je les ai tous passés au fil de l'épée.

– Tous ? les blessés aussi ?

– Je ne fais pas de distinction.

Une expression de colère terrible passa sur le visage du roi.

– Et le bourg ? reprit-il.

– Il a été livré aux flammes.

– Quoi ! les femmes ! les enfants !

– J'ai crié : « Ville gagnée ! » Mes soldats ont ramassé le butin.

– Misérable bandit ! s'écria-t-il, est-ce donc cela que j'ai promis à ce pauvre peuple vingt fois dépouillé ?

Le capitaine Moloch voulut répondre ; un regard du roi lui coupa la parole.

– Que le butin volé cette nuit soit rendu à ceux qu'on a si traîtreusement mis à sac, reprit-il ; que les hommes qui ont souillé leurs mains par le massacre et l'incendie soient dépouillés de leurs armes et chassés du camp ! que leurs chevaux et leurs bagages soient vendus à l'encan, pour le prix en être distribué à leurs victimes ! Et toi, capitaine Moloch, ton épée !

Le capitaine hésitait, mais vingt officiers l'entouraient. Il la tira lentement.

– Arnold de Brahé, reprit le roi, prenez cette épée, et cassez-la comme l'épée d'un lâche et d'un mécréant.

Les lèvres du capitaine devinrent blanches. Arnold de Brahé prit l'épée, et, l'appuyant sous son pied, la rompit en morceaux.

– À présent, remercie Dieu et va-t'en ! ajouta Gustave-Adolphe. Si tu n'avais pas combattu sous les nobles couleurs de la Suède qui te protègent, aussi vrai que je tiens ma couronne de mon aïeul Gustave-Wasa et de l'amour de mon peuple, je te ferais pendre comme un chien à la plus haute branche d'un chêne.

Un nuage passa devant les yeux du capitaine Moloch qui chancela.

Deux bas officiers venaient de s'approcher de lui, et sur un signe du roi le dépouillaient de son poignard et des insignes de son grade.

Le capitaine poussa un cri d'hyène.

– Et vous ne me faites pas tuer ! Ah ! Sire, vous avez tort ! dit-il.

Mais déjà l'épée d'Arnold de Brahé lui montrait le chemin qu'il devait suivre pour sortir du camp.

Déjà aussi les imprécations de ses camarades qui passaient en courant lui apprenaient que les ordres du roi venaient d'être exécutés.

– Laissez passer la justice du roi ! cria Arnold, tandis que les rangs s'ouvraient.

Le capitaine fit quelques pas ; au moment où il allait sortir du cercle implacable qui l'entourait, il se trouva en présence d'Armand-Louis et de Renaud qui poussèrent un cri.

– Laissez passer la justice du roi ! répéta la voix d'Arnold, laissez passer le capitaine Moloch !

– Moloch ou Jacobus ! dit M. de la Guerche qui, dans cette figure bouleversée, venait de reconnaître l'homme de la maison blanche, l'homme de l'auberge des « Trois-Pintes ».

Le capitaine Jacobus le regarda.

– Oui, Jacobus, dit-il, et celui-là n'oublie rien !

Si le soir de ce jour-là quelqu'un avait suivi le capitaine Jacobus dans sa fuite, il l'aurait vu s'arrêter dans une méchante taverne dont la branche de pin symbolique se balançait à l'angle d'un chemin, et demander un pot de bière. Le capitaine avait l'écume aux lèvres, les yeux injectés de sang. Il tomba sur un banc, grondant comme un dogue.

– Et il ne m’a pas fait tuer… l’imprudent ! murmura-t-il.

Ses ongles déchiraient le bois de la table. On lui apporta son pot de bière ; il en but quelques gorgées.

– Ah ! j’ai la poitrine en feu, et le cœur me brûle ! reprit-il.

Et malgré lui il rugissait, tandis que ses mains crispées cherchaient, aux places qu’elles occupaient encore le matin, sa dague et son épée.

– Rien ! plus rien ! poursuivit-il, ni armes, ni soldats ! Hier capitaine, aujourd’hui un misérable, un fugitif ! quelque chose qu’on menace et qu’on frappe !

Tout à coup, ses doigts qui erraient le long de son corps rencontrèrent une bourse cachée dans un pli de sa ceinture.

Il la tira convulsivement de sa cachette et l’ouvrit. Des pièces d’or tombèrent sur la table.

– De l’or ! ils m’ont laissé de l’or !… Les maladroits ! murmura-t-il.

Le capitaine vida son pot de bière à demi et compta son trésor. Un sourire éclaira ses traits décomposés.

– Ah ! je puis avoir une épée, une dague, un cheval ! dit-il.

Il réfléchit une minute.

– Me laisser la vie sauve, quand d’un mot il pouvait !… Et le chêne était là ! reprit-il.

Il frappa du poing sur la table ; la fureur l'étouffait. Il fit briller l'or à la lumière d'une chandelle et le fit tinter entre ses doigts.

– Cette vue me rend fou, reprit-il en passant la main sur son front brûlant. Se croire perdu, sans ressources, tombé au plus profond de l'abîme, et trouver tout à coup sous sa main le talisman qui rend tout possible ! Ah ! le roi Gustave-Adolphe verra ce que c'est que le capitaine Jacobus ! Mais d'abord au plus pressé.

Il saisit d'une main le broc vide et le jeta contre le mur.

– Holà ! quelqu'un ! cria-t-il.

Un homme entra.

– Y a-t-il dans les environs un armurier et un maquignon ? dit-il.

Le tavernier cligna de l'œil.

– S'il faut un cheval et des armes à Votre Seigneurie, sans aller bien loin on peut trouver cela, répondit-il.

– Ici, peut-être ?

– Hélas ! seigneur, on meurt beaucoup aux environs depuis quelque temps !

– Et tu hérites ?

– Non, seigneur, je ramasse.

Le tavernier alluma une lanterne de corne et conduisit le capitaine Jacobus dans un caveau où l'on parvenait par une

allée en pente que d'épaisses broussailles défendaient contre tout regard indiscret. Il y découvrit des chevaux de belle taille, et derrière une cloison un amas d'armes de toute espèce.

– Hé ! hé ! la récolte est abondante ! dit le capitaine Jacobus.

– J'ai glané seulement.

L'économe tavernier et le capitaine tombèrent assez promptement d'accord. Celui-ci fit choix d'un grand cheval bai brun capable de le porter pendant dix lieues sans fléchir, et d'une longue épée à lame plate qui convenait à sa robuste main. Le marché conclu et les pièces d'or comptées, le tavernier ôta son bonnet et salua le capitaine.

– Si vous moissonnez par ici, dit-il en souriant, veuillez m'accorder votre pratique.

Le capitaine Jacobus mettait le pied à l'étrier.

– Au fait, dit-il, on peut avoir besoin de toi, l'occasion aidant. Comment t'appelles-tu ?

– Maître Innocent, pour vous servir.

Le capitaine respira plus à l'aise quand il se sentit sur un bon cheval, l'épée au flanc et la dague à la ceinture, mais la même pensée l'obsédait.

– Un aventurier contre un roi ! un homme contre toute une armée !... la bataille est difficile, murmura-t-il.

Il voyait au loin dans la plaine les fumées qui s'échappaient du camp suédois.

Un souvenir parut tout à coup illuminer sa pensée.

– Ah ! je ne suis pas seul ! Un autre peut me venir en aide, et celui-là a le nom ! celui-là a le rang ! reprit-il.

Et, poussant son cheval, il s'enfonça dans la direction du camp des Impériaux.

Au bout d'une heure d'une course effrénée, le cri d'une sentinelle autrichienne l'arrêta.

– Jésus et Marie ! cria-t-il.

En entendant le mot de ralliement de l'armée impériale, la sentinelle releva son mousquet, et le capitaine Jacobus entra dans les lignes où flottait le drapeau de la Maison de Habsbourg.

Un aide de camp du général Torquato Conti passait en ce moment ; le capitaine Jacobus lui demanda si le duc de Saxe Lauenbourg était au camp impérial.

– Pas encore, répondit l'aide de camp avec un sourire.

Le capitaine réfléchit quelques minutes, la main sur le garrot de son cheval trempé de sueur.

– Pensez-vous qu'il arrive aujourd'hui ? reprit-il.

– Aujourd'hui peut-être, demain peut-être aussi. On ne sait jamais bien ce que fait M. le duc de Lauenbourg. Seul, le général Torquato Conti pourrait vous donner un avis sûr ; mais le général ne parle pas volontiers, et si vous n'avez pas sur vous un mot du duc, il se taira certainement.

Jacobus tourna bride. Il y avait quelque péril pour lui à retourner au camp suédois, mais il voulait à tout prix voir le duc François-Albert, et, s'il perdait cette occasion, où la retrouverait-il ? D'ailleurs, tout le monde ne connaissait pas le capitaine Jacobus dans l'armée suédoise ; la nuit serait venue quand il toucherait aux avant-postes, il pouvait aisément cacher son visage, et il avait souvent dans sa vie bravé des dangers plus grands pour des causes moins graves.

Le cheval du capitaine franchit de nouveau la distance qui séparait les deux armées. Au cri de la sentinelle, il répondit par le cri de ralliement de l'armée de Gustave-Adolphe : « Dieu est avec nous ! » et il entra hardiment dans cette enceinte où le matin même il avait failli perdre la vie.

Ainsi qu'il l'avait calculé, la nuit était venue. Le capitaine poussa son cheval blanc d'écume vers un officier d'artillerie dont le visage lui était inconnu.

– J'ai une dépêche importante à remettre à M. le duc de Lauenbourg, dit-il ; où puis-je le trouver ?

Du bout de sa houssine, l'officier lui montra une vaste tente dont le pavillon en queue-d'aronde flottait à l'une des extrémités du camp.

– Hâtez-vous, dit-il, le duc partira peut-être dans la matinée.

– Ah ! j'arrive à temps, merci ! répondit le capitaine.

XXXII

DÉCLARATION DE GUERRE

Au bout de peu d'instants, le capitaine Jacobus touchait à la tente que lui avait indiquée la houssine de l'officier, et jetant son nom à l'écuyer qui veillait devant la tente, il pénétra chez le duc.

– Que tout le monde s'éloigne, monseigneur, nous avons à causer, dit le capitaine qui jeta son feutre.

Et l'expression de son visage était telle que le duc François-Albert, sans répliquer, donna ordre à son écuyer de faire en sorte que personne ne les interrompît.

Le duc de Lauenbourg était un beau jeune homme, grand et bien fait. Il avait la mine hautaine, la physionomie expressive, mais dans les traits, dans le sourire, dans le regard surtout, quelque chose d'inquiet et de farouche qui faisait songer vaguement à ces animaux de la race féline qui ont toujours l'oreille tendue et les yeux en éveil ; il attirait et repoussait également : on l'aimait à première vue, ou en sa présence on éprouvait un sentiment d'aversion spontanée.

Il était de la race des êtres magnétiques.

Le capitaine ôta ses gants et posa sa lourde épée sur un meuble, comme un homme qui prend ses aises avant de commencer l'entretien. Le duc se gardait bien de l'interroger. Il

le suivait silencieusement des yeux et ne perdait pas un de ses mouvements.

– À présent, expliquons-nous ! dit tout à coup le capitaine.

Le duc François-Albert ne répondit pas : il attendait toujours.

– Monseigneur, vous haïssez le roi Gustave-Adolphe, votre ami, reprit le capitaine.

– Moi ! s'écria le duc blême d'épouvante.

– Vous. Et la chose que vous souhaitez le plus au monde, c'est de le voir mort.

Le duc regarda autour de lui comme s'il eût craint de voir paraître tout à coup la figure terrible du roi.

– Ah ! taisez-vous ! murmura-t-il. N'ai-je pas vécu, grandi auprès du roi ? Une telle parole ici, quand mille oreilles suédoises peuvent nous entendre !

– Personne ne nous écoute. Tout dort ici ; donc nous pouvons parler.

Le capitaine repoussa d'un pied l'escabeau sur lequel il était assis, et marchant d'un pas vif, les yeux sur le duc qui pâlissait :

– Faut-il que je vous prouve que je sais bien à qui je m'adresse, monseigneur ? reprit-il. Écoutez-moi donc !

Et d'une voix brève, mâchant ses mots, il continua en ces termes :

– Jeune, vous avez été, je le sais, le compagnon de jeux du roi Gustave-Adolphe. Vous partagiez ses plaisirs et l'on vous voyait dans l'appartement de sa mère presque aussi souvent que l'héritier du trône. Vous aviez, m'a-t-on dit, mêmes armes et mêmes chevaux. Quiconque vous apercevait en passant pouvait croire que vous étiez frères ; mais un jour, et au plus fort de cette intimité si tendre et que tant de personnes vous enviaient, la main du roi tomba sur votre joue. Est-ce vrai ?

Le duc, qui venait de saisir un mouchoir et le déchirait entre ses doigts, ne répondit pas.

– On raconte bien, poursuivit le capitaine Jacobus, que plus tard, et à l'instigation de sa mère, le jeune roi vous embrassa et vous combla de cajoleries ; mais cette insulte, vous l'avez gardée sur la joue ; le son mat de ce soufflet retentit encore au plus profond de votre cœur ; la marque n'en est pas effacée. Et tenez, tandis que je vous parle, le rouge de la honte et de la colère vous monte encore au visage !

Le duc mordit ses lèvres jusqu'au sang ; il avait le visage en feu.

– Ah ! ce soufflet ! murmura-t-il.

Mais faisant tout à coup un effort violent sur lui-même, et d'une autre voix :

– J'étais presque un enfant alors, dit-il ; le roi l'était aussi.

– Oui, un enfant qui portait l'épée ; mais c'était l'héritier d'un roi, et vous ne l'avez pas tirée !

– Ah ! tais-toi ! Que veux-tu donc, toi qui parles ainsi ?

– Et plus tard (car vous allez voir, monseigneur, que je sais bien tout), quand vous aviez âge l'homme, n'avez-vous pas pensé à donner un lustre plus éclatant à la race dont vous sortiez en vous alliant à une princesse de la maison de Brandebourg ?

– Qui t'a dit ?...

– Et que voulez-vous que fasse un capitaine d'aventures s'il ne cherche pas, en battant le monde, à deviner l'histoire secrète des grands seigneurs qui l'emploient ? J'interroge, j'écoute et j'apprends. Donc, sincèrement ou non, vous étiez épris de la princesse Eléonore, fille de l'électeur Guillaume ; mais voici que des ambassadeurs viennent, au nom du roi de Suède, demander la main de cette princesse, et le duc de Lauenbourg retourne dans ses châteaux le cœur ulcéré, les mains vides ! Votre Altesse avait trouvé devant elle le même homme qui avait levé sa main sur votre visage, monseigneur. Est-ce vrai, dites ?

– Ah ! démon, tu sais tout ! murmura le duc.

– Est-ce tout ? Oh ! non pas ! Un jour vint où le hasard des voyages vous fit rencontrer une femme jeune et belle. Ah ! vous ne songiez pas à lui faire porter la couronne de duchesse à celle-là ! Sa naissance n'était point illustre, mais vous l'aimiez, et votre cœur battait quand vous entendiez son pas léger. Que d'efforts, que de larmes pour attendrir ce cœur impitoyable ! avec quelle persévérance ne cherchiez-vous pas le chemin qui pouvait vous y faire entrer ! Un homme paraît, et ce que vos soupirs, vos transports n'avaient pu mériter, en un jour il l'obtint. Dès lors Marguerite Cabeliau appartenait au comte de Wasaborg.

Le duc ne déchirait plus le mouchoir que tordaient ses mains, il le mordait.

– Le comte de Wasaborg ! Ah ! si j'ai cru un temps que c'était là le véritable nom du séducteur, poursuivit le capitaine, c'est que je ne savais pas alors que le roi, comme un étudiant de l'université d'Upsal, courait les aventures, s'enveloppait d'un manteau sombre, se glissait la nuit sous les ombres d'un jardin et parlait d'amour aux pieds d'une jeune fille lorsqu'on le croyait au fond de son palais, occupé seulement des affaires de l'État ! mais vous le saviez déjà, vous ?

– Oh ! oui, murmura le duc.

– Et vous le saviez si bien, qu'un jour vous êtes venu en personne, déguisé, une bourse d'or à la main, prier l'homme qui vous parle d'enlever Marguerite. C'était peut-être l'amour qui vous animait encore, mais peut-être bien aussi était-ce la haine ? Ah ! j'en ai vu la marque sur votre front quand vous m'avez rejoint, la nuit même de cette tentative inutile contre la maison blanche, et que roulant votre ceinture pleine d'or autour de ma taille, vous m'avez crié : « Va-t'en, disparais ! Cet homme est le plus fort ! » Alors vous pensiez moins à Marguerite que vous perdiez qu'à Gustave-Adolphe qui vous avait vaincu ! Quel âpre sourire sur vos lèvres ! quelle contraction sur votre visage ! Allez ! je suis bien sûr que jamais le roi ne vous a vu ainsi. Sans doute alors il vous connaîtrait mieux !

La sueur perlait sur le front du duc François-Albert : il étouffait. Jetant tout à coup à ses pieds les lambeaux du mouchoir mis en pièces :

– Mais enfin, pourquoi me dis-tu tout cela ? Que t'importe ? s'écria-t-il.

– Parce que, moi aussi, je hais Gustave-Adolphe, que nos haines sont sœurs, et que sa mort que vous désirez, il me la faut !

Les deux interlocuteurs se regardèrent face à face une minute.

Le duc saisit la main du capitaine.

– Ah ! tu le hais ! Parle, parle, alors ! dit-il. Et si tu m'apportes la vengeance, quelle que soit la récompense que tu ambitionnes, elle est à toi !

– La vengeance est boiteuse, monseigneur, laissez-lui le temps d'arriver. Mais choisissez votre heure, je serai près de vous, dans votre ombre, et le jour où vous me direz : « Frappe ! » je frapperai. Il vous manquait un complice, un homme à qui l'on peut tout dire et qui soit prêt à tout, qui veille et qui se taise, qui jamais n'oublie et jamais ne pardonne, un de ces êtres qui se donnent corps et âme à une entreprise noire, et qui s'acharnent après leur victime comme le loup après une piste : je suis cet homme, regardez-moi !

En ce moment, debout, tête nue, les yeux remplis d'éclairs, le front livide, les lèvres agitées par le frisson de la haine, le capitaine Jacobus était terrible à voir.

– Oui, oui, dit le duc, tu es bien celui que j'attendais !

– À l'œuvre donc ! s'écria le capitaine. Vous êtes d'une maison souveraine, les portes de tous les palais vous sont ouvertes, et vous ne voulez pas laisser tomber dans le sang le blason de votre famille… c'est bien ; vous serez la pensée, je serai l'instrument. Est-ce que j'ai un avenir, moi ? Que m'importe de livrer mon nom à l'exécration des races futures, si Gustave-Adolphe tombe !… Homme, il m'a insulté ; soldat, il m'a outragé ; capitaine, il m'a dépouillé, flétri, chassé !… Ma vengeance, voilà ma loi ! et s'il y a quelque mission difficile, basse, périlleuse, et au bout de cette mission un crime, me voici, je m'en charge !

– Eh bien ! j'accepte, répondit le duc. À présent, prends tes armes et suis-moi.

Le capitaine boucla l'épée à sa ceinture ; le feutre rabattu sur le front et enveloppé d'un épais manteau qui le cachait à tous les yeux, il sortit du camp suédois et gagna bientôt les bords de l'Oder.

– Ah ! je comprends, dit-il ; Votre Seigneurie va prendre ses quartiers dans le camp de Torquato Conti.

– Crois-tu donc que je veuille y rester ? J'y passe ! répondit le duc.

Et tandis qu'il galopait dans la nuit, il donna libre carrière à sa haine.

– La mort du roi ! reprit-il, certes je la souhaite autant que toi… puissé-je un jour le voir expirant à mes pieds ! Mais ce que je veux d'abord, ce qu'il me faut, ce que j'aurai, si Dieu me prête vie, c'est sa ruine, son humiliation ! Va ! Il m'accorde encore sa confiance, ce roi qui m'a outragé, je n'épargnerai rien pour que cette armée qu'il a réunie soit dispersée, pour que lui-même, errant et vaincu, traverse en fugitif cette Allemagne où il est descendu en conquérant ! Ses plans, je les connaîtrai ; ses démarches, je les épierai ; ses entreprises, j'en livrerai le secret à l'ennemi… Tu me serviras dans cette œuvre ténébreuse, et si, malgré mes efforts pour le perdre, la fortune des batailles lui était favorable, alors, sois tranquille, je ne tarderai pas à te crier : « Frappe ! » et peut-être frapperai-je le premier !

– Peut-être ! dit Jacobus.

Tous deux pouvaient voir les feux de bivac allumés sur le front de l'armée impériale, lorsqu'un cavalier qui passait au galop sur la route les accosta.

Le duc de Lauenbourg reconnut le comte de Pappenheim, qui n'eut pas de peine à reconnaître à son tour le capitaine Jacobus.

Tous trois ralentirent l'allure de leurs chevaux.

– Quelles nouvelles apportez-vous, monsieur le duc ? demanda M. de Pappenheim d'une voix dont la politesse cachait mal l'ironie.

– Le roi quitte demain son campement, répondit le duc ; il veut offrir la bataille à Torquato Conti.

– Appuyé sur Stettin, le roi est trop fort ; le général des armées impériales n'acceptera pas la bataille, répliqua le grand maréchal.

– Les places qui commandent le cours de l'Oder emportées, le roi marchera sur le Brandebourg : il a des intelligences chez l'électeur son beau-père.

– Nous n'attendrons pas qu'il soit maître de l'Électorat comme de la Poméranie ; dans huit jours j'aurai vu le comte de Tilly.

– Hâtez-vous ! le roi marche comme le vent.

– Eh bien ! nous reviendrons comme la foudre ! répondit le comte de Pappenheim.

Et ils se séparèrent aux approches du camp impérial ; l'un allait chez Torquato Conti, l'autre continuait sa route.

XXXIII

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

On se rappelle que Mlle de Pardaillan et Mlle de Souvigny, attachées à la personne de Sa Majesté la reine Eléonore par le roi Gustave-Adolphe, se rendaient à la cour de Berlin en même temps que l'armée suédoise débarquait sur les côtes de la Poméranie. M. de Pardaillan, qui cédait, malgré ses fatigues, au désir de faire campagne, les avait confiées à un vieil écuyer qui avait blanchi au service de la maison.

Une douzaine de serviteurs armés accompagnaient les deux cousines.

Telle était la confiance qu'inspirait Gustave-Adolphe à quiconque avait vécu à la cour de Suède, que les deux jeunes filles pensaient aux fêtes qui les attendaient à Berlin plus qu'aux batailles que devait livrer l'armée. Il ne leur venait presque pas à l'esprit qu'on pût résister au vainqueur du roi de Pologne ; n'arrivait-il pas en Allemagne bien plus en libérateur qu'en conquérant ? n'avait-il pas pour lui l'électeur de Saxe, Jean-Georges, celui de la Hesse, l'électeur palatin, le duc de Mecklembourg, et tant d'autres princes protestants foulés par la Maison d'Autriche. Et avec ces princes cent villes importantes et des peuples qui n'attendaient qu'une occasion pour s'affranchir du joug impérial ? C'était une marche triomphale que commandait le roi de Suède, et non pas une campagne.

Quelquefois cependant le souvenir de Jean de Werth faisait passer un nuage sur le front d'Adrienne ; elle le savait un

vaillant homme de guerre ; ce souvenir avait réveillé celui du comte de Pappenheim, comme le son d'un écho réveille un écho. Le comte et le baron étaient tous deux en Allemagne ; et ces lieutenants terribles des armes impériales avaient pour chefs Tilly et Wallenstein, que personne encore n'avait battus. Il y avait bien de quoi frissonner un peu, mais la juvénile audace de Mlle de Pardaillan dissipait bientôt les inquiétudes d'Adrienne, et les deux cousines poursuivaient leur route gaiement à petites journées.

Un soir, à l'heure où la troupe joyeuse cherchait un gîte dans un gros bourg, un écuyer s'approcha poliment de Diane, et lui demanda si par hasard elle n'était pas Mlle de Pardaillan ; sur sa réponse affirmative, il montra une grande joie.

– Voilà cinq ou six jours que je vous cherche, madame, dit-il ; ma maîtresse, qui a eu l'honneur de vous connaître à la cour de Stockholm, m'a donné l'ordre de vous conduire à son château, ainsi que Mlle de Souvigny.

On voyait le château derrière un rideau d'arbres, sur le penchant d'un coteau ; il avait l'apparence honnête : point de donjon, point de mâchicoulis.

– Mais le nom de cette personne qui a l'amabilité de se souvenir de moi ? dit Mlle de Pardaillan.

– Ma maîtresse ne veut point se nommer avant de vous avoir ouvert ses bras, répondit l'écuyer.

– Eh bien ! allons nous faire embrasser ! s'écria Diane.

Adrienne voulut la retenir. Que savait-on de cette personne mystérieuse qui ne voulait point se nommer ? La prudence permettait-elle de lui rendre visite ? On était en Allemagne, et c'était le pays de Jean de Werth.

– Ah ! tu vois Jean de Werth partout ! dit Diane.

– Certes ! j'ai failli devenir sa femme !

– Eh bien, puisque te voilà fiancée à M. le comte de la Guerche, aie donc plus de courage !

Et, poussant son cheval, Diane suivit l'écuyer.

Comme elle mettait pied à terre, ainsi qu'Adrienne, à la porte du château, une femme parut et lui sauta au cou.

– Ingrate ! vous ne m'aviez point reconnue ? dit la baronne d'Igomer.

Adrienne eut un léger frisson, mais presque aussitôt la blonde Thécla lui tendit la main.

– Et vous, dit-elle, ne m'embrassez-vous pas ?

Ses yeux avaient la couleur du ciel ; un bon sourire entrouvrait ses lèvres roses.

– Dieu ! que je suis heureuse de vous revoir ! reprit-elle, et des larmes parurent dans ses yeux ; voici le seul moment heureux que j'aie goûté depuis longtemps. Ah ! la Suède me portait bonheur !... Le bonheur !... hélas ! je n'y crois plus, et cependant je l'ai connu à Saint-Wast !

Diane et Adrienne avaient suivi la baronne dans une magnifique pièce où resplendissaient les feux de cent bougies.

– Je veux que vous emportiez un bon souvenir de ma bicoque, dit-elle en passant ses deux bras sous la taille de ses compagnes et en les attirant auprès d'une table servie avec

recherche ; ce n’est pas ici l’hospitalité de M. de Pardaillan mais une pauvre recluse fait ce qu’elle peut.

La recluse avait dix laquais pour la servir, et mangeait dans de la vaisselle plate. Les larmes, dont on voyait la trace humide sur ses joues, la rendaient plus charmante. Diane, déjà séduite, et Adrienne, bientôt attendrie, lui demandèrent la cause de cette solitude où elle s’était condamnée. Pourquoi tout d’un coup ne l’avait-on plus vue ? Pourquoi, après avoir quitté Saint-Wast, avait-elle abandonné la Suède ? Pourquoi ne savait-on rien de ses chagrins ? Quel malheur subit l’avait donc frappée ? Mme d’Igomer leur prit la main tendrement à toutes deux.

– C’est au cœur que j’ai été frappée, dit-elle ; je me croyais aimée comme j’aimais moi-même… une heure a suffi pour me faire connaître tout ce que le désespoir a de plus affreux… un jour je vous dirai tout ; mais la blessure saigne encore… épargnez-moi. J’ai voulu renoncer au monde, m’ensevelir vivante dans un tombeau… Un oncle vieux et infirme m’a appelée auprès de lui : il souffrait, je pleurais, et c’est encore lui qui m’a donné le courage de vivre ; ma présence semblait le consoler… Mais laissons là ces douloureux souvenirs : parlez-moi de vous, de vos projets. Un hasard m’a appris que vous deviez passer dans mon voisinage ; où allez-vous ? Mais si loin que vous alliez, vous m’appartenez ; vous me donnerez bien, n’est-ce pas, quelques jours ?

Tout cela fut dit d’un air câlin, avec mille inflexions de voix caressantes, un sourire baigné de larmes et des regards noyés qui donnaient aux yeux de Thécla une séduction plus touchante. On aurait dit des pervenches lumineuses. Si Adrienne avait pu conserver quelque soupçon, la franchise de cet aveu et cette mélancolie l’auraient entièrement dissipé.

– Nous allons à Berlin, répondit Diane.

– Et quoi faire à Berlin ?

– Rejoindre la reine, qui est auprès de l'électeur son père.

Mme d'Igomer joignit les mains.

– Et c'est à Berlin qu'on vous envoie pour rejoindre la princesse Eléonore ? dit-elle ; mais voilà quinze jours qu'elle n'y est plus !

– Quinze jours ! s'écrièrent à la fois Adrienne et Mlle de Pardaillan.

– Peut-être vingt ! Comment se fait-il qu'on ne vous en ait point informées ? L'électeur a craint que le théâtre de la guerre ne fût transporté dans la Marche de Brandebourg, et, pour éviter à sa fille bien-aimée les horreurs de ce spectacle, il l'a éloignée de sa Cour.

Adrienne et Diane se regardèrent.

– Voilà une nouvelle fâcheuse, dit Mlle de Souvigny ; savez-vous tout au moins, madame, vers quelle ville la princesse s'est dirigée ?

– On m'a parlé de Francfort-sur-l'Oder, de Magdebourg, de Kœnigsberg même… d'ailleurs je m'en informerai. Ce sera dans votre voyage un petit retard dont je profiterai.

Mme d'Igomer embrassa de nouveau Diane et Adrienne et appela. L'écuyer qu'elle avait dépêché sur la route à la rencontre de Mlle de Pardaillan souleva une portière.

– Vous veillerez à ce que rien ne manque aux gens de Mlle de Pardaillan et de Mlle de Souvigny, dit-elle ; peut-être

aurai-je le regret de les perdre à la fin de la semaine : que leurs bagages soient prêts à partir au premier signal.

Puis, au moment où l'écuyer se retirait, et d'une voix indifférente, l'interrogeant à nouveau :

– Savez-vous, reprit-elle, quelle route la princesse Eléonore a suivie en quittant Berlin ?

– La reine de Suède s'est d'abord arrêtée quelques jours à Potsdam, et de cette résidence elle a dû gagner Stralsund ; mais rien n'est moins sûr : elle a pu, chemin faisant, changer de direction.

– Mais c'est un pèlerinage ! s'écria Diane.

– J'essaierai d'en adoucir les ennuis, reprit Thécla.

Et se tournant vers l'écuyer qui s'éloignait :

– Prenez des renseignements exacts, poursuivit-elle ; au besoin, expédiez quelqu'un jusqu'à la ville voisine ; vous nous communiquerez demain ce que vous aurez appris.

La baronne conduisit elle-même Adrienne et Diane à leur appartement, et ne les quitta qu'après les avoir comblées de caresses.

La porte refermée, elle sourit :

– À présent, je les tiens ! murmura-t-elle.

Peu de temps après, Renaud recevait une lettre dont la suscription, d'une écriture fine et serrée, fit passer, sans qu'il sût bien pourquoi, un léger frisson entre ses épaules. Un messager inconnu l'avait apportée.

Cette lettre contenait ces quelques mots :

Mlle de Pardaillan, que vous aimez, et Mlle de Souvigny, que votre ami M. de la Guerche adore, sont chez moi. Au revoir, monsieur le marquis de Chaufontaine !

La baronne D'IGOMER.

– Ah ! scélérate ! s'écria Renaud.

Quand il releva la tête, le messager avait disparu.

XXXIV

LE CONSEIL DES QUATRE

Le premier mouvement de M. de Chaufontaine, alors qu'il eut reçu la lettre de Mme d'Igomer, fut de courir à son cheval et de sauter en selle pour s'élancer à la poursuite du mystérieux messager, et, s'il ne l'atteignait pas, de battre le Brandebourg, la Poméranie et la Saxe jusqu'à ce qu'il eût découvert les traces de Mlle de Pardaillan ; mais au moment de mettre le pied à l'étrier, il se souvint à propos que la terrible nouvelle concernait M. de la Guerche pour le moins autant que lui.

Mâchant ses moustaches, il poussa du côté de la tente de M. de la Guerche.

Armand-Louis était chez le roi.

– Toujours chez le roi ! murmura Renaud.

Galoper vers le quartier général n'était pas difficile, mais Gustave-Adolphe pouvait avoir envoyé M. de la Guerche en mission dans une autre partie du camp. Le plus simple était d'attendre ; un excès de précaution n'était cependant pas à dédaigner. Renaud expédia Carquefou, ventre à terre, vers la demeure du roi, et Magnus, au grand galop, aux deux portes du camp, avec injonction de ramener M. de la Guerche au plus vite.

– Et si dans une heure il n'est pas ici, je vous massacre ! dit-il les dents serrées.

– Monsieur, dit tranquillement le vieux reître, l'épée qui doit couper Magnus en quatre n'est pas encore forgée.

Tandis que les deux cavaliers poussaient leurs montures dans la direction indiquée par M. de Chaufontaine, celui-ci se promenait de long en large devant la tente de M. de la Guerche. On le voyait tantôt précipiter le pas, et tantôt marcher lentement comme un homme qui médite. Chaque tour était marqué par une imprécation nouvelle. Dans ce moment, Renaud eût donné de grand cœur le roi de Suède, son armée, l'électeur de Brandebourg et l'empereur d'Allemagne, sans compter Luther et Calvin, pour savoir seulement où se trouvait Diane.

Une voix joyeuse qui chantait le tira de sa rêverie. Il reconnut le refrain d'une chanson de guerre que M. de la Guerche fredonnait dans ses heures de gaieté.

– Il chante, le malheureux ! murmura Renaud.

– Parbleu ! je suis bien aise de te rencontrer, dit Armand-Louis qui venait d'apercevoir son ami, nous allons avoir le temps de nous reposer. Le général Banner va remonter le cours de l'Oder avec un corps de troupes et s'assurer des places qui bordent le fleuve ; le général Tott tiendra en échec les bandes démoralisées de Torquato Conti, et le roi ira rendre visite à son beau-père, qui, le matin, proteste de son dévouement à l'empereur, et le soir, de sa fidélité à Gustave-Adolphe.

– Il s'agit bien de l'empereur et du duc de Brandebourg ! s'écria Renaud qui tendit à M. de la Guerche toute ouverte la lettre de la baronne d'Igomer.

Armand-Louis devint blanc.

– Et tu ne parlais pas ! reprit-il, et tu me laisses je ne sais où ! et tu n'es pas à cheval ! et tu tiens l'épée au fourreau ! Il s'agit cependant de Diane et d'Adrienne ! Partons, te dis-je, et partons vite !

– Partir est bientôt dit !

– C'est plus vite fait encore !

– Mais encore faut-il savoir où nous devons aller ! Voilà deux heures que je rumine, entassant l'une sur l'autre des montagnes de projets. Aucun ne me satisfait. Quelque chemin que je prenne, aucun ne me semble le bon. Savons-nous seulement où Mme d'Igomer s'est cachée ?

– Fût-elle au fond de l'enfer, nous la trouverons !

Renaud saisit le bras d'Armand-Louis :

– Avais-je tort quand je te disais que la baronne me faisait peur ? reprit-il. Un régiment à combattre, ce n'est rien ! mais une femme !

Magnus et Carquefou arrivèrent sur ces entrefaites. Aussitôt qu'il aperçut son maître frappant du pied la terre et levant un poing crispé vers le ciel, Carquefou soupira :

– Voici que sainte Estocade se réveille ! murmura-t-il.

Renaud avait eu cent occasions de mettre à l'épreuve le dévouement de Carquefou ; le courage, la résolution, l'adresse de Magnus, sa promptitude à concevoir un plan, son audace à l'exécuter étaient connus de M. de la Guerche ; quelques mots les mirent l'un et l'autre au courant de ce qui se passait.

– À présent, délibérons, ajouta M. de la Guerche.

Le premier cri de Magnus et de Carquefou fut qu'il fallait partir.

– Ce point est acquis à la discussion, répondit Renaud ; la question est de savoir comment nous partirons et où nous irons.

Carquefou déclara qu'il fallait s'adjoindre une bonne escorte de dragons, se bien munir d'armes et d'argent, et rendre visite à toutes les baronnies d'Allemagne.

– Surtout ne nous séparons pas, dit-il en finissant.

Renaud voulait qu'on poussât au grand galop le long des routes voisines, qu'on atteignît le messager, qu'on le rouât de coups et qu'on le pendît à la maîtresse branche d'un chêne s'il ne disait pas où et quand il avait quitté la baronne d'Igomer.

– Le reconnaîtrais-tu seulement ? demanda M. de la Guerche.

– Je ne l'ai pas même regardé, mais il doit avoir la mine d'un sacripant, répondit Renaud.

– Eh ! sang Dieu ! s'écria M. de la Guerche, ce pays est peuplé de coquins ! il faudrait pendre tout le monde !

– Qu'à cela ne tienne !

En toute autre occasion, Carquefou, saisi de terreur, eût passé la main sur son cou, mais en ce moment il ne pensait qu'à Mlle de Souvigny et à Mlle de Pardaillan ; malheureusement son imagination n'était pas à la hauteur de son dévouement ; il avait beau se cogner la tête, il ne trouvait rien. Les minutes s'écoulaient ; Renaud ne pensait qu'à brûler tous les châteaux et à cloîtrer toutes les baronnes ; Armand-Louis, les sourcils

froncés, tourmentait la garde de son épée et cherchait quelque résolution désespérée qui lui permît de sauver Adrienne ou de mourir.

Magnus s'était évadé à petit bruit.

– Voilà cependant où mène le repentir, soupira Carquefou, qui regardait sournoisement Renaud ; si vous n'aviez pas voulu faire pénitence, nous n'aurions pas cette méchante affaire sur les bras !

– Ah ! je jure bien de m'endurcir dans le mal, et dût le sacré collège en mourir, j'aimerai jusqu'au bout cette adorable et damnée parpaillote ! s'écria Renaud.

Un homme qu'ils ne connaissaient pas, ni M. de la Guerche, ni Renaud, ni Carquefou, parut alors devant eux. C'était un reître de grande taille, à moustaches rousses, balafré, le teint cuivré, la chevelure en brosse, armé d'une cuirasse et d'un morion d'acier, les jambes emprisonnées dans de longues bottes de cuir fauve, et vêtu d'un pourpoint de velours vert blanchi par l'usage.

– Mes seigneurs, leur dit-il d'une voix forte et d'un accent italien vigoureusement prononcé, m'est avis que vous vous préparez à quelque entreprise hasardeuse où l'expérience et le bras d'un homme de guerre ne sont point inutiles ! Voulez-vous de moi ? Je connais l'Allemagne comme si je l'avais faite, et les capitaines qui se la disputent comme si le diable m'avait prié d'assister à leur baptême. Faut-il rester, je reste, faut-il partir, je pars ; faut-il enlever une dame, j'ai mon cheval ; faut-il délivrer un prisonnier, j'ai mon épée ! Parlez !

– Voilà un gaillard qui me plaît ! dit Renaud.

– Mettez-moi à l’œuvre, nous verrons après, reprit l’inconnu.

– Mais d’abord, votre nom ? dit M. de la Guerche, tandis que Carquefou rôdait autour du reître.

Le reître enleva son casque :

– Magnus pour vous servir ! s’écria-t-il.

Renaud et M. de la Guerche poussèrent un cri ; Carquefou fit un bond.

– Ah ! mes maîtres, reprit Magnus, vous ne savez pas encore quel homme je suis ! un loup quand il le faut, un renard dans l’occasion !

– Mais pourquoi ce déguisement ? demanda M. de la Guerche quand il fut revenu de sa surprise.

– Pourquoi ? pour vous bien prouver que l’œil le plus fin et le plus exercé ne peut pas reconnaître Magnus quand il change de manteau. Or l’heure est proche où nous allons voir du pays… voilà mon costume de voyage. Vous êtes bien résolus, n’est-ce pas, à délivrer Mlle de Pardaillan et Mlle de Souvigny, coûte que coûte ?

– Sans doute, répondirent à la fois Armand-Louis et Renaud.

– Nous partirons donc ce soir ; il est inutile de perdre du temps ; mais chacun de nous tirera de son côté.

– Pourquoi se séparer ? demanda timidement Carquefou.

– Parce que Mme la baronne d'Igomer me paraît une femme avec laquelle on ne saurait user de trop de précautions. La marche de quatre cavaliers lui sera bientôt révélée ; le passage d'un voyageur peut être inaperçu. Séparés, nous divisons la surveillance de l'ennemi, et de plus nous observons quatre routes. Quand on veut traquer une bête fauve, on se divise, et c'est ainsi qu'on arrive plus rapidement à découvrir ses traces. Si nous voulons réussir, il ne faut pas que la baronne se doute que nous sommes à sa poursuite, et, si un incident le lui révèle, elle ne doit pas savoir d'où partiront les coups qui la menacent.

– Magnus a raison, dit M. de la Guerche.

– J'ai toujours raison, poursuivit Magnus. Il nous faut à présent choisir un point central, où le plus favorisé du hasard enverra prévenir les autres de sa découverte. On y laissera un homme sûr…

Carquefou regarda Magnus d'un air doux.

– Non, pas toi, camarade, reprit celui-ci : tu es un poltron trop brave pour que je veuille me priver de tes services. Le premier soldat venu, probe et fidèle, suffira pour cet emploi, qui demande pour toute vertu de l'immobilité. On l'instruira une fois par semaine, le dimanche, par exemple, et à l'aide d'un messager, de l'itinéraire que chacun de nous aura suivi. À la première alerte, nous nous réunissons ; mais si le temps manque, chacun de nous est autorisé à agir à sa guise en prenant conseil des circonstances.

– Autorisé ! s'écria Renaud ; dites qu'il devra mettre flamberge au vent sans crier gare !

– C'est l'opinion de Baliverne ! répondit Magnus.

– Hélas ! c'est celle aussi de Frissonnante ! murmura Carquefou.

L'admiration que Carquefou professait pour Magnus en toutes choses l'avait depuis peu engagé à donner un nom à la rapière qui lui battait les flancs ; et, fidèle à son caractère, il avait fait choix de celui de Frissonnante.

– Ce n'est pas belliqueux, mais c'est vrai, disait-il.

Toutes choses réglées, Armand-Louis et Renaud se levèrent par un mouvement simultané.

– En route à présent ! dirent-ils.

Une heure après, chacun d'eux, bien monté et pourvu d'une somme ronde en or roulée dans les plis d'une ceinture, s'enfonçaient dans la campagne par un chemin différent. Armand-Louis et Renaud partirent au galop ; Magnus marchait au pas ; Carquefou trottait.

XXXV

UN VOYAGE D'AGRÉMENT

Cependant le courrier que la baronne d'Igomer avait dépêché à M. de Chaufontaine n'était pas le seul qu'elle eût fait monter à cheval. Un second, porteur également d'une lettre, était chargé de découvrir Jean de Werth. La baronne ne savait heureusement pas alors où se trouvait l'aventureux capitaine, et un bon nombre de jours pouvaient s'écouler avant qu'il fût mis au courant de ce qui se passait chez l'alliée inconnue que lui envoyait la fatalité. C'était une chance de plus pour Armand-Louis et Renaud, mais ils ignoraient également et cette chance et le péril nouveau que l'arrivée subite du général des troupes bavaroises devait faire courir aux prisonnières.

La baronne d'Igomer parvint sous mille prétextes à retenir Diane et Adrienne chez elle pendant quatre ou cinq jours. On n'avait pas obtenu de renseignements suffisants une première fois ; le lendemain, ceux qu'on avait obtenus ne paraissaient pas exacts ; le jour suivant, le temps était à la pluie. Les caresses et les cajoleries ne manquaient pas. Ce n'étaient que prévenances et petits soins. Quand la baronne jugea qu'elle ne pouvait pas prolonger ce jeu sans éveiller des soupçons, elle annonça un matin que la nouvelle positive du retour de la reine à Stralsund lui étant parvenue, on partirait sans plus tarder.

On se mit en route en effet dans la journée. Mme d'Igomer chevauchait à côté de Mlle de Souvigny et de Mlle de Pardaillan, ne voulant pas, disait-elle, abandonner ses jeunes amies jusqu'à ce qu'elle les eût mises en mains sûres. Qu'elle avait le sourire

joli en parlant ainsi ! Des serviteurs nombreux l'accompagnaient, si bien que, à l'aspect de cette cavalcade, guidée par des écuyers et protégée par des hommes d'armes, les bourgeois saluaient et les manants des villages s'attroupaient pour en voir le défilé comme au passage d'une princesse.

À la première couchée, un des Suédois qui servaient d'escorte personnelle à Mlle de Pardaillan tomba malade, et on fut obligé de l'abandonner dans l'auberge. Ce fut encore ainsi à la couchée prochaine ; un troisième Suédois suivit bientôt ses deux camarades.

« Voilà qui est singulier, pensa l'écuyer ; on n'a jamais vu des hommes si robustes devenir tout à coup si faibles. »

Mlle de Souvigny, qui ne pouvait se défendre d'une certaine préoccupation, s'étonnait de cette épidémie qui sévissait sur les Suédois de leur escorte ; elle remarquait, en outre, que de nouveaux serviteurs augmentaient chaque jour la troupe de Mme d'Igomer, tandis que celle de Mlle de Pardaillan diminuait. Tous ces cavaliers inconnus qu'on apercevait tour à tour étaient armés jusqu'aux dents. On aurait dit des flibustiers partant pour la conquête d'un royaume.

– Cela ne te paraît-il pas étrange ? dit-elle un soir à Diane. C'est à qui, parmi nos gens, aura la fièvre, et personne ne l'a parmi ceux de Mme d'Igomer.

– C'est qu'apparemment les siens se portent mieux, ou qu'ils sont faits au climat de l'Allemagne.

– Mais pourquoi, aussitôt que l'un des nôtres se met au lit, voit-on un nouveau visage apparaître dans la bande qui marche derrière la baronne ?

– C'est afin de rétablir l'équilibre.

– Pourquoi encore ces sabres, ces pistolets, ces pertuisanes ?

– Mme d'Igomer est une personne qui a le culte de la précaution ; elle ne veut pas qu'un cheveu tombe de ta charmante tête, ni qu'une dentelle s'échappe de mon ajustement.

– Hum ! nos cheveux et nos dentelles lui sont bien reconnaissants ! Mais, dis-moi, si mes études géographiques ne me trompent pas, Stralsund est une petite ville située vers le nord, par rapport à Berlin ?

– Sans doute.

– D'où vient alors que nous marchons vers le sud ? Comme nous approchions du bourg, où nous devions prendre gîte hier au soir, j'ai cherché des yeux la grande Ourse ; elle brillait d'un éclat superbe.

– Tant mieux ; mais après ?

– Nous lui tournions le dos.

– C'est que la route fait un coude, répondit Diane.

– Il y a des coudes dont je me méfie, répondit Adrienne.

Le jour d'après, elle interrogea l'écuyer auquel M. de Pardaillan avait confié sa fille : lui-même était inquiet. Il avait acquis la certitude, dans la nuit, qu'on était plus loin de Stralsund qu'au moment du départ. Adrienne en parla résolument à Mme d'Igomer qui rougit un peu.

– Je ne voulais pas vous en instruire, répondit celle-ci, les chemins sont remplis de batteurs d'estrade ; j'ai dû prendre une route de traverse. Elle nous éloigne d'abord, mais nous arriverons plus sûrement.

Chaque soir la baronne recevait, étant seule, un messager blanc de poussière ou noir de boue, qui repartait bientôt après. Pour une femme qui avait une peur si terrible des batteurs d'estrade, il semblait à Mlle de Souvigny que la baronne était en relation avec des émissaires à mines bien farouches. Le moins suspect avait le visage patibulaire d'un homme que, la veille, on aurait décroché de la potence.

– Pourquoi tous ces gens-là ? disait Mlle de Souvigny ; je n'en vois pas un que je n'aie le frisson.

– Ils n'ont pas la figure des séraphins, j'en conviens, répondait Mlle de Pardaillan ; mais si Mme d'Igomer a besoin de coureurs adroits pour s'assurer des routes libres, penses-tu que les saints et les anges s'accommoderaient de ce métier ?

Il arriva un instant où l'écuyer, qui répondait des deux cousines sur sa vie, n'eut plus autour de lui que quatre ou cinq hommes valides. Il en fit part à sa maîtresse.

– Il est de mon devoir de déclarer, ajouta-t-il, qu'à présent vous êtes entièrement à la discrétion de Mme la baronne d'Igomer. Si quelque danger que je ne prévois pas survenait, je puis mourir, mais non vous sauver.

Mlle de Pardaillan connaissait l'écuyer de longue date et le savait un homme résolu qui ne s'émouvait pas facilement ; en l'entendant parler ainsi, elle eut un léger frisson.

– Sérieusement, craignez-vous quelque chose ? dit-elle.

– Rien de positif encore ne m'autorise même à penser que la baronne qui vous a offert une si magnifique hospitalité soit animée contre vous et Mlle de Souvigny de sentiments hostiles ; mais nous sommes loin de toute garnison suédoise, et nous voyageons dans un pays où les figures suspectes naissent sous les pieds des chevaux.

– Et nous tournons toujours le dos à la grande Ourse, ajouta Adrienne.

Mme d'Igomer surprit les deux cousines en ce moment. Elle avait le visage radieux.

– J'ai de bonnes nouvelles, dit-elle en embrassant Diane, la route est libre, nous pouvons quitter le chemin de traverse et pousser vers Stralsund directement. Je ne vous quitterai que lorsque nous toucherons au but du voyage ; mais quelle tristesse alors !

Diane lui rendit son baiser.

– Eh bien ! dit-elle tout bas en se tournant vers Adrienne, que penses-tu de tes folles terreurs ? Me parleras-tu encore de la grande Ourse ?

Sur ces entrefaites, un courrier dont le cheval, blanc d'écume et tout tremblant sur ses jarrets, semblait avoir fourni une longue traite, entra dans l'hôtellerie. Mme d'Igomer quitta précipitamment les deux cousines et courut le recevoir.

XXXVI

SORCIER CONTRE SORCIÈRE

On se souvient que Magnus était sorti du camp de Gustave-Adolphe tranquillement au pas, tandis que M. de la Guerche et Renaud disparaissaient dans un nuage de poussière. Il est de l'avis de ces sages qui pensent que ceux qui vont le plus loin ne sont pas ceux qui vont le plus vite. Tandis que sa monture frappait la terre d'un pied élastique et régulier, Magnus réfléchissait. L'entreprise dans laquelle il venait de s'engager n'était pas commode, mais il en avait tenté de plus difficiles, et, avec l'aide de Dieu et de Baliverne, il espérait bien s'en tirer. À la première bifurcation de la route, il prit la direction du midi résolument, et commença ce métier de batteur d'estrade qu'il avait si souvent pratiqué et pour lequel il semblait avoir été créé. Pas un homme alors, pas un voyageur, pas un soldat, pas un marchand qu'il n'interrogeât ; pas un carrosse, pas une charrette, pas une litière qu'il ne sondât du regard ; pas une troupe de cavalerie à laquelle il ne se mêlât ; pas de colporteur ou de bohémien qu'il ne fît parler ; pas de mendiant ou de moine avec lequel il ne s'assît sous un arbre ou devant un pot de bière. S'il s'arrêtait dans une hôtellerie, il en visitait toutes les chambres ; s'il demandait l'hospitalité dans un château, il savait, une heure après, quels hôtes l'avaient hanté depuis six mois ; s'il traversait une ville ou quelque bourg, il en connaissait toutes les maisons la nuit venue. Point de cavalcade qu'il n'accompagnât pendant une heure ou deux. Il professait cette maxime : « Que le vin a été donné à l'homme pour lui délier la langue. » En conséquence, il offrait à boire à quiconque avait soif. Peu de passants lui refusaient de vider un broc, et il savait

bientôt quels hommes et quelles femmes voyageaient sur les routes voisines.

– Que je découvre une fois seulement la piste de Mlle de Souvigny, disait-il, et je la suivrai jusqu'au bout du monde.

Magnus avait recueilli déjà un certain nombre de renseignements qui lui permettaient d'asseoir quelques conjectures sur la direction des deux prisonnières, lorsqu'un matin, au moment où il bouclait son portemanteau sur la selle de son cheval, il vit entrer dans la cour de l'hôtellerie qu'il allait quitter un messager dont la figure était tout ensanglantée. L'homme jurait comme un païen, le cheval boitait. Le regard dont Magnus enveloppa le cavalier lui fit reconnaître les armes de Jean de Werth brodées sur la manche du messager ; son pied quitta l'étrier aussitôt, et il s'approcha du nouveau venu.

– Que l'enfer confonde ce cheval ! cria le messager en appliquant un furieux coup de poing sur la tête de l'animal ; j'ai quinze lieues encore à faire, et c'est à peine si j'aurai la force de gagner un lit.

On voyait en effet que le cavalier qui venait de mettre pied à terre se soutenait à peine.

– Et vous appartenez à un maître qui ne permet pas qu'on s'endorme en route ! dit Magnus.

Le messager regarda le soldat.

– Surtout quand il s'agit d'une mission de confiance, reprit-il vivement, les heures, les minutes sont comptées ; j'étais en avance, et, grâce à ce maudit cheval qui manque des quatre fers à la fois et m'envoie la tête en avant dans un amas de cailloux, je n'arriverai plus. C'est vingt écus d'or que je perds !

Un nouveau coup de poing tomba sur la tête du cheval qui chancela et hennit de douleur.

Épuisé lui-même par la fatigue et par le sang qu'il perdait, le messager tomba sur un banc.

Une inspiration soudaine illumina l'esprit de Magnus, et regardant bien en face le blessé qui s'essuyait le front :

– Vingt écus d'or que vous aurait donnés le baron Jean de Werth, reprit-il, et vingt autres encore que n'aurait pas manqué de vous offrir Mme la baronne d'Igomer, c'est beaucoup d'argent que vous perdez !

Le blessé tressaillit.

– Comment savez-vous cela ? s'écria-t-il.

– J'étais au service de Mme la baronne il y a huit jours à peine, répliqua Magnus hardiment, et Dieu sait si elle attendait avec impatience la réponse de votre maître ! Il y a des heures où pour l'avoir ce n'est pas une maigre somme de vingt écus qu'elle eût tirée de sa poche, mais cinquante, mais cent !

– Cent ! s'écria le blessé qui fit un effort pour se relever et retomba sans force sur le banc.

– Écoutez donc ! Quand il y a sous roche une anguille qui s'appelle Mlle de Souvigny, et au bout de l'hameçon une autre anguille qui se nomme Mlle de Pardaillan, cela vaut bien une poignée d'or.

– Toucher au but et tout perdre ! s'écria le blessé qui fermait les poings.

– Et cela parce qu'un cheval a de mauvaises jambes !

Le messager gémit profondément ; ses doigts caressaient un pli qu'il portait sous son pourpoint, et du coin de l'œil il examinait Magnus.

– Voyons, poursuivit celui-ci, entre camarades, il faut s'entraider ; que donneriez-vous à l'honnête homme qui se chargerait de galoper pour vous ?

– Dix écus d'or.

– Donnez-m'en vingt, et par bonté d'âme je me dérangerai de mon chemin, et celle qui fut ma maîtresse recevra la lettre de monseigneur Jean de Werth.

– Vous dites vingt écus d'or ?

– Vingt ! répondit Magnus qui ne voulait pas, en cédant mal à propos, éveiller les soupçons du messager.

– Et quoi que vous donne Mme la baronne, le reste sera pour moi ?

Magnus parut hésiter.

– Soit ! dit-il enfin.

Le messager tira lentement la dépêche de son pourpoint.

– Maudit cheval ! reprit-il en la serrant entre le pouce et l'index.

Magnus, qui dévorait la lettre des yeux, ne se hâta pas de la prendre cependant.

Les doigts du messager ne se pouvaient détacher du papier.

– Qui me répond de votre bonne foi ? dit-il tout à coup en fixant un regard inquiet sur Magnus.

– Rien ! répondit tranquillement celui-ci ; donc si vous vous croyez en état d'entreprendre cette course, essayez. Je ne tiens nullement à changer de route ; la pensée de venir en aide à un camarade, et celle aussi de gagner un honnête salaire, m'ont seules fait parler ; mais si vous ne voulez pas de mes services, bonsoir !

Tout en parlant ainsi, Magnus fit mine de se retirer ; le blessé l'arrêta.

– Voici la dépêche, dit-il ; songez que si vous ne la portiez pas, et promptement, vous répondriez de votre négligence à monseigneur Jean de Werth. Le connaissez-vous ?

– Un peu.

– Cela suffit. Sa Seigneurie a le bras long, l'épée plus longue encore ; quand elle rit, cela donne le frisson ; mais quand elle ouvre la main, il en tombe une pluie d'or.

– On fera en sorte de contenter ce noble seigneur. Maintenant, où trouverai-je Mme la baronne d'Igomer ?

– Dans un village voisin de Burgstall, à l'enseigne des « Trois Mages » ; elle y demeurera jusqu'à demain soir.

– J'aurai l'honneur de la saluer demain matin.

– Hum ! votre bête a donc des jambes de cerf ? dit le messager en jetant un regard d'envie sur le cheval de Magnus.

– C’est un oiseau.

La dépêche passa des mains du blessé aux mains de Magnus ; celui-ci étouffa le profond soupir de contentement qui soulevait sa poitrine, et glissant sans trop d’empressement le papier dans sa poche :

– Je suis bon diable, reprit-il ; quand on a confiance en moi, je paye d’avance : voilà dix écus d’or qui seront les arrhes de notre convention.

– Partez vite ! s’écria le blessé, on n’a pas tous les jours la chance de trouver un compagnon qui a la bourse d’un Juif sous la veste d’un soldat.

– Un mot encore, l’ami ; il peut se faire que Jean de Werth me demande de vos nouvelles, il peut se faire aussi que j’aie besoin de prendre votre nom : comment vous appelez-vous ?

– Karl Mayer.

– Eh bien ! si je dois être Karl Mayer, je ferai en sorte que vous soyez content de moi.

Magnus voyagea toute la nuit, demandant à sa monture, qu’il avait jusqu’alors ménagée, toute sa force et toute sa vitesse. Un instant il eut la pensée de briser le sceau de la dépêche dont ses doigts interrogeaient sans cesse le papier ; il pénétrerait ainsi les secrets desseins de Jean de Werth, et parviendrait plus aisément à les déjouer ; mais sans dépêche, comment se présenterait-il à Mme d’Igomer ? quels moyens aurait-il de communiquer avec les prisonnières ? Le plus important était de les découvrir d’abord et de vivre auprès d’elles ; le soin de les délivrer viendrait après. Une fois maître de la confiance de la baronne, Magnus prendrait conseil des circonstances. Ces résolutions bien arrêtées, le cavalier poussa son cheval et entra

la tête haute dans le village, au milieu duquel se balançait au bout d'une tringle de fer une enseigne portant sur un fond jaune l'image de trois Turcs vêtus d'habits magnifiques bariolés de vert et de rouge.

Il était devant l'auberge des « Trois Mages ».

En saluant Mme d'Igomer, Magnus posa complaisamment la main sur le pommeau de Baliverne. Mlle de Souvigny et Mlle de Pardaillan étaient désormais sous la protection d'un fer qui ne l'avait jamais trahi qu'une fois. Mais alors Magnus combattait contre M. de la Guerche.

« Et c'était un avertissement du Ciel », pensait Magnus.

Un éclair de joie illumina le visage de la baronne, après qu'elle eut parcouru la dépêche que le faux messager venait de lui remettre.

– Monseigneur le baron Jean de Werth me mande qu'il vous suit de près, dit la baronne. Dieu sait avec quelle impatience je l'attendais !

– Cette impatience, il la partage, répondit froidement Magnus.

– Sa Seigneurie vous attache à mon service.

– Je le savais.

– Et m'assure que je puis avoir toute confiance en vous.

– Je la mérite.

– Je vous commets donc à la garde de deux jeunes personnes qui s'obstinent à ne pas vouloir suivre les conseils de

ceux qui les aiment, et qui ont de coupables désirs d'indépendance.

– Je réponds d'elles corps pour corps.

Mme d'Igomer baissa la voix, et sans regarder Magnus, qui restait devant elle, impassible et debout :

– Mlle de Pardaillan et Mlle de Souvigny ont auprès de leur personne, poursuivit-elle, un vieil écuyer qui s'entête à ne pas les quitter malgré son grand âge. Vous lui ferez comprendre qu'il doit s'éloigner.

– Les arguments ne manqueront point, ni les bras non plus. Il disparaîtra.

– Vous me comprenez à merveille.

– Monseigneur Jean de Werth a toujours remarqué que je ne manquais pas d'un certain esprit. J'ose espérer que madame la baronne partagera un jour cette conviction.

– Je n'en doute pas ; mais puisque vous comptez si fort sur le poids de votre éloquence, ces mêmes raisonnements qui vous doivent si bien réussir, vous les emploierez également à l'égard de quatre ou cinq serviteurs qui accompagnent cet écuyer et qui ne sont pas moins têtus.

– On mesurera la force de la dialectique à la force de la résistance.

Mme d'Igomer sourit.

– Si jamais vous quittiez le service de monseigneur Jean de Werth, dit-elle, je vous attacherais volontiers au mien.

– Madame la baronne ne s’en trouverait pas trop mal.

– Venez là maintenant, que je vous présente à mes deux amies. Votre règle de conduite avec elles doit être politesse et surveillance.

– Si madame la baronne me le permet, je ferai passer l’une de ces vertus avant l’autre ; je ne dis pas laquelle.

Et il suivit Mme d’Igomer qui se dirigeait vers l’appartement des deux cousines.

Magnus soutint sans broncher le regard que lui jeta Mlle de Souvigny. En apprenant que ce nouveau personnage, tigré de boue et maculé de poussière, allait être attaché à leur personne, Diane fronça le sourcil.

– Nous avions notre écuyer, dit-elle.

– Il est bien vieux, bien cassé ! répondit la baronne qui s’éloigna.

Magnus, qui la suivait, passa devant Adrienne et la regardant avec une fixité extraordinaire, laissa tomber à ses pieds un petit morceau de papier. Adrienne le ramassa, tandis que le cavalier posait un doigt sur ses lèvres. Comme il allait passer la porte, Adrienne ouvrit ce morceau de papier et lut le nom de Magnus.

Un cri allait jaillir de sa bouche ; il la regarda de nouveau et elle le reconnut alors à l’expression de ses yeux. Presque au même instant, Magnus disparut.

Aussitôt qu’elle fut seule, Mlle de Souvigny saisit le bras de Mlle de Pardaillan.

– Magnus est ici !… Comprends-tu, dit-elle, Armand-Louis n’est pas loin !

– Et M. de Chaufontaine non plus alors ! répondit Diane.

Et les deux cousines tombèrent dans les bras l’une de l’autre en remerciant Dieu.

XXXVII

LE DÉJEUNER DE DEUX AMIS

Cependant, l'arrivée inattendue de Magnus, les précautions qu'il avait prises pour se faire reconnaître, son déguisement surtout, en confirmant les craintes conçues par Adrienne depuis longtemps, redoublaient l'anxiété dans laquelle elle vivait. Ces craintes étaient à présent partagées par Diane. Magnus n'était pas dans une situation d'esprit moins perplexe. Il ne pouvait plus douter de la prochaine apparition de Jean de Werth, et sa présence auprès de Mlle de Souvigny impliquait un péril contre lequel il était urgent de se mettre en garde. Autour de lui une troupe de chenapans déterminés à tout, et, pour lui prêter le secours de leurs bras et de leur dévouement, un vieillard et quatre ou cinq hommes seulement. En une telle occurrence, il ne fallait songer à demander à Baliverne son secours qu'à la dernière extrémité. La ruse seule était de mise.

Au plus fort de ses méditations, une voix qui le fit tressaillir attira l'attention de Magnus. Il se retourna et se trouva en face de l'honnête Frantz, qu'il n'avait plus eu l'occasion de rencontrer depuis Carlscrona. Magnus eut quelque peine à réprimer un mouvement de joie. La Providence mettait sous sa main l'homme qu'il détestait le plus au monde.

– Vous semblez plongé dans de bien profondes rêveries, camarade, lui dit Frantz ; voilà deux fois que je vous appelle par votre nom de Karl Mayer, et vous ne répondez pas.

– Il faut me le pardonner ; la responsabilité qui pèse sur ma tête, et à laquelle un homme d'épée tel que moi n'est point accoutumé, me rend songeur, répondit Magnus. Vous êtes sans doute l'homme de confiance de Mme la baronne ?

– Vous l'avez dit ; s'il vous plaît d'en user, je vous prêterai les secours de mon expérience.

– C'est parler en bon chrétien ; deux jeunes filles à garder, l'affaire n'est pas mince ! C'est comme qui dirait deux oiseaux sur la branche !

– Bah ! une cage vient à bout des hirondelles !

Magnus tressaillit involontairement. Que de bon cœur alors il eût serré ses doigts autour du cou de maître Frantz ! Mais, en ce moment, maître Frantz avait, comme un général d'armée qui surveille un ennemi impatient, l'avantage du nombre et de la position.

– Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, reprit Frantz, on dirait que vous me connaissez ?

– J'avais un ami qui vous ressemblait fort, se hâta de répondre Magnus ; j'ai cru le retrouver en vous voyant, et je me suis senti pris pour vous d'un sentiment de tendresse extraordinaire.

– Vous me flattez !

– Et puis je pensais à vous offrir la moitié d'un dindonneau qui est à rôtir dans la cuisine, ainsi qu'une tranche d'un excellent pâté, dont l'aubergiste a mis à part, à ma prière, un vigoureux morceau.

– Excellente idée !

– Savez-vous un coin où deux honnêtes personnes pourraient se réconforter en causant autour d'une table chargée de quatre bouteilles ?

– Si j'en connais ! Suivez-moi, et nous trouverons un réduit propre et discret où des estomacs qui n'ont rien sur la conscience auront tout loisir de savourer en paix les biens matériels que la Providence dispense aux gens de cœur.

Marchant sur le pas de Frantz, Magnus arriva bientôt au fond d'un jardin où, par ses soins, une table fut promptement dressée et garnie de mets propres à caresser la vue et l'odorat. Des bouteilles au long col, accompagnées de flacons aux formes massives et trapues, flanquaient ce menu qui disposait Frantz à la joie.

– Ainsi, poursuivit Magnus après qu'il eut fait sauter le bouchon de la première bouteille, vous pensez qu'une cage va bientôt me débarrasser du soin de veiller sur mes prisonnières ?

Frantz cligna de l'œil.

– Hé ! par saint François mon patron, n'avez-vous pas entendu parler de monseigneur Jean de Werth, mon très honoré maître ? reprit-il.

– Sans doute.

– Eh bien ! Jean de Werth et Mlle de Souvigny, ça fait un grand seigneur et une belle fille. Que faut-il pour transformer l'un en mari, l'autre en femme ? un trait d'union. Un moine le fournira.

– Un mariage ?

– Béni par la sainte Église ! Entre nous, Mlle de Souvigny appartient aux chaudières de l'enfer, nous faisons son salut.

– Mais je me suis laissé raconter qu'elle ne voulait pas se marier avec Jean de Werth, qu'elle aimait un gentilhomme français ?

– Chansons que tout cela ! vous comprenez qu'un moine qui lit son bréviaire, qui s'occupe du salut de son âme et à qui on donne une bourse d'or pour réparer sa cellule, n'a pas le loisir d'écouter les sornettes d'une petite fille. Elle sera mariée, et si elle pleure un peu, elle aura le temps de se consoler en Bavière.

– Où Jean de Werth se propose de l'emmener ?

– Naturellement. Cloîtrée, Mlle de Souvigny pourrait s'évader ; mariée, le diable et Luther n'y peuvent rien ; la voilà perdue pour M. de la Guerche, et gagnée pour nous. C'était une pitié de voir une si jolie fille, qui a les mains et les poches pleines de ducats, passer au bras d'un hérétique.

– Voilà qui est parfait, et vous me voyez dans le ravissement ; mais avec Mlle de Souvigny j'ai encore Mlle de Pardaillan !

– Ce qui est bon pour l'une ne saurait être mauvais pour l'autre : nous marierons aussi Mlle de Pardaillan !

– Toujours à l'aide du moine qui lit son bréviaire ?

– Toujours. Et du même coup nous faisons son salut et le bonheur d'un jeune officier de l'armée impériale.

– Vous raisonnez victorieusement, maître Frantz.

– Le raisonnement est mon fort ! De puissants personnages, avec qui j'ai eu l'honneur de me trouver en relation dans des circonstances délicates, et à qui j'ai eu le bonheur de donner de bons et utiles conseils, ont bien voulu me dire qu'il y avait en moi l'étoffe d'un grand ministre. Mais la justice s'étant émue de peccadilles où éclatait le feu de la jeunesse bien plus que le désir de mal faire, des ennemis, jaloux de mon mérite, m'ont retenu dans les emplois subalternes, alors que mon génie m'appelait aux plus hautes fonctions… J'avais, dit-on, ramé six ans sur les galères de la sérénissime république de Venise, voilà mon crime.

– Une bagatelle ! murmura Magnus, qui vidait les bouteilles trapues dans le large gobelet de Frantz.

Il y avait longtemps déjà que la dernière des bouteilles au long col avait été vidée ; aux troupes légères succédaient les gros bataillons.

L'honnête Frantz se sentait attendri et disposé aux épanchements. Il voulut par un aveu obtenir l'admiration d'un associé qui traitait si bien ses convives.

– Mme la baronne d'Igomer avait assez lestement escamoté les deux demoiselles, mais l'idée de les marier est de moi, et je m'en vante, reprit-il. Seul j'ai conçu le plan de notre petite expédition, et le premier j'ai prononcé le nom de Jean de Werth, mon maître bien-aimé.

– Abominable coquin ! marmotta Magnus qui entaillait la table avec la lame de son couteau.

– Je lui devais bien ça pour tous les bienfaits dont il m'a comblé sous forme de pièces blanches et jaunes ; mais c'est en même temps une dette que j'acquitte…

– Une dette ?

– Oh ! c'est une longue histoire ! Qu'il vous suffise de savoir qu'un homme à la mort duquel je m'intéressais a eu le mauvais goût de se tirer d'affaire au moment où le bourreau allait lui trancher la tête. Grâce à ce procédé, que je ne qualifierai pas, j'ai failli me trouver dans une vilaine passe ! Cela se passait en Suède… Il m'a fallu en partir au plus vite et laisser sur les grandes routes le peu que j'avais gagné honnêtement… Mon glorieux maître tirait de son côté. Débarqué seul sur la terre d'Allemagne, j'ai vécu tant bien que mal, jusqu'au jour où la fortune m'a mis sur le chemin de Mme la baronne d'Igomer. J'ai pu lui rendre quelques petits services, et sachant que j'avais été à monseigneur Jean de Werth, elle s'est ouverte à moi. Or j'avais juré de me venger de l'homme à qui je dois tous mes malheurs.

– Et vous tenez parole !

– N'agiriez-vous point de même ?

– Sans aucun doute.

– C'est pourquoi, ne pouvant rien encore contre M. de la Guerche, provisoirement, je prends la femme qu'il aime et la donne à un autre.

Magnus ne put réprimer un léger mouvement ; la lame du couteau venait de se briser dans le bois.

– Ne trouvez-vous pas cette vengeance délicate ? ajouta maître Frantz ; la pointe d'une épée déchirant les chairs ne lui percerait pas le cœur plus cruellement. Je me connais en hommes, et celui-là est de ceux qui ont le cœur tendre… m'approuvez-vous ?

– Tout à fait ! croyez qu'aucune de vos paroles n'est perdue pour moi : à l'occasion je m'en souviendrai.

– Alors touchez là… je ne demande pas mieux que de remplacer l'ami que vous avez perdu : votre visage me revient tout à fait.

Magnus saisit la main que Frantz lui tendait par-dessus la nappe et la serra avec une telle force que son compagnon poussa un cri.

– Mordieu ! s'écria-t-il, il ne ferait pas bon à un homme d'humeur pacifique de tomber entre vos griffes.

– Je le crois ! dit Magnus.

Il jeta par-dessus son épaule une bouteille vide et fit sauter le goulot d'une bouteille pleine.

– Puisque Jean de Werth n'est pas loin, reprit-il, et j'en sais quelque chose, moi qui l'ai quitté il y a trois jours, vous avez certainement fait choix d'une chapelle pour célébrer la cérémonie du mariage ?

– La chapelle est choisie et l'heure aussi.

– Diable !

– Si vous connaissez le couvent de Saint-Rupert, à quatre lieues d'ici, on vous y présentera un moine du nom d'Hilarion, qui n'a pas son pareil dans tout le Brandebourg, le Hanovre et la Saxe pour expédier une messe.

– Le couvent de Saint-Rupert et le moine Hilarion, dites-vous ?

– J’ai visité l’un et causé avec l’autre ; un couvent caché dans un bois, un moine dévoré d’une soif inextinguible.

– Pourquoi tant de hâte ?… À Magdebourg il y a une cathédrale, un évêque !

– Magdebourg ? une ville qui est toute pénétrée du levain de l’indépendance ! une ville où des bourgeois insolents voudraient savoir pourquoi on marie une fille qui crie et s’évanouit !… À d’autres ! Et les circonstances imprévues, ami Karl, et M. de la Guerche qui n’est pas mort, et son ami le roi Gustave-Adolphe ! Il ne faut qu’un coup de vent pour renverser un chêne ; il ne faut qu’un hasard pour déranger mes plans… À la santé de la mariée !

– À la santé de Mlle de Souvigny ! répondit Magnus qui se découvrit.

Frantz partit d’un éclat de rire.

– Ah ! le bon apôtre ! dit-il ; parle-t-il sérieusement des choses les plus drôles !

– C’est que je me prépare en esprit au pèlerinage de Saint-Rupert, repartit Magnus ; nous partirons sans doute prochainement ?

– Nous partirons demain, s’il vous plaît !

– Il faut donc que je veille sur mes hirondelles ! Que dirait Jean de Werth si Mlle de Souvigny s’échappait ?

– Oh ! il ne dirait rien…

– Ah !

– Mais il vous ferait sauter la cervelle d’un coup de pistolet.

Magnus savait ce qu’il voulait ; il cessa de verser à boire à maître Frantz ; celui-ci, étonné et qui se sentait le gosier sec, étendit le bras pour s’emparer d’une bouteille ; il perdit l’équilibre, tomba sur le banc, et du banc tomba par terre ; il s’endormit sans plus remuer qu’une souche.

– Si je le tuais ? murmura Magnus, qui tira son poignard à demi.

Puis, le repoussant dans la gaine, et d’une voix sourde :

– Non, pas encore, reprit-il.

Et, sautant par-dessus le corps inerte de Frantz, il rentra dans l’auberge.

XXXVIII

MENUS PROPOS

Le lendemain, vers le milieu du jour, la compagnie était en selle. La baronne d'Igomer, qui se sentait un peu fatiguée, suivait le cortège en litière. Frantz, à qui rien ne restait des fumées de la veille, chevauchait en tête de l'escorte. Magnus, avec lequel il venait d'échanger un léger signe de tête, passa rapidement auprès de Mlle de Souvigny :

– Serrez la bride de votre cheval, faites-le cabrer et poussez un cri, dit-il.

Deux minutes après, Mlle de Souvigny, enlevée par sa monture, poussait un grand cri. Magnus s'approcha vivement et mit pied à terre comme pour arranger la gourmette et la bride du cheval.

– Il faut que Mlle de Pardaillan donne ordre à ses gens de m'obéir en toute occasion, dit-il à voix basse ; quand vous me verrez lever mon chapeau en l'air et crier : *Magdebourg* ! partez l'une et l'autre au galop, droit devant vous, sans retourner la tête. Il y va de votre liberté !

La chose dite, Magnus remonta en selle ; pas un muscle de son visage n'avait remué ; Adrienne était un peu pâle. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à l'heure où l'on s'arrêta à la porte d'une espèce de maison de chasse où l'on devait passer la nuit. Frantz montra du bout de sa houssine un épais rideau d'arbres qui s'étendait sur l'un des côtés de la route.

– Les bois de Saint-Rupert ! dit-il.

Le vent apporta le son mourant d'une cloche qui retentissait dans les profondeurs de la forêt.

Frantz sourit.

– Les cloches sonneront plus haut que cela bientôt ! reprit-il.

– Si elles sonnent, ni toi ni moi n'en entendrons le bourdonnement ! grommela Magnus, tandis que Frantz aidait la baronne à descendre de la litière.

Mme d'Igomer regarda du côté de l'horizon, où l'on voyait un nuage de poussière comme en soulève une troupe de cavaliers en voyage.

– Je crois que nous touchons au bout de notre pèlerinage, dit-elle à Diane ; si tout arrive comme je l'espère, demain je prendrai congé de vous pour rentrer dans ma solitude. Vous et Mlle de Souvigny, vous verrez alors que j'ai pensé à tout.

Frantz regardait le nuage que poussait le vent et se frottait les mains. Il se pencha à l'oreille de Magnus.

– On aura besoin ce soir de causer avec le frère Hilarion, dit-il.

Magnus frissonna. Quelques éclairs sinistres sortaient du milieu de ce nuage qui roulait sur le chemin. Ses yeux, habitués à tous les accidents de la guerre, reconnurent le scintillement des armes.

« Ah ! Jean de Werth ! » pensa-t-il.

Il se rapprocha négligemment de l'écuyer de Mlle de Pardaillan, et, le regardant entre les yeux :

– Ne vous a-t-on rien recommandé ? dit-il.

– J'ai ordre de vous obéir en toutes choses, répondit cet homme tout bas.

– Bien ! Alors, ne dormez que d'un œil cette nuit, et donnez double provende à vos chevaux ; qu'ils soient sellés et prêts à partir au premier signal.

Mme d'Igomer occupait, dans le pavillon qui paraissait avoir été arrangé pour recevoir une nombreuse compagnie, un appartement qui dépendait d'une aile isolée. Une porte, ouverte sur un jardin planté de grands arbres, y donnait accès.

Après s'être assuré que l'appartement de la baronne n'avait pas d'autre issue, Magnus s'étendit à l'ombre d'un arbre, l'œil fixé sur la porte.

La nuit commençait à venir ; Frantz posait des sentinelles autour du pavillon. Un homme parut à la porte du jardin, enveloppé d'un grand manteau relevé par le bout de la rapière. Un chapeau à larges bords, rabattu sur les yeux, ne permettait pas de voir ses traits ; mais quelque chose dans la démarche, que Magnus reconnut du premier regard, ne lui permettait pas de se tromper.

« C'est lui ! pensa-t-il ; si demain je n'ai pas tiré d'ici Mlle de Souvigny et Mlle de Pardaillan, tout est fini. »

Une femme reçut l'homme au manteau sur le seuil de la porte, lui prit la main, et tous deux disparurent silencieusement dans le pavillon.

La baronne reçut Jean de Werth, car c'était lui, dans une pièce dont les portes et les fenêtres étaient protégées par d'épais rideaux ; aucun bruit, aucune lumière ne pouvait pénétrer du dehors. Elle était assise dans un grand fauteuil, les épaules et les bras nus, et couverte d'un vêtement dont la coupe et la couleur, l'élégance et l'étoffe rehaussaient sa beauté. Thécla ne pouvait oublier qu'elle était femme, même en présence de ceux qu'elle ne voulait pas séduire.

Elle salua Jean de Werth, et d'un geste mignon lui montra un siège. Jean de Werth, ébloui, prit cette main charmante et la baisa.

– Si je ne vous avais jamais vue, madame, dit-il, cette grâce dont je subis le charme m'eût fait vous reconnaître.

Mme d'Igomer sourit.

– Dans un boudoir, je prêterais une oreille complaisante à cette galanterie, répondit-elle ; dans ce pavillon et près du pavillon de Saint-Rupert, nous avons à parler d'affaires sérieuses. Vous savez pourquoi je vous ai fait venir ?

– Votre lettre est là, reprit Jean de Werth qui s'assit.

– Vous êtes toujours dans l'intention d'épouser Mlle de Souvigny ?

– Toujours ; ne l'aimerais-je pas que je détesterais assez M. de la Guerche pour la lui arracher.

– Vous n'ignorez pas qu'elle est protestante. Une dispense est nécessaire.

– Cette dispense m'a été accordée par notre Saint-Père le Pape.

– Demain, alors, nous conduirons Mlle de Souvigny au couvent de Saint-Rupert.

Jean de Werth regarda Mme d'Igomer.

– Je vous devrais bien des choses, madame la baronne, reprit-il, et par-dessus tout le bonheur d'humilier un rival et de le désespérer. À mon tour, ne puis-je rien pour vous ?

– Attendez ! Mlle de Souvigny n'est pas seule ma prisonnière ; Mlle de Pardaillan l'accompagne.

– Je le sais.

– Or j'exècre M. le marquis de Chaufontaine comme vous haïssez M. le comte de la Guerche.

– Je commence à comprendre.

– Je vous donne Adrienne que vous aimez, vous me prêterez bien un de vos laquais pour Diane que je déteste.

Jean de Werth frissonna ; malgré sa longue habitude des férocités auxquelles la passion peut entraîner les âmes violentes, cet excès de haine l'épouvanta. Qu'était devenue alors la femme jeune et charmante qu'il avait tout à l'heure devant les yeux ? Jamais visage plus farouche et plus menaçant ne lui était apparu.

– Un de mes laquais ! murmura Jean de Werth.

– Oh ! le premier venu ! nous l'appellerons comte ou marquis, au gré de votre fantaisie, et le père Hilarion, qui bénira

le mariage de Mlle de Souvigny, n'aura pas moins de complaisance pour Mlle de Pardaillan. Je ne veux pas qu'il y ait de jalouse.

– J'entends et j'admire jusqu'à quel point de raffinement vous poussez l'art de la vengeance ; mais, s'il vous faut un laquais, n'en avez-vous point à votre service ? Pourquoi précisément l'un des miens et non pas un de ceux que j'ai vus à l'entrée du pavillon ? Craignez-vous que vos gens se refusent à vous obéir, surtout quand il s'agit de devenir le maître d'une belle personne qui a de la naissance et de la fortune ? Ne leur faites pas l'injure de les croire trop délicats.

Mme d'Igomer appuya son coude sur ses genoux, et, le menton pris dans la paume de la main, jeta sur Jean de Werth un regard métallique.

– C'est parce qu'il me faut un complice, dit-elle d'une voix lente.

– Ah ! un complice ?

– Oui, baron, un complice, et non pas pour remplir cet emploi un homme sans consistance que le moindre orage peut abattre, mais un grand seigneur qui me protège de son influence et me couvre de son nom. C'est pourquoi je vous ai choisi, vous que je connais, vous dont je sais la haine, et que j'estime assez pour vous mettre au nombre de ces esprits hardis qui dédaignent les vains scrupules dont se parent les imbéciles ! Nous vivons dans des temps où tout est possible ; un jour, peut-être, l'eau et le feu, c'est-à-dire le roi Gustave-Adolphe et l'empereur Ferdinand se confondront dans une alliance étroite ; si, alors, M. le marquis de Pardaillan se plaint de l'outrage irréparable fait à son nom, je veux qu'un nom plus grand, plus redouté, me prête l'appui de sa renommée, et qu'à l'abri de Jean

de Werth la baronne d'Igomer soit inviolable. La main de Mlle de Souvigny est à ce prix. L'acceptez-vous ?

Jean de Werth hésita.

– Songez, poursuivit Thécla, qu'elle est ici en ma puissance, que trente hommes résolus m'entourent, et que si le capitaine, que je croyais exempt de tout préjugé, cède à je ne sais quelles considérations, il en est d'autres qui se montreront moins scrupuleux : M. le comte de Pappenheim, par exemple, qui n'a pas oublié Adrienne.

En prononçant le nom du grand maréchal de l'empire, Mme d'Igomer savait ce qu'elle faisait.

Une secrète jalousie animait dès lors le général bavarois contre le comte de Pappenheim, dont la réputation militaire effaçait la sienne. Ce nom le décida.

– J'accepte, dit-il.

– À la bonne heure ! Je reconnais à présent l'homme d'épée qui avait naguère armé le bras de Frantz.

Jean de Werth tordit ses moustaches.

– Ah ! vous savez ? dit-il.

– Une femme qui vit sans cesse avec l'espoir de la vengeance, celle qui n'a qu'une pensée, qu'un but, celle-là sait bien des choses. Mais ce n'est pas tout encore, Jean de Werth.

– Hé ! hé ! le laquais ne vous suffit pas ! dit Jean de Werth avec une nuance de dédain.

– Je me suis occupée de Mlle de Pardaillan après m'être occupée de Mlle de Souvigny ; il me sera peut-être permis de penser à moi, répondit Mme d'Igomer.

– Si je puis vous être de quelque utilité dans cette pensée nouvelle, je vous suis tout acquis.

– À vrai dire, j'y compte.

Mme d'Igomer arrangea les plis moelleux de sa robe, et laissant tomber sa tête languissamment sur son bras :

– Je veux, dit-elle que vous m'introduisiez à la cour du duc de Friedland, le feld-maréchal Wallenstein, et je veux y paraître à votre bras. Il me plaît de savoir si le feld-maréchal se souvient de cette jeune fille blonde et rieuse que son regard suivait sous les ombrages des jardins de Prague. Vous voyez que je vous dis les choses nettement et sans fard.

– Dans quel palais madame la baronne d'Igomer ne serait-elle pas reçue avec enchantement, et qu'a-t-elle besoin d'un bras pour s'en faire ouvrir les portes ?

– La galanterie de cette réponse cacherait-elle le désir que vous avez de vous soustraire à ma prière ?

Jean de Werth comprit la signification du regard que la baronne lui jeta.

– Choisissez le jour, choisissez l'heure, dit-il.

– Nous partirons pour le couvent de Saint-Rupert demain dans la matinée, et demain soir pour Prague.

Mme d'Igomer se leva ; la conférence était terminée.

XXXIX

SAUVE QUI PEUT

Magnus, de son côté, n'avait pas perdu son temps. Il profita d'un moment où personne ne le voyait pour avertir Adrienne et Diane qu'elles eussent à se tenir prêtes à partir à la première heure du jour. Leurs chevaux, sellés et bridés, seraient devant la porte du pavillon. Magnus se chargeait du reste.

– Si j'échoue, leur dit-il, je ne verrai pas mon échec.

Un vague effroi se glissa dans l'âme des deux cousines. Elles échangèrent un long regard et passèrent la nuit en prières.

Magnus ne dormit pas non plus ; il allait et venait lentement autour du pavillon. Le son de la cloche qui tintait dans l'éloignement lui rappelait ce funèbre couvent de Saint-Rupert vers lequel Mme d'Igomer entraînait Mlle de Souvigny et Mlle de Pardaillan, comme une louve deux brebis ravies au bercail. Les sentinelles se promenaient silencieusement dans l'ombre des murailles. Une lampe brûlait dans l'appartement d'Adrienne. Un homme sortit bientôt de celui de Mme d'Igomer, qui devint sombre comme la nuit. Immobile contre un arbre, Magnus vit passer Jean de Werth ; plus rapide et plus menaçant qu'un fantôme, il s'effaça dans les ténèbres.

Frantz, qui l'accompagnait, revint auprès de Magnus.

– Demain, je vous rendrai à Saint-Rupert le déjeuner que vous m'avez offert à l'enseigne des « Trois Mages », lui dit-il. Quand les grands font chère lie, les petits peuvent grignoter.

– Et qui vous empêche de chercher le repos en attendant ? demanda Magnus.

– Je suis comme les chats, je guette, répondit Frantz. J'ai idée qu'il y a une souris en campagne.

Et il s'éloigna sans faire plus de bruit qu'un renard qui rampe sous un taillis.

Ces quelques mots firent comprendre au soldat que Frantz avait conçu des soupçons, et l'engagèrent à redoubler de surveillance. Il avait devant lui un adversaire qu'on n'arriverait pas à vaincre sans efforts.

Une heure après, Magnus entendit un cri sourd, et presque aussitôt un bruit semblable à celui que ferait le corps d'un homme en tombant.

Il fit un bond du côté des écuries d'où partait ce cri. Frantz était debout, un poignard à la main, et devant lui, renversé, la poitrine ouverte, l'écuyer de Mlle de Pardaillan. Les dernières convulsions de l'agonie agitaient son corps.

– Voilà la souris, dit Frantz en riant ; vieille souris, ma foi, à qui l'âge n'a pas appris qu'il ne faut plus rôder, l'heure du couvre-feu passée.

Le sang bouillonnait dans les veines de Magnus.

– Pourquoi avez-vous tué cet homme ? demanda-t-il en s'efforçant de rester calme. Demain Mlle de Pardaillan va m'importuner de ses plaintes et de ses cris.

– Voyez, répondit Frantz.

Et du doigt il lui montra les chevaux des deux cousines tout sellés qui enfonçaient leurs naseaux dans l'avoine.

– Ce vieux coquin achevait de boucler leurs sangles, reprit-il ; je me méfiais de ce sournois depuis longtemps. J'ai profité de l'occasion et je m'en suis débarrassé.

Un râle déchira la poitrine de l'écuyer, sa tête roula sur le sol et il expira.

– J'imagine que Mme la baronne d'Igomer ne me cherchera pas querelle, poursuivit Frantz ; j'ai saisi l'occasion aux cheveux… non, à la gorge, car c'est par là que je l'ai pris, ce vieux mécréant.

Et, tout en parlant, il se mit en devoir de débarrasser les chevaux de leur harnachement.

– À votre place j'aurais agi comme vous l'avez fait, dit Magnus qui posa la main sur le bras de Frantz ; mais, puisque la besogne est faite, laissons les selles sur le dos des chevaux. Ne faut-il pas qu'ils soient prêts à la première pointe du jour ?

– Ma foi, vous avez raison, camarade. De cette façon personne n'aura perdu son temps, ni lui, ni moi.

Frantz prit une lanterne de corne et passa dans une écurie voisine.

– Avant de songer à dormir une heure ou deux, je veux savoir, dit-il encore, si ce vieux coquin n'a pas joué de ce côté quelque autre tour de sa façon.

Magnus, qui le suivait pas à pas, remarqua alors une douzaine de chevaux tout sellés, le mors dans la bouche, l'étrier au flanc, et retenus au râtelier par un simple licol.

– Ç'a été jusqu'à présent la précaution inutile, dit Frantz ; mais si nos oiseaux s'étaient envolés, nous avions des ailes pour les poursuivre.

Magnus passa la main sur l'encolure des chevaux.

« Voilà une chose que je n'aurais pas apprise si l'écuyer n'était pas mort », pensa-t-il.

Un jour entra par la porte de l'écurie et en éclaira confusément la profondeur. Magnus promena ses regards autour de lui. Personne n'était là, et l'heure s'approchait où la partie décisive allait s'engager.

Frantz étouffa un léger bâillement.

– On ne dira pas que j'ai perdu ma nuit, dit-il, j'ai bien le droit d'aller dormir un peu.

– Dors donc ! s'écria Magnus.

Et, avant que Frantz pût faire un mouvement ou pousser un cri, il l'avait saisi par le cou et jeté sur un amas de paille. Pareils à des pinces de fer, les doigts de Magnus entraient dans les chairs de Frantz et l'étouffaient.

– Regarde, je m'appelle Magnus et je paye la dette de Carlscrona ! dit le vieux reître en arrachant la fausse barbe et la coiffure qui le défiguraient.

Une expression de terreur folle se peignit sur le visage de Frantz ; ses bras s'agitèrent dans le vide ; il voulut se lever, mais la main terrible de Magnus le retint cloué à sa place.

Lorsqu'il ouvrit ses doigts, Magnus n'avait plus devant lui qu'un corps inerte et roide.

– Dent pour dent, coup pour coup ! dit-il en entassant des bottes de paille sur le cadavre de Frantz. J'en ai fini avec l'homme, aux chevaux à présent ! reprit-il.

Et, s'armant d'un poignard à lame affilée, il coupa une à une les sangles qui assujettissaient les selles sur le dos des chevaux, en ayant soin de laisser un fil qui pût les maintenir en place. Au premier effort du cavalier, ce fil ne manquerait pas de se briser.

« De ce côté me voilà tranquille », pensa-t-il ; et il sortit d'un pas ferme.

Une sentinelle se promenait devant la porte du pavillon.

– Tout va bien, dit Magnus.

Et, sans perdre une minute, il monta chez Mlle de Souvigny. Elle était à demi couchée sur son lit, tout habillée.

– Hâtez-vous, lui dit-il, et prévenez Mlle de Pardaillan, nous devons être à cheval avant une heure.

Et, du même pas rapide, il alla tirer de leur repos les trois ou quatre serviteurs sur lesquels il comptait. En quelques instants, tous furent sur pied.

Deux d'entre eux tirèrent silencieusement de l'écurie les chevaux sellés et bridés par l'écuyer, un autre ouvrit la porte de la grande cour.

Mais déjà Mme d'Igomer ne dormait plus ; le jour était venu où elle allait enfin savourer une vengeance depuis si longtemps attendue. Enivrée d'une joie fiévreuse, elle poussa les rideaux de sa chambre et se mit à la fenêtre. Le soleil brillait au bord de l'horizon.

– Donc, c'est aujourd'hui ! dit-elle.

Le mouvement qui remplissait la cour attira son attention. Pourquoi ces chevaux ? pourquoi ces hommes ?... La vue de Jean de Werth, qui montait les marches du perron, lui fit croire qu'il avait donné des ordres dont il allait lui expliquer la signification. Magnus parut dans la cour presque au même instant ; Frantz ne s'y montrait pas, bien que l'heure où il faisait sa ronde matinale fût passée depuis longtemps. Quelques-uns des sacripants qu'il traînait à sa suite erraient çà et là et semblaient le chercher.

Un indéfinissable soupçon traversa l'esprit de Mme d'Igomer ; elle fit de la main signe à Jean de Werth, qui venait d'ouvrir la porte de sa chambre, de s'approcher de la fenêtre où elle se tenait elle-même.

– Connaissez-vous cet homme ? lui dit-elle vivement.

– Celui qui tient la bride de ce cheval noir ? Parfaitement : c'est Benko, l'un des laquais de M. de Pardaillan, un imbécile qui se mêle de fidélité.

– Eh ! non, pas celui-là... cet autre, qui a un feutre gris où pend une plume verte !

– Ce grand roux à barbe fauve ?

– Oui.

– Je le vois pour la première fois.

– Quoi ! ce n'est pas le messager que vous m'avez envoyé pour me prévenir de votre prochaine arrivée ?

– Eh non ! Karl Mayer est un petit homme, maigre et sec, qui a le teint couleur de safran et la barbe noire comme l'encre.

– Ah ! le traître !

En ce moment Adrienne et Diane, qui venaient de descendre le perron, se hâtaient de se mettre en selle, aidées par Magnus dont Benko tenait le cheval. En une minute, tous eurent la bride en main.

Mme d'Igomer se pencha hors du balcon.

– Arrêtez ! cria-t-elle d'une voix impérieuse.

Mais déjà Mlle de Pardaillan et Mlle de Souvigny se dirigeaient vers la porte, toute grande ouverte, et la franchissaient d'un bond.

– Arrêtez cet homme ! arrêtez ces femmes ! cria de nouveau Mme d'Igomer qui voyait sa proie lui échapper.

– Eh ! par la mordieu ! obéissez donc ! cria à son tour Jean de Werth qui comprit tout.

Quelques-uns de ceux qui attendaient Frantz accoururent enfin, et firent mine de s'opposer au départ du reître qui marchait le dernier.

Mais Magnus pressait son cheval entre ses forts genoux.

– Malheur à qui me touche ! dit-il d'une voix haute.

Un homme cependant s'approcha et saisit le cheval par la bride ; l'épée de Magnus tournoya dans sa main et tomba sur le front de l'audacieux qui roula mort à terre, la tête fendue jusqu'au menton.

Jean de Werth poussa un hurlement sauvage et enjamba la fenêtre.

Magnus jeta son chapeau en l'air, et, faisant bondir son cheval par-dessus le cadavre du soldat :

– Magdebourg ! cria-t-il d'une voix tonnante.

Et il s'élança d'un bond sur les traces des deux jeunes filles. Déjà quatre hommes déterminés galopaient auprès d'elles ; la troupe entière passa comme un torrent, et s'éloignant, laissa derrière la croupe des chevaux les bois sombres de Saint-Rupert.

Jean de Werth venait de tomber dans la cour, l'épée entre les dents.

– Aux chevaux ! cria-t-il.

Quelques soldats, témoins de cette scène rapide, s'étaient précipités du côté des écuries et en sortaient conduisant les animaux par la bride ; cinq ou six d'entre eux mirent le pied à l'étrier.

– Mille ducats à qui l'atteindra le premier ! cria Jean de Werth.

Les soldats s'enlevèrent, mais les sangles se brisèrent sous le poids des cavaliers, et tous retombèrent lourdement sur le sol, entraînant les selles dans leur chute.

– Malédiction ! dit Jean de Werth.

Il enleva un mousquet accroché à l'arçon d'une selle, courut vers la porte et fit feu ; la balle égratigna la terre derrière les fugitifs qu'un tourbillon de poussière enveloppait.

Jean de Werth brisa la crosse du mousquet contre le mur.

Mme d'Igomer venait de paraître dans la cour, où quelques chevaux galopaient en liberté ; blanche de colère, elle les montra du geste aux soldats encore étourdis de leur chute :

– Mais vous avez des sabres, des pistolets ! dit-elle ; courez, volez ! leurs dos vous porteront !

Sept ou huit reîtres sautèrent à cru sur le dos des chevaux et les poussèrent vers la porte ; Jean de Werth les imita, et tous ensemble se jetèrent à la poursuite des fugitifs. On ne voyait plus qu'un nuage blanc roulant sur la route. Les cavaliers, excités par Jean de Werth, avaient à peine franchi une distance de quelques centaines de pas, lorsqu'ils virent quatre hommes sortir du nuage blanc et s'arrêter en face d'eux, au milieu du chemin.

Celui qui marchait à leur tête, et qu'on reconnaissait à sa haute taille, s'empara d'un mousquet, épaula et fit feu, comme Jean de Werth lui-même l'avait fait peu de minutes auparavant.

Un homme ouvrit les bras, tomba sur la croupe du cheval et roula par terre.

Toute la troupe s’arrêta.

– Lâches ! cria de Werth, en avant !

Mais un second mousquet brillait dans la main de Magnus ; avec cette rapidité de coup d’œil particulière aux hommes de guerre, Jean de Werth comprit que le coup lui était destiné ; il serra violemment la bride de son cheval et le fit se cabrer ; l’éclair s’alluma, et avant que la détonation arrivât aux oreilles des cavaliers qui accompagnaient Jean de Werth, une balle s’enfonça dans le poitrail de l’animal qui s’abattit dans la poussière.

Deux coups de feu retentirent encore, tandis que Jean de Werth s’efforçait de dégager sa jambe prise sous le flanc du cheval agonisant, et deux soldats tombèrent mortellement atteints. Lorsque Jean de Werth se trouva debout, la troupe entière avait reculé.

Il frappa la terre du pied :

– Elle m’échappe encore ! dit-il.

Les reîtres mis en fuite, Magnus battit en retraite et rejoignit Mlle de Souvigny et Mlle de Pardaillan. Une heure après, au bout de la route, ils voyaient les hautes tours de Magdebourg.

– Dieu vous a sauvées, que Dieu soit loué ! dit Magnus.

Il venait d’apercevoir au sommet de la plus haute tour le drapeau de la Suède.

Les deux cousines étaient dorénavant sous la protection de Gustave-Adolphe.

Le premier soin de Magnus fut d'expédier un des hommes qui l'avaient suivi au rendez-vous assigné à M. de la Guerche et à M. de Chaufontaine. Ils devaient apprendre en même temps et leur délivrance et le lieu de leur retraite. À l'heure où Benko quitta Magdebourg, quelques bandes éparses d'Impériaux se faisaient voir autour de la ville ; leur nombre grossit extraordinairement dans la journée.

Le lendemain mille bannières flottaient dans la campagne, les piques et les mousquets reluisaient sur tous les chemins et sur tous les sentiers ; des batteries montraient les gueules de cent canons sur la lisière des champs ; l'armée du comte de Tilly investissait Magdebourg.

Sommée de se rendre vers midi, la ville refusa bravement d'ouvrir ses portes.

Le héraut d'armes chargé de porter cette vaillante réponse au comte de Tilly n'avait pas atteint le camp impérial, que déjà l'investissement était complet et toute communication coupée avec les campagnes voisines.

« Hé ! hé ! pensa Magnus, j'ai bien fait de ne pas attendre pour expédier mon message ! »

Dès le même jour une volée de boulets tomba sur les faubourgs de Neustadt et de Sudemburg ; quelques nuages s'élevant aux endroits où les blocs de fer avaient frappé indiquèrent aux bons bourgeois de Magdebourg que les désastres de la guerre allaient succéder aux prospérités de la paix. Ces pans de murs écroulés, ces toits effondrés étaient pour eux l'image du commerce anéanti, de la sécurité détruite. Si quelques-uns frissonnèrent à la pensée des catastrophes que leur promettait le siège qui venait de commencer, le plus grand nombre, confiants dans leur courage et la solidité éprouvée de

leurs remparts, s'apprêtèrent fièrement à repousser les assauts de l'ennemi.

Aux premières décharges de l'artillerie dont les détonations successives ébranlaient les vieilles maisons de Magdebourg, Adrienne et Diane coururent sur un balcon qui donnait sur l'une des principales rues de la ville. Tout y représentait le spectacle du tumulte le plus extraordinaire.

On voyait passer en grande hâte des compagnies de bourgeois qui se rendaient sur les remparts au bruit du tambour ; des groupes de volontaires portant le mousquet ou la pertuisane, couraient çà et là en appelant tout le monde aux armes. Des pelotons de soldats qui appartenaient aux régiments suédois marchaient d'un pas ferme, graves, silencieux, en braves gens pour qui les hasards terribles de la guerre n'ont pas de secrets ; des marchands tirés tout à coup de leurs boutiques traînaient des canons qu'on allait placer aux endroits où la défense paraissait le plus faible. Des femmes animées d'un esprit belliqueux roulaient des barriques pleines d'eau le long des maisons où l'incendie pouvait être le plus facilement allumé ; elles excitaient leurs maris et leurs frères à la défense commune, tandis que les plus jeunes, pâles, émues, tremblantes, mais déterminées à imiter leurs aînées, préparaient de la charpie, du linge, des couvertures pour les blessés, des munitions et des vivres pour les combattants. Les matières combustibles auxquelles un projectile pouvait communiquer le feu étaient entassées au fond des caves dont on s'empressait de fermer les soupiraux. Les échevins et les chefs des différentes corporations parcouraient la ville, animant leurs concitoyens à se bien conduire, et distribuant des éloges à ceux qu'ils voyaient déjà la casaque sur le dos, prêts à courir où le danger les appelait. De bruyantes acclamations s'élevaient sur leur passage. La foule les suivait de rue en rue, compacte, serrée, tumultueuse, puis s'ouvrait tout à coup pour donner une

libre issue à quelque officier qui portait un ordre et passait au galop.

Adrienne et Diane, captivées par l'émotion de ce spectacle, suivaient de l'œil chacun des cavaliers ; aucun ne leur paraissait avoir la bonne mine de M. de la Guerche et de Renaud. Magnus parut alors.

– Que veut dire tout ce bruit ? demanda Mlle de Souvigny.

– M'est avis que nous avons échangé notre souricière contre une cage, répondit le soldat ; le mieux est que la cage est honnête. Seulement il n'y faut laisser entrer personne.

Sur la nouvelle qu'il leur donna qu'il avait expédié Benko à M. de la Guerche et à M. de Chaufontaine, Diane battit des mains.

– Nous ne tarderons pas à les voir paraître, dit-elle.

– Y penses-tu ? s'écria Adrienne, comment traverseront-ils les rangs pressés de nos ennemis sans s'exposer à mille morts ?

– Ah ! reprit Diane, dont les yeux se remplirent de larmes, ils s'y exposeront puisqu'ils savent que nous sommes ici !

Il nous faut maintenant abandonner Magdebourg et retourner auprès des deux gentilshommes que nous avons laissés courant par monts et par vaux, mais dans des directions opposées, à la poursuite de Mme d'Igomer.

Armand-Louis de son côté et Renaud du sien n'avaient rencontré nulle part des traces de celles qu'ils brûlaient également du désir d'atteindre. Trois ou quatre fois trompés par de fausses indications, ils avaient poussé leur course vers des villes et des châteaux où personne n'avait entendu parler de

celle qu'ils cherchaient. Pour M. de la Guerche, Mme d'Igomer était une fée invisible ; pour M. de Chaufontaine, c'était la plus terrible des chimères. Combien déjà n'avaient-ils pas traversé de bourgs, visité de couvents, rencontré de cavalcades ! Des sylphes et des esprits follets eussent laissé plus de marques de leur passage que Mlle de Souvigny et de Pardaillan. Après avoir battu dans tous les sens un vaste rayon de campagnes, Armand-Louis et Renaud avaient repris tristement le chemin de l'hôtellerie où ils avaient laissé une sentinelle en vedette, sur la recommandation de Magnus. Ils y trouvèrent Carquefou qui n'avait rien découvert non plus, et qui tremblait encore au souvenir des périls qu'il avait courus.

La sentinelle avait bu consciencieusement, loyalement déjeuné et dîné, et ne savait rien, si ce n'est que divers messagers étaient arrivés à intervalles inégaux, racontant tour à tour que personne n'avait encore rien vu, soit du côté du nord, soit du côté du midi.

Le premier regard de M. de la Guerche apprit à Renaud le résultat négatif de son pèlerinage ; le triste sourire de M. de Chaufontaine fit comprendre à Armand-Louis que le voyage de son compagnon n'avait pas été plus heureux.

Ces deux cœurs robustes éprouvèrent une sorte de commotion électrique. Pâles et les yeux, humides, Armand-Louis et Renaud joignirent leurs mains dans une étreinte muette. Carquefou avait l'apparence d'un mort.

– Si Adrienne est perdue pour moi, malheur à Jean de Werth ! s'écria M. de la Guerche ; fût-il à la cour de Ferdinand d'Autriche, sous l'ombre du trône impérial, je le tuerai !

– Si quelque homme du nom d'Igomer existe en Allemagne, dit à son tour M. de Chaufontaine, fût-il au fond des

enfers, j'irai demander à ses entrailles compte de Mlle de Pardaillan !

Un vague espoir leur restait encore. Peut-être l'une des deux captives avait-elle réussi à faire parvenir de ses nouvelles à M. de Pardaillan. Un mouvement simultané les poussa l'un et l'autre à se rendre sans retard au camp du roi de Suède, auprès duquel le vieux gentilhomme était resté.

FIN[1]

---

[1] Suite dans « Envers et contre tous »

À propos de cette édition électronique